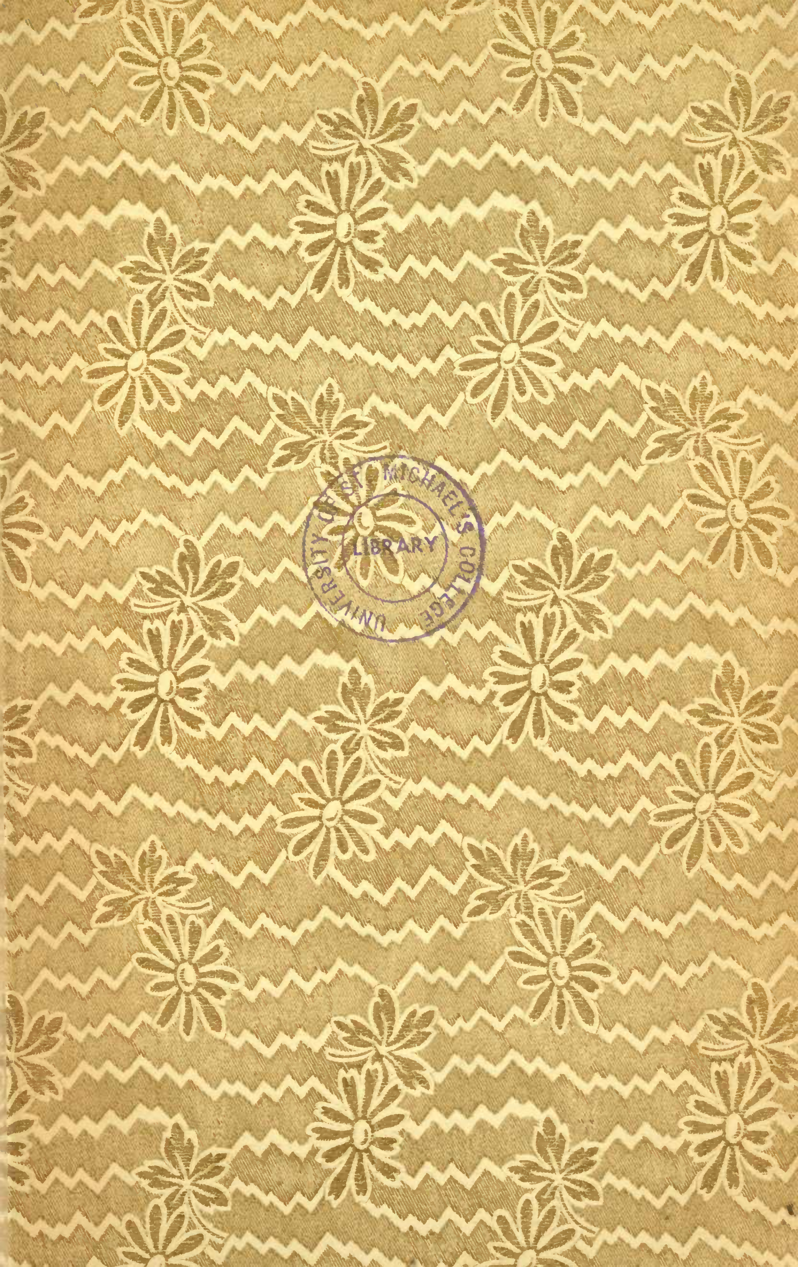


FLORISOONE

HATEAUBRIAND

UVRES CHOISIES




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

CHATEAUBRIAND



CHATEAUBRIAND

D'après le portrait de Girodet.

COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS
d'après la méthode historique
publiée sous la direction de M. CH.-M. DES GRANGES

CHATEAUBRIAND

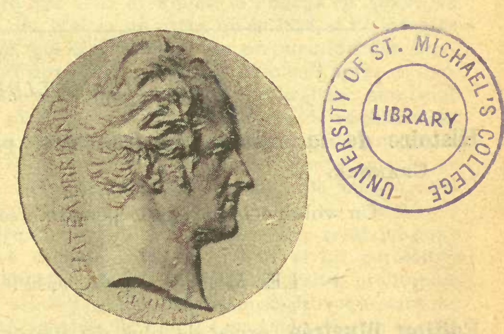
ŒUVRES CHOISIES

Avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique et Illustrations documentaires

PAR

CH. FLORISOONE

Professeur agrégé des Lettres au lycée Janson de Sailly.



Médaillon de Chateaubriand
par David d'Angers (1820)

PARIS
LIBRAIRIE HATIER
8, RUE D'ASSAS, 8 *(3e édition)*

DANS LA MÊME COLLECTION (1)

Boileau, par CH.-M. DES GRANGES. — Un fort volume in-12 de XXII-708 pages.

Bossuet, par J. CALVET. — Un fort volume in-12 de XVI-721 pages.

Racine, par J. FOURCASSIÉ. — Un volume in-12 de XXIV-920 pages.

La Fontaine, par G. LE BIDOIS. — Un volume in-12 de XI-547 pages.

Molière, par CH.-M. DES GRANGES. — Un fort volume in-12 de XX-995 pages.

(Il existe de cet ouvrage une édition spéciale ne contenant pas *Tartuffe in extenso.*)

Montaigne, par R. RADOUANT. — Un vol. in-12 de X-464 p.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Histoire de la Littérature française, par CH.-M. DES GRANGES.

Un volume in-12, relié percaline souple.

LE MÊME OUVRAGE

Édition illustrée, ornée de plus de 400 gravures, d'après les documents de chaque époque.

Un fort volume de plus de 900 pages grand in-8° (15×21).

Reliure toile, tranche rouge.

Reliure de luxe, façon maroquin, tête dorée.

(1) Tous les volumes de la Collection sont à reliure percaline chagrinée souple, titre or.

AVERTISSEMENT

Ces *Extraits de Chateaubriand* sont conçus selon la méthode adoptée pour le *Bossuet*, le *Molière*, le *La Fontaine* précédemment publiés dans la même collection. Mais, pour notre auteur, une question nouvelle se posait : fallait-il disposer les œuvres selon l'ordre de leur rédaction, ou selon l'ordre de leur publication? En effet, pour ne prendre que deux exemples, le *Voyage en Amérique* fut en partie rédigé dès 1791 et ne parut qu'en 1826, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui était comme une *préparation des Martyrs*, ne fut cependant donné au public que deux ans après ce dernier ouvrage. Nous avons suivi l'ordre de la publication, non celui de la rédaction. En effet, Chateaubriand ne cessait de remanier ses manuscrits jusqu'au moment où il les confiait à l'imprimeur : c'est alors seulement qu'ils peuvent être considérés comme achevés, et c'est la date de leur achèvement qui est la vraie. De plus, tantôt par un heureux effet des circonstances, tantôt par la volonté de Chateaubriand, l'ordre de publication se trouve être celui qui pouvait le mieux mettre chaque œuvre en valeur et lui permettre d'exercer le plus d'influence ; le roman d'*Atala* aurait-il produit un tel effet de surprise, excité tant d'enthousiasmes, provoqué tant de critiques, s'il avait été précédé du *Voyage en Amérique*, ou encore des *Natchez?* Il aurait perdu une partie de sa nouveauté. Il en est de même des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. Chateaubriand mettait de l'art en tout; si c'est un hasard qui ne lui a fait retrouver le manuscrit des *Natchez* qu'en 1825, ce hasard fut heureux. Pour les autres ouvrages, l'auteur les a publiés au moment qu'il avait choisi avec une indéniable habileté. On les trouvera donc ici dans l'ordre même où ils ont paru entre 1790 et 1848. Cette méthode permettra, croyons-nous, d'en mieux mesurer la portée, et sera plus véritablement historique.

Depuis 1890 surtout, les études soit biographiques, soit littéraires sur Chateaubriand se sont multipliées, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par notre *bibliographie*. Nous avons consacré tous nos efforts à ce que ce livre donne un aperçu sommaire des plus importants parmi ces travaux.

La carrière de Chateaubriand comprend quatre périodes :

1° La période de jeunesse et de formation (1768-1800), pendant laquelle il publie : l'*Essai sur les Révolutions* (1797);

2° La période d'activité littéraire (1800-1811). C'est celle où il donne : *Atala*, le *Génie du Christianisme* et *René*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire*. Elle correspond au règne de Napoléon Ier;

3° La période politique (1811-1830). Chateaubriand attaque Napoléon et défend la cause des Bourbons. Il remplit les fonctions d'ambassadeur et de ministre et expose ses vues politiques dans plusieurs ouvrages qui ont souvent l'allure de pamphlets (*de Buonaparte et des Bourbons; Monarchie selon la Charte*, etc.). C'est pendant cette période qu'il donne (1826) la première édition de ses *Œuvres complètes;*

4° Depuis la Révolution de 1830, jusqu'à celle de 1848, il se consacre à la cause de la monarchie légitime, c'est-à-dire au duc de Bordeaux; il termine ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, publie la *Vie de Rancé*, et meurt le 4 juillet 1848. Les 1re, 2e, 3e, 4e périodes correspondent aux livres I, II, III, V, du présent ouvrage. Le IVe livre est consacré aux œuvres encore inédites que Chateaubriand publia de 1826 à 1831.

Abréviations.

M. O.-T., signifie : *Mémoires d'Outre-Tombe.*

R. h. l. d. l. F., signifie : *Revue d'histoire littéraire de France.*

R. d. 2 M. signifie : *Revue des Deux Mondes.*

Lex. : renvoie au *Lexique.*

TABLE CHRONOLOGIQUE

DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

Avec les principaux synchronismes historiques et littéraires

RÈGNES DE LOUIS XV ET DE LOUIS XVI

1766. Naissance de Mme de Staël.
1767. Naissance de Benjamin Constant.
1768. *Naissance de Chateaubriand à Saint-Malo, le 4 septembre.*
1769. Naissance de Napoléon Ier à Ajaccio, le 15 août.
1773. Gœthe publie *Werther.*
1774. Avènement de Louis XVI, le 10 mai.
1775. Première représentation du *Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
1778. *Chateaubriand au collège de Dol.*
Mort de Voltaire à Paris, le 30 mai.
Mort de J.-J. Rousseau à Ermenonville, le 3 juillet.
1779. *Chateaubriand au collège de Rennes.*
1780. Naissance de Béranger.
1781. *Chateaubriand va à Brest, passer un examen de garde-marine.*
1782. Publication des *Confessions* de J.-J. Rousseau.
Naissance de Lamennais à Saint-Malo.
1783. Naissance de Stendhal (Henri Beyle).
1784. Première représentation du *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
Bernardin de Saint-Pierre publie les *Études de la Nature.*

1785. *Chateaubriand est nommé sous-lieutenant au régiment de Navarre, et part pour rejoindre son poste à Cambrai.*
1786. *Chateaubriand est rappelé à Combourg par la mort de son père.*
Séjour de Chateaubriand à Paris.
1787. Naissance de Guizot.
1788. Naissance à Douvres de lord Byron.
Bernardin de Saint-Pierre publie *Paul et Virginie.*
1789. Réunion des Etats-généraux à Versailles, le 5 mai.
1790. Chateaubriand publie une idylle dans l'*Almanach des Muses.*
Naissance de Lamartine à Mâcon (21 octobre).
Naissance de Villemain.
1791. Mort de Mirabeau (2 avril),
Chateaubriand part pour l'Amérique (8 avril).
Fuite du roi. Son arrestation à Varennes (20 à 22 juin).
A cette nouvelle, Chateaubriand quitte l'Amérique (10 décembre).
Ouverture de l'Assemblée législative (1er octobre).
1792. *Débarquement, au Havre, de Chateaubriand revenant d'Amérique.*
Mariage de Chateaubriand avec Céleste Buisson de la Vigne, à Saint-Malo (19 mars).
Le duc de Brunswick publie le manifeste de Coblentz au nom des armées coalisées contre la France, et entre en Champagne.
Chateaubriand rejoint l'armée des princes à Coblentz.
Il est blessé au siège de Thionville.
Bataille de Valmy (20 septembre).

LA RÉPUBLIQUE

1792. Proclamation de la République (21 septembre).
Commencement de l'an Premier de la République (22 septembre).
La Convention.
1793. Louis XVI est décapité (21 janvier).
Révolte de la Vendée (mars).
Chateaubriand rejoint la noblesse bretonne à Jersey et passe en Angleterre.
Assassinat de Marat par Charlotte Corday (13 juillet).
1794. Victoire de Jourdan à Fleurus (26 juin).
Exécution d'André de Chénier et de Roucher (8 thermidor, 26 juillet).
1795. Création du Directoire (27 octobre).
Naissance d'Augustin Thierry.

1796. Bonaparte nommé général en chef de l'armée d'Italie (3 mars).
Chateaubriand commence à Londres l'impression de L'ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS.
Cette même année paraissent :
De l'influence des passions sur le bonheur, par Mme de Staël.
Considérations sur la France, par Joseph de Maistre.
Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile, par de Bonald.
Les Harmonies de la nature, par Bernardin de Saint-Pierre.

1797. Traité de Campo-Formio (17 octobre).
Entrée triomphale de Bonaparte à Paris (5 décembre).
Chateaubriand publie L'ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS.
Naissance d'Alfred de Vigny.
Naissance de Thiers.

1798. Campagne d'Égypte.
Mort de la mère de Chateaubriand (31 mai).
Chateaubriand apprend cette nouvelle en Angleterre et se convertit (juin) (1).
Naissance de Michelet.
Senancour publie les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme.*

1799. Bonaparte débarque secrètement à Fréjus, arrive à Paris, est substitué aux Directeurs (18 brumaire).
La Harpe commence la publication de son *Cours de littérature* (1799-1805, 12 vol.).
Naissance d'Honoré de Balzac.

LE CONSULAT

1800. Constitution de l'an VIII. Tous les pouvoirs sont remis au Premier Consul.
Bonaparte permet de rayer quelques émigrés de la liste de proscription. Grâce à Fontanes, *Chateaubriand est de ce nombre, et rentre en France.*
Reprise de la campagne d'Italie. Victoire de Marengo (14 juin).

1801. Paix de Lunéville (9 février.).
Première édition d'ATALA (3 avril) (2).
Signature du Concordat (1er juillet).
Mme de Staël publie : *La littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

1802. Naissance de Victor Hugo (26 février).

(1) Sur cette conversion voyez pp. 19-20 et 402.
(2) Sur cette date voyez : Giraud, *Chateaubriand, Ét. Litt.*, p. 261.

Traité d'Amiens avec l'Angleterre (25 mars).
Publication du GÉNIE DU CHRISTIANISME (14 avril).
Publication du Concordat (16 avril).
Réouverture des églises. Te Deum à Notre-Dame de Paris, le jour de Pâques (18 avril).
Bonaparte nommé consul à vie (2 août).
Mme de Staël publie : *Delphine.*
Naissance de Lacordaire..

1803. Rupture de la paix d'Amiens. Organisation de la Grande Armée. Camp de Boulogne.
Bonaparte nomme Chateaubriand secrétaire d'ambassade à Rome (juin).
Seconde édition du GÉNIE DU CHRISTIANISME.
Naissance de Prosper Mérimée.
Lettre à Fontanes sur la campagne romaine (Janvier).

1804. Bonaparte fait fusiller le duc d'Enghien (21 mars).
Chateaubriand, qui vient d'être nommé ministre de France dans le Valais, rompt aussitôt avec Bonaparte et lui envoie sa démission.
Senancour publie : *Oberman.*

L'EMPIRE

1804. Napoléon Bonaparte se fait décerner le titre d'Empereur héréditaire des Français (18 mai).
Il se fait sacrer par le pape Pie VII (2 décembre).
Troisième et quatrième éditions du GÉNIE DU CHRISTIANISME.
Naissance de George Sand et de Sainte-Beuve.

1805. *Douzième et définitive édition* d'ATALA.
Voyage de Chateaubriand au Mont-Blanc.
Victoire d'Austerlitz sur les Autrichiens et les Russes (2 décembre).
Paix de Presbourg.

1806. Réorganisation de l'Université (mai).
Chateaubriand publie son VOYAGE AU MONT-BLANC.
Il part pour la Terre-Sainte (13 juillet.)
Victoires d'Iéna et d'Auerstaedt sur la Prusse (octobre).

1807. *Chateaubriand rentre en France* (juin).
Il s'installe à la Vallée-aux-Loups où il écrira l'Itinéraire, les Martyrs, le dernier Abencérage.
Mme de Staël publie *Corinne.*
Traité de Tilsitt (7-8 juillet).

1808. Organisation définitive de l'Université et des Lycées.
Fontanes nommé Grand-Maître de l'Université.
Girodet peint : *les Funérailles d'Atala.*

1809. *Chateaubriand publie* LES MARTYRS (mars).
Paix de Vienne (14 octobre).
Chateaubriand commence les Mémoires (1).
Napoléon divorce d'avec Joséphine (16 décembre).
Cinquième édition du GÉNIE DU CHRISTIANISME.
1810. Napoléon épouse Marie-Louise (2 avril).
Naissance d'Alfred de Musset.
Mme de Staël fait imprimer : *de l'Allemagne.*
1811. *Chateaubriand élu membre de l'Académie française* (20 février)
Naissance du roi de Rome (20 mars).
Chateaubriand publie l'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM.
Naissance de Théophile Gautier.
1812. Campagne de Russie (septembre).
Retraite de Russie. Passage de la Bérésina (26-29 novembre).
1813. Byron publie les deux premiers chants de *Childe-Harold.*
1814. La France envahie par les armées coalisées.
Campagne de France.
Chateaubriand publie la brochure DE BUONAPARTE ET DES BOURBONS (mars).
Capitulation de Marmont et entrée des alliés à Paris (31 mars).
Abdication de Napoléon (3 avril).
Adieux de Fontainebleau (20 avril).
Napoléon arrive à l'île d'Elbe (4 mai).

LA RESTAURATION

AVÈNEMENT DE LOUIS XVIII

1814. Entrée de Louis XVIII à Paris (5 mai).
Louis XVIII octroie la Charte (4 juin).
Chateaubriand, nommé ambassadeur en Suède, est empêché de s'y rendre par la fuite du roi.
Mort de Bernardin de Saint-Pierre.

LES CENT JOURS

1815. Retour de l'île d'Elbe. Napoléon débarque au port de Cannes (1er mars).
Chateaubriand suit Louis XVIII à Gand, y reçoit le titre de ministre d'État, est chargé du département de l'Intérieur, et publie, en cette qualité, son RAPPORT AU ROI SUR L'ÉTAT DE LA FRANCE.
Napoléon rentre à Paris (20 mars).

(1) Sur cette date, voyez V. Giraud, *loc. cit.*, p. 9

Nouvelle coalition de l'Europe contre lui.
Il est battu à Waterloo (18 juin).

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XVIII

1815. Entrée de Louis XVIII à Paris (3 mai).
Chateaubriand nommé Pair de France.
Chambre introuvable.
Béranger publie ses premières *Chansons*.
Exécution de Ney (7 décembre).
1816. Ministère modérateur du duc de Richelieu.
Chateaubriand publie : LA MONARCHIE SELON LA CHARTE *où il blâme la dissolution de la Chambre introuvable. Il est privé de son titre et de sa pension de ministre d'État* (novembre). *Il fonde avec Lamennais et de Bonald le journal :* LE CONSERVATEUR.
Benjamin Constant publie : *Adolphe*.
Mort de Mme de Staël.
1817. Lamennais publie le premier volume de son ouvrage : *De l'indifférence en matière de religion.*
1818. Naissance de Leconte de Lisle à l'île de la Réunion.
Publication posthume du livre de Mme de Staël : *Considérations sur les principaux événements de la Révolution.*
1819. Ministère Decazes.
Joseph de Maistre publie son livre : *Du Pape.*
Première édition (incomplète) des *œuvres d'André Chénier.*
Géricault peint : *le Radeau de la Méduse.*
1820. Assassinat du duc de Berry.
Le comte de Marcellus apporte en France la statue de Vénus qu'il vient de découvrir dans l'île de Milo.
Naissance du duc de Bordeaux, fils posthume du duc de Berry (29 novembre).
Chateaubriand publie : MÉMOIRE TOUCHANT LA VIE ET LA MORT DU DUC DE BERRY, *et rentre en grâce.*
Il est nommé ambassadeur à Berlin.
Publication des *Œuvres complètes de Mme de Staël* par son fils.
Premières Méditations poétiques de Lamartine.
1821. Ministère Villèle.
Mort de Napoléon Ier à Sainte-Hélène (5 mai).
Joseph de Maistre publie : les *Soirées de Saint-Pétersbourg.*
1822. *Chateaubriand nommé ambassadeur à Londres* (avril).
Congrès de Vérone (20 oct.-14 déc.).
Chateaubriand y assiste comme ministre plénipotentiaire et y exerce une influence prépondérante. On y décide

l'intervention armée en Espagne pour le rétablissement de Ferdinand VII.
Chateaubriand ministre des Affaires étrangères (décembre).
Alfred de Vigny publie son premier recueil de vers : *Poèmes.*
Victor Hugo publie les *Odes.*
Amédée Pichot commence à publier sa *traduction des œuvres de Byron* (1822-1825).
Eug. Delacroix peint : *la Barque de Dante.*

1823. Expédition d'Espagne. — Prise du Trocadéro.
Thiers commence la publication de son *Histoire de la Révolution.*
Publication des *Mémoires de Napoléon Ier.*
Nouvelles Méditations de Lamartine.

1824. *Disgrâce de Chateaubriand. Il passe à l'opposition libérale et fait campagne dans le* JOURNAL DES DÉBATS.
Mort de Louis XVIII (16 sept.).
Mort de Byron à Missolonghi (19 avril).
Delacroix peint : *le Massacre de Scio.*

RÈGNE DE CHARLES X

1825. Sacre de Charles X (18 mai).
Augustin Thierry publie : *Histoire de la Conquête de l'Angleterre.*
Lamartine publie : *le dernier chant du Pèlerinage de Childe-Harold.*

1826. *Chateaubriand commence la publication de ses* ŒUVRES COMPLÈTES (chez Ladvocat, 31 vol. in-8, 1826-1831). Y paraissent, et pour la première fois, cette même année : LES NATCHEZ et LE DERNIER ABENCERAGE, LES MÉLANGES LITTÉRAIRES.
Victor Hugo publie une *nouvelle édition des Odes.*
Vigny publie : *Poèmes antiques et modernes*, et *CinqMars.*
Mort de Fontanes.

1827. Victoire de Navarin remportée par les flottes de France, d'Angleterre et de Russie sur les Turcs, et délivrance de la Grèce.
Victor Hugo publie : *Cromwell.*
Stendhal publie : *Promenades dans Rome.*
Aug. Thierry publie : *Lettres sur l'Histoire de France.*
Guizot publie : *Histoire de la Révolution d'Angleterre.*
Michelet publie : *Précis d'histoire moderne.*
Chateaubriand publie : VOYAGE EN AMÉRIQUE, VOYAGE EN ITALIE, CINQ JOURS EN AUVERGNE.

1828. Ministère Martignac (modéré).
Chateaubriand nommé ambassadeur à Rome.

Œuvres parues cette année :
Villemain : *Cours de littérature française.*
Sainte-Beuve : *Tableau de la littérature française au seizième siècle.*
Hugo : *les Orientales.*
Guizot : *Cours d'Histoire moderne* (1828-1830).
Chateaubriand: MOÏSE (tragédie) et LES QUATRE STUARTS.

1829. Ministère Polignac (suppression de la liberté de la Presse).
Première édition des *Mémoires de Saint-Simon.*
Chateaubriand donne sa démission d'ambassadeur.
Œuvres publiées :
Sainte-Beuve : *Poésies de Joseph Delorme.*
Lamartine. *Harmonies poétiques et religieuses* (Juin).
Vigny : *Othello*.
Chateaubriand : NOUVELLE ÉDITION DE SES ŒUVRES COMPLÈTES, chez Lefèvre (20 vol. gr. in-8, 1829-1831).

1830. Première représentation d'*Hernani* (25 février).
Lamartine reçu à l'Académie française (1er avril).
Révolution de Juillet (25-30 juillet).
Abdication de Charles X. — Sa fuite.

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

1830. Louis-Philippe d'Orléans proclamé roi des Français (6-7 août).
Chateaubriand proteste à la Chambre des Pairs contre le nouveau régime et donne sa démission (7 août).
Lacordaire, Lamennais et Montalembert fondent le journal *l'Avenir* (1er numéro 16 octobre).
Œuvres publiées :
Sainte-Beuve : *les Consolations.*
Alfred de Musset : *Contes d'Espagne et d'Italie.*

1831. Ministère Casimir-Périer (1er mars).
Séjour de Chateaubriand à Genève (23 mai-13 octobre). *Il intrigue contre le gouvernement, soit avec les républicains, soit avec les légitimistes.*
Œuvres publiées :
Brizeux : *Marie.*
Barbier : *Iambes.*
Stendhal : *le Rouge et le Noir.*
Michelet : *Histoire de la République romaine.*
Hugo : *Marion Delorme* (1re rep., 11 août, Porte-Saint-Martin).
Les feuilles d'Automne.
Notre-Dame-de-Paris

Chateaubriand : ETUDES HISTORIQUES (4 vol.).
DE LA RESTAURATION ET DE LA MONARCHIE ÉLECTIVE.

1832. Épidémie de choléra (mai).
Chateaubriand traduit devant le jury, pour complot contre l'État, obtient une ordonnance de non-lieu (juin).
Chateaubriand s'installe rue d'Enfer à l'infirmerie Marie-Thérèse fondée par sa femme.
Il voyage en Suisse, puis rentre à Paris.
La duchesse de Berry conspire en faveur de son fils, le comte de Chambord, et est arrêtée.
Chateaubriand publie : MÉMOIRE SUR LA CAPTIVITÉ DE LA DUCHESSE DE BERRY (29 déc.).
Œuvres publiées :
George Sand : *Indiana. — Valentine.*
Hugo : *le Roi s'amuse* (1re rep., 22 nov., Théâtre Français).
Vigny : *Stello.*
Musset : *Spectacle dans un fauteuil.*

1833. *Chateaubriand, à cause du précédent Mémoire, est arrêté, poursuivi devant la Cour d'assises et acquitté* (27 février).
La duchesse de Berry le charge d'une mission à Prague, auprès de Charles X.
Œuvres publiées :
Michelet : les deux premiers volumes de l'*Histoire de France.*
Hugo : *Lucrèce Borgia* (1re rep., 2 février, Porte-Saint-Martin).
Marie Tudor (1re rep., 6 nov., Porte-Saint-Martin).
Alfred de Musset : *Rolla.*
Balzac : *Eugénie Grandet.*
Œuvres publiées :

1834. Lamennais : *Paroles d'un croyant.*
Balzac : *le Père Goriot.*
Aug. Thierry : *Dix ans d'études historiques.*

1835. Attentat de Fieschi (28 juillet).
Œuvres publiées :
Lamartine : *Voyage en Orient.*
Vigny : *Chatterton. — Servitude et grandeur militaires.*
Hugo : *Chants du Crépuscule. — Angelo* (28 avril, Théâtre-Français).
Musset : *Nuit de Mai. — Nuit de Décembre.*
Lacordaire commence les *Conférences de Notre-Dame.*

1836. *Chateaubriand vend ses Mémoires à une société, sous condition qu'ils ne seront publiés qu'après sa mort.*
Il publie : ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Nouvelle édition de ses ŒUVRES COMPLÈTES, *chez Pourrat* (36 vol. in-8, 1836-1839).
Autres œuvres : George Sand : *Mauprat.*
Lamartine : *Jocelyn.*
Musset : *Nuit d'Août. — Confession d'un enfant du siècle.*

1837. *Chateaubriand écrit l'avant-dernier livre des* MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

Autres œuvres publiées :

Musset : *Nuit d'Octobre.*
Hugo : *Voix intérieures*
Sainte-Beuve : *Pensées d'Août.*

1838. *Chateaubriand publie :* LE CONGRÈS DE VÉRONE.
Lamartine publie : *la Chute d'un Ange.*
Victor Hugo fait représenter *Ruy Blas* (8 nov.).

1839. ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND *publiées chez Firmin-Didot* (5 vol. gr. in-8).
Lamartine publie : *Recueillements poétiques.*
Stendhal : *la Chartreuse de Parme.*

1840. Retour des cendres de Napoléon à Paris (15 déc.)

Œuvres publiées :

Hugo : *les Rayons et les Ombres.*
Sainte-Beuve : *premier volume de Port-Royal.*
Aug. Thierry : *Récits des temps mérovingiens.*
Mérimée : *Colomba.*

1842. Mort par accident du duc d'Orléans (13 juillet).
George Sand publie : *Consuelo.*
Première édition des *Pensées* de Joubert.

1843. *Chateaubriand visite le comte de Chambord à Londres.*
Première représentation des *Burgraves* de V. Hugo (7 mars).

1844. *Chateaubriand publie :* VIE DE RANCÉ.
George Sand publie : *François le Champi.*

1845. Thiers publie les cinq premiers volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

1846. George Sand publie : *la Mare au Diable.*

1847. Mort de Mme de Chateaubriand (9 février).
Campagne des banquets réformistes.
Lamartine publie : *Histoire des Girondins.*
Lacordaire prononce l'*Oraison funèbre de Drouot.*
Michelet publie : *Histoire de la Révolution.*

1848. Révolution de Février.
Exil de Louis-Philippe.

Proclamation de la République (24 février).

Les MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE *commencent à paraître en feuilleton dans le journal :* LA PRESSE, fondé par Émile de Girardin.

Chateaubriand meurt *le mardi* 4 *juillet à* 8 *heures du matin*, 110, *rue du Bac*, *âgé de* 80 *ans.*

1849. *Publication (incorrecte et incomplète) des* MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

1875. *La ville de Saint-Malo élève une statue à Chateaubriand.*

1898. *La ville de Saint-Malo célèbre le cinquantième anniversaire de la mort de Chateaubriand. — Discours d'Eug. Melchior de Vogüé et de Ferdinand Brunetière.*

1899. M. Ed. Biré fait paraître la première édition correcte et complète des MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE (6 vol., Garnier).

1912. *Le premier volume de la* CORRESPONDANCE DE CHATEAUBRIAND *paraît à la librairie Champion par les soins de M. Louis Thomas.*

Proclamation de la République (24 février).
Les Mémoires d'Outre-Tombe commencent à paraître en feuilleton dans le journal *La Presse*, 1848-1850 (Émile de Girardin).
Chateaubriand meurt le mardi 4 juillet à 8 heures du matin, 110, rue du Bac, âgé de 80 ans.
1848. Publication des derniers volumes des Mémoires d'Outre-Tombe.
1875. La ville de Saint-Malo élève une statue à Chateaubriand.
1898. La ville de Saint-Malo célèbre le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand. — Discours d'Eug. Melchior de Vogüé et de Ferdinand Brunetière.
1899. M. Ed. Biré fait paraître la première édition critique complète des Mémoires d'Outre-Tombe (6 vol., Garnier).
1912. Le premier volume de la *Correspondance générale* de Chateaubriand paraît à la librairie Champion, par les soins de M. Louis Thomas.

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

ŒUVRES COMPLÈTES

N. B. — Nous n'indiquons ici que les éditions des *Œuvres complètes*. Pour la publication de chaque ouvrage en particulier, on trouvera dans les différents chapitres de ce livre des renseignements détaillés (1).

1826-1831. — *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France, membre de l'Académie françoise. Paris. Ladvocat, libraire de S. A. R. le duc de Chartres. — On souscrit également à Bruxelles, même maison, Montagne de la cour n° 731; et à Paris chez Lenormant, rue de Seine, n° 8.* — 31 vol. in-8. (Dans cette édition sont publiés pour la première fois *les Natchez, les Aventures du dernier Abencérage, Moïse,* les *Voyages en France et en Italie, Quatre discours sur l'histoire de France.* Elle contient toutes les œuvres écrites jusqu'en 1831.)

1829-1831. — Edition Lefèvre (20 vol. gr. in-8).

1836-1839. — Edition Pourrat 36 vol. gr. in-8. (Le tome 1er comprend un important *Essai sur la vie et les ouvrages de Chateaubriand* dont il est lui-même l'auteur.)

1836-1839. — *Œuvres complètes de Chateaubriand* (Furne et Gosselin, 25 vol. in-8).

(1) On pourra se reporter aussi à la *Table chronologique*, p. I à XVIII.

1839. — *Œuvres complètes de Chateaubriand* (Firmin-Didot, 5 vol. gr. in-8).

1859-1861. — *Œuvres complètes de Chateaubriand* (Garnier, 12 vol. in-8. Notice par Sainte-Beuve).

1875. — *Œuvres complètes de Chateaubriand* (Furne, 12 vol. in-8). « Edition que je crois unique... on (y) a reproduit les variantes que présentait, par rapport aux éditions françaises du *Génie*, l'édition imprimée à Londres. » V. Giraud. *Chateaubriand, Études littéraires*, p. 119.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Les Mémoires ne font partie d'aucune de ces éditions. Ils ont été publiés à part de la façon suivante :

21 octobre 1848-3 juillet 1850. — Ils paraissent en feuilleton dans le journal : *la Presse*.

1849-1850. — *Mémoires d'Outre-Tombe* (12 vol., Bruxelles, Méline, Cans et Cie) publiés par les soins de Ch. Lenormant, exécuteur testamentaire de Chateaubriand, et de Julien Danielo, un de ses derniers secrétaires.

1874. — Un nouveau texte des trois premiers livres paraît, d'après une copie faite par Mme Récamier sous ce titre : *Esquisse d'un maître. Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand*, manuscrit de 1826, suivi de lettres inédites et d'une étude par M. Charles Lenormant. Paris, Michel Lévy, in-12, xix-352 p.

1890. *Mémoires d'Outre-Tombe*, nouvelle édition, avec une introduction, des notes, des appendices, par Edmond Biré (Garnier, 6 vol. in-8, publiés aussi en format in-18). Édition indispensable pour étudier Chateaubriand.

CORRESPONDANCE

Plusieurs lettres de Chateaubriand ont été publiées par lui dans ses *Mémoires*.

D'autres sont dispersées dans de nombreux ouvrages, recueils et revues.

1912. — *La Correspondance complète* de Chateaubriand est en cours de publication par les soins de M. Louis Thomas (librairie Champion). Le premier vol. a paru en janvier et le deuxième en octobre 1912.

BIOGRAPHIE

1833. — *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Chateaubriand*, par Scip. Marin. 2 vol. in-8

1836. — *Essai sur la vie et les ouvrages de M. de Chateaubriand*, au tome Ier de l'édition Pourrat. Notices en tête des principales œuvres.

1848. — De Marcellus, *Correspondance intime de M. de Chateaubriand.*

De Loménie, Articles dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet et 1er septembre, publiés ensuite dans la *Galerie des contemporains illustres*, t. I.

1851. — *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*, par Fr.-L. Colombet, avec lettres inédites à l'auteur.

1855. — De Loménie, Article dans la *Nouvelle Biographie générale.*

1858. — Villemain, *Chateaubriand, sa vie et ses ouvrages* (publié d'abord dans la *Rev. des Deux Mondes*, 1854, mai).

1859. — De Marcellus, *Chateaubriand et son temps.*

1864. — Danielo, *Conversations de M. de Chateaubriand.*

1873. — P. de Saman, *les Enchantements de Prudence.*

1879. — Anatole France, *Lucie de Chateaubriand* (Champion).

1883. — P. de Raynal, *les Correspondants de Joubert* (Lévy).

1884. — A. Bardoux, *la Comtesse de Beaumont* (Lévy).

1885. — D'Haussonville, *Ma jeunesse* (Lévy).

F. Saulnier, *Lucile de Chateaubriand et M. de Caud* (Rennes).

1888. — A. Bardoux, *Madame de Custine* (Lévy).

G. Pailhès, *Madame de Chateaubriand.* Lettres inédites à M. Clausel de Coussergues.

1892. — De Lescure, *Chateaubriand* (Hachette, Collect. des grands écrivains, in-18).

1893. — Chedieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine* (1 vol. in-16, Paris, Perrin).

Bardoux, *Chateaubriand* (Collection des classiques populaires, Lecène et Oudin, in-8).

1895. — Kerviller, *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (article *Chateaubriand*) (Vannes, Lafolye, in-8).

1896. — G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis* (Champion).

1898. — A. Bardoux, *Madame de Duras* (Lévy).

1900. — G. Pailhès, *Du nouveau sur Joubert* (Garnier).

Bertrin, *la Sincérité religieuse de Chateaubriand* (Lecoffre).

1902. — *Les Dernières Années de Chateaubriand* (1 vol. in-8, Garnier), par Biré.

1903. — Téodor de Wyzewa, *Un dernier amour de René ;* la correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V... (Perrin).

Lady Blennerhasset, *Chateaubriand*, Mainz, Franz Kircheim.

1904. — V. Giraud, *Chateaubriand. Études littéraires* (1 vol., Hachette).

1906. — Bertrin, *Sainte-Beuve et Chateaubriand.*

V. Giraud, *Étude sur la jeunesse de Chateaubriand*, en tête de l'édition critique d'*Atala* publiée chez Fontemoing.

1908. — Anatole de Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand* (2e éd.) (Champion).

1909. — L. Ladreit de Lacharrière, *les Cahiers de Mme de Chateaubriand* (libr. Emile-Paul).

1910. — André Beaunier, *Trois amies de Chateaubriand* (Charpentier).

Baldensperger, *Chateaubriand et l'Émigration* (dans *Études d'histoire littéraire*, t. II, Hachette).

1911. — *La Névrose de Chateaubriand*, par le docteur Evariste Michel (Perrin). Première étude physiologique sur Chateaubriand. Le docteur E. Michel, neveu de Mignet, a été assistant du docteur Blanche.

Marquis de Granges de Surgères, *Une gerbe inédite de lettres de Chateaubriand* (Paris, H. Leclerc).

La Vie politique de Chateaubriand, par Cassagne ; t. I : *la Révolution, le Consulat, l'Empire, la première Restauration* (Plon).

1912. — V. Giraud, *Nouvelles Études sur Chateaubriand* (Hachette).

A. Marquiset, *Ballanche et Madame de Hautefeuille* (contient des *lettres de Chateaubriand*) (Champion).

Consulter en outre :

Fontanes, *Œuvres complètes.*

Joubert, *Pensées et Lettres.*

Et les *Morceaux choisis de Chateaubriand*, publiés par : Brunetière (Hachette) ; Pellissier (Delagrave) ; Rocheblave, (Collin) ; Jacquinet (Belin) ; Nollet (Garnier) ; Canat (Didier et Privat).

CRITIQUE

On trouvera, cités à leur date dans ces *Extraits*, les ouvrages publiés pour ou contre Chateaubriand par ses contemporains, et les écrits relatifs à chaque œuvre. — Nous nous bornons à signaler ici les principales études générales consacrées à Chateaubriand par les critiques.

1829. — Article de Silvestre de Sacy (*Débats*, 18 janvier). Inséré au tome Ier des *Variétés morales et littéraires* (Didier, édit.).

1834. — Article de Sainte-Beuve inséré dans *Portraits contemporains* (t. I) (*Sur les Mémoires*).

1844. — Vinet, *Madame de Staël et Chateaubriand.*

1849. — Étude de Vinet, publiée dans *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle.*

1850. — Articles de Sainte-Beuve (*Constitutionnel*, 18 mars, sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Insérés dans les *Causeries du Lundi*, t. I et t. II.

1854. — Étude de Sainte-Beuve sur *le Génie du Christianisme*, insérée dans *Causeries du Lundi*, t. X.

1860. — Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.*

1862. — Sainte-Beuve, articles (*Chateaubriand jugé par un ami intime*) réimprimés dans les *Nouveaux Lundis.*

1864. — Henri de Bornier, *Éloge de Chateaubriand*, couronné par l'Académie.

1865. — Article de Sainte-Beuve, réimprimé dans les *Premiers Lundis* (t. III).

1887. — Faguet, *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle.*

1889. — Pellissier, *le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle* (Hachette).

1890. — Brunetière, *l'Évolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*, deuxième leçon.

1898. — E.-M. de Vogüé, *Paroles dites sur le rocher du Grand-Bé, au nom de l'Académie française, le 8 août* 1898. Inséré dans *le Rappel des ombres* (Colin, 1 vol. in-18).

Brunetière, *Discours prononcé à Saint-Malo, le 8 août* 1898 (Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1899).

André Maurel, *Essai sur Chateaubriand* (Editions de la *Revue Blanche*).

1896. — Joseph Bédier, *Chateaubriand en Amérique. Vérité et fiction* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 octobre).

1900. — J. Bédier, suite de l'article précédent (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier).

Bertrin, *le Voyage en Amérique de Chateaubriand est-il une fiction ?* (*Correspondant*, 10 juillet).

1901. — J. Bédier, *Chateaubriand en Amérique.* Réplique à un contradicteur (*Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars).

Brunetière, *Discours académiques* (pp. 171-199) (Perrin).

N. B. — Les articles de M. Bédier cités ci-dessus sont réunis, avec quelques changements, dans le volume : *Études critiques* (Colin, 1903).

Ceux de M. l'abbé Bertrin se trouvent dans son volume : *Sainte-Beuve et Chateaubriand* (Lecoffre, 1906).

1903. — Ant. Albalat, *les Corrections de Chateaubriand* (*Revue de Paris*, 1er février). Recueilli dans le livre : *le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains* (A. Colin).

1908. — Rémy de Gourmont, *Promenades littéraires;* article sur Chateaubriand (librairie du Mercure de France).

1908. — E.-M. DE VOGÜÉ, *Etude sur Chateaubriand*, dans : *Heures d'histoire* (Colin).

MAURICE SOURIAU, *les Idées morales de Chateaubriand* (Bloud).

1912. — Cours de M. Jules Lemaître sur Chateaubriand à la Société des conférences, publié en 1 volume intitulé *Chateaubriand* (Société française d'imprimerie, 1912.)

J. GIRARDIN, *Étude bibliographique et critique sur les différentes éditions du Génie du Christianisme* (libr. Fontemoing. Sous presse).

V. GIRAUD, *la Sincérité religieuse de Chateaubriand* (Hachette. En préparation).

CHATEAUBRIAND

LIVRE PREMIER

LA JEUNESSE

1768-1800

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE

1768-1796

Premières années. — Le chevalier (1) François-Auguste (2) de Chateaubriand, fils de René-Auguste de Chateaubriand et de Pauline-Suzanne de Bedée, est né à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, dans une maison de l'étroite et sombre rue des Juifs. Sa famille était ancienne et pauvre ; il était le dernier de dix enfants, dont six vécurent. Comme tous les cadets de Bretagne, on le destina à entrer dans la marine royale.

Sa première enfance fut oisive (3). « Quelques notions de dessin, de langue anglaise, d'hydrographie et de mathématiques parurent plus que suffisantes à l'éducation d'un garçon destiné à la rude vie de marin. » (*Mém. d'outre-tombe.*) Les « polissons de la rue » devinrent ses plus chers amis ; il parlait leur langage et était vêtu comme eux. Mais en même temps il s'exerçait à jouer dans les vagues, à lutter contre elles ; il se plaisait à suivre, du

(1) Plus tard, vicomte.
(2) Il a signé toutes ses œuvres *François-Auguste*, ou F.-A. de Chateaubriand.
(3) Voir p. 314, *Enfance de Ch.*

haut du Grand-Bé, le vol des goélands et des mouettes, à contempler les « lointains bleuâtres »; ainsi le poète s'éveillait en lui.

Études. — Il les commença au séminaire des Eudistes, près de Dol, où il fit sa première communion avec ferveur ; il se distrayait de son application au travail par des escapades qu'il a contées plus tard (1). Il fut envoyé ensuite au collège de Rennes, « ce Juilly de la Bretagne »: le quatrième livre de l'*Enéide* où sont racontées les amours de Didon, les *Elégies* de Catulle et de Tibulle, le *Télémaque* et les *Sermons* de Massillon étaient ses lectures préférées. Ses études terminées, il s'en fut à Brest recevoir son brevet d'aspirant; mais, malgré son amour pour la mer, et par un coup de tête dont lui-même ne peut expliquer les raisons, il revint en hâte trouver ses parents à Combourg, près de Saint-Malo, et déclara qu'il voulait être prêtre, projet que rien ne justifiait, et qui n'eut pas de suite.

Combourg (2). — Il vécut plusieurs années dans ce château désert, à demi ruiné, entouré de bruyères et de grands bois où s'exaltait sa mélancolie. Il n'avait pour partager sa solitude que sa sœur Lucile (3), âme ardente, et qui, à dix-sept ans, se consumait de désespoir. Tous deux s'enivraient de rêverie, soit l'hiver, quand la neige couvrait « le grand mail », soit l'automne, « quand les vapeurs bleuâtres s'élèvent au carrefour des forêts et que le vent gémit sur les mousses flétries ». — « Tu devrais peindre cela », lui disait-elle, et ils savouraient ensemble la tristesse de la nature et celle de leur âme. Ils voulaient s'échapper de la vie, elle, par le cloître, lui, par le suicide.

Paris. — Par bonheur, son père lui obtint alors un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre (1786). Mais, à la faveur d'un congé, il vint à Paris. Ce fut alors qu'il fut présenté au roi (4) (1787) par le comte de Chateaubriand, son frère, qui épousait, la même année, une petite fille de Malesherbes. Il repartit ensuite pour la Bretagne et revint à Paris, à la fin de 1789 ; il y retrouva sa sœur Julie (Mme de Farcy), son frère, le « gros cousin Moreau », toute une société spirituelle et joyeuse ; il fréquenta les écrivains en renom : La Harpe, Parny, Fontanes, Ginguené, Chamfort, le poète Lebrun surnommé Pindare. En 1790, il fit insérer dans l'*Almanach des Muses* une médiocre idylle : *Amour de la campagne*.

(1) Voir p. 319.
(2) Voir la description de Combourg dans les extraits des *Mémoires d'outre-tombe*, p. 321.
(3) Voir p. 327 : *Lucile*, et p. 330 : *Joies d'automne*.
(4) Voir p. 330 : *Présentation à Versailles*.

L'AMOUR DE LA CAMPAGNE

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur !
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse !
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.

Et cependant mes yeux demandaient ce rivage;
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village,
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines,
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible.
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.

J'y veux terminer ma carrière
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.

Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux,
Mais d'âge en âge en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire :

« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau;
Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes ;
Il la passa couché près de cette eau,
Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines. »

Après avoir assisté aux débuts de la Révolution, et par un de ces coups de tête qui l'avaient porté déjà vers le sacerdoce, puis vers le suicide, il se découvrit une vocation d'explorateur.

Voyage en Amérique. — Il voulait trouver, au nord-ouest de l'Amérique, un passage pour atteindre les mers polaires. Il pensait aussi qu'il rencontrerait là « l'homme de la nature » selon la formule de Rousseau qu'il reconnaissait alors pour l'un de ses maîtres. Muni, grâce à son frère, d'une recommandation de Malesherbes, il s'embarqua, le 8 avril 1791, à Saint-Malo. Il arrivait à Baltimore le 10 juillet, après une traversée de quatre-vingt-

treize jours. Il visita Philadelphie, New-York, Boston, Albany, et la région des grands lacs. Il prétend avoir aussi descendu l'Ohio et le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Mais M. Bédier a cru pouvoir soutenir (1) que Chateaubriand n'avait pas effectué cette seconde partie de son voyage, ni, par conséquent, visité tous les pays qu'il a décrits dans *Atala*, *les Natchez*, *le Génie du Christianisme*, le *Voyage en Amérique* et les *Mémoires*. C'est une question qui sera étudiée à sa place (2).

Retour en France. — Chateaubriand revint en France plus tôt qu'il ne se l'était proposé. Ayant appris l'arrestation du roi à Varennes, il se réembarqua le 10 décembre pour arriver au Havre le 2 janvier 1792. L'expédition avait duré neuf mois, et le séjour en Amérique, cinq mois. De retour dans sa patrie, et sur les instances de sa mère et de sa sœur Lucile, il épousa (19 mars 1792) la fille d'un armateur de Saint-Malo, Céleste Buisson de la Vigne, qui sera la compagne de toute sa vie puisqu'elle mourut peu de temps avant lui (9 février 1847).

L'émigration. Séjour en Angleterre. — Au mois de juillet de cette même année 1792, il émigra, ainsi que son frère, pour Coblentz, et fit campagne avec l'armée des Princes. Blessé au siège de Thionville, il s'embarqua au port d'Ostende pour rejoindre la noblesse bretonne à Jersey où il demeura plusieurs mois entre la vie et la mort. C'est alors qu'il passa en Angleterre (3), au printemps de 1793 ; mais sa santé continua à décliner : la poitrine était prise, et il fut condamné par les médecins. Il fut aussi réduit à la plus extrême misère : quelques leçons de français et quelques traductions lui permettaient de vivre; quand ces ressources lui manquaient, il mourait presque de faim. D'ailleurs ce séjour à l'étranger lui fut profitable : il apprit à connaître la littérature anglaise ; il étudia Shakespeare, Milton, Cooper, Burns, Beattie, Macpherson, dont il s'inspirera plus tard. Il y retrouva aussi un ami de Paris, Fontanes, proscrit du 18 fructidor, qui deviendra le confident de ses travaux, son protecteur même, et son précieux conseiller littéraire. Pendant toute cette période Chateaubriand écrivait déjà beaucoup: nous avons mentionné sa première idylle. Il nous apprend, dans ses *Mémoires*, que, blessé à Thionville et atteint de la petite vérole, il erra à travers les

(1) *Rev. d'hist. litt. de la France*, 15 janv. 1900 et janvier-mars 1901 (voyez plus haut notre bibliographie).

(2) Voir plus loin la notice sur le *Voyage en Amérique*, p. 256, et les Extraits des *Mémoires*, pages 338 à 342.

(3) Sur le séjour de Chateaubriand en Angleterre, voyez, dans la *Rev. d'hist. litt. de la France*, l'article de M. Dick (janvier-mars 1908) et celui de M. Giraud (avril-juin 1908). Voyez aussi Extraits des *Mémoires*, p. 343 à 351.

Ardennes, se reposant la tête sur le sac qui contenait *Atala*. Il préparait aussi l'*Essai sur les révolutions*, dont la première édition parut à Londres.

CHAPITRE II

ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS

1797

Publication de l'Essai. — La première édition en fut imprimée en 1796, à Londres, par Baylie, et fut vendue à la librairie Deboffe en 1797, sous ce titre : *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution françoise, par* François-Auguste Chateaubriand. *Dédié à tous les partis. — Experti invicem sumus Ego ac Fortuna.* Tacite. — A Londres : se trouve chez J. Deboffe ; à Hambourg, chez J.-F. Fauche ; à Paris, chez Le Miere — 1797.

Le succès de l'œuvre ne fut pas éclatant ; cependant l'Essai fut lu avec plaisir par les amis de l'auteur restés à Paris, notamment par La Harpe. On en publia des contrefaçons en Angleterre et en Allemagne ; mais les exemplaires en devinrent très rares ; de sorte que, sous l'Empire, quand Chateaubriand fut célèbre comme apologiste du Christianisme, ses ennemis eurent beau jeu à lui opposer cet ouvrage sceptique, et à en exagérer l'impiété. Pour se défendre, le meilleur moyen était de publier l'œuvre à nouveau. De là la *réimpression de l'Essai dans l'édition des Œuvres complètes de* 1826, qui reproduit l'édition de Londres, et contient de plus un avertissement, une préface, et des notes ajoutées aux notes anciennes déjà longues et nombreuses.

Les sources. — On trouve dans cet ouvrage beaucoup de recherches historiques. A vingt-deux ans, âge où il commença la rédaction de l'*Essai*, Chateaubriand avait lu, ou tout au moins consulté avec réflexion : la Bible, le Baghvat-Geeta (telle est l'orthographe de Ch.), Sacontala, Homère, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Platon, Socrate, les tragiques grecs, Démosthène, Eschine, Aristote, Pausanias, Strabon, Diogène Laërce, Elien, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Porphyre, Jamblique, Stobée. — Il est familier avec toute la littérature latine. — Il cite Froissart et Commines ; Dante, Pétrarque, Machiavel. — De la littérature allemande, il connaît Klopstock et Gessner. — Les ouvrages français qu'il a toujours présents à l'esprit sont ceux de Bayle, Buffon, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Dalembert, Raynal, Bernardin de Saint-Pierre. — Pour la littérature anglaise, il admire Ossian, et croit

encore à l'authenticité des poèmes que Macpherson a publiés sous ce nom. Il met à profit le Voyage aux sources du Nil de Bruce, l'Histoire de l'Amérique de Robertson, l'histoire d'Angleterre de Hume, les Voyages de Cook. — Il s'est initié à l'histoire de la Chine dans Duhalde; il a fait le tour du monde avec La Pérouse dont les explorations avaient été racontées par Milet de Mureau (1797, 4 vol. in-4), etc.

Plan et portée de l'Essai. — Le titre de l'ouvrage en indique suffisamment le contenu : le jeune écrivain y passe en revue toutes les révolutions depuis les origines de l'humanité jusqu'en 1793. L'*Essai* devait contenir six livres. Un seul parut, formant dans l'édition de Londres un gros volume de 681 pages. Il comprend deux parties : 1° Des origines à Philippe de Macédoine; 2° Philippe et Alexandre. Que veut prouver l'auteur? « Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et qu'on retrouve dans les révolutions anciennes et modernes les personnages et les principaux traits de la Révolution. » (*Préface* de 1826.) « On sent, dit Chateaubriand lui-même, combien cette idée poussée trop loin a dû produire de rapprochements forcés, ridicules ou bizarres. » (*Ibid.*)

Quant à l'esprit qui l'anime, c'est encore à l'auteur qu'il faut en demander la meilleure définition : « Cet ouvrage est un véritable chaos : chaque mot y contredit le mot qui le suit... On trouve dans cette rêverie de jeune homme une profonde vénération pour Jésus-Christ et pour l'Évangile, l'éloge des évêques, des curés, et des déclamations contre la cour de Rome et contre les moines ; on rencontre des passages qui sembleraient favoriser toutes les extravagances de l'esprit humain, le suicide, le matérialisme, l'anarchie ; et tout auprès de ces passages, on lit des chapitres entiers sur l'existence de Dieu, la beauté de l'ordre, l'excellence des principes monarchiques. » (*Ibid.*)

EXTRAITS

SPARTE. LES JACOBINS

Quoique les Jacobins se soient indubitablement proposé Lycurgue (1) pour modèle, ils sont cependant partis d'un principe totalement opposé. La grande base de leur doctrine était le fameux système de perfection que je développerai dans la suite; savoir, que les hommes parviendront un jour à une pureté inconnue de gouvernement et de mœurs.

Le premier pas à faire vers le système était l'établissement

(1) Lycurgue passe pour avoir été le législateur de Sparte (IXe siècle avant J.-C.). La traduction de Plutarque par Amyot, qui était fort répandue et le *Voyage du jeune Anacharsis* (1788) avaient rendu populaire en France l'idéal républicain des cités antiques.

d'une république. Les Jacobins (1), à qui on ne peut refuser l'affreuse louange d'avoir été conséquents dans leurs principes, avaient aperçu avec génie que le vice radical existait dans les mœurs (2), et que dans l'état actuel de la nation française, l'inégalité (3) des fortunes, les différences d'opinion, les sentiments religieux et mille autres obstacles, il était absurde de songer à une démocratie sans une révolution complète du côté de la morale. Où trouver le talisman pour faire disparaître tant d'insurmontables difficultés? A Sparte. Quelles mœurs substituera-t-on aux anciennes? Celles que Lycurgue mit à la place des antiques désordres de sa patrie. Le plan était donc tracé depuis longtemps, et il ne restait plus aux Jacobins qu'à le suivre. Mais comment l'exécuter?... Attaquée par l'Europe entière, déchirée par des guerres civiles, agitée de mille factions, ses places frontières ou prises ou assiégées, sans soldats, sans finances, hors un papier discrédité (4) qui tombait de jour en jour, le découragement dans tous les états (5), et la famine presque assurée : telle était la France, tel le tableau qu'elle présentait à l'instant même qu'on (6) méditait de la livrer à une révolution générale. Il fallait remédier à cette complication de maux; il fallait établir à la fois par un miracle la république de Lycurgue chez un vieux peuple nourri sous une monarchie, immense dans sa population et corrompu dans ses mœurs, et sauver un grand pays sans armées, amolli dans la paix et expirant dans les convulsions politiques, de l'invasion de cinq cent mille hommes des meilleures troupes de l'Europe.

Ces forcenés seuls pouvaient en imaginer les moyens, et, ce qui est encore plus incroyable, parvenir en partie à les exécuter : moyens exécrables sans doute, mais, il faut l'avouer, d'une conception gigantesque. Ces esprits raréfiés au feu de l'enthousiasme républicain (7) et, pour ainsi dire, réduits par leurs scrutins épuratoires à la quintessence du crime, déployèrent à la

(1) *Les Jacobins*, ainsi nommés à cause des séances qu'ils tenaient dans l'ancien couvent des Jacobins (ou dominicains), rue Saint-Honoré, préparèrent la chute de la royauté, fournirent, au 10 août 1792, le personnel de la Commune de Paris, se firent remarquer par leur intolérance. Le 9 thermidor mit fin à leur domination.

(2) C'est-à-dire que les mœurs étaient corrompues jusqu'à la *racine*

(3) Sous-entendez *dans* devant *inégalité* et les autres substantifs de cette énumération.

(4) Les assignats.

(5) Noblesse. clergé, tiers-état.

(6) C'est-à-dire *où* l'on méditait.

(7) Les Jacobins étaient sévèrement choisis On exigeait d'eux un tel enthousiasme républicain, on épurait à ce point les membres du club qu'ils étaient peu nombreux. C'était un choix, une quintessence. — Tout ceci est écrit péniblement ; l'auteur est loin d'avoir atteint la maîtrise du style.

fois une énergie dont il n'y a jamais eu d'exemple et des forfaits que tous ceux de l'histoire mis ensemble pourraient à peine égaler.

Ils virent que, pour obtenir le résultat qu'ils se proposaient, les systèmes reçus de justice, les axiomes communs d'humanité, tout le cercle des principes adoptés par Lycurgue, ne pouvaient être utiles, et qu'il fallait parvenir au même but par un chemin différent. Attendre que la mort vînt saisir les grands propriétaires, ou que ceux-ci consentissent à se dépouiller, que les années déracinassent le fanatisme et vinssent changer les costumes et les mœurs, que des recrues ordinaires fussent envoyées aux armées, attendre tout cela leur parut douteux et trop long : et comme si l'établissement de la République et la défense de la France, pris séparément, eussent été trop peu pour leur génie, ils résolurent de tenter les deux à la fois.

Les gardes nationales étant achetées, des agents placés à leurs postes dans tous les coins de la République, le mot (1) communiqué aux sociétés affiliées, les monstres se bouchant les oreilles, ou s'arrachant, pour ainsi dire, les entrailles de peur d'être attendris donnèrent l'affreux signal qui devait rappeler Sparte de ses ruines. Il retentit dans la France, comme la trompette de l'ange exterminateur : les monuments des fils des hommes s'écroulèrent, et les tombes s'ouvrirent (2). (1re partie, chap. XIV.)

CARACTÈRE DES ATHÉNIENS ET DES FRANÇAIS

Quels peuples furent jamais plus aimables dans le monde ancien et moderne que les nations brillantes de l'Attique et de la France ? L'étranger, charmé à Paris et à Athènes, ne rencontre que des cœurs compatissants et des bouches toujours prêtes à lui sourire. Les légers habitants de ces deux capitales du goût et des beaux-arts semblent formés pour couler leurs jours au sein des plaisirs (3). C'est là qu'assis à des banquets vous les entendrez se lancer de fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres ; parler à la fois de politique et d'amour, de l'existence de Dieu et du succès de la comédie nouvelle, et répandre profusément les bons mots et le sel attique, au bruit des chansons d'Anacréon (4) et de Voltaire, au milieu des vins et des fleurs.

(1) Le mot d'ordre.
(2) Pour recevoir les morts.
(3) C'est le style fade et convenu, fort à la mode à la fin du dix-huitième siècle.
(4) Poète lyrique grec de la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ.

Mais où court tout ce peuple furieux ? D'où viennent ces cris de rage dans les uns et de désespoir dans les autres ? Quelles sont ces victimes égorgées sur l'autel des Euménides (1) ? Quel cœur ces monstres à la bouche teinte de sang ont-ils dévoré ?... Ce n'est rien : ce sont ces Épicuriens que vous avez vus danser à la fête, et qui ce soir assisteront tranquillement aux farces de Thespis (2) ou aux ballets de l'Opéra.

A la fois orateurs, peintres, architectes, sculpteurs, amateurs de l'existence, pleins de douceur et d'humanité, du commerce le plus enchanteur dans la vie, la nature a créé ces peuples pour sommeiller dans les délices de la société et de la paix. Tout à coup la trompette guerrière se fait entendre ; soudain toute cette nation de femmes lève la tête. Se précipitant du milieu de leurs jeux, échappés aux voluptés, voyez ces jeunes gens, sans tentes, sans lits, sans nourriture, s'avancer en riant contre ces innombrables armées de vieux soldats, et les chasser devant eux comme des troupeaux de brebis obéissantes. Les cours qui gouvernent sont pleines de gaieté et de pompe. Qu'importent leurs vices ? Qu'ils dissipent leurs jours au milieu des orages, ceux-là qui aspirent à de plus hautes destinées ; pour nous, chantons, rions aujourd'hui. Passagers inconnus, embarqués sur le fleuve du temps, glissons sans bruit dans la vie. La meilleure constitution n'est pas la plus libre, mais celle qui nous laisse le plus de loisirs... O ciel ! pourquoi tous ces citoyens condamnés à la ciguë ou à la guillotine, ces trônes déserts et ensanglantés, ces troupes de bannis fuyant sur tous les chemins de la patrie ? — Comment ? ne savez-vous pas que ce sont des tyrans qui voulaient retenir un peuple fier et indépendant dans la servitude ?

Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité, nés pour tous les arts, civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État, grossiers et sauvages dans leurs troubles politiques, flottant comme un vaisseau sans lest au gré de leurs passions impétueuses, à présent dans les cieux, le moment d'après dans l'abîme, enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, le second sans en sentir de remords, ne se rappelant ni leurs crimes ni leurs vertus, amants pusillanimes de la vie durant la

Les poésies galantes qu'on lui attribuait par erreur furent souvent imitées, notamment par Ronsard, La Fontaine et les petits poètes du dix-huitième siècle.

(1) Autrement dit les Furies.

(2) Thespis, créateur de la tragédie grecque. Les premiers essais tragiques de Thespis ayant dû être fort grossiers, Chateaubriand leur donne le nom de farces. L'expression veut dire : les divertissements de la tragédie, les plaisirs du théâtre.

paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux, individuellement les plus aimables des hommes, en corps les plus détestables de tous, charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger, tour à tour plus doux, plus innocents que la brebis qu'on égorge, et plus féroces que le tigre qui déchire les entrailles de sa victime : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui. (1re partie, chap. XVIII.)

LA SCYTHIE HEUREUSE ET SAUVAGE

Libre comme l'oiseau de ses déserts, le Scythe (1), reposé à l'ombrage de la vallée, voyait jouer autour de lui sa jeune famille et ses nombreux troupeaux. Le miel des rochers, le lait de ses chèvres, suffisaient aux nécessités de sa vie, l'amitié aux besoins de son cœur. Lorsque les collines prochaines avaient donné toutes leurs herbes à ses brebis, monté sur son chariot couvert de peaux, avec son épouse et ses enfants, il émigrait à travers les bois au rivage de quelque fleuve ignoré, où la fraîcheur des gazons et la beauté des solitudes l'invitaient à se fixer de nouveau.

Quelle félicité devait goûter ce peuple aimé du ciel ! A l'homme primitif sont réservées mille délices. Le dôme des forêts, le vallon écarté qui remplit l'âme de silence et de méditation, la mer se brisant au soir sur des grèves lointaines, les derniers rayons du soleil couchant sur la cime des rochers, tout est pour lui spectacle et jouissance. Ainsi je l'ai vu, sous les érables (2) de l'Érié (3), ce favori de la nature, qui sent beaucoup et pense peu, qui n'a d'autre raison que ses besoins, et qui arrive au résultat de la philosophie, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Assis insouciant, les jambes croisées, à la porte de sa hutte, il laisse s'écouler ses jours sans les compter. L'arrivée des oiseaux passagers de l'automne, qui s'abattent à l'entrée de la nuit sur le lac, ne lui annonce point la fuite des années, et la chute des feuilles de la forêt ne l'avertit que du retour des frimas. Heureux jusqu'au fond de l'âme, on ne découvre point sur le front de l'Indien. comme

(1) *Scythe.* Avant d'avoir été attaqués par Darius, roi des Perses, les Scythes habitaient les régions septentrionales qui s'étendent à l'est de l'Europe et à l'ouest de l'Asie. Chateaubriand a consulté pour les peindre Hérodote, Strabon et Justin.
(2) *Erables.* Lex.
(3) *Erié.* Lex.

sur le nôtre, une expression inquiète et agitée. Il porte seulement avec lui cette légère affection (1) de mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur, et qui n'est peut-être que le pressentiment de son incertitude. Quelquefois, par cet instinct de tristesse particulier à son cœur, vous le surprendrez plongé dans la rêverie, les yeux attachés sur le courant d'une onde, sur une touffe de gazon agitée par le vent, ou sur les nuages qui volent fugitifs par-dessus sa tête, et qu'on a comparés quelque part aux illusions de la vie : au sortir de ces absences de lui-même, je l'ai souvent observé jetant un regard attendri et reconnaissant vers le ciel, comme s'il eût cherché ce je ne sais quoi inconnu (2) qui prend pitié du pauvre Sauvage.

Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours ! J'aurais été chercher parmi vous un abri contre la tempête. Loin des querelles insensées des hommes, ma vie se fût écoulée dans le calme de vos déserts ; et mes cendres, peut-être honorées de vos larmes, eussent trouvé sous vos ombrages solitaires le paisible tombeau que leur refusera la terre de la patrie (3).
1re partie, chap. XLVI.)

SUJETS ET RÉFLEXIONS DÉTACHÉES

. . . .

J'ai réfléchi longtemps sur ce sujet : je ne hais point une constitution plus qu'une autre, considérée abstraitement. Prises en ce qui me regarde comme individu, elles me sont toutes parfaitement indifférentes : mes mœurs sont de la solitude (4) et non des hommes. Eh ! malheureux, nous nous tourmentons pour un gouvernement parfait, et nous sommes vicieux ! bon (5), et nous sommes méchants ! Nous nous agitons aujourd'hui pour un vain système, et nous ne serons plus demain ! Des soixante années que le ciel peut-être nous destine à traîner sur ce globe, nous en dépenserons vingt à naître, et vingt à mourir, et la moitié des vingt autres s'évanouira dans le sommeil. Craignons-nous que les misères inhérentes à notre nature d'homme ne remplissent pas assez ce court espace, sans y ajouter des maux d'opi-

(1) *Affection*. Lex.
(2) Cette puissance vague, ce Dieu qu'il devine sans le connaître.
(3) Ce chapitre, fait remarquer l'auteur, est presque tout entier dans *René*, dans *Atala* et dans quelques paragraphes du *Génie du Christianisme*.
(4) C'est-à-dire *celles* de la solitude, et non *celles* des hommes. Grammaire *Ellipses*.
(5) Sous entendu : pour un gouvernement. Grammaire *Ellipses*.

nion (1) ? Est-ce un instinct indéterminé, un vide intérieur que nous ne saurions remplir, qui nous tourmente ? Je l'ai aussi sentie cette soif vague de quelque chose. Elle m'a traîné dans les solitudes muettes de l'Amérique et dans les villes bruyantes de l'Europe; je me suis enfoncé pour la satisfaire dans l'épaisseur des forêts du Canada, et dans la foule qui inonde nos jardins et nos temples. Que de fois elle m'a contraint de sortir des spectacles de nos cités, pour aller voir le soleil se coucher au loin sur quelque site sauvage ! que de fois, échappé à la société des hommes, je me suis tenu immobile sur une grève solitaire, à contempler durant des heures, avec cette même inquiétude, le tableau philosophique de la mer ! Elle m'a fait suivre autour de leurs palais, dans leurs chasses pompeuses, ces rois qui laissent après eux une longue renommée ; et j'ai aimé, avec elle encore, à m'asseoir en silence à la porte de la hutte hospitalière, près du Sauvage qui passe inconnu dans la vie, comme les fleuves sans nom de ces déserts. Homme, si c'est ta destinée de porter partout un cœur miné d'un désir inconnu ; si c'est là ta maladie, une ressource te reste. Que les sciences, ces filles du ciel, viennent remplir le vide fatal qui te conduira tôt ou tard à ta perte. Le calme des nuits t'appelle. Vois ces millions d'astres étincelants, suspendus de toutes parts sur ta tête ; cherche, sur les pas de Newton, les lois cachées qui promènent magnifiquement ces globes de feu à travers l'azur céleste; ou, si la Divinité touche ton âme, médite en l'adorant sur cet Être incompréhensible qui remplit de son immensité ces espaces sans bornes. Ces études sont-elles trop sublimes pour ton génie, ou serais-tu assez misérable pour ne point espérer dans ce Père des affligés qui consolera ceux qui pleurent (2) ? Il est d'autres occupations aussi aimables et moins profondes. Au lieu de t'entretenir des haines sociales, observe les paisibles générations, les douces sympathies, et les amours du règne le plus charmant de la nature. Alors tu ne connaîtras que des plaisirs. Tu auras du moins cet avantage, que chaque matin tu retrouveras tes plantes chéries; dans le monde, que d'amis ont pressé le soir un ami sur leur cœur, et ne l'ont plus trouvé à leur réveil ! Nous sommes ici-bas comme au spectacle ; si nous détournons un moment la tête, le coup de sifflet (3) part, les palais enchantés s'évanouissent ; et lorsque

(1) *Maux d'opinion.* Qui viennent, non des choses, mais de nos opinions, par exemple de nos opinions politiques.

(2) « Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. » (Ev. sel. S. Mathieu, V, 5.)

(3) *Coup de sifflet.* Celui du machiniste qui ordonne le changement du décor.

nous ramenons les yeux sur la scène, nous n'apercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

Mais quelles que puissent être nos occupations, soit que nous vieillissions dans l'atelier du manœuvre ou dans le cabinet du philosophe, rappelons-nous que c'est en vain que nous prétendons être politiquement libres. Indépendance, indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit. Écoutons la voix de la conscience. Que nous dit-elle, selon la nature? « Sois libre. » Selon la société ? « Règne. » Que si on le nie, on ment. Ne rougissons point, parce que j'arrache d'une main hardie le voile dont nous cherchions à nous couvrir à nos propre yeux. La liberté civile n'est qu'un songe, un sentiment factice que nous n'avons point, qui n'habite point dans notre sein : apprenons à nous élever à la hauteur de la vérité, et à mépriser les sentences de l'étroite sagesse des hommes. Rions des clameurs de la foule, contents de savoir que tandis que nous ne retournerons pas à la vie du sauvage, nous dépendrons toujours d'un homme. Et qu'importe alors que nous soyons dévorés par une cour, par un directoire, par une assemblée du peuple? Tout gouvernement est un mal, tout gouvernement est un joug (1). (1re partie, chap. LXX.)

AUX INFORTUNÉS : RÈGLES DE CONDUITE DANS LE MALHEUR

J'en sais trois :

Un misérable est un objet de curiosité pour les hommes. On l'examine, on aime à toucher la corde des angoisses, pour jouir du plaisir d'étudier son cœur au moment de la convulsion de la douleur, comme ces chirurgiens qui suspendent des animaux dans des tourments, afin d'épier la circulation du sang et le jeu des organes. La première règle est donc de cacher ses pleurs. Qui peut s'intéresser au récit de nos maux (2) ? Les uns les écoutent sans les entendre, les autres avec ennui, tous avec malignité. La prospérité est une statue d'or dont les oreilles

(1) « Voilà certes un des plus étranges chapitres de l'ouvrage, et peut-être un des plus extraordinaires qui soient jamais échappés à la plume d'un écrivain : c'est une sorte d'orgie noire d'un cœur blessé, d'un esprit malade, d'une imagination qui reproduit les fantômes dont elle est obsédée : c'est du Rousseau, c'est du René, c'est du dégoût de tout, de l'ennui de tout. » (N. de C., éd. 1826.)

(2) Cf. Vigny :

> Gémir, pleurer, prier est également lâche.
> Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
> Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
> Puis, après comme moi, souffre et meurs sans parler.
>
> (*La Mort du loup*, 1843.)

ressemblent à ces cavernes sonores décrites par quelques voyageurs : le plus léger soupir s'y grossit en un son épouvantable.

La seconde règle, qui découle de la première, consiste à s'isoler entièrement. Il faut éviter la société lorsqu'on souffre, parce qu'elle est l'ennemie naturelle des malheureux ; sa maxime est : l'infortuné — coupable (1). Je suis si convaincu de cette vérité sociale, que je ne passe guère dans les rues sans baisser la tête.

Troisième règle : Fierté intraitable. L'orgueil est la vertu du malheur. Plus la fortune nous abaisse, plus il faut vous élever, si nous voulons sauver notre caractère. Il faut se ressouvenir que partout on honore l'habit et non l'homme. Peu importe que vous soyez un fripon, si vous êtes riche ; un honnête homme, si vous êtes pauvre. Les positions relatives font dans la société l'estime, la considération, la vertu. Comme il n'y a rien d'intrinsèque dans la naissance, vous fûtes roi à Syracuse, et vous devenez particulier malheureux à Corinthe (2). Dans la première position, vous devez mépriser ce que vous êtes ; dans la seconde, vous enorgueillir de ce que vous avez été ; non qu'au fond vous ne sachiez à quoi vous en tenir sur ce frivole avantage, mais pour vous en servir comme d'un bouclier contre le mépris attaché à l'infortune. On se familiarise aisément avec le malheureux ; et il se trouve sans cesse dans la dure nécessité de se rappeler sa dignité d'homme, s'il ne veut pas que les autres l'oublient...

Je m'imagine que les malheureux qui lisent ce chapitre le parcourent avec cette avidité inquiète que j'ai souvent portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je m'imagine encore que, trompés comme moi, ils me disent : « Vous ne nous apprenez rien ; vous ne nous donnez aucun moyen d'adoucir nos peines ; au contraire, vous prouvez trop qu'il n'en existe point. » O mes compagnons d'infortune (3) ! votre reproche est juste : je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des hommes. Cependant ne vous laissez point abattre ; on trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. Essaierai-je de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable ? Peut-être en recueillerez-vous plus de profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque.

(1) Grammaire *Ellipses*.

(2) Denys le jeune, tyran de Syracuse, fut proscrit et dut se faire maître d'école à Corinthe. (343 av. J.-C.)

(3) Au moment où Chateaubriand écrivait ceci, il était fort malheureux à Londres. Cf. plus bas, p. 345, extraits des *Mémoires d'outre-tombe* : *Misère à Londres*.

Un infortuné parmi les enfants de la prospérité (1) ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante : chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour ; le plus souvent même il ne sortira que la nuit. Lorsque la brune (2) commence à confondre les objets, notre infortuné s'aventure hors de sa retraite et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire où il puisse errer en liberté. Un jour il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée ; il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités (3). Ici il voit éclater le réverbère à la porte de cet hôtel dont les habitants, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable, occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes, lui qui eut aussi des fêtes et des amis ! Il ramène ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit : « Là j'ai des frères. » (2e partie, chap. XIII.)

HISTOIRE DU POLYTHÉISME

(Fragment.)

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges, et l'éléphant le salue au lever du soleil ; les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans les forêts, la foudre tonne sa puissance et l'Océan déclare son immensité ; l'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel ? Ses regards n'ont donc jamais erré dans ces régions étoilées, où les mondes furent semés comme des sables (4) ? Pour moi, j'ai vu, et c'en est assez, j'ai vu le soleil

(1) Style abstrait et emphatique fort à la mode alors.
(2) *Brune.* L'approche de la nuit.
(3) Voir plus bas, *René*, p. 117.
(4) Ces lignes sont reproduites, après avoir été corrigées, dans *le Génie du Christianisme*, 1re partie, livre V, 2 : « Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

« Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il

suspendu aux portes du couchant dans des draperies de pourpre et d'or. La lune, à l'horizon opposé, montait comme une lampe d'argent dans l'orient d'azur. Les deux astres mêlaient au zénith leurs teintes de céruse et de carmin. La mer multipliait la scène orientale en girandoles de diamants, et roulait la pompe de l'Occident en vagues de roses. Les flots calmes, mollement enchaînés l'un à l'autre, expiraient tour à tour à mes pieds sur la rive, et les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttaient sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées.

O toi que je ne connais point! toi, dont j'ignore et le nom et la demeure; invisible architecte de cet univers, qui m'as donné un instinct pour te sentir et refusé une raison pour te comprendre, ne serais-tu qu'un être imaginaire, que le songe doré de l'infortune? Mon âme se dissoudra-t-elle avec le reste de ma poussière? Le tombeau est-il un abîme sans issue ou le portique d'un autre monde? N'est-ce que par une cruelle pitié que la nature a placé dans le cœur de l'homme l'espérance d'une meilleure vie à côté des misères humaines? Pardonne à ma faiblesse, Père des miséricordes! non, je ne doute point de ton existence; et soit que tu m'aies destiné une carrière immortelle, soit que je doive seulement passer et mourir, j'adore tes décrets en silence, et ton insecte confesse ta Divinité (1)... (2e partie, chap. XXXI.)

UNE NUIT CHEZ LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE (2)

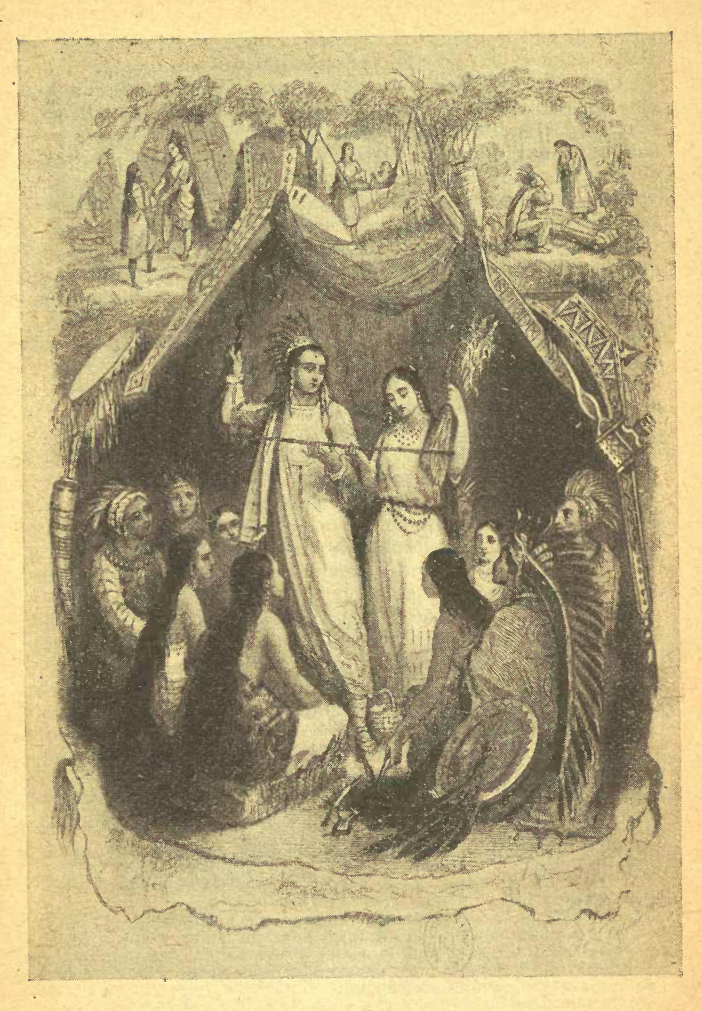
La lune était au plus haut point du ciel : on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés (3), scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages, qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges; peu à peu, ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errants dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme

le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait? »

(1) « Ces cris religieux, échappés tout à coup et comme involontairement du fond de l'âme, prouvent mieux mes sentiments intérieurs que tous les raisonnements de la terre. » (N. de C., éd. 1826.)

(2) Ce passage aussi a été remanié, puis transporté dans *le Génie du Christianisme*. Voyez-le p. 72.

(3) *Epurés*. Devenus purs par la fuite des nuages.



CHEZ LES SAUVAGES D'AMÉRIQUE

Le rite du mariage, d'après une composition de Staal.
(*Bibliothèque Nationale.*)

par le flux et le reflux régulier de la mer : une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour céruséen (1) et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre, et reparaissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats (2) de diamants, et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane (3), tantôt selon le caprice des brises, se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte (4) ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui dans le calme de la nuit se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires (5).

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts ; elle aime à errer, à la clarté des étoiles, aux bords des lacs immenses, à planer

(1) *Céruséen.* Lex.

(2) *Crachats.* On appelle ainsi les décorations de diamants qui se portent sur la poitrine attachées à des rubans de moire. Dans *le Génie du Christianisme* Chateaubriand fera disparaître ce mot désagréable. Il est intéressant de comparer les deux rédactions et de chercher ce que l'auteur a gardé, modifié, retranché.

(3) *Savane.* Lex.

(4) *Hulotte.* Lex.

(5) On voit se révéler ici le grand écrivain descriptif d'*Atala* et du *Génie.*

sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes, et pour ainsi dire à se mêler, à se fondre avec toute une nature sauvage et sublime.

Ces jouissances sont trop poignantes: telle est notre faiblesse, que les plaisirs exquis deviennent des douleurs, comme si la nature avait peur que nous oubliassions que nous sommes hommes. Absorbé dans mon existence, ou plutôt répandu tout entier hors de moi, n'ayant ni sentiment ni pensée distincts, mais un ineffable je ne sais quoi qui ressemblait à ce bonheur mental dont on prétend que nous jouirons dans l'autre vie, je fus tout à coup rappelé à celle-ci. Je me sentis mal, et je vis qu'il fallait finir. Je retournai à notre ajouppa (1), où, me couchant auprès des sauvages, je tombai bientôt dans un profond sommeil. (2e partie, chap. LVII et dernier.)

CHAPITRE III

CONVERSION DE CHATEAUBRIAND

1796-1800

Tandis que Chateaubriand était à Londres, il perdit successivement son frère qui avait d'abord émigré avec lui, puis était rentré à Paris pour mourir sur l'échafaud ; sa mère, morte de chagrin à soixante-douze ans (31 mai 1798), dans une campagne isolée d'Ille-et-Vilaine, à la Ballue ; et sa sœur Julie, Mme de Farcy, qui avait succombé (26 juillet 1799) aux suites de son emprisonnement. Mme de Farcy, après avoir été assez connue par son talent poétique, était devenue très pieuse et très austère, et avait laissé la réputation d'une sainte. Avant de mourir, elle eut le temps d'apprendre à l'exilé la mort de leur mère dans une lettre qu'il faut citer, car elle contribua beaucoup à la conversion de Chateaubriand. La voici, telle qu'elle est reproduite dans la préface de l'*Essai sur les Révolutions.*

Saint-Servan, 1er juillet 1798.

Mon ami, nous venons de perdre la meilleure des mères; je t'annonce à regret ce coup funeste. Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont

(1) Lex.

fait répandre à notre respectable mère, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait professiou non seulement de piété mais de raison ; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire ; et si le ciel, touché de nos vœux, permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; tu nous donnerais ce bonheur, car il n'en est point pour nous tandis que tu nous manques et que nous avons lieu d'être inquiètes de ton sort.

Quand cette lettre parvint au destinataire, Mme de Farcy n'existait déjà plus. « Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort, qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé, je suis devenu chrétien : je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru (1). » Chateaubriand indique ici, avec sincérité et avec une simplicité d'autant plus remarquable qu'elle ne lui est pas habituelle, les causes de sa conversion : ce ne sont pas les hautes spéculations métaphysiques ou théologiques qui l'ont ramené au catholicisme : c'est le cœur. Il s'est converti, comme bien d'autres qui ne sont pas de grands hommes, parce qu'un deuil cruel lui a fait comprendre à la fois le néant de cette vie et la nécessité d'une autre. C'est le cas de dire avec Pascal : « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur. »

La philosophie n'était pas le propre de Chateaubriand ; il fut toujours malhabile à coordonner et même à concevoir les abstractions : la beauté des formes en littérature, en art, et dans les spectacles naturels, voilà ce qui le séduisait par instinct ; aussi, voulant glorifier cette religion à laquelle il était revenu, il conçut une apologétique d'un nouveau genre : le Christianisme prouvé non à la raison, mais à l'imagination ; non par la démonstration de sa vérité, mais par la beauté des œuvres qu'il inspire : ce fut *le Génie du Christianisme*. Il en avait commencé, avant de rentrer en France, une première rédaction, dont quelques feuilles furent imprimées à Londres, et qu'il modifiera plus tard. Il écrivit aussi en Angleterre un long poème en prose sur l'Amérique : *les Natchez*, qu'il publiera seulement sous la Restauration ; ce manuscrit avait deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio, toutes de la main de Chateaubriand.

(1) Il avait même dû apprendre la mort de sa mère avant de recevoir la lettre de sa sœur, car, d'après une lettre de lui à Fontanes datée du 19 août 1799, le *Génie*, à cette époque, était déjà assez avancé. (V. GIRAUD, *Nouvelles Etudes sur Chateaubriand*, p. 107.)

LIVRE SECOND

LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE
1800-1811

CHAPITRE PREMIER

RETOUR DE CHATEAUBRIAND EN FRANCE
1800

En 1800 Chateaubriand revient à Paris, Fontanes ayant obtenu de Bonaparte qu'il fût rayé de la liste des émigrés. C'est encore grâce à Fontanes que Chateaubriand connut alors Joubert et fut présenté dans les salons qui se rouvraient à la faveur du Consulat ; il y rencontra Benjamin Constant, Pasquier, Molé, Bertin du *Journal des Débats*, Mme de Staël, Mme Récamier. Il logeait rue Saint-Honoré, non loin de la rue Neuve-du-Luxembourg où demeurait Pauline de Beaumont (1), fille du comte de Montmorin, ministre des Affaires étrangères sous Louis XVI et mis à mort en septembre 1792. Malade de la poitrine et déjà frappée à mort, elle recevait chaque soir ses amis qui étaient aussi ceux de Chateaubriand. C'est dans l'intimité de Fontanes, de Joubert, de Mme de Beaumont que furent achevés et publiés *Atala*, *René*, *le Génie du Christianisme.*

(1) Voir le portrait de Mme de Beaumont, et le récit de sa mort, p. 352-360; les portraits de Joubert et de Fontanes, p. 354, dans les Extraits des *Mémoires d'outre-tombe.*

CHAPITRE II

ATALA

Composition d'Atala. — Le 17 avril 1801 parut le premier ouvrage qui devait rendre célèbre le nom de Chateaubriand. Il avait pour titre : *Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert.* Ce récit devait d'abord être un épisode de la grande épopée américaine : *les Natchez,* que Chateaubriand avait en manuscrit. Ensuite, il avait été destiné à prendre place dans *le Génie du Christianisme*, non publié encore. Il devait figurer, et figura en effet plus tard (1802) à la fin de la troisième partie dont il forma le sixième livre, et c'était un exemple des *Harmonies de la religion chrétienne* étudiées au cinquième livre. — *Le Génie* était à l'impression ; mais, quelques feuilles s'étant égarées, Chateaubriand soupçonna, dit-il, qu'on voulait voler son manuscrit, et publia d'abord *Atala*.

Les sources. — Comme on l'a vu dans la notice de l'*Essai sur les révolutions*, Chateaubriand lisait beaucoup. Avant de partir pour l'Amérique, il avait étudié plusieurs récits de voyages en ce pays, et on en trouve de nombreux souvenirs dans *Atala*. M. Bédier (1) a relevé les principales sources où Chateaubriand a puisé. Ce sont :

1° *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, Paris, 1744, 3 vol. in-4. L'auteur est le P. François-Xavier de Charlevoix, S. J., rédacteur du *Journal de Trévoux*.

2° *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, the Cherokee Country...*, Philadelphie, 1791 ; Londres, 1792 ; Dublin, 1793, 1 vol. in-8. L'auteur en est William Bartram, voyageur et naturaliste américain qui explora ces pays de 1773 à 1778.

3° *Travels to the interior parts of America*, Londres, 1778, 1779, 1784, 1 vol. in-8, par Jonathan Carver.

Le voyage de Bartram avait été traduit en français par P.-V. Benoist en l'an VII et celui de Carver en 1784, par M. de C...

Chateaubriand combine souvent, dans *Atala*, ses souvenirs de voyage et ses souvenirs de lecture.

(1) Bédier, *Revue d'hist. litt. de la France*, 15 janv. 1900, et *Etudes critiques*.

Le plan. — Quant au plan, la structure en est très nette. Il comprend un *Prologue*, un *Récit* et un *Épilogue*.

Le récit se compose de quatre épisodes : *les Chasseurs*, *les Laboureurs*, *le Drame*, *les Funérailles*.

Le style. — Le tout est écrit en une prose qui se rapproche de la langue des vers, par le rythme des phrases, par le soin d'éviter toute consonance qui ne serait pas musicale, par une recherche constante de l'harmonie ; chaque paragraphe, séparé du suivant par un espace blanc, a l'air d'une strophe.

En même temps que cette préoccupation de charmer l'oreille, il faut remarquer la profusion des couleurs, la grandeur et la majesté des tableaux, parfois aussi leur grâce et leur élégance.

Chateaubriand se plaît encore à multiplier les détails exotiques de mœurs, de costumes, de paysages, qui pouvaient le plus surprendre ses contemporains, même ceux qui avaient lu les descriptions des Pamplemousses dans *Paul et Virginie* : il recherche les noms étranges de fleurs et d'animaux ; il imite certaines façons de parler particulières aux sauvages et qui l'ont séduit par leur caractère primitif et poétique. Les souvenirs de la Bible et d'Homère sont très habilement unis à ceux du langage des *Natchez* : tout cela composait un style dont personne n'avait encore aucune idée, qui séduisit les partisans de la nouveauté et révolta les classiques. — Enfin, il règne dans tout l'ouvrage un ton de tristesse, de désenchantement solennel qui convient aussi bien au vieux Chactas, revenu des joies et des illusions de la vie, qu'à Chateaubriand exilé de la terre de ses pères au moment où il écrivit la première rédaction de ce « poème », comme il l'appelle dans sa première préface. De là le retentissement subit de l'œuvre, l'enthousiasme et les sarcasmes qu'elle déchaîna, et la célébrité désormais acquise au nom de l'auteur.

La publication. — L'édition définitive d'*Atala* est la douzième publiée en 1805 et reproduite dans l'*Édition des œuvres complètes* de 1826 ; avant cette douzième édition, *Atala* avait été imprimée cinq fois séparément et six fois dans *le Génie du Christianisme.* Si l'on confrontait ces onze éditions, à peine en trouverait-on deux tout à fait semblables. En effet, la critique d'alors ne ménagea pas les observations sur le style. Morellet (1), fidèle aux traditions de Voltaire pour la littérature, à celles de d'Holbach pour la philosophie, écrivit dans *le Publiciste* du 27 germinal an IX une étude sur *Atala* où de nombreux

(1) Morellet (1727-1819) fréquenta les salons de Mme Geoffrin et du baron d'Holbach, voyagea en Angleterre et en Suisse. Membre de l'Académie française (1785). Membre du Corps législatif (1807). A écrit plusieurs ouvrages, notamment : *Mélanges de littérature et de philosophie* (Paris, 1818, 4 vol. in-8).

détails d'expression étaient blâmés, tantôt d'une façon étroite et injuste, tantôt avec raison. Chateaubriand, toujours fort docile en cela, profita d'un certain nombre de ces observations. Il consulta de lui-même plusieurs amis « prompts à le censurer » : La Harpe, Joubert, Fontanes. « J'ai passé quatre ans, dit-il dans la préface de 1805, à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnaîtrai à l'avenir. »

Succès de l'œuvre. — *Atala* fit grand bruit. Outre Morellet, Marie-Joseph Chénier (1) l'attaqua dans le *Tableau des lettres françaises depuis 1789*. Joubert en prit la défense dans un article du *Mercure de France* du 16 germinal an IX (2). Tous les journaux de l'époque donnèrent leur avis sur ce livre retentissant. Ce furent, par exemple : *la Décade philosophique, littéraire et politique*, du 10 floréal an IX, dans un article signé Y, où s'unissent l'éloge et la critique ; *le Journal des Débats* du 27 germinal (article élogieux de Dussault) ; *l'Année littéraire*, tome III, page 361 (article élogieux de Geoffroy).

L'article de Morellet fut reproduit en un petit volume intitulé : *Observations critiques sur le roman intitulé Atala* (à Paris, chez Denné jeune, libraire, rue Vivienne ; et chez les marchands de nouveautés, an IX). Il portait pour épigraphe ces lignes de Pétrone : *Nuper verbosa isthæc et enormis loquacitas animos juvenum ad magna surgentes, veluti pestilenti quodam sidere adflavit.* C'est-à-dire : « Récemment ce verbeux et emphatique bavardage a infecté comme un souffle pestilentiel les esprits des jeunes gens toujours épris de grandeur. » Les défenseurs de Chateaubriand répondirent ; un anonyme publia : *l'Après-dîner de Mousseaux ou la Défense d'Atala ;* et *le Journal des Débats* du 5 prairial an IX donna un article non signé : *Sur la critique de A. Morellet.*

La plupart de ces études, bienveillantes ou non, furent insérées par Chateaubriand lui-même dans l'édition de 1826 (t. XVI des Œuvres complètes).

Ce fut donc une vraie querelle littéraire, rappelant un peu celles du *Cid* et d'*Andromaque*, et annonçant celles d'*Hernani*. La discussion portait, non seulement sur le style, mais encore sur les sentiments et les idées : surtout on reprochait vivement à l'auteur le discours du P. Aubry sur les déceptions du mariage. On y voyait une doctrine contraire à la nature, et les ennemis du Christianisme en profitèrent pour attaquer la religion catholique. Tout ce bruit faisait grand bien à

(1) Marie-Joseph de Chénier, frère d'André (1764-1811), auteur de plusieurs tragédies (*Charles IX*, 1789 ; *Caius Gracchus*, 1792 ; *Fénelon*, 1793) ; membre de l'Académie française ; défenseur des doctrines philosophiques du dix-huitième siècle ; fit partie de toutes les législatures de 1792 à 1802.

(2) Sur Joubert, voyez plus bas, p. 354.



LES PRINCIPAUX ÉPISODES D'ATALA
d'après les vignettes de Victor Adam.
(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

l'ouvrage : deux traductions anglaises parurent aussitôt; des images populaires représentant Chactas et le P. Aubry ornèrent les murs des auberges; sept ans après l'apparition du livre, Girodet peignait le célèbre tableau : *Funérailles d'Atala*, aujourd'hui au Musée du Louvre.

Sens et portée de l'ouvrage. — Comme faisant partie des *Natchez*, *Atala* devait représenter la vie des sauvages, des peuples laboureurs et des peuples chasseurs (1). — En tant que destiné par la suite à figurer dans *le Génie du Christianisme*, cet épisode devait montrer de quelque manière les bienfaits et la beauté de la religion catholique. C'est en effet la double inspiration qui caractérise l'œuvre au point de vue du fond. Toute la description de l'Amérique et des sauvages se rapporte au premier dessein. — Tout l'épisode du P. Aubry se rapporte au second. L'œuvre n'en a pas moins une évidente unité, car le sujet est un : Chactas aime Atala qui lui a sauvé la vie; il s'enfuit avec elle; dans leur fuite, ils rencontrent le P. Aubry, et Atala meurt chrétiennement. Rien de plus simple que cette donnée qui permet de célébrer à la fois la Nature et la Religion.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA

Atala a été écrite dans le désert et sous les huttes des sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte de poème (2), moitié descriptif, moitié dramatique; tout consiste dans la peinture de deux

(1) Cette intention était déjà indiquée dans l'*Essai sur les révolutions* : « Bienfaisants sauvages ! vous qui m'avez donné l'hospitalité, vous que je ne reverrai sans doute jamais, qu'il me soit permis de vous payer ici un tribut de reconnaissance. Puissiez-vous jouir longtemps de votre précieuse indépendance, dans vos belles solitudes, où mes vœux pour votre bonheur ne cessent de vous suivre ! » (Chap. LVII et dernier.)

(2) Chateaubriand ajoute ici en note : « Je suis obligé d'avertir que je me sers ici du mot *poème* faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poète, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine. »

amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme *les Chasseurs*, *les Laboureurs*, etc.; et c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les rapsodes (1) chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des sauvages, et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres (2).

PROLOGUE

La France possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jus-

(1) *Rapsodes*. Lex.
(2) Toute cette *Préface* expose en perfection la théorie classique du beau, aussi éloignée de celle des romantiques que de celle des réalistes. C'est aussi une attaque contre la sensiblerie si fort à la mode au dix-huitième siècle et contre l'enthousiasme de Rousseau pour l'*état de nature*.

qu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé (1), qui tombe du nord dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane (2). Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar (3), dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve (4).

(1) Nommé encore Mississipi.
(2) Cavelier de la Salle, qui explora ce pays en 1682, le nomma ainsi en l'honneur de Louis XIV.
(3) *Pistia, nénuphar.* Lex.
(4) Tous ces détails sont empruntés à Bartram (voir plus haut la notice sur Atala) : « Je vis ce jour-là de grandes quantités de *pistia stratioles*, plante aquatique très singulière. Elle forme des îles flottantes dont quelques-unes ont une grande étendue et qui voguent au gré du vent et des eaux... Quand les grosses pluies, les grands vents font su-

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes (1) se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher (2), parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants (3), à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias (4), les coloquintes (5), s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier (6), du tulipier à l'alcée (7), en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquelles elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia (8) élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la

bitement élever les eaux de la rivière, il se détache de la côte de grandes portions de ces îles flottantes. Ces îlots mobiles offrent le plus aimable spectacle : ils ne sont qu'un amas des plus humbles productions de la nature et pourtant ils troublent et déçoivent l'imagination, etc. »

On voit ici la différence entre une prose médiocre et celle d'un grand écrivain.

(1) *Savanes.* Lex.

(2) *Se vient coucher* : Grammaire. *Inversions.*

(3) Les anciens représentaient les fleuves sous la forme d'un taureau ou d'un homme au front orné de cornes.

(4) *Bignonias.* Lex.

(5) *Coloquintes.* Lex.

(6) *Tulipier.* Lex.

(7) *Alcée* Lex.

(8) *Magnolia.* Lex.

main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins (1), qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des cariboux (2) se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures ; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

[L'auteur raconte alors comment, à la fin du dix-septième siècle, les Français s'établirent dans ce pays et firent alliance avec la tribu des Natchez. Un vieillard de cette tribu, Chactas, qui a voyagé en France sous Louis XIV est le plus ferme soutien de cette alliance. Or, en 1725, un jeune Français, René, chassé de son pays par le malheur, arrive en Louisiane, et demande à être reçu guerrier de la nation des Natchez. Chactas le protège, lui donne comme épouse Céluta, jeune fille de cette tribu. Pendant une chasse au castor, Chactas, resté seul avec René, sur les bords du Meschacebé, lui raconte ses aventures]

(1) On s'est beaucoup moqué de ces ours enivrés. Ce détail se trouve dans Carver, Bartram, Charlevoix et Imley, ainsi que le dit Chateaubriand (*Défense du Génie du Christianisme*, note 27).
(2) Pour tous ces mots exotiques, voyez Lex.

LE RÉCIT

LES CHASSEURS

[A dix-sept ans, Chactas, fils d'Outalissi, fit partie d'une expédition contre les Muscogulges, ennemis de sa tribu. — Il est blessé et entraîné par les fuyards à Saint-Augustin, ville nouvellement bâtie par les Espagnols. — Il est recueilli par un Espagnol, Lopez ; après deux ans et demi, il quitte son bienfaiteur pour revoir ses forêts natales. En chemin, il est fait prisonnier par un parti de Muscogulges et de Siminoles, condamné au feu, et gardé à vue. Une jeune Indienne, Atala, vient le consoler :]

« Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité unie à une mélancolie profonde respirait dans ses regards ; son sourire était céleste. »

[On le voit, Atala est chrétienne : c'est sa mère, dit-elle, qui l'a fait baptiser... Une nuit, Atala et Chactas réussissent à s'évader. Ils traversent les forêts. Mais, comme la jeune Indienne refuse de suivre Chactas dans sa fuite, celui-ci revient au camp, et reprend ses chaînes.]

Le lendemain..... la fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la pro-

fondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupir dans toute l'étendue du désert..

[Cependant Chactas est sur le point de céder au vœu d'Atala et de partir sans elle, lorsqu'il est découvert par ses ennemis, ramené au camp et condamné au supplice du feu. La veille du jour où il doit être brûlé, Atala le délivre de nouveau, et tous deux s'enfuient définitivement :]

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettais sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azalea (2) ; et puis je me prenais à sourire en contemplant sa merveilleuse beauté.

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule ; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

« Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

« C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice ; jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

(1) *Mocassines*. Lex
(2) *Azalea*. Lex.

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées Tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac (1), fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante, dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

[Atala est un mystère pour Chactas : elle l'aime, et pourtant garde envers lui une réserve qui le désespère. Elle appartient à la tribu des Natchez, et cependant, elle chante les douleurs de l'exil :]

« Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie ; elle chantait la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de
« l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs
« pères !

« Si le geai bleu du Meschacebé disait à la nonpareille (2)
« des Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ?
« n'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et
« toutes sortes de pâtures comme dans vos forêts ? — Oui,
« répondrait la nonpareille fugitive ; mais mon nid est dans le
« jasmin, qui me l'apportera ? Et le soleil de ma savane,
« l'avez-vous ?

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de
« l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs
« pères !

« Après les heures d'une marche pénible, le voyageur
« s'assied tristement. Il contemple autour de lui les toits
« des hommes ; le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête.
« Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la
« porte, il demande l'hospitalité ; le maître fait un geste de la
« main ; le voyageur reprend son arc et retourne au désert !

(1) *Sumac.* Lex.
(2) *Nonpareille.* Lex.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de « l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres « épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si néces- « saires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui « n'ont point quitté leur pays natal ! Leurs tombeaux sont dans « leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis « et les charmes de la religion.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de « l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs « pères ! »

Ainsi chantait Atala. Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement elles furent recueillies par un faible écho, qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore : on eût cru que les âmes de deux amants jadis infortunés comme nous, attirés par cette mélodie touchante, se plaisaient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

[Alors éclate un orage :]

« C'était le vingt-septième soleil (1) depuis notre départ des cabanes : *la lune de feu* (2) avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier (3), et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve et de nous retirer dans une forêt.

« Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax (4) parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris, nous aveuglaient ; les serpents à sonnettes

(1) *Le vingt-septième soleil.* Le vingt-septième jour.
(2) *La lune de feu.* Le mois de juillet.
(3) *Savinier.* Lex.
(4) Pour tous les mots exotiques, voyez Lex.

bruissaient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages ; les forêts plient; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

[Chactas conduit Atala sous l'abri d'un grand arbre; là elle lui apprend qu'elle n'est pas la fille d'un Natchez, mais d'un Espagnol de Saint-Augustin, nommé Lopez. C'est le bienfaiteur même de Chactas, qui apprend cette nouvelle avec des transports de joie. Tout à coup, ils entendent une cloche tinter ; un chien accourt en aboyant ; « un vieux solitaire portant une petite lanterne le suit à travers les ténèbres de la forêt ». Atala, qui est chrétienne, tombe aux pieds du missionnaire :]

« Chef de la prière, lui disait-elle, je suis chrétienne, c'est le « ciel qui t'envoie pour me sauver. » — « Ma fille, dit l'ermite en « la relevant, nous sonnons ordinairement la cloche de la mis- « sion pendant la nuit et pendant les tempêtes, pour appeler les « étrangers ; et, à l'exemple de nos frères des Alpes (1) et du « Liban, nous avons appris à notre chien à découvrir les voya- « geurs égarés. » Pour moi, je comprenais à peine l'hermite ; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme, que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau ; ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je enfin, quel « cœur as-tu donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé par la « foudre ? » — « Craindre ! repartit le père avec une sorte de cha- « leur ; craindre lorsqu'il y a des hommes en péril et que je leur « puis être utile ! je serais donc un bien indigne serviteur de Jésus-

(1) *Frères des Alpes.* Les religieux du Saint-Bernard.

« Christ ! » — « Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas chré-
« tien ? » — « Jeune homme, répondit l'hermite, vous ai-je demandé « votre religion ? Jésus-Christ n'a pas dit : « Mon sang lavera « celui-ci, et non celui-là. » Il est mort pour le Juif et le Gentil, et « il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des infor- « tunés. Ce que je fais ici pour vous est fort peu de chose, et « vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours ; mais la gloire « n'en doit point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous « faibles solitaires, sinon de grossiers instruments d'une œuvre « céleste ? Eh ! quel serait le soldat assez lâche pour reculer « lorsque son chef, la croix à la main, et le front couronné « d'épines, marche devant lui au secours des hommes ? »

« Ces paroles saisirent mon cœur, des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, « dit le missionnaire, je gouverne dans ces forêts un petit trou- « peau de vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici « dans la montagne ; venez vous réchauffer chez moi ; vous n'y « trouverez pas les commodités de la vie ; mais vous y aurez un « abri, et il faut encore en remercier la bonté divine, car il y a « bien des hommes qui en manquent. »

LES LABOUREURS

[Ce second épisode commence par un portrait du missionnaire, le P. Aubry :]

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parlait, je sentais les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou ; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des

hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime (1). Quiconque a vu, comme moi, le P. Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts (2) humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuille de papaya (3), une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre qui servait de table, un crucifix et le livre des chrétiens (4).

« L'homme des anciens jours (5) se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant avec de la crème de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit (6) nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient ; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre brillaient encore dans le lointain ; au pied de la montagne un bois de pins tout entier était renversé dans la vase, et le fleuve roulait pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

« Ce fut au milieu de cette scène, qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne (7). Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de qui vous avez déjà fait tant de choses ; il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrents, se dissiper

(1) Chateaubriand avait d'abord écrit : « Son nez aquilin, sa longue barbe avaient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre. » (1re éd.) Morellet s'en moqua : « Qu'est-ce que la *quiétude d'un nez* et la *quiétude d'une barbe ?* Quel mérite est-ce à un nez et à une barbe d'aspirer à la tombe ? » Docile, Chateaubriand corrigea.

(2) *Giraumonts.* Lex.

(3) *Papaya.* Lex.

(4) L'Évangile.

(5) Le vieillard.

(6) *Grand Esprit.* Dieu.

(7) A l'ermite.

ces nuages ; croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempête ne pourra pas apaiser les troubles du cœur de l'homme? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jésus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous l donnerai pour époux, quand il sera digne de l'être. »

[Le lendemain matin, Chactas fait une visite à la mission avec le P. Aubry.]

« En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Génies semblaient avoir dessiné des caractères étrangers. L'hermite me dit qu'il les avait tracés lui-même, que c'étaient des vers d'un ancien poète appelé *Homère* (1) et quelques sentences d'un autre poète plus ancien encore, nommé *Salomon* (2). Il y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui lui servaient de livres.

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus que moi, me répondit le père, et aura toujours plus de valeur que le peu de bien que j'ai fait. »

« De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

« Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le Père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage ; il avait seulement sanctifié ce lieu par

(1) Poète grec à qui on attribue l'*Iliade* et l'*Odyssée*.
(2) Troisième roi des Hébreux, fils de David ; on lui attribue plusieurs livres de la Bible : *Cantique des Cantiques*, *Proverbes*, *Ecclésiaste* et *Sagesse*.

une croix. Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois qui variait selon le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages; on l'appelait *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes était fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé; deux collines le bornaient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes, et formaient le péristyle de ce temple de la mort ; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église ; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane (1) semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias (2) et de chênes verts, qui bordaient une de ces anciennes routes, que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas ; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfants pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandait des larmes. Il s'informait, en marchant, de ce qui se passait au village ; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là ; il parlait des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

« Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers néophytes, dit-il en se tournant vers la foule, il « vous est arrivé un frère et une sœur ; et pour surcroît de « bonheur, je vois que la divine Providence a épargné hier vos « moissons : voilà deux grandes raisons de la remercier. « Offrons donc le saint sacrifice, et que chacun y apporte un « recueillement profond, une foi vive, une reconnaissance infi- « nie et un cœur humilié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied

(1) *Savane*. Lex.
(2) *Magnolias*. Lex.

de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes; le mystère commence.

« L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevait dans les airs. O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez (1), nous nous rendîmes au village. Là, régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière (2) de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines (3). Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés ; l'oiseau cédait son nid ; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane ; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient, pour la dernière fois, mugir des échos expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

« J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du Christianisme sur la vie sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'Homme et de la Terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs : et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

(1) Atala, malade subitement, était restée dans la grotte du P. Aubry.
(2) *Cyprière* Lex.
(3) Cf. l'épisode des laboureurs dans *Jocelyn*.

LE DRAME

[A leur retour, le P. Aubry et Chactas trouvent Atala agonisante. Elle leur raconte le secret de sa vie. Sa mère, en mourant, lui a fait jurer de rester vierge. Comme elle aime Chactas et veut, en même temps, demeurer fidèle à son serment, elle s'est empoisonnée. Elle ignorait que le suicide fût un aussi grand crime que le parjure, que ce serment prêté sans réflexion n'avait aucune valeur, enfin que l'évêque de Québec pouvait la relever de ce vœu. Telles sont les funestes conséquences de l'*ignorance* religieuse. La religion n'est inhumaine que pour qui la comprend mal, voilà le sens de cet épisode. Atala ne pouvant plus être sauvée, le P. Aubry la console :]

— « Ma fille, répondit le bon religieux en versant des larmes et les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés (1) ; ma fille, tous vos malheurs viennent de votre igno-« rance ; c'est votre éducation sauvage et le manque d'instruc-« tion nécessaire qui vous ont perdue ; vous ne saviez pas « qu'une chrétienne ne peut disposer de sa vie. Consolez-« vous donc, ma chère brebis; Dieu vous pardonnera, à cause « de la simplicité de votre cœur. Votre mère et l'imprudent « missionnaire qui la dirigeait ont été plus coupables que « vous; ils ont passé (2) leurs pouvoirs, en vous arrachant un « vœu indiscret; mais que la paix du Seigneur soit avec eux ! « Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de « l'enthousiasme, et du défaut de lumières en matière de reli-« gion. Rassurez-vous, mon enfant ; celui qui sonde les reins « et les cœurs vous jugera sur vos intentions, qui étaient « pures, et non sur votre action qui est condamnable.

« Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir « dans le Seigneur, ah ! ma chère enfant, que vous perdez peu « de choses, en perdant ce monde ! Malgré la solitude où vous « avez vécu, vous avez connu les chagrins ; que penseriez-« vous donc si vous eussiez été témoin des maux de la so-« ciété, si, en abordant sur les rivages de l'Europe, votre « oreille eût été frappée de ce long cri de douleur, qui s'élève « de cette vieille terre ? L'habitant de la cabane, et celui des « palais, tout souffre, tout gémit ici-bas; les reines ont été « vues pleurant comme de simples femmes (3), et l'on s'est

(1) Le P. Aubry avait été martyrisé par les sauvages.
(2) *Passé.* C'est-à-dire dépassé.
(3) Allusion à Henriette de France, femme du roi d'Angleterre Charles Ier, dont les tragiques aventures ont été racontées dans l'oraison funèbre que Bossuet lui a consacrée. Le vieux Chactas a visité Paris dans sa jeunesse et y a entendu prêcher Bossuet. Voir p. 244.

« étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux « des rois !

« Est-ce votre amour que vous regrettez ? Ma fille, il fau« drait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de « l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son « désir ? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la « mer roule dans une tempête. Atala, les sacrifices, les bien« faits ne sont pas des liens éternels : un jour peut-être le « dégoût fût venu avec la satiété, le passé eût été compté « pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une « union pauvre et méprisée. Sans doute, ma fille, les plus « belles amours furent celles de cet homme et de cette femme, « sortis de la main du Créateur. Un paradis avait été formé « pour eux, ils étaient innocents et immortels. Parfaits de « l'âme et du corps, ils se convenaient en tout : Ève avait été « créée pour Adam, et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu toutefois « se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le « pourront après eux ?... La jalousie s'est glissée à l'autel de « gazon où l'on immolait le chevreau, elle a régné sous la « tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où les patriar« ches goûtaient tant de joie, qu'ils oubliaient la mort de leurs « mères (1).

« Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus in« nocente et plus heureuse dans vos liens, que ces saintes « familles dont Jésus-Christ a voulu descendre ? Je vous « épargne les détails des soucis du ménage, les disputes, les « reproches mutuels, les inquiétudes et toutes ces peines se« crètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La femme « renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et « elle se marie en pleurant. Que de maux dans la seule « perte d'un nouveau-né à qui l'on donnait le lait et qui « meurt sur votre sein ! La montagne a été pleine de gémis« sements ; rien ne pouvait consoler Rachel (2), parce que « ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux ten« dresses humaines sont si fortes, que j'ai vu dans ma patrie « de grandes dames, aimées par des rois, quitter la cour pour « s'ensevelir dans des cloîtres, et mutiler cette chair révoltée « dont les plaisirs ne sont que des douleurs (3).

« Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne

(1) « Et Isaac conduisit Rebecca dans la tente de Sara, sa mère. Il prit Rebecca qui devint sa femme, et il l'aima ; et Isaac se consola de la mort de sa mère. » (*Genèse*, XXIV, 67.)

(2) Jérémie, XXXI, 15.

(3) Mlle de la Vallière prit le voile de carmélite sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

« vous regardent pas; que toute votre ambition se réduisait
« à vivre dans une obscure cabane avec l'homme de votre
« choix; que vous cherchiez moins les douceurs du mariage
« que les charmes de cette folie que la jeunesse appelle
« amour? Illusion, chimère, vanité, rêve d'une imagination
« blessée! Et moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles
« du cœur; cette tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein
« aussi tranquille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en
« mon expérience : si l'homme, constant dans ses affections,
« pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans
« cesse, sans doute, la solitude et l'amour l'égaleraient à Dieu
« même ; car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand
« Être. Mais l'âme de l'homme se fatigue, et jamais elle
« n'aime longtemps le même objet avec plénitude. Il y a tou-
« jours quelques points par où deux cœurs ne se touchent
« pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie
« insupportable (1).

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur
« songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort
« attachée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût
« été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette
« figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam;
« l'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre
« vos sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire
« sur les vers du cercueil. Que dis-je! (ô vanité des vanités!)
« que parlé-je de la puissance des amitiés de la terre? Voulez-
« vous, ma chère fille, en connaître l'étendue? Si un homme
« revenait à la lumière, quelques années après sa mort, je
« doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là mêmes qui ont
« donné le plus de larmes à sa mémoire : tant on forme vite
« d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres habi-
« tudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre
« vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis!

« Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous
« retire si vite de cette vallée de misère. Déjà le vêtement
« blanc et la couronne éclatante des vierges se préparent
« pour vous sur les nuées; déjà j'entends la Reine des

(1) Morellet s'est indigné de la doctrine désolante contenue dans tout ce discours et notamment dans ce paragraphe. Chateaubriand a répondu : « Quel est ici le but du P. Aubry? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudrait en vain revenir? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette infortunée les maux de la vie, ne ferait encore qu'un acte d'humanité. » (Préface de l'édition in-12 de 1805.)

« Anges (1) qui vous crie : « Venez, ma digne servante, venez, « ma colombe, venez vous asseoir sur un trône de candeur, « parmi toutes ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur « jeunesse au service de l'humanité, à l'éducation des enfants « et aux chefs-d'œuvre de la pénitence (2). Venez, rose mys- « tique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ. Ce cercueil, « lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point trompé ; « et les embrassements de votre céleste époux (3) ne finiront « jamais ! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse si je lui promettais de sécher mes pleurs; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. « Tu ne seras « pas toujours malheureux, disait-elle : si le ciel t'éprouve « aujourd'hui, c'est seulement pour te rendre plus compatis- « sant aux maux des autres. Le cœur, ô Chactas ! est comme « ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les « blessures des hommes, que lorsque le fer les a blessés eux- « mêmes. »

« Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver, et, tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

[Avant de quitter cette terre, Atala demande à Chactas de se convertir au christianisme; le P. Aubry lui donne la communion, et elle meurt :]

« Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix ; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix « briller à la lueur du feu sur mon sein ; c'est le seul bien que « possède Atala. Lopez, ton père et le mien (4), l'envoya à ma « mère peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi

(1) La Sainte Vierge.
(2) Les religieuses, et notamment les *Filles de saint Vincent de Paul.*
(3) Jésus-Christ.
(4) Chactas donnait le nom de « père » à Lopez, son bienfaiteur.

« cet héritage, mon frère, conserve-le en mémoire de mes « malheurs. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans « les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière « à te faire. Ami, notre union aurait été courte sur la terre, « mais il est après cette vie une plus longue vie. Qu'il « serait affreux d'être séparé de toi pour jamais ! Je ne fais « que te devancer aujourd'hui, et je te (1) vais attendre dans « l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire dans la « religion chrétienne, qui préparera notre réunion. Elle fait « sous tes yeux un grand miracle, cette religion, puisqu'elle « me rend capable de te quitter, sans mourir dans les an- « goisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi « qu'une simple promesse, je sais trop ce qu'il en coûte, pour « te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il « de quelque femme plus heureuse que moi... O ma mère ! « pardonne à ta fille. O Vierge ! retenez votre courroux. Je « retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu ! « des pensées qui ne devraient être que pour toi. »

« Navré (2) de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire, se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était enfermée une urne d'or couverte d'un voile de soie ; il se prosterne, et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes ; et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, âme

(1) *Je te vais attendre.* Grammaire. *Verbe.*
(2) Sens étymologique : transpercé.

« chrétienne (1), allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à « Atala ? » — « Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans « mes bras, la vie éternelle ! » Atala venait d'expirer...

LES FUNÉRAILLES

« Nous convînmes que nous partirions le lendemain, au lever du soleil pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

« Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'hermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives (2) des montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire (3) de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée (4) par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun

(1) Paroles tirées des prières pour les agonisants : « *Proficiscere, anima christiana*, etc. » Le P. Aubry vient de donner à la mourante le Viatique, et de lui administrer l'Extrême-Onction.

(2) *Sensitives.* Lex.

(3) *Scapulaire.* Lex.

(4) *Enchantée.* Lex.



LES FUNÉRAILLES D'ATALA

D'après Girodet. (*Musée du Louvre.*)

Ce tableau célèbre commémore et vulgarise à la date de 1808 le succès littéraire du roman.

bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale (1) qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers (2). De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée (3), puis secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé Job ; il disait :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché comme l'herbe des « champs (4).

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et « la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur (5) ? »

« Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort (6) le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire.

« Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'hermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux ; souvent pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès,

(1) *Vestale.* Lex.
(2) Critique de Morellet : « Un homme de sens, en lisant cette phrase recherchée et contournée en reçoit-il quelques idées nettes ? » D'autre part, Flaubert aimait à répéter cette même phrase dont l'harmonie le ravissait.
(3) *Eau consacrée.* L'eau bénite.
(4) Ce verset n'est pas tiré de Job, mais du Psaume CII, v. 15.
(5) Job, III, 20.
(6) *Bocage de la Mort.* Le cimetière.

pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils, il eût fallu voir un jeune Sauvage et un vieil hermite à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant ave leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

ÉPILOGUE

Chactas, fils d'Outalissi le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane et une simplicité, à conter la douleur que je ne me flatte pas d'avoir conservées.

[Ainsi commence l'Épilogue d'*Atala*. Chateaubriand raconte ensuite comment il apprit ce que devinrent le P. Aubry et Chactas. Il se trouvait près du Niagara, quand il aperçut une jeune Indienne qui venait de perdre son enfant. Elle et son mari sont Natchez et lui racontent comment le village de la Mission a été détruit par les Chéroquois, et comment ceux-ci ont brûlé le P. Aubry. Les Natchez eux-mêmes ont été massacrés par les Français : Chactas est mort chrétien, et celle qui fait ce récit est la fille de René et de l'Indienne Céluta. Voici la fin de sa narration et la conclusion du livre :]

« Les Chéroquois, ennemis des Français, pénétrèrent à sa « Mission; ils y furent conduits par le son de la cloche qu'on « sonnait pour secourir les voyageurs. Le P. Aubry se pou- « vait sauver, mais il ne voulut pas abandonner ses enfants, et « il demeura pour les encourager à mourir, par son exemple. Il « fut brûlé avec de grandes tortures; jamais on ne put tirer de « lui un cri qui tournât à la honte de son Dieu, ou au déshon- « neur de sa patrie. Il ne cessa, durant le supplice, de prier « pour ses bourreaux, et de compatir au sort des victimes. Pour « lui arracher une marque de faiblesse, les Chéroquois amenè-

« rent à ses pieds un Sauvage chrétien, qu'ils avaient horrible-
« ment mutilé. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent le
« jeune homme se jeter à genoux, et baiser les plaies du vieil
« hermite, qui lui criait : « Mon enfant, nous avons été mis en
« spectacle aux anges et aux hommes. » Les Indiens furieux
« lui plongèrent un fer rouge dans la gorge, pour l'empêcher de
« parler. Alors, ne pouvant plus consoler les hommes, il
« expira.

« On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à
« voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empê-
« cher d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du P. Aubry,
« quelque chose qui leur était inconnu, et qui surpassait tous
« les courages de la terre. Plusieurs d'entre eux, frappés de
« cette mort, se sont faits chrétiens.

« Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre
« des blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière,
« partit pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il
« arriva à l'endroit où était située la Mission, mais il put à
« peine le reconnaître. Le lac s'était débordé, et la savane était
« changée en un marais ; le pont naturel, en s'écroulant, avait
« enseveli sous ses débris le tombeau d'Atala et les Bocages
« de la mort. Chactas erra longtemps dans ce lieu ; il visita
« la grotte du Solitaire qu'il trouva remplie de ronces et de
« framboisiers, et dans laquelle une biche allaitait son faon. Il
« s'assit sur le rocher de la Veillée de la mort, où il ne vit que
« quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau de passage.
« Tandis qu'il y pleurait, le serpent familier du missionnaire sor-
« tit des broussailles voisines, et vint s'entortiller à ses pieds.
« Chactas réchauffa dans son sein ce fidèle ami, resté seul au
« milieu de ces ruines. Le fils d'Outalissi a raconté que plusieurs
« fois, aux approches de la nuit, il avait cru voir les ombres
« d'Atala et du P. Aubry s'élever dans la vapeur du crépuscule.
« Ces visions le remplirent d'une religieuse frayeur et d'une
« joie triste.

« Après avoir cherché vainement le tombeau de sa sœur et
« celui de l'hermite, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque
« la biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta
« au pied de la croix de la Mission. Cette croix était alors à
« moitié entourée d'eau ; son bois était rongé de mousse, et le
« pélican du désert aimait à se percher sur ses bras vermou-
« lus. Chactas jugea que la biche reconnaissante l'avait con-
« duit au tombeau de son hôte. Il creusa sous la roche qui
« jadis servait d'autel, et il y trouva les restes d'un homme et
« d'une femme. Il ne douta point que ce ne fussent ceux du
« prêtre et de la vierge, que les anges avaient peut-être ense-

« velis dans ce lieu ; il les enveloppa dans des peaux d'ours, et « reprit le chemin de son pays, emportant ces précieux restes, « qui résonnaient sur ses épaules comme le carquois de la « mort. La nuit, il les mettait sous sa tête et il avait des songes « d'amour et de vertu. O étranger ! tu peux contempler ici « cette poussière avec celle de Chactas lui-même. »

« Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai ; je m'approchai des cendres sacrées et je me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, ver- « tueux, sensible ! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve « douloureux ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quel- « que chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mé- « lancolie de ta pensée ! »

« Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche et les épouses la fermaient ; les premiers étaient chargés des saintes reliques ; les secondes portaient leurs nouveau-nés : les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane, qui continue à couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux ! vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères (1) !

(1) Dans ces extraits d'*Atala*, on trouvera quelque différence, pour l'orthographe, et surtout pour la ponctuation, avec les éditions courantes. C'est que nous avons reproduit avec le plus grand soin l'édition de 1826.

CHAPITRE III

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

Un an après *Atala*, et presque jour pour jour, le 24 germinal an IX (mercredi 14 avril 1802), parut l'ouvrage intitulé : *Génie du Christianisme, ou beautés de la religion chrétienne par François-Auguste Chateaubriand, chez Migneret, imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n° 28, et chez Le Normant, libraire-imprimeur du Journal des Débats, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42, la porte cochère vis-à-vis de l'église.*

Ce mercredi 14 avril était le quatrième jour avant le dimanche de Pâques, où fut proclamé le Concordat : après dix ans de silence le bourdon de Notre-Dame de Paris et les cloches de toutes les églises de France se firent entendre ; le cardinal Caprara entonna le *Te Deum* à la cathédrale, en présence du Premier Consul ; le *Génie du Christianisme*, depuis longtemps promis et attendu, fut lu dans toute la France.

Composition du Génie du Christianisme. — Nous l'avons vu plus haut (1), cette œuvre avait été commencée en 1798, dans des circonstances qui ont été indiquées ; dès l'année suivante, Chateaubriand cherchait à la mettre en vente à Paris, sans succès, heureusement : car bien des changements nécessaires devaient y être apportés. En effet, rentré à Paris, Chateaubriand la reprit; il y travailla aussi à Savigny-sur-Orge, dans la maison de campagne de Mme de Beaumont, où il passa les six derniers mois de l'an 1801, en compagnie de Joubert.

Le titre, annoncé par Fontanes dans un article du *Mercure de France* (16 germinal an IX), devait d'abord être : *Beautés morales et poétiques du Christianisme.* La même année, Chateaubriand en avait donné un résumé dans une *Lettre à M. de Fontanes* sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël (2), qu'il avait signée : *L'auteur du Génie du Christianisme.* Ce dernier titre est aussi adopté, avant la publication, dans les *Observations critiques sur Atala*, par Morellet : le livre était célèbre avant d'avoir paru.

Dans la *Lettre à M. de Fontanes*, Chateaubriand disait, en parlant, du *Génie* : « Cet ouvrage, quand paraîtra-t-il ? Il y a deux ans qu'on l'imprime, et deux ans que le libraire ne se lasse point de me faire attendre, ni moi de me corriger. »

(1) P. 22.
(2) Il s'agit du livre : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations* (1800).

Quelles étaient ces corrections? Elles durent porter d'abord sur le style : car les leçons souvent dures, parfois injustes, qu'il avait reçues des critiques à propos d'*Atala*, lui avaient été sensibles.

Elles portèrent aussi sur le plan. M. V. Giraud a noté tous les changements que Chateaubriand a apportés à la composition du *Génie* depuis 1799 jusqu'en 1802 : on la voit devenir petit à petit à la fois plus méthodique, plus étendue et plus précise (1). Enfin, elles portèrent sur le fond même. Nous le voyons, dans une lettre de Joubert à Mme de Beaumont, se livrant à des recherches d'érudition, de philosophie, de théologie, qui auraient fait du *Génie* une œuvre aussi indigeste que l'*Essai*. Joubert et Fontanes furent les modérateurs de Chateaubriand. Voici un extrait de cette lettre qui montrera quelles bonnes influences s'exercèrent sur lui :

« Que notre ami nous accoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme; à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au ciel, à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie... C'est ce que M. de Chateaubriand peut faire ; mais qu'il évite la contrainte; qu'il renonce aux autorités que l'on ne veut plus reconnaître ; qu'il ne mette en usage que des moyens qui soient nouveaux, qui soient siens exclusivement, qui soient du temps et de l'auteur. » (Lettre à Mme de Beaumont, 12 sept. 1801.) (2).

On devine par ces lignes que Chateaubriand étouffait sa pensée sous un fatras de citations et de références : Joubert le rendit à lui-même. C'est ainsi que, lentement, grâce aux réflexions de l'auteur et à de bienfaisantes collaborations, le fond, le plan, le style du *Génie* se simplifiaient, s'élargissaient, devenaient plus personnels.

Les sources. — L'idée de consacrer au Christianisme une apologie fondée sur le sentiment du beau était nouvelle, et propre à Chateaubriand. Aussi ne trouve-t-on dans les époques précédentes aucun livre qui ait traité le sujet du *Génie* et plusieurs des chapitres les plus intéressants de cet ouvrage, notamment ceux de la deuxième partie, on, été écrits sans modèles. — Pour d'autres parties, qui sans doute ont paru neuves à la plupart de ses lecteurs, il a mis à profit des travaux antérieurs. Ainsi, il a révélé au public profane la poésie des livres de la Bible ; mais pour cela il s'inspirait de plusieurs ouvrages français, latins ou anglais : le troisième chapitre du quatrième livre du *Traité des études* de Rollin, intitulé : *De l'Eloquence de l'Ecriture sainte ;* le traité de Fleury : *Des Poésies sacrées;* celui d'Arnauld : *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs;* le *De Grandiloquentia et suavitate Psalmorum* de Bossuet ; le *De Sacra Poesi Hebræorum* de Lowth ;

(1) Voyez Giraud, *Chateaubriand, Etudes littéraires*, p. 129.
(2) *Pensées, extraits et maximes, suivis de lettres à ses amis,* 2 vol. in-8, 2e éd. augmentée, 1849.

le *Commentaire sur la Genèse* de de Luc. Il a eu aussi sous les yeux la *Bible polyglotte* d'Antoine Vitré (10 vol., 1628-1641).

Tous les livres, sacrés ou profanes, qu'il a consultés pour l'*Essai sur les révolutions* lui ont aussi beaucoup servi. Il s'inspire encore de Pascal, de Leibniz (*Théodicée*); de Nieuwentyt (*le Véritable Usage de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, en hollandais, Amsterdam, 1715, trad. française par Noguez, Paris, 1725, 1740, in-4) (1), du docteur Hancock (*On the exist. of God*); d'Abbadie (*la Vérité de la religion chrétienne*) (Rotterdam, 1684, 2 vol. in-8) ; des *Lettres* d'Euler ; du chapitre de La Bruyère sur les *Esprits forts ;* de Ramsay (*Vie de Fénelon*, La Haye, 1723); du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon ; de la *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu* de Samuel Clarke (Lond., 1705 ; trad. franç. par Ricotier, Amsterdam, 1721), etc. ; sans compter les œuvres de Fleury, Tillemont, Bossuet, Descartes, celles de Cicéron, de Platon, des Pères de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque. Il doit aussi quelques-uns de ses développements au *Théâtre des Grecs* du P. Brunoy et au *Cours* de La Harpe.

Système apologétique du Génie du Christianisme. — *Le Génie du Christianisme* ne s'explique bien que par l'époque où il a été écrit. Son but n'est aucunement de prouver la vérité de la religion chrétienne, mais de répondre aux sarcasmes des philosophes du dix-huitième siècle, et en particulier de Voltaire. Leur tactique avait été non pas tant de réfuter le christianisme par la raison, que de le rendre ridicule et odieux. Quand ils eurent fait rire aux dépens de la Bible et de l'Évangile, et soulevé le dégoût et la haine par la peinture des bûchers de l'Inquisition, de l'ignorance ou de l'immoralité des moines, ils crurent avoir eu gain de cause, et ce fut là tout le fond du *Voltairianisme.* Montrer, au contraire, que la religion est belle, aimable, qu'elle a servi la cause de la civilisation, inspiré les plus grands génies des temps modernes et que pour y croire, loin d'être un sot et une dupe, il suffit d'avoir l'esprit de justice, tel était le sens de la nouvelle apologétique (2). Le livre était de circonstance, et parfaitement approprié aux besoins du temps où il paraissait : tout le monde était las du culte ridicule de la déesse Raison et de l'athéisme qui avait succédé; le philosophisme du dix-huitième siècle avait laissé les esprits désemparés ; le Concordat fut salué comme une délivrance, et la réouverture des églises comme un bienfait : la France était prête à accueillir avec enthousiasme *le Génie du Christianisme.*

Ce livre est le centre de l'œuvre de Chateaubriand et ses plus célèbres ouvrages s'y rattachent : *Atala*, *René* sont écrits pour y figurer. *Les Martyrs* seront composés pour justifier les théories du IVe livre

(1) Il résume cet ouvrage dans le cinquième livre de la première partie.
(2) Sur toutes ces questions, voir plus bas, p. 59.

de la seconde partie, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est le récit du voyage entrepris dans les pays où se passent *les Martyrs.*

Le plan. — Comme tous les plans de Chateaubriand, celui-ci est d'une régularité symétrique. L'ouvrage se compose de quatre parties, et chaque partie de six livres, pourvu qu'on y comprenne *René* (IVe livre de la seconde partie) et *Atala* (VIe livre de la troisième). La première partie est consacrée aux *Dogmes* du christianisme; la seconde à sa *Poétique;* la troisième aux *Beaux-Arts ;* la quatrième au *Culte.*

Le style. — On trouve dans *le Génie* diverses sortes de style : celui du raisonnement qui est plutôt faible et conventionnel; celui de la description, remarquable par l'harmonie et la couleur et rappelant les plus belles pages d'*Atala* dans certaines peintures de l'Amérique ou de l'Océan, simple au contraire, aimable et parfois même précieux quand il s'agit de quelque paysage français ou quelque scène rustique. (p. 65-69).

Les chapitres de critique littéraire sont remarquables au point de vue de l'expression : Chateaubriand excelle à définir en quelques phrases sobres et justes la majesté de la Bible, la naïveté d'Homère, la douceur de l'Évangile, le charme mélancolique de Virgile, l'élégance délicate de Racine. Enfin, la dernière partie, consacrée aux bienfaits sociaux de l'Église, se distingue par la simplicité et la fermeté.

La publication. — De 1802 à 1804 se succédèrent rapidement six éditions attestant le succès du livre. Ce sont :

1° La première dont nous avons parlé plus haut; elle contenait une importante préface qui a disparu de plusieurs des éditions suivantes ;

2° L'édition de 1803, 2 vol. in-8 ;

3° Une édition illustrée de neuf gravures avant la lettre, 4 vol. gr. in-8 vélin, 1803;

4° Une réimpression de la précédente en format in-4, 1803 ;

5° Une édition sans gravures, 4 vol. in-8, 1803;

6° L'édition Ballanche avec gravures (Lyon, 1804), 9 vol. in-18.

Ces différentes éditions ne présentent que des variantes de détail étudiées par M. Giraud (*Chateaubriand, Etudes littéraires*, pp. 93-181) *La Défense du Génie du Christianisme* parut chez Migneret (Paris, 1803).

Au mois d'avril 1804, la Société de typographie de Paris publia un *Abrégé du Génie du Christianisme à l'usage de la jeunesse,* préparé par les soins de M. Clausel de Coussergues, de M. Emery, supérieur de Saint-Sulpice et de M. Frayssinous, ami de Fontanes et qui, sous la Restauration, devait devenir évêque d'Hermopolis et grand maître de l'Université.

Enfin, l'édition définitive fut publiée dans les Œuvres complètes de 1826.

Succès de l'œuvre. — Comme *Atala, le Génie* déchaîna une querelle envenimée encore des deux côtés par l'esprit de parti : *le Journal*

des Débats soutint Chateaubriand par deux articles, l'un de Dussault (20 floréal an X), l'autre anonyme (6 prairial). — De Bonald, philosophe catholique très écouté consacra, au *Génie* un éloge concis, ferme et presque sans restriction dans *le Publiciste* (14 floréal). Un anonyme exprima, sauf quelques réserves au point de vue du goût, l'enthousiasme de *la Gazette de France* (16 floréal). L'attaque fut menée énergiquement dans *la Décade philosophique et littéraire* par trois articles d'ironie agressive et ininterrompue, dus à Guinguené, ancien ami de Chateaubriand; ils parurent même en brochure sous ce titre : *Coup d'œil rapide sur le Génie du Christianisme.* — Le même esprit implacable et caustique inspire une brochure anonyme « attribuée à un homme célèbre » et qui porte comme titre : *Notes critiques, remarques et réflexions sur le Génie du Christianisme;* c'est un in-8 de 166 pages. — Le poète Chênedollé y répondit dans *le Mercure de France* (ventôse an XI). Fontanes prit la défense de son ami dans trois études que Chateaubriand joignit à l'édition de 1826 sous ce titre : *Extraits critiques du Génie du Christianisme.* — A lui se joignit Guénaud de Mussy dans *le Mercure* du 4 thermidor an XI (article *Sur les nouvelles éditions du Génie*), ainsi que l'abbé Boulogne (*Annales littéraires et morales*, 1er cahier, an XI) et Charles Delalot (*Mercure*, 17 fructidor an XIII). Ce ne fut pas tout. Neuf ans plus tard, l'Académie française, ou pour parler exactement la classe de l'Institut appelée *classe de la langue et de la littérature française*, ayant à décerner un prix décennal à *l'auteur du meilleur ouvrage de littérature, qui réunira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style,* décerna ce prix au très médiocre *Catéchisme de morale* de Saint-Lambert, sans même mentionner ni le *Cours de littérature* de La Harpe, ni *le Génie du Christianisme*. Bonaparte exigea que l'Académie réparât cette négligence et une commission fut nommée à cet effet. Le comte Daru, rapporteur, écrivit une discussion serrée et plutôt sévère du *Génie;* Lacretelle y reconnut quelques mérites de style, mais comme à regret et n'admit rien du système apologétique qui y était développé ; Morellet l'attaqua avec acharnement sur les trois points indiqués par le décret ; Regnault de Saint-Jean-d'Angély opina que le succès de l'ouvrage n'était dû qu'à l'esprit de parti ; l'abbé Sicard, après avoir fait de graves réserves au point de vue théologique, multiplia les plus vifs éloges de la pensée, des sentiments et du style ; Népomucène Lemercier se montra constamment hostile, et la commission conclut « à ce que la classe, en déclarant que cet ouvrage serait par ses défauts et même par ses beautés un modèle dangereux à suivre, déclare aussi que le talent de l'auteur en a fait un monument très remarquable et très digne, sous ce rapport, d'obtenir une *distinction particulière* ».

Il faudrait dépouiller toutes les correspondances de cette époque pour donner une idée de la gloire qu'obtint alors Chateaubriand : « On

rapproche son nom de celui d'Homère; peintres et poètes s'inspirent de lui; on lui emprunte ses idées; on démarque son style ; Delille le met en vers, et bientôt les professeurs de rhétorique eux-mêmes vont le consacrer classique et lui faire l'honneur de morceaux choisis. » (V. Giraud, *Chateaubriand*, préface). Ajoutons que les prédicateurs le citent en chaire. Chateaubriand avait voulu détrôner Voltaire ; il avait atteint son but.

Influence du Génie du Christianisme. — I. *Influence générale.* — Elle se fit sentir à travers tout le dix-neuvième siècle ; et d'abord le *Génie* créa un mouvement de renaissance religieuse qui fut durable : « On a observé, dit M. Giraud, que la littérature du dix-neuvième siècle était, dans son ensemble, sinon plus religieuse, au moins plus imprégnée de christianisme, je ne dis pas que celle du dix-huitième, mais que celle même du dix-septième. Or, si l'on cherche la raison de ce fait, on n'en trouvera pas d'autre que l'influence souveraine de Chateaubriand et le succès prestigieux du *Génie du Christianisme*... N'est-ce pas elle que l'on retrouve au fond de ce qu'on était convenu, il y a quelques années, d'appeler le néo-christianisme contemporain ? En un mot, de Chateaubriand aux romantiques, à Lamartine, à Lamennais, à Lacordaire, des romantiques à Renan (1), et de Renan à M. de Vogüé, n'y a-t-il pas comme une filiation d'idées et d'aspirations ? »

II. *Influence sur la poésie.* — Depuis Boileau, il était entendu que la religion ne pouvait être matière de poésie. Le dix-huitième siècle, irréligieux dans son ensemble, avait renforcé cette théorie. Depuis Chateaubriand, depuis les chapitres du *Génie* sur la Bible et sur le merveilleux chrétien, le sentiment biblique, évangélique, catholique, conquit droit de cité en littérature, devint même une mode. De là les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine, l'*Eloa* de Vigny, *l'Espoir en Dieu* de Musset, tout ce que Victor Hugo a emprunté aux textes chrétiens dans son œuvre lyrique et épique, depuis ses premières *Odes*, jusqu'à *la Fin de Satan;* de là les *Poèmes évangéliques* de Laprade, *la Divine Épopée* de Soumet et tant de poèmes dont l'énumération serait infinie.

III. *Influence sur l'histoire.* — Nous devons au *Génie* l'intelligence de notre passé national, de ce moyen âge négligé au dix-septième siècle, et calomnié par ignorance et parti-pris au dix-huitième. Thierry, Guizot, de Barante, Michaud, Montalembert, le Michelet des premiers volumes de l'*Histoire de France*, toute l'école historique de la première moitié du dix-neuvième siècle ont leur origine dans le *Génie*. Chateaubriand n'a pas connu *la Chanson de Roland*. Mais s'il n'avait

(1) Renan est nommé ici pour quelques pages émues écrites par lui au sujet du christianisme, dont il a nié dans ses œuvres l'origine divine.

enthousiasmé ses contemporains pour la chevalerie, n'aurait-on pas laissé le manuscrit d'Oxford dans la bibliothèque où il restait ignoré? L'influence de Chateaubriand n'est-elle pas pour quelque chose dans la création de l'*École des Chartes?* Taine n'a-t-il pas repris dans *l'Ancien Régime*, pour les fortifier et les préciser, quelques-unes des théories indiquées éloquemment au VI[e] livre de la quatrième partie ?

IV. *Influence sur les arts.* — On connaît le jugement dédaigneux de Fénelon (*Lettre à l'Académie*, X) sur l'architecture gothique. Il exprimait l'opinion de toute son époque. Chateaubriand a le premier rendu justice à notre architecture religieuse et militaire. Certes, en mettant « le gothique » à la mode, il a contribué à la construction de bien des maisons, de bien des édifices ridicules ; que de tableaux, de sculptures, de vignettes déplorables ne doit-on pas à cet engouement, pendant la période romantique ! Mais d'autre part, c'est grâce à lui qu'on a pensé à conserver tant de monuments du moyen âge, beaux par eux-mêmes et précieux par tout ce qu'ils contiennent d'histoire. Victor Hugo n'aura plus qu'à venir à la rescousse dans *Notre-Dame de Paris*, Michelet dans son *Histoire de France*, Renan et Victor Leclerc dans leur *Histoire littéraire de la France au quatorzième siècle*, et voilà réhabilités tant de chefs-d'œuvre qu'étudieront au point de vue de la technique et de l'archéologie Viollet-Leduc, Courajod, Enlart.

V. *Influence sur la critique littéraire.* — Elle existait, il est vrai, aux dix-septième et dix-huitième siècles, mais elle jugeait les œuvres d'après des règles étroites. Le premier, Chateaubriand a montré qu'une œuvre s'explique par l'époque où elle fut créée, qu'une Iphigénie du temps d'Euripide ne saurait ressembler à une Iphigénie de l'époque de Racine. Par là il créa la critique historique et celle qui s'appuie sur la comparaison des œuvres et sur l'intelligence de ce qu'on appellera plus tard les « milieux ». De là, la critique de Villemain, de Saint-Marc Girardin, de Patin, de Sainte-Beuve lui-même et de Taine. Chateaubriand nous apprit aussi (et en cela il est d'accord avec Mme de Staël) à mieux comprendre les littératures étrangères : il a fait lire Milton, et s'il connaît Dante d'une façon insuffisante, il ne l'en a pas moins révélé à la France, donnant ainsi l'impulsion aux beaux travaux d'Ozanam, de Lamennais et de tant d'autres sur le poète de *la Divine Comédie*. *Le Génie du Christianisme* a été par excellence l'ouvrage évocateur et inspirateur.

Épître dédicatoire a Bonaparte. — La seconde édition du *Génie du Christianisme* était précédée d'une lettre à Bonaparte que nous donnons ci-dessous. Elle montre ce que Chateaubriand et le parti catholique attendaient du premier Consul, et la reconnaissance qu'ils éprouvaient envers lui à la suite du Concordat. Il sera intéressant de comparer avec ces lignes enthousiastes les furieuses attaques que, plus tard, Chateaubriand lancera contre Napoléon. Ce fut l'exécution du duc d'Enghien qui brouilla tout.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU PREMIER CONSUL BONAPARTE

CITOYEN PREMIER CONSUL,

Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme ;* c'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin (1), pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la Religion les bases de l'Etat et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de Chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

Je suis avec un profond respect,

CITOYEN PREMIER CONSUL,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

EXTRAITS DU GÉNIE DU CHRISTIANISME

PREMIÈRE PARTIE

DOGMES ET DOCTRINES

La première partie du *Génie* traite des **Dogmes et de la Doctrine.**

Chateaubriand y étudie successivement :

Les Mystères et les Sacrements (livre I) ;

Les Vertus (Foi, Espérance, Charité) et *Lois morales* (Décalogue); c'est l'objet du livre II;

Les Vérités des Ecritures, et notamment *la Chute de l'homme*, ou péché originel (Livre III);

(1) Comparez Bossuet : « Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir *de si loin* et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? » (*Or. fun. de Condé*, exorde.)

Différentes questions de chronologie, astronomie, géologie, réunies sous le titre de : *Suite des Vérités de l'Ecriture* (livre IV).

Il arrive (livre V) à *l'Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature.* Cette démonstration, étant donné le caractère de l'ouvrage, ne devait être ni théologique, ni métaphysique, mais uniquement poétique et sentimentale : il est *beau* de croire en Dieu, et la *beauté* de l'Univers nous porte à la Foi, voilà tout ce que l'auteur se propose de soutenir. L'instinct des animaux, les chants des oiseaux, la grâce des fleurs, la majesté de la nature, tout cela nous révèle Dieu. L'argument n'est pas nouveau : Cicéron, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, Nieuwentyt (1), l'ont développé. Il est pour Chateaubriand un prétexte à descriptions aimables ou grandioses, toutes fort travaillées et dont nous donnons les principales.

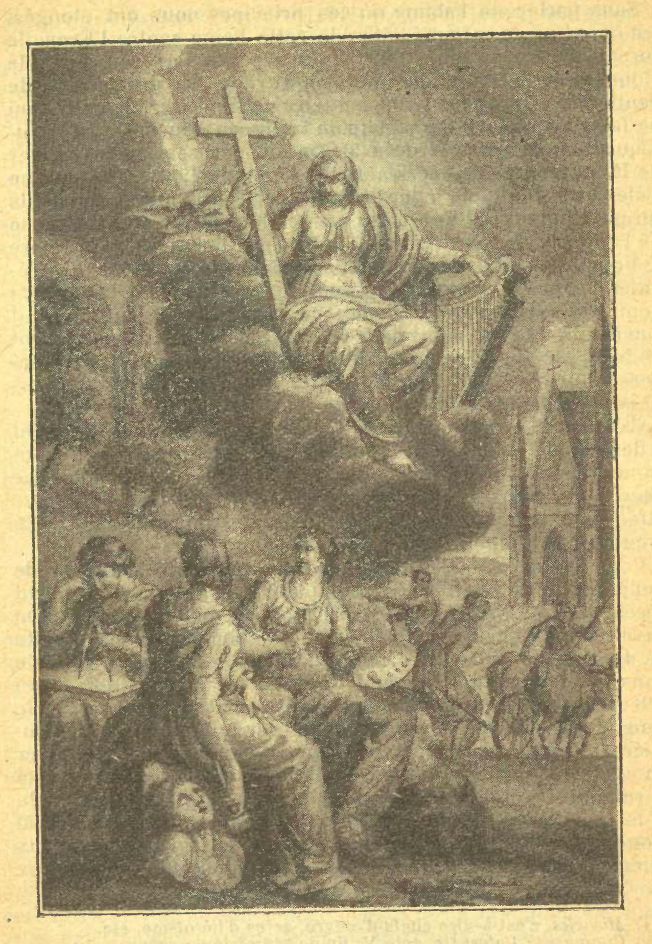
Le sixième livre est consacré à : *l'Immortalité de l'âme prouvée par la morale et le sentiment.*

INTRODUCTION

Dans le chapitre premier, qui sert d'introduction, Chateaubriand définit très nettement son but et sa méthode. Il montre d'abord à quels adversaires il devait s'en prendre, au moment où l'ouvrage est composé.

Tandis que l'Église triomphait encore, déjà Voltaire (2) faisait renaître la persécution de Julien (3). Il eut l'art funeste, chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée; la religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'in-folio, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme. Un livre religieux paraissait-il, l'auteur était à l'instant couvert de ridicule, tandis qu'on portait aux nues des ouvrages dont Voltaire était le premier à se moquer avec ses amis : il était si supérieur à ses disciples, qu'il ne pouvait s'empêcher de rire quelquefois de leur enthousiasme irréligieux. Cependant le système destructeur allait s'étendant sur la France. Il s'établissait dans ces académies de province, qui ont été autant de foyers de mauvais goût et de factions. Des femmes de la société, de graves philosophes, avaient leurs chaires d'incrédulité. Enfin, *il fut reconnu* que le christianisme n'était qu'un système barbare, dont la chute ne pouvait arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie et l'élégance des arts.

(1) Voir p. 54.
(2) Vers 1734, époque où Voltaire publia ses premières attaques contre la religion (*Lettres philosophiques*).
(3) Julien, dit l'*apostat*, empereur de 361 à 363, célèbre par sa haine pour le christianisme.



FRONTISPICE DU GÉNIE DU CHRISTIANISME

(D'après une composition de Boichot pour l'édition de 1803.)

Sans parler de l'abîme où ces principes nous ont plongés, les conséquences immédiates de cette haine contre l'Évangile furent un retour plus affecté que sincère vers ces dieux de Rome et de la Grèce, auxquels on attribua les miracles (1) de l'antiquité. On ne fut point honteux de regretter ce culte, qui ne faisait du genre humain qu'un troupeau d'insensés, d'impudiques, ou de bêtes féroces (2). On dut nécessairement arriver de là au mépris des écrivains du siècle de Louis XIV, qui ne s'élevèrent toutefois à une si haute perfection que parce qu'ils furent religieux. Si l'on n'osa pas les heurter de front, à cause de l'autorité de leur renommée, on les attaqua d'une manière indirecte. On fit entendre qu'ils avaient été *secrètement* incrédules, ou que du moins ils fussent devenus de bien plus grands hommes, *s'ils avaient vécu de nos jours*. Chaque auteur bénit son destin de l'avoir fait naître dans le beau siècle des Diderot et des d'Alembert, dans ce siècle où les documents de la sagesse humaine étaient rangés par ordre alphabétique dans l'*Encyclopédie* (3) cette Babel des sciences et de la raison...

C'était une erreur que de s'attacher à répondre sérieusement à des sophistes, espèce d'hommes qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort. On oubliait qu'ils ne cherchent jamais de bonne foi la vérité, et qu'ils ne sont même attachés à leur système qu'en raison du bruit qu'il fait, prêts à en changer demain avec l'opinion.

Pour n'avoir pas fait cette remarque, on perdit beaucoup de temps et de travail. Ce n'était pas les sophistes qu'il fallait réconcilier à la religion, c'était le monde qu'ils égaraient. On l'avait séduit en lui disant que le christianisme était un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté ; un culte qui n'avait fait que verser le sang, enchaîner les hommes et retarder le bonheur et les lumières du genre humain : on devait donc chercher à prouver au contraire que de toutes les religions qui ont jamais existé la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres (4), que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux

(1) *Miracles*, c'est-à-dire chefs-d'œuvre, actes d'héroïsme, etc.
(2) Comparez : *Polyeucte*, acte V, fin de la troisième scène.
(3) *Encyclopédie*, dictionnaire de toutes les connaissances humaines publié par d'Alembert et Diderot de 1750 à 1772, en trente-deux volumes; il contient, moins dans les articles que dans les *notes* et *renvois*, des attaques contre le christianisme.
(4) Voilà la vraie définition du *Génie du Christianisme*.

jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. On devait montrer qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste : qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine, enfin, il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés.....

Il est temps qu'on sache enfin à quoi se réduisent ces reproches d'*absurdité*, de *grossièreté*, de *petitesse*, qu'on fait tous les jours au christianisme ; il est temps de montrer que, loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux élans de l'âme, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que les dieux de Virgile et d'Homère. Nos raisons auront du moins cet avantage qu'elles seront à la portée de tout le monde, et qu'il ne faudra qu'un bon sens (1) pour en juger. On néglige peut-être un peu trop, dans les ouvrages de ce genre, de parler la langue de ses lecteurs : il faut être docteur avec le docteur, et poète avec le poète. Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail (2).

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie ? le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire (3), vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie ? que n'ont point fait par son inspiration Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz ! Dans les arts ? que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé, voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la

(1) *Un bon sens.* Un jugement, un esprit droit.
(2) L'image de la brebis égarée est tirée de l'Evangile selon saint Jean, X, 1-5.
(3) Par exemple dans sa tragédie *Zaïre*.

Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine (1) au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie ! Mœurs de nos aïeux (2), peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout fait servir à notre cause. Nous demandons des sourires au berceau et des pleurs à la tombe ; avec le moine maronite, nous habitons les sommets du Carmel et du Liban, tantôt, avec la fille de la Charité, nous veillons au lit du malade ; ici deux époux américains nous appellent au fond de leurs déserts (3) ; là nous entendons gémir la vierge dans les solitudes du cloître ; Homère vient se placer auprès de Milton, Virgile à côté du Tasse ; les ruines de Memphis et d'Athènes contrastent avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne ; à Saint-Denis nous visitons la cendre des rois ; et quand notre sujet nous force de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous cherchons seulement nos preuves dans les merveilles de la nature ; enfin, nous essayons de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières, mais nous n'osons nous flatter de posséder cette verge miraculeuse de la religion, qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive (4). (Livre I, chap. I.)

DE LA NATURE DU MYSTÈRE (5)

Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément : la pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse, sont pleins de secrets, on dirait que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence, à son tour, qui n'est qu'une simple ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères ? L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, la vieillesse si misérable que parce qu'elle sait tout ; heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.

S'il en est ainsi des sentiments, il en est ainsi des vertus :

(1) Sur l'emploi de l'article, voyez *grammaire*.
(2) Toute cette page est un résumé des grandes lignes de l'ouvrage.
(3) Ces deux époux sont Atala et Chactas.
(4) Comme le fit Moïse. (*Exode*, XVII. 6.)
(5) Ce chapitre est une analyse très délicate de l'attrait, que nous éprouvons pour le mystère. Le sens du mystère avait disparu au dix-huitième siècle. Chateaubriand le réhabilite, pour le plus grand profit des futurs romantiques, et notamment de Victor Hugo.

les plus angéliques sont celles qui, découlant immédiatement de Dieu, telles que la charité, aiment à se cacher au regard, comme leur source.

En passant aux rapports de l'esprit, nous trouvons que les plaisirs de la pensée sont aussi des secrets. Le secret est d'une nature si divine, que les premiers hommes de l'Asie ne parlaient que par symboles. A quelle science revient-on sans cesse? A celle qui laisse toujours quelque chose à deviner et qui fixe nos regards sur une perspective infinie..... Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers. L'homme lui-même n'est-il pas un étrange mystère ? D'où part l'éclair que nous appelons existence, et dans quelle nuit va-t-il s'éteindre? L'Éternel a placé la Naissance et la Mort, sous la forme de deux fantômes voilés, aux deux bouts de notre carrière : l'un produit l'inconcevable moment de notre vie, que l'autre s'empresse de dévorer.

Il n'est donc point étonnant, d'après le penchant de l'homme aux mystères, que les religions de tous les peuples aient eu leurs secrets impénétrables. Les Selles (1) étudiaient les paroles prodigieuses des colombes de Dodone ; l'Inde, la Perse, l'Éthiopie, la Scythie, les Gaules, la Scandinavie, avaient leurs cavernes, leurs montagnes saintes, leurs chênes sacrés, où le brahmane, le mage, le gymnosophiste, le druide, prononçaient l'oracle inexplicable des Immortels.

A Dieu ne plaise que nous voulions comparer ces mystères aux mystères de la véritable religion, et les immuables profondeurs du Souverain qui est dans le ciel aux changeantes obscurités de *ces dieux, ouvrage de la main des hommes* (2) ! Nous avons seulement voulu faire remarquer qu'il n'y a point de religion sans *mystères ;* ce sont eux qui, avec le *sacrifice*, constituent essentiellement le culte : Dieu même est le grand secret de la nature ; la divinité était voilée en Égypte, et le sphinx s'asseyait sur le seuil de ses temples (3).

(Livre I, chap. II.)

CHANT DES OISEAUX ; QU'IL EST FAIT POUR L'HOMME. LOI RELATIVE AUX CRIS DES ANIMAUX (4).

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit

(1) *Selles*, etc., Lex.
(2) *Sap.*, XIII, 10.
(3) C'est un des principaux caractères du style de Chateaubriand, que de terminer ses développements par une image qui les résume et les grave dans l'esprit.
(4) Chateaubriand vient de passer en revue les Mystères (Trinité,

accourir de savants artistes avec des sonates (1) merveilleuses, de vagabonds troubadours (2) qui ne savent chanter que des ballades (3) à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit ; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger ; la seconde, sous un toit hospitalier fait entendre son ramage confus ainsi qu'au temps d'Évandre (4) ; le troisième caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois ; enfin, le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui doit se célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées ; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses ; il est lent, il est vif : c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence ! Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œu-

Incarnation, Rédemption), les sept sacrements, les trois vertus théologales, les Vérités contenues dans l'Ecriture. Il en arrive à étudier l'existence de Dieu. Il ne s'agit pas de la prouver, mais d'*exciter* notre intelligence à y croire par le spectacle des harmonies de la nature, qui révèlent un Dieu-Providence. Chateaubriand s'inspire ici de Nieuwentyt (voir la notice sur le *G. d. C.*); mais il reste original, grâce à ses qualités de *peintre*. Ce chapitre et les suivants sont très ciselés : on y remarque une grâce un peu cherchée, de la poésie, de l'ingéniosité et même de la préciosité.

(1) *Sonates*. Lex.

(2) *Troubadours*. Lex.

(3) *Ballades*. Lex.

(4) Evandre, arcadien qui amena une colonie de Pélasges dans le Latium. Allusion à Virgile : *Enéide*, VIII, 456. « Les chants matinaux des oiseaux sous le chaume font sortir Évandre de son humble chaumière. »

vre de simplicité et de mélancolie (1). Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un, mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate (2) du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

(Livre V, chap. v.)

NID DES OISEAUX

Une admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs feuilles, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église ; d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid ; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord

(1) Chateaubriand aimait les vieux airs. Il y fait allusion dans *René* (cf. plus bas : extraits de *René*). Il a composé la romance : *Combien j'ai douce souvenance*, insérée dans le *Dernier Abencerage*, sur un air qu'il avait entendu en Auvergne (voir p. 232).

(2) *Cantate*. Lex.

du même fleuve où il chanta ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse (1).

(Livre V, chap. VI.)

MIGRATION DES OISEAUX. OISEAUX AQUATIQUES ; LEURS MŒURS. BONTÉ DE LA PROVIDENCE

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climat en climat leur mobile patrie ; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes ; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi (2) semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée ; elle passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celles de Thèbes (3).

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent (4) en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux, qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du

(1) Remarquer l'harmonie du style. Noter les mots : ouvriers, maçonnent, bûcherons, filandières, etc. Ces oiseaux sont industrieux, intelligents. C'est la Providence qui agit et se révèle en eux.

(2) Pandion, roi d'Athènes, eut deux filles : Philomèle et Procné dont la première fut métamorphosée en rossignol, l'autre en hirondelle.

(3) *Thèbes*. Ville d'Egypte, sur le Nil, célèbre par ses ruines qui, en 1798, avaient excité l'enthousiasme des soldats français.

(4) *Un troupeau de canards... traversent*. Grammaire. *Accord du verbe.*

murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme (1).

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage : elle se promène dans les fossés du château ; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet (2) blanc de sa tête, pour un oiseau en blason (3) tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile ; elle s'y dérobe à tous les yeux. Le convolvulus (4), les mousses, les capillaires d'eau (5), suspendent devant son nid des tapis de verdure ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades (6) du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée...

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert et dont on ne peut approcher sans être aperçu ; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées. Heureux le favori des muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes ! (Livre V, chap. VII.)

DEUX PERSPECTIVES DE LA NATURE (7)

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne

(1) Tableau achevé, et inspiré à l'auteur par les souvenirs de Combourg.
(2) *Cachet.* Lex.
(3) *En blason.* Grammaire. *Prépositions.*
(4) *Convolvulus.* Lex.
(5) *Capillaires d'eau.* Lex.
(6) *Naïades*, Lex.
(7) Chateaubriand présente ici deux *perspectives* de la nature, l'une marine, l'autre terrestre, toutes deux destinées à montrer la présence de Dieu dans l'Univers.

fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt des lames en faisant moutonner leurs cimes imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères ; souvent l'espace semblait borné, faute de point de comparaison ; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du Nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens ! c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé fortement les traits de la toute-puissance : des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivages, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds !

Je ne suis rien : je ne suis qu'un simple solitaire. J'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris ; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie (1) ; toutes les voiles étaient

(1) *Virginie*. Un des États de l'Amérique du Nord.

pliées : j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe (1) avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus sur le tillac ; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leur chapeau goudronné, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers (2). Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre (3).

(1) *Poupe.* Lex.

(2) Toute cette description est un souvenir du voyage d'Amérique. Au retour, pendant un naufrage, un matelot entonna le cantique à Notre-Dame du Bon Secours. « Je le répétai, dit Chateaubriand, à la vue des côtes de la Bretagne, presque sous les yeux de ma mère. » *M. O. T.*, t. I, p. 437.

(3) Le passage qui suit est un remaniement du morceau de l'*Essai* cité plus haut, p. 16.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.

Une heure après le coucher du soleil la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts, comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'il croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane (1), de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès tout aurait été silence et repos sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte (2) ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. (Livre V, chap. XII.)

(1) *Savane.* Lex.
(2) *Hulotte.* Lex.

SECONDE PARTIE

POÉTIQUE ET CHRISTIANISME

Dans cette seconde partie, Chateaubriand tente de montrer la supériorité des œuvres inspirées par le christianisme sur les poèmes païens. Il étudie d'abord (LIVRE I) les *Épopées chrétiennes ; la Divine Comédie* qu'il semble connaître insuffisamment, mais qu'il révéla cependant à la France; la *Jérusalem délivrée*, qu'il a beaucoup lue; les *Lusiades* de Camoëns, la *Messiade* de Klopstock, le *Paradis Perdu* de Milton, dont il donnera plus tard une traduction, la *Henriade.*

Au SECOND LIVRE, il compare, dans les poèmes antiques et modernes, les *caractères naturels :* les époux, le père, le fils, la fille ; puis les *caractères sociaux :* le prêtre, le guerrier. C'est une des parties les plus neuves de l'ouvrage; on peut en contester parfois les conclusions ; mais ce livre mérite d'être considéré comme l'origine de la *critique historique.* On commence à y voir comment un même caractère, Iphigénie par exemple, doit varier, selon l'époque, le pays, la religion des poètes différents qui chercheront à le peindre. De cet enseignement profiteront Villemain, Saint-Marc-Girardin, Patin et jusqu'aux plus récents de nos critiques.

Chateaubriand développe la même théorie dans le TROISIÈME LIVRE en montrant que le christianisme « a changé les rapports des passions en changeant les bases du vice et de la vertu ». Il étudie notamment *le vague des passions* dans l'âme de ses contemporains, et c'est à l'appui de ce chapitre qu'il insère à cet endroit l'épisode de René.

Le QUATRIÈME LIVRE traite du *merveilleux*, c'est-à-dire de l'intervention du surnaturel dans les œuvres poétiques. Chateaubriand tente de démontrer la supériorité du merveilleux chrétien.

Enfin, le CINQUIÈME LIVRE est un parallèle entre la Bible et Homère.

LE PÈRE. PRIAM

Du caractère de l'*époux* passons à celui du *père ;* considérons la paternité dans les deux positions les plus sublimes et les plus touchantes de la vie, la vieillesse et le malheur. Priam (1), ce monarque tombé du sommet de la gloire, et dont les grands de la terre avaient recherché les faveurs *dum fortuna fuit ;* Priam, les cheveux souillés de cendres, le visage baigné de pleurs, seul au milieu de la nuit, a pénétré dans le camp des Grecs. Humilié aux genoux de l'impitoyable Achille, baisant

(1) *Iliade*, l, XXIV, 486. Priam, roi de Troie, père d'Hector tué par Achille, implore ce dernier pour qu'il lui rende le corps de son fils.

les mains dévorantes (ἀνδροφόνους, *qui dévorent les hommes*) qui fumèrent tant de fois du sang de ses fils, il redemande le corps de son Hector :

Souvenez-vous de votre père, ô Achille, semblable aux dieux ! Il est courbé, comme moi, sous le poids des années, et comme moi il touche au dernier terme de la vieillesse. Peut-être en ce moment même est-il accablé par de puissants voisins, sans avoir auprès de lui personne pour le défendre. Et cependant, lorsqu'il apprend que vous vivez, il se réjouit dans son cœur ; chaque jour il espère revoir son fils de retour de Troie. Mais moi, le plus infortuné des pères, de tant de fils que je comptais dans la grande Ilion, je ne crois pas qu'un seul me soit resté. J'en avais cinquante quand les Grecs descendirent sur ces rivages. Dix-neuf étaient sortis des mêmes entrailles ; différentes captives m'avaient donné les autres ; la plupart ont fléchi sous le cruel Mars. Il y en avait un qui, seul, défendait ses frères et Troie. Vous venez de le tuer, combattant pour sa patrie... Hector, c'est pour lui que je viens à la flotte des Grecs ; je viens racheter son corps, et je vous apporte une immense rançon. Respectez les dieux, ô Achille ! Ayez pitié de moi ; souvenez-vous de votre père. Oh ! combien je suis malheureux ! nul infortuné n'a jamais été réduit à cet excès de misère : je baise les mains qui ont tué mes fils !

Que de beautés dans cette prière (1) ! quelle scène étalée aux yeux du lecteur ! la nuit, la tente d'Achille, ce héros pleurant Patrocle auprès du fidèle Automédon, Priam apparaissant au milieu des ombres, et se précipitant aux pieds du fils de Pélée ! Là sont arrêtés, dans les ténèbres, les chars qui apportent les présents du souverain de Troie ; et à quelque distance les restes défigurés du généreux Hector sont abandonnés, sans honneur, sur le rivage de l'Hellespont.

Étudiez le discours de Priam : vous verrez que le second mot prononcé par l'infortuné monarque est celui de *père*, la seconde pensée, dans le même vers, est un éloge pour l'orgueilleux Achille, *Achille semblable aux dieux.* Priam doit se faire une grande violence pour parler ainsi au meurtrier d'Hector : il y a une profonde connaissance du cœur humain dans tout cela.

Le souvenir le plus tendre que l'on pût offrir au fils de Pélée, après lui avoir rappelé son père, était sans doute l'âge de ce même père. Jusque-là Priam n'a pas encore osé dire un mot de lui-même ; mais soudain se présente un rapport qu'il saisit avec une simplicité touchante : *Comme moi*, dit-il, *il touche au dernier terme de la vieillesse.* Ainsi Priam ne parle encore de lui qu'en se confondant avec Pélée ; il force Achille à ne voir que son propre père dans un roi suppliant et malheureux. L'image du délaissement du vieux monarque *peut-être accablé par de puissants voisins* pendant l'absence de son fils, la peinture de

(1) Ici commence un remarquable commentaire de la prière de Priam. C'est un modèle accompli d'analyse littéraire.

ses chagrins soudainement oubliés lorsqu'il apprend que ce fils est *plein de vie*, enfin, cette comparaison des peines passagères de Pélée avec les maux irréparables de Priam, offrent un mélange admirable de douleur, d'adresse, de bienséance et de dignité.

Avec quelle respectable et sainte habileté le vieillard d'Ilion n'amène-t-il pas ensuite le superbe Achille jusqu'à écouter paisiblement l'éloge même d'Hector ! D'abord il se garde bien de nommer le héros troyen ; il dit seulement : *il y en avait un ;* et il ne nomme Hector à son vainqueur qu'après lui avoir dit qu'il *l'a tué combattant pour la patrie :* il ajoute le simple mot *Hector.* Il est remarquable que ce nom isolé n'est pas même compris dans la période poétique ; il est rejeté au commencement d'un vers, où il coupe la mesure, suspend l'esprit et l'oreille, forme un sens complet ; il ne tient en rien à ce qui suit :

Ainsi le fils de Pélée se souvient de sa vengeance avant de se rappeler son ennemi. Si Priam eût d'abord nommé Hector, Achille eût songé à Patrocle ; mais ce n'est plus Hector qu'on lui présente, c'est un cadavre déchiré, ce sont de misérables restes livrés aux chiens et aux vautours ; encore ne les lui montre-t-on qu'avec une excuse : *Il combattait pour la patrie.* L'orgueil d'Achille est satisfait d'avoir triomphé d'un héros qui seul défendait *ses frères et les murs de Troie.*

Enfin Priam, après avoir parlé des hommes au fils de Thétis, lui rappelle les *justes* dieux, et il le ramène une dernière fois au souvenir de Pélée. Le trait qui termine la prière du monarque d'Ilion est du plus haut sublime dans le genre pathétique. (Livre II, chap. IV.)

LA FILLE. IPHIGÉNIE

Le père Brumoy (1) a remarqué qu'Euripide, en donnant à Iphigénie la frayeur de la mort et le désir de se sauver, a mieux parlé selon la nature que Racine, dont l'Iphigénie semble trop résignée. L'observation est bonne en soi ; mais ce que le père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne.* Son père et le Ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et par conséquent est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon, étouffant sa passion et l'amour de la vie,

(1) *Brumoy*, jésuite, auteur du *Théâtre des Grecs* (1730) où il défend les anciens contre les modernes.

intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent : il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente sèche les pleurs qu'on versait pour elle (1). Le cœur humain veut plus qu'il ne peut ; il veut surtout admirer : il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine (2). (Livre II, chap. VIII.)

PARALLÈLE DE VIRGILE ET DE RACINE

Virgile a pour certains lecteurs un avantage sur Racine : sa voix, si nous osons nous exprimer ainsi, est plus gémissante et sa lyre plus plaintive. Ce n'est pas que l'auteur de *Phèdre* n'eût été capable de trouver cette sorte de mélodie des soupirs; le rôle d'Andromaque, *Bérénice* tout entière, quelques stances des cantiques imités de l'Écriture, plusieurs strophes des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, montrent ce qu'il aurait pu faire dans ce genre; mais il vécut trop à la ville, pas assez dans la solitude. La cour de Louis XIV, en lui donnant la majesté des formes et en épurant son langage lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports : elle l'éloigna trop des champs et de la nature.

Nous avons déjà remarqué (3) qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile fut sans doute le sentiment des malheurs qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue ; mais ce n'était plus le Romain de la République, aimant son pays à la manière dure et âpre des Brutus : c'était le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère et le nourrisson des Muses.

Virgile cultiva ce genre de tristesse en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidents particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et sont souvent la cause du tour par-

(1) Exagéré. L'Iphigénie d'Euripide ne cesse pas d'être touchante dans ses plaintes. D'ailleurs son héroïsme se réveille dans ses derniers adieux à la vie.

(2) Ainsi, le christianisme donne seul satisfaction à nos aspirations vers *le beau idéal* ; ainsi, la religion chrétienne est elle-même « une sorte de poésie ». Telle est la conclusion de Chateaubriand.

(3) « Tout cela est dessiné à ravir, et de poète à poète » (SAINTE-BEUVE : *Etude sur Virgile*). Sainte-Beuve remarque d'ailleurs que : *amour-propre en souffrance* et *passions non satisfaites* « semblent des conjectures très hasardées ». Quant à la *difficulté de prononciation*, c'est une erreur d'interprétation : l'expression de Donat (*Vita Vergilii*) que Chateaubriand traduit ainsi, signifie seulement que Virgile n'avait pas le don de l'improvisation.

ticulier que prend notre caractère. Virgile avait une difficulté de prononciation ; il était faible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi des chagrins de famille, le goût des champs, un amour-propre en souffrance et des passions non satisfaites s'unirent pour lui donner cette rêverie qui nous charme dans ses écrits.

On ne trouve point dans Racine le *diis aliter visum*, le *dulces moriens reminiscitur Argos*, le *Disce, puer, virtutem ex me — fortunam ex aliis*, le *Lyrnessi domus alta : solo Laurente sepulcrum.* Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces mots attendrissants se trouvent presque tous dans les six derniers livres de l'*Énéide*, ainsi que les épisodes d'Évandre et de Pallas, de Mézence et de Lausus, de Nisus et d'Euryale. Il semble qu'en approchant du tombeau le Cygne de Mantoue mit dans ses accents quelque chose de plus céleste, comme les cygnes de l'Eurotas, consacrés aux Muses, qui avant d'expirer avaient, selon Pythagore, une vision de l'Olympe, et témoignaient leur ravissement par des chants harmonieux (1). (Livre II, chap. x.)

DU VAGUE DES PASSIONS (2)

Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé : c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-

(1) Comparaison renouvelée de Platon (*Phédon*, XXXV) et que reprendra Lamartine (*Mort de Socrate*) :

Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure;
Amis, n'en croyez rien ; l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux !
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et dans la douce extase où ce regard la noie
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.

(2) Chateaubriand vient de montrer que la religion chrétienne « est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu et multiplie les orages de la conscience autour du vice ». Les remords de *Phèdre*, dans leur violence, sont ceux d'une chrétienne qui se sent réprouvée. La chaste passion de *Paul* pour *Virginie* a une pureté, une innocence qu'un poète païen comme Théocrite ne pouvait même pressentir : de même les anciens ne connaissaient pas ce *vague des passions* dont souffrent les contemporains de Chateaubriand, dont souffre *René*, et dont les origines sont examinées ici

mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente ; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout (1).

L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase et du Champ de Mars, les affaires du Forum et de la place publique, remplissaient leurs moments et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur (2).

D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objets, à la mobilité des idées et des sentiments, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant ; dispositions que nous acquérons dans la société des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur les autres sentiments. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans le nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé, et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose d'incertain et de tendre (3).

Enfin, les Grecs et les Romains, n'étendant guère leurs regards au delà de la vie et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étaient point portés comme nous aux méditations et aux désirs par le caractère de leur culte.

(1) Telle est la première cause de la *mélancolie ;* la civilisation nous communique une expérience prématurée, on est désabusé, *blasé.*

(2) Cette théorie sera reprise par Taine (*Philosophie de l'art en Grèce*) et par Renan (*les Apôtres*) ; elle est réfutée dans le beau livre de Jules Girard : *le Sentiment religieux en Grèce :* « Depuis le Bellérophon d'Homère qui, abandonné des dieux, errait seul dans la plaine Aléenne, rongeant son cœur et fuyant la trace des hommes, Aristote attribue cette disposition à tous les hommes supérieurs, philosophes, hommes d'Etat, poètes, artistes. » (J Girard, *ouvrage cité*, p. 6.) Cette deuxième cause est donc contestable.

(3) Troisième cause : influence des femmes dans la société moderne. Cependant n'ont-elles pas créé la vie mondaine, la vie de salon, peu favorable à la mélancolie ?

Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présents et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que l'*homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vite (1).

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse très profonde et une teinte de misanthropie qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvents, où se retirèrent des malheureux trompés (2) par le monde et des âmes qui aimaient mieux ignorer certains sentiments de la vie que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Mais de nos jours, quand les monastères ou la vertu qui y conduit ont manqué à ces âmes ardentes, elles se sont trouvées étrangères au milieu des hommes. Dégoûtées par leur siècle, effrayées par leur religion, elles sont restées dans le monde sans se livrer au monde : alors elles sont devenues la proie de mille chimères ; alors on a vu naître cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire (3). (Livre III, chap IX.)

QUE LA MYTHOLOGIE RAPETISSAIT LA NATURE, QUE LES ANCIENS N'AVAIENT POINT DE POÉSIE PROPREMENT DITE DESCRIPTIVE.

Nous ne nous dissimulons pas que nous avons à combattre ici un des plus anciens préjugés de l'école (4). Les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'*Art poétique* qui nous condamnent :

(1) Quatrième cause : le christianisme, en nous révélant les joies infinies de l'autre vie, nous fait paraître plus triste la vie terrestre. — Contestable encore, les promesses de la vie éternelle étant destinées à nous encourager, à nous fortifier.

(2) C'est une grave erreur de croire que les couvents soient des asiles de désenchantés.

(3) Cinquième cause : la suppression des couvents par la Révolution. L'épisode de *René* prenait place après ce chapitre.

(4) *Ecole.* Lex.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux, etc. (1).
C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus, etc. (2).

Quoi qu'il en soit, il n'est pas impossible de soutenir que la mythologie si vantée, loin d'embellir la nature, en détruit les véritables charmes, et nous croyons que plusieurs littérateurs distingués sont à présent de cet avis.

Le plus grand et le premier vice de la mythologie était d'abord de rapetisser la nature et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive* a été inconnue de l'antiquité ; les poètes mêmes qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de *description* dans le sens que nous attachons à ce mot. Il nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique ; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidents du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits (3).

Il est vrai que ce peu de traits est excellent, comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope (4), il ne l'a pas tapissée de *lilas* et de *roses ;* il a planté, comme Théocrite, des *lauriers* et de *longs pins*. Dans les jardins d'Alcinoüs (5), il fait couler des fontaines et fleurir des arbres utiles ; il parle ailleurs de la colline *battue des vents et couverte de figuiers*, et il représente la fumée des palais de Circé s'élevant au-dessus d'une forêt de chênes (6).

Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'*harmonieux*, parce qu'en effet le pin a une sorte de doux gémissement quand il est faiblement agité ; les nuages,

(1) Boileau, *Art poétique*, III, 205.

(2) *Ibid.*, 193. Tout ce chapitre est une réponse à Boileau (*Art poétique*, III, 160-245). Chateaubriand y reprend une thèse déjà soutenue par Desmarets de Saint-Sorlin (1596-1676) dans son poème : *Clovis ou la France chrétienne* (1657) et par Charles Perrault. C'est la *querelle des Anciens et des Modernes* qui recommence.

(3) Chateaubriand a précisé son idée dans une note : « Les poètes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs*, mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre... Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages ; mais ils n'ont jamais représenté nûment, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts. » Il dit encore : « Virgile décrit *la maison rustique*, Théocrite, *les bergers*, et Thomson les *bois* et les *déserts*.

(4) *Odyssée*. IX, 141.

(5) *Ibid.*, VII : « Là croissaient de grands arbres florissants qui produisaient, les uns la poire et la grenade, les autres, les belles oranges, les douces figues et les vertes olives. »

(6) *Ibid.*, X : « Et, du sommet escarpé où j'étais monté, je vis s'élever de la terre large, à travers une forêt de chênes épais, la fumée des demeures de Circé. »

dans les *Géorgiques*, sont comparés à des flocons de laine (1) roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'*Énéide*, gazouillent sous le chaume du roi Évandre ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi crayonné quelques vues de la nature; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée (2), un vallon où Cythérée (3) doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des naïades...

On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature et de talent pour la peindre si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus grave, plus sublime: le dôme des forêts s'est exhaussé; les fleuves ont brisé leurs petites urnes (5), pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers; au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra (6).

Si le poète s'égarait dans les vallées du Taygète (7), au bord du Sperchius (8), sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Élore, malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencontrait que des faunes, il n'entendait que des dryades ; Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les zéphyrs menait des danses éternelles. Des sylvains et des naïades

(1) *Géorgiques*, I, 397.
(2) *Enéide*, VIII, 456.
(3) *Morphée*. Dieu du sommeil.
(4) *Cythérée*. Un des noms de Vénus.
(5) Sculpteurs et poètes antiques représentaient les fleuves sous la figure de divinités appuyées sur des urnes d'où s'épanchait la source. De même Boileau décrit le Rhin : « appuyé d'une main sur son urne penchante ». (*Ep.*, IV, 41).
(6) On pourrait opposer à Chateaubriand de nombreux passages des *Géorgiques*.
(7) *Taygète*, montagne de Laconie.
(8) *Sperchius*, fleuve de Thessalie.

peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits ; nous ne voulons point

> .... Chasser les tritons de l'empire des eaux,
> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux... (1),

Mais, enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme? qu'en résulte-t-il pour le cœur ? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh ! que le poète chrétien est plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui ! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites quand les vents reposent ! quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever! Êtes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres ; la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les déserts; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'Orient ; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour ; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve ; il se sent inquiet, agité, et, dans l'attente de quelque chose d'inconnu, un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts, mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur (2).

Ménale, montagne d'Arcadie.
Orphée, poète de la légende grecque.
Elore, fleuve de Sicile.
Vertumne, dieu de l'automne.
Priape, dieu protecteur des jardins.
Faunes, *sylvains*, *dryades*, divinités des bois.
Nymphes, divinités des sources.
Tritons, dieux marins, moitié hommes, moitié poissons.
Naïades, divinités des fontaines, des rivières, etc.

(1) Boileau, *Art poétique*, III, 221.

(2) Ici, comme dans le chapitre : *Deux perspectives de la nature*, cité plus haut, p. 69, Chateaubriand apporte à l'appui de sa thèse ses souvenirs personnels ; cette forêt américaine n'évoque aucun souvenir mytholo-

Oui, quand l'homme renierait la Divinité, l'être pensant, sans cortège et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires que s'il y paraissait environné des petites déités de la fable ; le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance (1).

Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh ! qui n'a passé des heures entières assis, sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes ! Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée (2) ; il était dur de ne voir que les aventures des tritons et des néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur. (Livre IV, chap. I.)

QU'IL Y A TROIS STYLES PRINCIPAUX DANS L'ÉCRITURE (3)

On est merveilleusement étonné d'un bout de la Bible à l'autre. Qu'y a-t-il de comparable à l'ouverture de la Genèse ? Cette simplicité de langage, en raison inverse de la magnificence des faits, nous semble le dernier effort du génie.

In principio creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi; et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux. Et vidit Deus lucem quod esset bona; et divisit lucem a tenebris (4).

gique qui en *rapetisse* la poésie; voilà pourquoi il l'a choisie: rien n'en trouble la solitude; on y pressent un Dieu invisible; aucune divinité païenne n'y gêne la méditation du poète : ainsi la description se tourne en argument.

(1) Les poètes romantiques aimeront de même à se représenter *seuls* devant la nature. (Cf. Lamartine, *l'Isolement*, dans les *Méditations; la Nuit* dans les *Harmonies;* Victor Hugo : *Extase* dans les *Orientales*, etc.)

(2) *Protée.* Géant qui gardait les troupeaux de phoques de Neptune et se métamorphosait à son gré.

(3) Ces trois styles sont : le style *historique* (*Genèse*, *Job*); le style *lyrique* (Psaumes) ; le style de *l'Evangile.*

La Bible, raillée par Voltaire, est devenue pour Vigny, Lamartine, Hugo, une source d'inspirations. C'est Chateaubriand qui l'a réhabilitée. Ces chapitres du *Génie* sont donc importants au point de vue de l'histoire littéraire.

(4) *Genèse*, I, 1. Rollin avait déjà commenté ce passage (*Traité des Etudes*, III, 4).

On ne montre pas comment un pareil style est beau; et si quelqu'un le critiquait, on ne saurait que répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante: c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu...

C'est dans Job que le style historique de la Bible prend, comme nous l'avons dit, le ton de l'élégie. Aucun écrivain n'a poussé la tristesse de l'âme au degré où elle a été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie, *qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs*, comme parle Bossuet. Il est vrai que les images empruntées de la nature du Midi, les sables brûlants du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, conviennent singulièrement au langage et au sentiment d'un cœur malheureux; mais il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel*, si misérable qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son âme. Job est la figure de l'*humanité souffrante,* et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes pour la multitude des maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans l'Écriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, on pourrait croire que les élégies de Job se préparaient aussi pour les jours de deuil de l'Église de Jésus-Christ: Dieu faisait composer par ses prophètes des cantiques funèbres dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces morts sacrés eussent conquis la vie éternelle.

« Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit: Un homme a été conçu (1)! »

Étrange manière de gémir! Il n'y a que l'Écriture qui ait jamais parlé ainsi.

« Je dormirais dans le silence, et je reposerais dans mon sommeil (2). »

Cette expression, *je reposerais dans* MON *sommeil,* est une chose frappante; mettez *le* sommeil, tout disparaît. Bossuet a dit: *Dormez* VOTRE *sommeil, riches de la terre*, *et demeurez dans* VOTRE *poussière.*

(1) *Job*, III, 3.
(2) *Job*, III, 13.

« Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

« L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères (1). »

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celles de sa mère. Le style le plus recherché ne peindrait pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots : « Il vit *peu de temps*, et il est rempli de *beaucoup* de misères (2)... »

Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre. On reconnaît en lui *le disciple que Jésus aimait* (3), le disciple qu'il voulut avoir auprès de lui, au jardin des Oliviers (4), pendant son agonie. Sublime distinction sans doute ! car il n'y a que l'ami de notre âme qui soit digne d'entrer dans le mystère de nos douleurs. Jean fut encore le seul des apôtres qui accompagna le Fils de l'Homme jusqu'à la croix. Ce fut là que le Sauveur lui légua sa mère. *Mulier, ecce filius tuus; deinde dixit discipulo : Ecce mater tua* (5). Mot céleste, parole ineffable ! Le disciple bien aimé, qui avait dormi sur le sein de son Maître, avait gardé de lui une image ineffaçable : aussi le reconnut-il le premier après sa résurrection. Le cœur de Jean ne put se méprendre aux traits de son divin ami, et la foi lui vint de la charité.

Au reste, l'esprit de tout l'Évangile de saint Jean est renfermé dans cette maxime qu'il allait répétant dans sa vieillesse : cet apôtre, rempli de jours et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avait enfanté à Jésus-Christ, se contentait de lui dire : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres* (6).

Saint Jérôme prétend que saint Luc était médecin (7), profession si noble et si belle dans l'antiquité, et que son Évangile est la médecine de l'âme. Le langage de cet apôtre est pur et élevé : on voit que c'était un homme versé dans les lettres et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps. Il

(1) *Job*, chap. XIV, v. 1.
(2) Chateaubriand ne dit presque rien du style *lyrique* dans la Bible; il passe aux Evangiles et insiste surtout sur ceux de saint Jean et de saint Luc.
(3) *Evangile selon saint Jean*, XIII, 23.
(4) *Evangile selon saint Mathieu*, XXVI, 37
(5) *Evangile selon saint Jean*, XIX, 25.
(6) *Saint Jean, épître I*, chap. IV, vers. 7
(7) *Prologue du commentaire sur saint Luc.*

entre dans son récit à la manière des anciens historiens; vous croyez entendre Hérodote :

« 1. Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous ;

« 2. Suivant le rapport que nous en ont fait ceux qui dès le commencement les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole;

« 3. J'ai cru que je devais aussi, très excellent Théophile, après avoir été exactement informé de toutes ces choses, depuis leur commencement, vous en écrire par ordre toute l'histoire. »

Notre ignorance est telle aujourd'hui, qu'il y a peut-être des *gens de lettres* qui seront étonnés d'apprendre que saint Luc est un très grand écrivain, dont l'Évangile respire le génie de l'antiquité grecque et hébraïque. Qu'y a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ ?

« Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, du sang d'Abia ; sa femme était aussi de la race d'Aaron; elle s'appelait Élisabeth.

« Ils étaient tous deux justes devant Dieu... Ils n'avaient point d'enfants, parce que Élisabeth était stérile et qu'ils étaient tous deux avancés en âge (1). »

Zacharie offre un sacrifice; un ange lui *apparaît debout à côté de l'autel des parfums.* Il lui prédit qu'il aura un fils, et que ce fils s'appellera Jean; qu'il sera le précurseur du Messie *et qu'il réunira le cœur des pères et des enfants.* Le même ange va trouver ensuite *une vierge qui demeurait en Israël* (2), et lui dit : « Je vous salue, ô pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous. » Marie *s'en va dans les montagnes de Judée;* elle rencontre Élisabeth, et l'enfant que celle-ci portait dans son sein tressaille à la voix de la vierge qui devait mettre au jour le Sauveur du monde. Élisabeth, remplie tout à coup de l'Esprit-Saint, élève la voix et s'écrie ; « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein sera béni.

« D'où me vient le bonheur que la mère de mon Sauveur vienne vers moi ?

« Car, lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Marie entonne alors le magnifique cantique : « O mon âme ! glorifie le Seigneur. »

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite. *Une troupe nombreuse de l'armée céleste* chante pendant la nuit : *Gloire à*

(1) *Evangile selon saint Luc,* I, 5 et suivants.
(2) *Ibid.*, 26 et suivants.

Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (1), mot digne des anges, et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne.

Nous croyons connaître un peu l'antiquité, et nous osons assurer qu'on chercherait longtemps chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce avant d'y trouver rien qui soit à la fois aussi simple et aussi merveilleux.

Quiconque lira l'Évangile avec un peu d'attention y découvrira à tous moments des choses admirables et qui échappent d'abord, à cause de leur extrême simplicité. Saint Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations et continuant à nommer les races, il dit : *Cainan qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit* DEI (2). Le simple mot *qui fuit* DEI, jeté là sans commentaire et sans réflexion, pour raconter la création, l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité. (Livre V, chap. II.)

PARALLÈLE DE LA BIBLE ET D'HOMÈRE (3)

Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, voilà tout ce qui attend les enfants de Jacob chez leur père.

Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère, des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain. On le parfume, on lui donne à laver (4) dans des aiguières d'or et d'argent, on le revêt d'un manteau de pourpre, on le conduit dans la salle du festin, on le fait s'asseoir dans une belle chaise d'ivoire, ornée d'un beau marchepied. Des esclaves mêlent le vin et l'eau dans les coupes et lui présentent les dons de Cérès (5) dans une corbeille ; le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie l'*étranger* de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présents, si mince qu'ait paru d'abord son équipage ; car on suppose que c'est un dieu qui vient, ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, ou un homme

(1) *Évangile selon saint Luc*, II, 13.
(2) *Ibid.*, III, 38.
(3) Ce parallèle porte sur : la simplicité, l'antiquité des mœurs, la narration, la description, les comparaisons, le sublime. Le passage cité se rapporte à l'antiquité des mœurs.
(4) Voyez : Grammaire. *Ellipses.*
(5) *Les Dons de Cérès.* C'est-à-dire du pain.

tombé dans l'infortune, et par conséquent le favori de Jupiter (1).

Sous la tente d'Abraham, la réception se passe autrement. Le patriarche sort pour aller au-devant de son hôte : il le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux, et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur :* il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande point son histoire, on ne le questionne point ; il demeure ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Cet autel doit dire aux siècles futurs que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le chemin de la vie ; qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux (2). (Livre V, chap. III.)

TROISIÈME PARTIE

Elle est consacrée aux Beaux-Arts et à la Littérature.

Le PREMIER LIVRE étudie la *Musique,* la *Peinture,* la *Sculpture* et l'*Architecture.* C'est une des parties les plus faibles de l'ouvrage. Chateaubriand, par exemple, ne connaît rien de la peinture italienne, qui aurait pu lui fournir des arguments nombreux et forts. Le chapitre sur les *Églises gothiques,* malgré les erreurs dont il est rempli, a eu le mérite de réhabiliter les œuvres auxquelles il est consacré et a exercé une puissante influence sur la littérature romantique et le développement de l'archéologie. (Voyez plus haut notice sur le *G. d. C.*).

Le SECOND LIVRE a pour objet la philosophie. L'auteur, insuffisamment préparé, y traite de façon superficielle l'*Astronomie* et les *Mathématiques,* la *Chimie* et l'*Histoire naturelle,* la *Métaphysique.* Le chapitre VI, consacré à PASCAL est un des plus justement célèbres de tout l'ouvrage.

Le TROISIÈME LIVRE est consacré à l'influence du christianisme sur la manière d'écrire l'*Histoire* (les *Mémoires, Voltaire, Commines, Rollin, Bossuet.*)

Le QUATRIÈME à l'*Éloquence* (*Pères de l'Église, Massillon, Bossuet*).

Le CINQUIÈME, aux *Harmonies de la religion,* et spécialement aux *Ruines.*

DES ÉGLISES GOTHIQUES

Chaque chose doit être mise en son lieu, vérité triviale à force d'être répétée, mais sans laquelle, après tout, il ne peut y avoir

(1) Pour être païenne, cette hospitalité n'en est pas moins religieuse et touchante. Voyez la réception d'Ulysse : *Odyssée,* ch. VI

(2) Voyez la réception des trois anges par Abraham (*Genèse,* XVIII).

rien de parfait. Les Grecs n'auraient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes que les Égyptiens un temple grec à Memphis. Ces deux monuments changés de place auraient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux anciens monuments du christianisme. Il est même curieux de remarquer que dans ce siècle incrédule les poètes et les romanciers, par un retour naturel vers les mœurs de nos aïeux, se plaisent à introduire dans leurs fictions des souterrains, des fantômes, des châteaux, des temples gothiques (1) : tant ont de charmes les souvenirs qui se lient à la religion et à l'histoire de la patrie ! Les nations ne jettent pas à l'écart leurs antiques mœurs comme on se dépouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux, qui forment avec les nouveaux vêtements une effroyable bigarrure.

On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants (2), bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis et lui faire adorer un Dieu *métaphysique*, il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères ; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorency, sur laquelle il *souloit* (3) se mettre à genoux durant la messe, sans oublier les sacrées fontaines où il fut porté à sa naissance (4). C'est que tout cela est essentiellement lié à nos mœurs ; c'est qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est pour ainsi dire empreinte sous ses voûtes toutes noires de siècles. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle ; son origine et tout ce qui tient à son culte doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. On se trouvait tout à coup reporté à ces temps où les cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel et chanter les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne

(1) Allusion aux récits d'Anne Radcliffle, romancière anglaise (1764-1823). Son plus célèbre roman : les *Mystères d'Udolphe*, est de 1794.

(2) Allusion à l'église de la *Madeleine*, à Paris, commencée en 1764 sur les plans de Coutant d'Ivry et de Couture, continuée sous Napoléon Ier par Vignon. Cette doctrine, parfaitement juste, sera reprise au dix-neuvième siècle par Viollet-Le-Duc (*Dictionnaire raisonné d'architecture*).

(3) *Souloit.* Lex.

(4) Les Fonts-baptismaux.

France semblait revivre : on croyait voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui ; on se rappelait et les révolutions de ce peuple, et ses travaux et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés de nous, plus ils nous paraissaient magiques, plus ils nous remplissaient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière.

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture (1). Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier (2). Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique, tout en fait ressortir la religieuse horreur, les mystères et la divinité (3). Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles ; tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu (4), pour ainsi

(1) Tacite dans *les Mœurs des Germains* (chap. IX) dit de ce peuple : « Ils consacrent des bois touffus et de sombres forêts ; et, sous le nom de divinités, leur respect adore dans ces mystérieuses solitudes ce que leurs yeux ne voient pas. »

(2) Doctrine très contestable.

(3) Les travaux de Viollet-Le-Duc, Courajod, Enlart, etc., ont montré ce qu'il y a de faux dans cette théorie. L'architecture ogivale est sortie de l'architecture romane par voie de perfectionnements successifs. Il reste vrai que le style ogival est en parfaite harmonie avec l'aspect du pays où il s'est développé.

(4) Ceci encore est de pure imagination. Le mérite de ce chapitre,

dire, en imiter les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire mugit comme l'antre de l'ancienne Sibylle (1), et tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds. (Livre I, chap. VIII.)

SUITE DES MORALISTES

(PASCAL)

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds* (2), avait créé les mathématiques ; qui, à seize ans avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, à dix-neuf ans, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui à vingt-trois ans démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion ; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort (3) enfin, qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie (4) et jeta sur le papier des pensées (5) qui tiennent autant du dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommait *Blaise Pascal*.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement lorsqu'en ouvrant les *Pensées* du philosophe chrétien on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. Les sentiments de Pascal sont remarquables surtout par la profondeur

malgré les erreurs qu'il contient, est d'avoir remis en honneur notre architecture nationale, jusqu'alors méconnue.

(1) *Sibylle*. Lex.

(2) Tout ce paragraphe a comme source la *Vie de Blaise Pascal* par sa sœur Gilberte (Mme Périer).

(3) Dans les *Provinciales*.

(4) Le problème de la *cycloïde* (1659).

(5) *Pensées de M. Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets* 1670).

de leur tristesse et par je ne sais quelle immensité : on est suspendu au milieu de ces sentiments comme dans l'infini. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée abstraite* qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr parce qu'elle est invisible, et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'âme : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens par les écrits de Pascal.

Il y a un monument curieux de la philosophie chrétienne et de la philosophie du jour : ce sont les *Pensées* de Pascal commentées par les éditeurs (1). On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

Voltaire a dit : « Pascal, fou sublime, né un siècle trop tôt. »

On entend ce que signifie ce *siècle trop tôt.* Une seule observation suffira pour faire voir combien Pascal *sophiste* eût été inférieur à Pascal *chrétien.*

Dans quelle partie de ses écrits le solitaire de Port-Royal s'est-il élevé au-dessus des plus grands génies ? Dans ses six chapitres sur l'homme. Or, ces six chapitres, qui roulent entièrement sur la chute originelle, *n'existeraient pas si Pascal eût été incrédule.* (Livre II, chap. VI.)

POURQUOI LES FRANÇAIS N'ONT QUE DES MÉMOIRES

Le Français a été dans tous les temps, même lorsqu'il était barbare, vain, léger et sociable (2). Il réfléchit peu sur l'ensemble des objets, mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt, sûr et délié : il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines et quelquefois profondes. Il aime à dire : *J'étais là, le roi me dit... J'appris du prince... Je conseillai, je prévis le bien, le mal.* Son amour-propre se satisfait ainsi ; il étale son esprit devant le lecteur, et le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage ;

(1) Allusion à l'édition des *Pensées* par Condorcet (1776) où la pensée de l'auteur est défigurée dans les commentaires.
(2) Comparez le caractère des Français dans l'*Essai*, p. 8.

et, tantôt insultant le parti opposé, tantôt se raillant du sien, il exerce à la fois sa vengeance et sa malice.

Depuis le sire de Joinville (1) jusqu'au cardinal de Retz (2), depuis les mémoires du temps de la Ligue jusqu'aux mémoires du temps de la Fronde, ce caractère se montre partout : il perce même jusque dans le grave Sully. Mais quand on veut transporter à l'histoire cet art des détails, les rapports changent ; les petites nuances se perdent dans de grands tableaux, comme de légères rides sur la face de l'Océan. Contraints alors de généraliser nos observations, nous tombons dans l'esprit de système. D'une autre part, ne pouvant parler de nous à découvert, nous nous cachons derrière nos personnages. Dans la narration, nous devenons secs et minutieux, parce que nous causons mieux que nous ne racontons ; dans les réflexions générales, nous sommes chétifs ou vulgaires, parce que nous ne connaissons bien que l'homme de notre société.

Enfin, la vie privée des Français est peu favorable au génie de l'histoire. Le repos de l'âme est nécessaire à quiconque veut écrire sagement sur les hommes : or, nos gens de lettres, vivant la plupart sans famille ou hors de leur famille, portant dans le monde des passions inquiètes et des jours misérablement consacrés à des succès d'amour-propre, sont par leurs habitudes en contradiction directe avec le sérieux de l'histoire. Cette coutume de mettre notre existence dans un cercle borne nécessairement notre vue et rétrécit nos idées. Trop occupés d'une nature de convention, la vraie nature nous échappe ; nous ne raisonnons guère sur celle-ci qu'à force d'esprit et comme au hasard, et quand nous rencontrons juste, c'est moins un fait d'expérience qu'une chose devinée (3). (Livre III, chap. IV.)

BOSSUET ORATEUR

Que dirons-nous de Bossuet comme orateur ? à qui le comparerons-nous ? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres ?* C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi (4) semblent avoir été écrites : *L'or et les perles sont assez communs, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix.* Sans cesse oc-

(1) Joinville (1224-1319), ami de saint Louis, dont il écrivit l'histoire.

(2) Paul de Gondi, cardinal de Retz, a écrit des *Mémoires* publiés pour la première fois en 1717

(3) Ce chapitre fut écrit avant l'apparition de la grande école historique du XIX[e] siècle.

(4) Salomon (*Proverbes*, XX, 15).

cupé du tombeau, et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche ces grands mots de *temps et de mort*, qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité. Il se plonge, il se noie dans des tristesses incroyables, dans d'inconcevables douleurs. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri : *Madame se meurt*, *Madame est morte* (1) ! Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons ? jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur ; par lui le pauvre est égalé au monarque et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire devant des milliers de témoins que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe et qu'il n'est lui-même que poussière.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou d'éloquence ; la citation, si bien fondue avec le texte qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, enfin, la réflexion ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Église porte la clarté dans la discussion de la plus haute métaphysique ou de la théologie la plus sublime ; rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

Ainsi lorsqu'il s'écrie, en montrant le cercueil de Madame : *La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite* (2) ! pourquoi frissonne-t-on à ce mot si simple, *telle que la mort nous l'a faite ?* C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur*, cette *princesse si admirée*, et cet accident inévitable de la mort qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes ; c'est parce que ce verbe *faire* appliqué à la mort, qui *défait* tout produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées, qui ébranlent l'âme ; comme si pour peindre cet événement malheureux les termes avaient changé d'acception et que le langage fût bouleversé comme le cœur.

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de La Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique dont on fait aujourd'hui un si étrange abus.

(1) *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*
(2) *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*

Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie ? C'est qu'il a trouvé dans la religion une solitude ; c'est que son corps était dans le monde et son esprit au désert; c'est qu'il avait mis son cœur à l'abri dans les tabernacles secrets du Seigneur, c'est, comme il l'a dit lui-même de Marie-Thérèse d'Autriche, « qu'on le *voyait* courir aux autels pour y goûter avec David (1) un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la cour, *il* trouvait le Carmel (2) d'Élie, le désert de Jean (3) et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus ».

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite, mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style et un modèle d'écrit philosophique et politique.

Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante, parce qu'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avait là ni ces tableaux de troubles des nations, ni ces développements des affaires publiques qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge semble se devoir épuiser vite. Tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort ; et c'est pourtant sur ce fond stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monuments de l'éloquence; c'est de là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles.

On sait avec quel génie, dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art oratoire jusqu'à l'interprétation d'un songe (4), en même temps qu'il a déployé dans ce discours sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

Si pour Marie-Thérèse et pour le chancelier de France ce ne sont plus les mouvements des premiers éloges, les idées du panégyriste sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde ? — « Et maintenant, dit-il, ces deux âmes pieuses (Michel Le Tellier et Lamoignon), touchées sur

(1) David, roi d'Israël, auteur d'un grand nombre de Psaumes.
(2) *Carmel.* Montagne de la Palestine où le prophète Elie vécut solitaire.
(3) Saint Jean-Baptiste vécut longtemps dans le désert avant de prêcher dans les pays du Jourdain.
(4) Elle rêva qu'elle rencontrait un aveugle-né qui croyait fermement à l'existence du soleil. Elle en conclut qu'on doit parfois croire ce qui ne tombe pas sous les sens, et se convertit.

la terre du désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées : et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle. »

Au milieu de cette théologie, combien d'autres genres de beautés, ou sublimes, ou gracieuses, ou tristes, ou charmantes ! Voyez le tableau de la Fronde : « La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors... Etaient-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ?... ou bien était-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis (1) ? » Viennent des réflexions sur l'illusion des amitiés de la terre, qui « s'en vont avec les années et les intérêts », et sur l'obscurité du cœur de l'homme, « qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres (2) ».

Mais la trompette sonne, et Gustave paraît : « Il paraît à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces armes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur (3). »

Je passe, et mon oreille retentit de la voix d'un prophète. Est-ce Isaïe, est-ce Jérémie qui apostrophe l'île de la Conférence et les pompes nuptiales de Louis?

« Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies, vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines (4) ? »

Le poète (on nous pardonnera de donner à Bossuet un titre qui fait la gloire de David), le poète continue de se faire entendre ; il ne touche plus la corde inspirée, mais, baissant sa lyre d'un ton jusqu'à ce mode dont Salomon se servit pour chanter les troupeaux du mont Galaad, il soupire ces paroles paisibles : « Dans la solitude de Sainte-Fare, autant éloignée des voix du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde ; dans cette sainte montagne, que

(1) *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.* Il s'agit de Gustave-Adolphe.
(4) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*

Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours ; où les joies de la terre étaient inconnues ; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas ; sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts, les commencements de la princesse Anne étaient heureux (1). »

Cette page, que l'on dirait extraite du livre de Ruth (2), n'a point épuisé le pinceau de Bossuet ; il lui reste encore assez de cette antique et douce couleur pour peindre une mort heureuse. « Michel Le Tellier, dit-il, commença l'hymne des divines *miséricordes :* MISERICORDIAS DOMINI IN ÆTERNUM CANTABO : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.* Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique (3). »

Nous avions cru pendant quelque temps que l'oraison funèbre du prince de Condé, à l'exception du mouvement qui la termine, était généralement trop louée ; nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge qu'à celles de l'oraison de Mme Henriette ; mais quand nous avons lu ce discours avec attention ; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit et donner comme en se jouant un chant d'Homère ; quand, se retirant à Chantilly avec Achille (4) en repos, il rentre dans le ton évangélique et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres ; lorsque (5) après avoir mis Condé au cercueil il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros ; lorsque, enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité ; à ce dernier effort de l'éloquence humaine les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux et le livre est tombé de nos mains. (Livre IV, chap. IV.)

(1) *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*
(2) Un des livres de la Bible où la vie pastorale est décrite avec le plus de charme.
(3) *Oraison funèbre de Michel Le Tellier.*
(4) *Achille.* C'est-à-dire Condé.
(5) Allusion aux dernières pages de *l'Oraison funèbre de Condé.*

LES RUINES EN GÉNÉRAL
QU'IL Y EN A DE DEUX ESPÈCES

De l'examen des *sites* des monuments chrétiens nous passons aux effets des *ruines* de ces monuments. Elles fournissent au cœur de majestueux souvenirs et aux arts des compositions touchantes (1). Consacrons quelques pages à cette poétique des morts.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint en outre une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte ? Celui qui le plaça dans les cieux est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs ; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines : elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges ; les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux à l'homme, et le temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxem-

(1) Hubert Robert (1733-1808) est célèbre comme peintre de ruines

bourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée (1). Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtiments du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes longtemps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir semées çà et là sur la terre ; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur : deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures, à demi effacées, représentant la vie de saint Bruno (2) ; un cadran était resté sur un des pignons de l'église, et dans le sanctuaire, au lieu de cette hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire (3). Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux murs dans une rue déserte, tout à coup le son d'un orgue vint frapper notre oreille, et les paroles du cantique *Laudate Dominum, omnes gentes* (4) sortirent du fond d'une église voisine ; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux ; nous crûmes ouïr une voix du ciel qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance ? Crois-tu donc que je change mes desseins comme les hommes ; que j'abandonne parce que je punis ? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidèles qui bénissent le coup de ma main jusque sous les débris où je les écrase. »

Nous entrâmes dans l'église au moment où le prêtre donnait la bénédiction. De pauvres femmes, des vieillards, des enfants étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux ; nos larmes coulaient ; nous dîmes, dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple ; par-

(1) Le petit poème de Fontanes est cité dans le *Génie*, au chapitre précédent. La Chartreuse de Paris avait été fondée par saint Louis. Elle occupait le château de Vauvert, sur l'emplacement qui s'étend aujourd'hui entre le Palais du Luxembourg et l'Observatoire. Lesueur en avait orné la chapelle de tableaux représentant la vie de saint Bruno, qui sont aujourd'hui au Musée du Louvre.

(2) Saint Bruno (1030-1101), fondateur de l'ordre des Chartreux.

(3) *Les peut faire.* Grammaire. *Inversions.*

(4) Psaume 116.

donne à notre raison ébranlée ! L'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort ; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentiments incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé. tout chez lui n'est que ruines (Livre V, chap. III.)

RUINES DES MONUMENTS CHRÉTIENS

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce, mais sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord du lac du Cumberland, dans les montagnes d'Écosse et jusque dans les Orcades (1). Les bas-côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures (2), les pilastres des cloîtres (3) et quelques pans de la tour des cloches sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel, de sorte que, sur la teinture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds ; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements (4) des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir (5), deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe (6) se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian (7) a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de

(1) Iles au N. de l'Écosse.
(2) *Voussures.* Lex.
(3) *Pilastres.* Lex.
(4) C'est ce qu'il vient d'appeler : les arcs du ciel.
(5) *Cueilloir.* Lex.
(6) *Joubarbe.* Lex.
(7) Sur Ossian, p. 118.

sombre comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux : un océan sauvage, des syrtes (1) embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un *morne* (2) flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes ; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu. (Livre V, chap. v.)

QUATRIÈME PARTIE

La quatrième partie du *Génie du Christianisme* a pour objet le Culte.

Le LIVRE PREMIER traite des *Églises*, *ornements*, *chants*, *prières*, *solennités*, etc.

Le SECOND des *Tombeaux*.

Le TROISIÈME est une *Vue générale du Clergé* (depuis Jésus-Christ qui en est le fondateur et le chef invisible, jusqu'aux plus humbles ordres religieux).

Le QUATRIÈME est consacré aux *Missions*.

Le CINQUIÈME, aux *Ordres militaires et à la Chevalerie*.

Le SIXIÈME, aux *services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général*.

DES CLOCHES

Lorsque, avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des blés, on entendait (3) au lever de l'aurore les petites sonneries de nos hameaux, on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupirait, sur quelque instrument

(1) *Syrte*. Lex.
(2) *Morne*. Lex.
(3) A l'imparfait, car, au moment où Chateaubriand écrivait, les sonneries étaient interdites. Les cloches se firent entendre de nouveau au moment même où parut le *Génie* (v. p. 52).

des Hébreux, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Il nous semble que si nous étions poète, nous ne dédaignerions point cette cloche *agitée par les fantômes* dans la vieille chapelle de la forêt, ni celle qu'une religieuse frayeur balançait dans nos campagnes pour écarter le tonnerre, ni celle qu'on sonnait la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils. Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'allégresse publique ; dans des calamités, au contraire, ces mêmes bruits devenaient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus, entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme ou le son de l'horloge qui frappait tranquillement l'heure écoulée ?

Mais dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin, rappelant une idée de secours, frappait l'âme de pitié et de terreur, et faisait couler ainsi les deux sources des sensations tragiques.

Tels sont à peu près les sentiments que faisaient naître les sonneries de nos temples ; sentiments d'autant plus beaux qu'il s'y mêlait un souvenir du ciel. Si les cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à des églises, elles auraient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'était Dieu même qui commandait à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publiaient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'âme qui venait de remonter à lui. Ainsi, par mille voix secrètes une société chrétienne correspondait avec la Divinité, et ses institutions allaient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles, car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer au pied des autels le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les Sauvages de l'Amérique, lorsque des suppliants se présentent à la porte d'une cabane, c'est l'enfant du lieu qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étaient interdites, il faudrait choisir un enfant pour nous appeler à la maison du Seigneur. (Livre I, chap. I.)

LES ROGATIONS (1)

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices (2).

Cependant l'apôtre de l'Évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église ; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants*, *mes chers enfants*, et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : *Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie.* L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs (3)

(1) Lex.
(2) Comparez la description du presbytère dans *Jocelyn* (6e époque).
(3) Toute cette gracieuse description contient par malheur trop de périphrases : demeure des morts (cimetière) ; roi des sacrifices (curé) ;

sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage: la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. (Livre I, chap. VIII.)

CIMETIÈRES DE CAMPAGNE

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne: des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective, mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance (1). On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos bénit aboutissaient à l'église ou à la maison du curé: ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles où demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Évangile: l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul*, *né en telle année*, *mort en telle autre*. Sur quelques-uns il n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu ; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts. (Livre II, chap. VII.)

DE JÉSUS-CHRIST ET DE SA VIE (2)

Nous voyons depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants, devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère : il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples dans

étendard des saints (bannière); hôtes des champs (oiseaux et bêtes). C'est le style pseudo-classique, le style empire.

(1) Le coq.

(2) Chateaubriand avait soigné particulièrement ce chapitre, et il y tenait. La preuve en est qu'il figure en entier, avec quelques variantes dans le manuscrit des *Martyrs* (livre XVI, harangue d'Eudore). Mr V

les rangs les moins élevés de la société ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir : il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale ; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix*, celui qui a offert pour objet du culte aux hommes *l'humanité souffrante*, *la vertu persécutée*, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité (1) ; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance* (2). Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux (3) ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant (4), et il recommande l'innocence ; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des âmes*, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée (5). Au printemps, il s'assied sur une montagne (6), et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle

Giraud qui a pu étudier les fragments conservés de ce manuscrit fait la remarque suivante : Ce chapitre « s'adapte fort bien à la harangue d'Eudore, comme si en l'écrivant pour le *Génie*, Chateaubriand songeait déjà aux *Martyrs* et au profit qu'il pourrait un jour tirer de ces pages. » (*Nouvelles études sur Chateaubriand*, p. 184.) Voir plus bas la harangue d'Eudore dans les extraits des *Martyrs*, p. 164.

(1) *Evangile selon saint Jean*, I, 14.
(2) *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe partie, chap. XIX.
(3) Saint Mathieu, VI, 26.
(4) Saint Mathieu, XVIII, 2.
(5) Saint Jean, X, 11.
(6) Saint Mathieu, V à VIII

même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui ont faim et soif, etc.* (1). Ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les méprisent sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur le roc, l'autre sur un sable mouvant (2) : selon quelques interprètes, il montrait, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline des cabanes détruites par une inondation. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie (3), il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive...

Il n'y a point de philosophe de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices : les patriarches mêmes ont eu des faiblesses ; le Christ seul est sans tache : c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la vaine gloire du monde, il poursuivait, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes, par l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine et à imiter une vie qu'ils étaient contraints d'admirer.

Son caractère était aimable, ouvert et tendre, sa charité sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il allait faisant le bien* (4). Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie ; il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami (5) ; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle : *Jérusalem ! Jérusalem !* s'écriait-il, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable, *j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; mais tu ne l'as pas voulu* (6) ! Du haut d'une colline, jetant les yeux sur cette ville condamnée, pour ses crimes, à une horrible destruction, il ne put retenir ses larmes : *Il vit la cité*, dit l'Apôtre, *et il pleura* (7) ! Sa tolérance ne fut pas moins remarquable quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur un village de Samaritains qui lui avait refusé l'hospitalité. Il répondit avec indignation : *Vous ne savez pas ce que vous demandez* (8) !

(1) Saint Mathieu, V, 3.
(2) Saint Mathieu, VII, 24.
(3) Saint Jean, IV, 13.
(4) Acta Apostol., X, 38.
(5) Saint Jean, XI, 3.
(6) Saint Mathieu, XXIII, 37.
(7) Saint Luc, XIX, 41.
(8) Saint Luc, IX, 55

Si le Fils de l'Homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère. Le Christ ressentait des douleurs; son cœur se brisait comme celui d'un homme ; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité. Il répétait éternellement : *Aimez-vous les uns les autres* (1). *Mon père*, s'écriait-il sous le fer des bourreaux, *pardonnez-leur*, *car ils ne savent ce qu'ils font* (2). Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes ; il ressentit les terreurs du tombeau et les angoisses de la croix ; une sueur de sang coula (3) le long de ses joues divines ; il se plaignit que son Père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : *O mon Père! fais que ce calice passe loin de moi ; cependant, si je dois le boire, que ta volonté soit faite* (4). Ce fut alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (5). Ah! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de saint Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la charité l'admire dans le jugement de la femme adultère (6) : partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde. (Livre III, chap. I.

CHAPITRE IV

RENÉ

Publication. — *René* devait être, comme *Atala*, un épisode des *Natchez ;* il fut publié d'abord dans *le Génie du Christianisme* (seconde partie, quatrième livre). En 1805, il parut, pour la première fois, en un volume in-12, où il était précédé d'*Atala* ; Chateaubriand reproduisit cette disposition dans l'édition de ses *Œuvres complètes*

(1) Saint Jean, XIII, 34.
(2) Saint Luc, XXIII, 34
(3) Saint Luc, XXII, 44.
(4) Saint Mathieu, XXVI, 39.
(5) Saint Mathieu, XXVI, 38.
(6) Saint Jean, VIII.

de 1826, ainsi que dans les suivantes ; et depuis lors, *René* fut considéré comme formant un tout à lui seul.

René et le Génie du Christianisme. — Il suffit, pour comprendre comment *René* se rattachait au *Génie,* de lire le chapitre qui le précédait, et qui en est comme la préface. On le trouve cité plus haut, page 77. Chateaubriand y parle « du vague des passions » ; il y décrit un état inconnu, dit-il, à l'antiquité, et développé par le christianisme. Celui-ci, opposant perpétuellement les chagrins de la terre et les joies célestes, crée en nous une certaine tristesse inspirée par les maux présents, une vive espérance d'un bonheur lointain encore d'où découlent d'inépuisables rêveries. Les persécutions, l'invasion des Barbares, augmentèrent chez les chrétiens le dégoût de l'existence terrestre, et les couvents servirent d'asile aux plus sensibles d'entre ces désenchantés. La suppression des ordres religieux par la Révolution priva ces âmes inquiètes de leur dernière consolation : alors naquit cette « coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions lorsque les passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire ». Quoi que l'on pense de cette théorie, c'est d'après elle qu'est conçu *René.* Il est l'héritier de la grande mélancolie chrétienne. Né en un siècle incrédule, il n'a qu'une foi assez incertaine, un peu raffermie par la mort de son père, mais trop faible pour lui faire adopter la vie monastique. Il devient ainsi le symbole de toute sa génération, de tous ceux qui sont atteints par ce « vague des passions », par ce qu'on a appelé « le mal du siècle ». Chateaubriand en a souffert dans sa jeunesse. On en souffrira encore au temps de Musset.

Les précurseurs de René : Rousseau et Gœthe. — Chateaubriand lui-même, dans *la Défense du Génie* a indiqué les auteurs qui avaient décrit avant lui le mal moral qu'il s'était proposé de dépeindre : « C'est J.-J. Rousseau qui introduisit, le premier, parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie. Le roman de *Werther* a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme...* a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. »

Le plan et le style. — *René* est un récit suivi qui ne comporte pas comme le « poème » d'*Atala*, ou comme *le Génie*, de divisions symétriques. René, fuyant sa patrie où il n'a pas trouvé le bonheur, est arrivé en Amérique. Il raconte au vieux Sachem aveugle, Chactas, et à un religieux, le P. Souël, les origines de cette mélancolie qui inquiète ses deux amis : il décrit son enfance solitaire, ses voyages à la recherche de la paix de l'âme, ses déceptions successives et surtout la plus amère de toutes, l'abandon d'une sœur tendrement aimée qui le quitte pour se cloîtrer dans un couvent. Il s'éloigne alors de la

France, de l'Europe, mais son incurable tristesse le suit jusque chez les Natchez. Le P. Souël lui montre alors, dans un discours ému et sévère, qu'il est seul responsable de la maladie dont il souffre et l'invite à l'action, seul remède capable de le guérir.

Comme *Atala*, *René* se compose de strophes en prose ; le style en est moins composite : les paysages sont ceux de la Bretagne, de l'Angleterre, de l'Italie ; le vocabulaire n'est plus semé de mots exotiques, d'expressions plus ou moins imitées de la langue des sauvages. Qu'il s'agisse de peindre la nature, ou l'âme de René, ses aspirations, ses déceptions, son découragement, le style est continuellement lyrique : c'est comme une ode désespérée. Seul, le discours du P. Souël fait contraste par sa sévère fermeté avec l'harmonie solennelle et plaintive des confidences de René.

Succès de René. — *René* ayant paru d'abord dans *le Génie* fut jugé en même temps que l'ouvrage dont il faisait partie. On le préféra généralement à *Atala*, sans doute parce qu'il ne déconcertait pas les lecteurs par les mêmes hardiesses de style. Il intéressait aussi d'une façon particulièrement vive cette génération désenchantée, avide de rénovation morale et qu'il représentait avec autant d'exactitude que d'éloquence.

« Ce roman, disait *le Mercure* du 15 floréal an X, dans un article signé P. M., doit surtout plaire aux lecteurs qui conservent quelques souvenirs de l'âge d'inquiétude et des passions naissantes qu'on a voulu peindre ; ils y verront leur propre cœur deviné, pour ainsi dire, et jusqu'aux nuances de leur existence confuse, fixées dans des tableaux éloquents. Peut-être même que, jugeant ce petit ouvrage d'après le mérite de la composition et des difficultés vaincues, ils préféreront aux amours de Chactas les rêveries du jeune René. D'ailleurs la moralité est tout à fait neuve, et malheureusement d'une application très étendue. Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de Rousseau, qui ont cherché le bonheur loin des voies communes de la société. » Si ce jugement n'est pas d'un style irréprochable, il exprime du moins les raisons du succès de *René*.



Influence de René. — Chateaubriand qui voulait, dit-il, apporter un remède à la mélancolie en en décrivant les suites, l'a si éloquemment dépeinte, qu'au lieu de la guérir, il l'a mise à la mode. On trouverait le souvenir de *René* dans une quantité d'ouvrages contemporains ou ultérieurs : dans l'*Oberman* de Sénancour (1804) (1), dans *Adolphe* de Benjamin Constant (1815), dans *Édouard* de Mme de Duras (1825). Musset, tel qu'il se représente dans *les Nuits*, dans *la Confession d'un enfant du siècle ;* Vigny, dans plusieurs pièces des *Destinées*, dans le Satan d'*Eloa ;* l'Olympio d'Hugo, son Hernani, son Ruy-Blas, son Didier sont atteints du mal du siècle ; il n'est pas

(1) *Oberman* fut commencé un an avant la publication de *René*.

jusqu'au joyeux Dumas père qui n'ait voulu créer un héros mélancolique, *Antony*. On trouverait quelque chose de René jusque dans le Julien Sorel de Stendhal, et surtout dans son *Armand;* enfin, la postérité de René est innombrable. La part de Chateaubriand dans la formation de la mélancolie romantique, dit M. V. Giraud, « est très grande, et peut-être plus que celle d'un Byron et d'un Gœthe ; et qui sait si, à cet égard, l'action de Chateaubriand ne se fait pas sentir jusqu'à notre époque, et si tel de nos jeunes pessimistes n'est pas un de ses lointains héritiers, bien plutôt qu'un disciple de Schopenhauer?... L'auteur de *René* est le premier pessimiste véritable qu'ait produit notre littérature généralement plus tournée vers l'action que vers le rêve, et, partant, peu disposée au pessimisme (V. GIRAUD, *Chateaubriand*, préface, p. XVII.)

RENÉ

[René, que l'auteur ne nous fait pas connaître autrement, sans doute parce qu'on a su, dans *Atala*, comment il se trouve en Amérique, s'est marié chez les Natchez. Mélancolique, il vit loin des hommes, dans les bois. Enfin, il confie le secret de sa tristesse à deux amis, le vieux chef aveugle, Chactas, et le Père Souël, missionnaire au fort Rosalie : c'est une âme « trouble et agitée »; mais il mérite d'être plaint plutôt que condamné. Il décrit sa maladie morale. Par beaucoup d'endroits il ressemble à Chateaubriand; par d'autres il en diffère. Voici comment il parle de son enfance :]

« J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde. J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné (1). Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel (2).

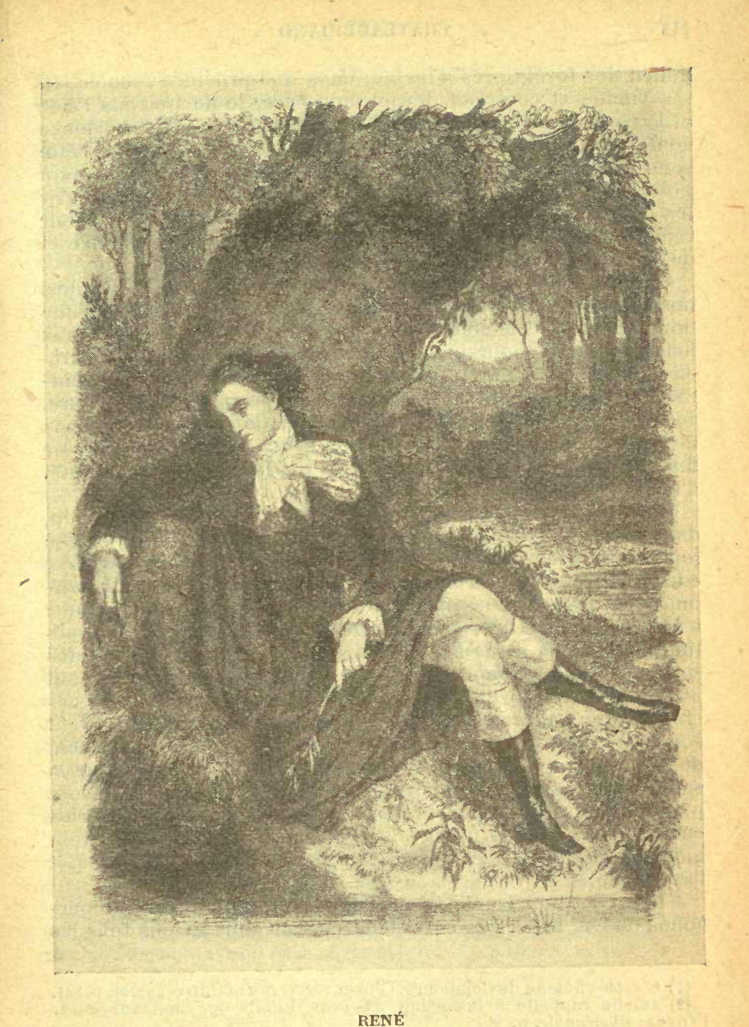
« Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage (3).

« Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au

(1) Chateaubriand était le dernier de dix enfants.

(2) Chateaubriand fut aussi élevé en partie chez sa grand'mère, en partie au collège et son père ne semble pas s'être intéressé beaucoup à lui. Sa mère lui préférait de beaucoup l'aîné de la famille, le comte de Combourg.

(3) Ce mélange de joie bruyante et de mélancolie caractérise bien l'enfance de Chateaubriand. (Voyez : *Biographie*, p. 2, et *Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 314 et suiv.



RENÉ

D'après une composition de Staal.
(*Bibliothèque Nationale.*)

milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée (1).

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie (2). Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusion de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les Muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

« Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir (3).

« Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les

(1) C'est le château de Combourg. (Voyez : *Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 321.

(2) Amélie rappelle à beaucoup d'égards Lucile de Chateaubriand. (Voyez : *Biographie*, p. 2.)

Se reporter pour tout ceci aux extraits des *Mémoires*, p. 321 et suiv.

(3) Voilà résumée toute la poétique du *Génie du Christianisme :* charmes du pays natal, de la nature solitaire, de la religion, trois thèmes que Chateaubriand traitera toujours avec émotion.

deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

« Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle devait venir d'une autre source ; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père (1).

« Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité (2) ?

« Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

« J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même l'indifférent passait sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été (3).

« Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

(1) Ici Chateaubriand transpose. Il était à Cambrai quand mourut son père (1786). Ce fut la nouvelle de la mort de sa mère qui réveilla en lui ces impressions religieuses.

(2) Ceci n'est pas un raisonnement; aussi la phrase est-elle interrogative. Ces impressions, ces pressentiments, prédisposent à la foi et y contribuent. La foi de Chateaubriand est toujours plus sentimentale que raisonneuse.

(3) Cette subite indifférence des vivants pour celui qui vient à peine de mourir désole l'âme déjà triste de René. Il sent plus que jamais que chaque homme est isolé dans le monde. Cf. V. Hugo :

> Les morts durent bien peu : laissons-les sous la pierre !
> Hélas, dans le cercueil ils tombent en poussière
> Moins vite qu'en nos cœurs.
>
> (*Feuilles d'Automne*, VI. *A un voyageur*.)

Comparez aussi tout le recueil de Sully-Prudhomme intitulé : *Solitudes*.

« Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse.

« Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portais souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

« Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri ; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums (1).

« Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie au caprice du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes, qui ayant vécu loin du monde avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient-ils pas mon cœur !

« Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins ; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter ; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

« Cependant, plein d'ardeur (2), je m'élançai seul sur cet ora-

(1) Comparez avec le chapitre du *G. d. C.* intitulé du *Vague des passions* (p. 77). Cette poésie de la vie monastique analysée ici rattache *René* au *G. d. C.* Ce thème sera repris :

> Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
> C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer
>
> (MUSSET, *Rolla*.)

(2) Ici commence une seconde partie : les *Voyages de René*. Il cherche dans toute l'Europe la paix du cœur, mais sa mélancolie est incurable elle ne tient pas aux circonstances, mais à l'âme même de René.

geux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus : je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce (1), pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre (2) et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais (3) !

« Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée (4).

« Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre les deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

« Mais je me lassai de fouiller dans les cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle (5).

« Je voulus voir si les races vivantes (6) m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité (7), en

(1) Chateaubriand n'a pas encore visité ces pays au moment où il écrit ceci. René est autre chose qu'un portrait de Chateaubriand : c'est le modèle achevé de la mélancolie : il doit épuiser tout ce qui peut consoler, et rester inconsolable malgré tout.

(2) *Poudre*. Lex.

(3) Souvenir de Juvénal :

> ... *Saxis cinerum custodibus, ad quæ*
> *Discutienda valent sterilis mala robora fici* (sat. X).

(Ces pierres des tombeaux que la faible tige d'un figuier sauvage suffit à briser).

(4) D'habitude, une comparaison fait comprendre une idée abstraite au moyen d'une image. Ici, c'est le contraire, c'est la tristesse de René qui donne un sens à l'image ; René rapporte tout à lui.

(5) D'autres peuvent se laisser enthousiasmer par la beauté des souvenirs historiques ; René ne voit dans l'histoire que ce qui peut le désespérer.

(6) Nouvelle expérience de René. Après les villes mortes, cette âme en peine cherche la guérison dans les pays où la vie est la plus active. Là non plus il ne trouvera pas.

(7) C'est Londres, où Chateaubriand a été. Les noms de « Rome », de la « Grèce » lui ont paru en harmonie avec le lyrisme de son style. Mais il n'a pas cru qu'il en serait de même pour *Londres*, *White-Hall*, *Charles II*, qu'il cite en note sans les faire entrer dans son texte.

passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice. Je fus frappé du silence de ces lieux ; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie (1) et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée (2)...

« Cependant qu'avais-je appris jusque alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

[René va essayer maintenant de s'intéresser aux grands spectacles de la nature : il gravit l'Etna, et, sur ces hauteurs d'où il n'aperçoit plus les hommes, il ressent encore plus vivement le néant de la vie. Il rentre à Paris aussi désespéré qu'au départ. L'absence de sa sœur qu'il comptait y rencontrer augmente encore sa tristesse. Jamais il n'a été aussi seul :]

« Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

« Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes !

« Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes

(1) Tout lui sert à entretenir la blessure qu'il voudrait guérir.
(2) Expression tirée du Psaume 103, *v.* 7 : *Emitte spiritum tuum et creabuntur ; et renovabis faciem terræ.* Chateaubriand emprunte souvent aux textes liturgiques.

venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux (1) sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent (2), de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

« Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles (3). Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas (4) ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

« Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas (5), mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me

(1) Nul, sauf René. Il a compris, à la mort de son père, l'immortalité de l'âme ; le son des cloches l'enchante ; mais il n'a pas cette foi solide qui, seule, peut consoler.

(2) Expression imitée du Psaume CX (vulg. 109) : « *de torrente in via bibet*... il boit au torrent sur le chemin, c'est pourquoi il relève la tête. »

(3) « Dieu dit : qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel... qu'ils soient les signes qui marquent les époques, les jours et les années. » *Genèse*, I, 15.

(4) Chaque nouvelle expérience de René se termine par un sentiment de découragement

(5) Ce mot définit exactement ce « mal du siècle », incurable, puisque la cause en est inconnue de celui qui souffre : on ne sait pas ce qu'on veut ; on sait seulement qu'on ne veut pas ce qu'on a ; de là, la rêverie, l'inaction.

voilà soudain (1) résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

« J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde...

« L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans le mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes (2) ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

« Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de choses à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta mi-
« gration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la
« mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions
« inconnues (3) que ton cœur demande. »

(1) *Soudain*, et plus loin *précipitamment*. Cette impatience fébrile est encore un caractère de la maladie de René.

(2) Souvenir d'Ossian..
L'écrivain anglais Macpherson publie en 1760 : *Fragments de poésies anciennes recueillies dans les montagnes d'Ecosse*. Ce sont des pastiches ; l'auteur attribue ces poésies à Ossian, barde écossais du troisième siècle. La traduction française de Letourneur (1777) fut lue par tout le monde.

(3) Ici encore, Chateaubriand prélude aux plus célèbres développements de la poésie du dix-neuvième siècle :

Que ne puis-je...
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !...
(LAMARTINE, *Premières Méditations ; l'Isolement*.)

« Levez-vous vite, orages désirés (1) qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

« La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes.

[Il ne reste plus à René que de se suicider. Sa sœur Amélie à laquelle il écrit alors devine son projet à la lecture de cette lettre. Elle le rejoint en hâte et lui fait promettre d'y renoncer. Mais elle-même, au bout de quelque temps, le quitte soudain, lui laissant une lettre où elle lui annonce qu'elle va entrer au couvent. Ce monastère est au bord de la mer, sans doute en Bretagne. René va rejoindre sa sœur pour l'arracher à sa résolution. Auparavant, il va visiter le manoir familial :]

« Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousses ; le violier (2) jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Eh bien ! allez-vous « faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques jours? « Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la « reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !

« Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait

(1) Ces orages ne sont autre chose que la mort. De même Lamartine :

Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons! (*Ibid*).

(2) *Violier*. Lex.

entre les volets fermés ; je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde (1), celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient détendues (2), et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui : il n'en est pas ainsi des enfants des hommes!

[Lorsque René retrouve Amélie, il est trop tard pour la dissuader. Elle est prête à prononcer ses vœux, et demande à René de lui servir de père pour l'accompagner à l'autel. Il assiste, désolé, à cette cérémonie et prend la résolution de passer en Amérique. Amélie mourut en soignant une de ses compagnes atteinte d'une maladie contagieuse, et René aborda sur le nouveau continent. La morale de ce récit est donnée par le Père Souël et par Chactas. La maladie de René, c'est l'orgueil : l'un avec sévérité, l'autre avec indulgence, aboutissent à la même conclusion :]

Chactas pressait René dans ses bras ; le vieillard pleurait. « Mon enfant, dit-il à son fils, je voudrais que le père Aubry fût ici ; il tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix qui, en les calmant, ne semblait cependant point étrangère aux tempêtes : c'était la lune dans une nuit orageuse : les nuages errants ne peuvent l'emporter dans leur course ; pure et inaltérable, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hélas, pour moi, tout me trouble et m'entraîne ! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite, dans cette histoire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, monsieur, un homme supérieur parce qu'on

(1) Ici encore René et Chateaubriand diffèrent. Celui-ci perdit sa mère en 1798; il avait trente ans.

(2) *Détendues.* Lex.

aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin. Étendez un peu plus votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez sont de purs néants.....

« Que faites-vous seul au fond des forêts où vous consumez vos jours, négligeant tous vos devoirs ? Des saints, me direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts. Ils y étaient avec leurs larmes, et employaient à éteindre leurs passions le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. Jeune présomptueux qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même ! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire; et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant d'Atala, il nous parle sévèrement ; il corrige et le vieillard et le jeune homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces à cette vie extraordinaire qui n'est pleine que de soucis; il n'y a de bonheur que dans les voies communes.

« Un jour le Meschacebé, encore assez près de sa source, se lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demande des neiges aux montagnes, des eaux aux torrents, des pluies aux tempêtes, il franchit ses rives, et désole ses bords charmants. L'orgueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance ; mais, voyant que tout devenait désert sur son passage; qu'il coulait, abandonné dans la solitude; que ses eaux étaient toujours troublées, il regretta l'humble lit que lui avait creusé la nature, les oiseaux, les fleurs, les arbres et les ruisseaux, jadis modestes compagnons de son paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *Flammant* (1) qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçait un orage pour le milieu du jour.

(1) *Flammant*. Orthographe étymologique : oiseau couleur de *flamme*.

CHAPITRE

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME AUX MARTYRS

1803-1809

Voyage en Italie. — Bonaparte avait reconnu dans l'auteur du *Génie du Christianisme* un écrivain qui pourrait aider à son œuvre de reconstruction sociale. Il chercha donc à se l'attacher, et, en 1803, il le nomma premier secrétaire d'ambassade à Rome. C'était en été ; Chateaubriand passa par Lyon, Chambéry, le Mont-Cenis, Milan, la Toscane. Il arrivait à Rome le 27 juin au soir. Le vendredi 4 novembre, il perdit Mme de Beaumont qui, déjà malade, avait voulu l'accompagner. Il visita ensuite Naples et les environs (31 décembre 1803 à 11 janvier 1804). Il avait rédigé ses impressions de voyage sous différentes formes : trois lettres à Joubert ; des notes prises en cours de route, et la célèbre *Lettre à Fontanes sur la campagne romaine,* écrite le 10 janvier 1804. Les lettres à Joubert et la plus grande partie des notes ne parurent pour la première fois que dans l'édition de 1826. Au contraire, celle qui est adressée à Fontanes fut aussitôt communiquée au public. Elle est au nombre des plus belles pages descriptives et poétiques de Chateaubriand.

A M. DE FONTANES

Rome, le 10 janvier 1804.

Je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais au hasard et sans suite tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous disais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous peindre les *dehors* de Rome, ses campagnes et ses ruines.

Vous avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le

bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo haec subito in die una : sterilitas et viduitas* (1). Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux ; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent dans une grande plaine j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné comme par la fièvre (2), garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus (3) ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron* (4) que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ces royau-

(1) « Deux choses te viendront à la fois en un seul jour, stérilité et veuvage. » Isaïe.

(2) La fièvre des marais Pontins, la *Malaria*.

(3) Cincinnatus, dictateur de Rome, l'an 460 avant Jésus-Christ. On le trouva à sa charrue quand on alla le chercher pour commander les armées.

(4) Le véritable tombeau de Néron était à la porte du *Peuple*, dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de *Santa Maria del Popolo* (Note de Chateaubriand).

mes vides, *inania regna* (1), et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *Quasi aspectus splendoris* (2). La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent ; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob (3).

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines ? Vous vous tromperiez beaucoup ; elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

> Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virum (4).

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront ; si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vignes ne vous donnerait pas d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où

(1) *Enéide*, VI, 269.
(2) « C'était comme une vision de splendeur. » Ezéchiel.
(3) Saturne, père des dieux, représente le paganisme. Le patriarche Jacob représente ceux qui croient au Dieu de la Bible et de l'Évangile.
(4) « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands hommes ! » VIRGILE, *Géorgiques*, II, 173.

l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain (1) cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? Eh bien, c'est la lumière de Rome !

Je ne me lassais point de voir à la *villa* Borghèse (2) le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius (3) et sur les pins de la *villa* Pamphili, plantés par Le Nôtre (4). J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette et purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que ses teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques ; les bergers n'y sont plus, *Dulcia linquimus arva* (5) ! mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne* (6), des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi sauvages qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Évandre (7).....

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée (8), sur la marche d'un des autels consa-

(1) Claude Gellée (1600-1682), né près de Toul, et surnommé pour cette cause le *Lorrain*, vécut longtemps à Rome Ses paysages sont remarquables par la beauté de la lumière. Plusieurs sont au Musée du Louvre.

(2) Une des plus célèbres *villas* de Rome, appartenant à la famille Borghèse où Chateaubriand était alors reçu.

(3) Le Monte Mario où se trouve une villa ayant appartenu à Mario Mellini, sous Sixte-Quint.

(4) Le Nôtre (1613-1700) traça le plan des jardins de Versailles, Saint-Cloud, Meudon, Marly, etc., et de ceux des Tuileries.

(5). VIRGILE, *Egl.*, I, 3.

(6) VIRGILE, *Géorg.*, II, 147. Le Clytumne est un fleuve de l'Ombrie.

(7) *Evandre*, prince arcadien qui fonda, dit la légende, une colonie en Italie. Voir le huitième chant de l'*Enéide*.

(8) Colisée, ou plus exactement, *Amphithéâtre Flavien*. Commencé par Vespasien (75 après J.-C.) et terminé en deux ans et neuf mois. On l'appela : *Colosseum* (Colisée) à cause de ses proportions colossales; 12.000 Juifs captifs y travaillèrent. Beaucoup de martyrs y versèrent

crés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem (1). Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se produisent à chaque pas soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi les herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu : l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu ; j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans

leur sang. Au dix-septième siècle, le pape Benoit XIV, fit élever une croix au centre de l'amphithéâtre, et, autour de l'arène, quatorze autels formant un *Chemin de Croix*. Du temps de Chateaubriand, on y prêchait encore, et de nombreuses confréries y venaient en procession.

(1) Titus, qui acheva le Colisée, détruisit Jérusalem, dont la ruine est prédite dans les prophètes bibliques et dans l'Evangile. (Saint Mathieu, XXIV ; saint Marc, XIII ; saint Luc, XXI.)

toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant : l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris. Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre* (1), c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendres du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompeïa ; c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière* (2).

Rupture avec Bonaparte. — En 1804, ayant été nommé ministre de France dans le canton du Valais, poste fort envié, Chateaubriand passa par Paris. Là, le 21 mars, vers 11 heures du matin, se trouvant rue de Rivoli, il entendit un homme et une femme qui criaient au public le jugement de la commission militaire spéciale convoquée à Vincennes. Ce jugement, rendu par ordre du Premier Consul, condamnait à mort le duc d'Enghien, prince du sang, accusé faussement de conspirer contre la France. L'éxécution, qui suivit aussitôt, a été un des actes de Bonaparte que l'opinion a jugés le plus sévèrement. Chateaubriand donna, sans perdre un instant, sa démission. De ce jour, il devint l'irréconciliable ennemi du Premier Consul qui, deux mois après, se faisait proclamer Empereur. Il se consacra entièrement aux lettres et à l'opposition royaliste.

Voyage au Mont-Blanc. — En 1805, pour se distraire de son inaction forcée, il s'en fut visiter le Mont-Blanc, et publia en 1806 le récit de cette excursion. Il n'est pas fort enthousiaste des montagnes dont Rousseau avait, le premier, révélé en France la poésie (*Nouvelle Héloïse*, I, 23).

(1) Expression du poète lyrique grec Pindare.
(2) Job, VII, 21.

EXTRAITS DU VOYAGE AU MONT-BLANC (1806)

Parlons maintenant des montagnes en général.

Il y a deux manières de les voir : avec les nuages, ou sans les nuages.

Avec les nuages, la scène est plus animée ; mais alors elle est obscure, et souvent d'une telle confusion, qu'on peut à peine y distinguer quelques traits.

Les nuages drapent les rochers de mille manières. J'ai vu au-dessus de Servoz un piton (1) chauve et ridé qu'une nue traversait obliquement comme une toge ; on l'aurait pris pour la statue colossale d'un vieillard romain. Dans un autre endroit, on apercevait la pente défrichée de la montagne ; une barrière de nuages arrêtait la vue à la naissance de cette pente, et au-dessus de cette barrière s'élevaient de noires ramifications de rochers imitant des gueules de Chimère (2), des corps de Sphinx (3), des têtes d'Anubis (4), diverses formes des monstres et des dieux de l'Égypte.

Quand les nues sont chassées par le vent, les monts semblent fuir derrière ce rideau mobile : ils se cachent et se découvrent tour à tour ; tantôt un bouquet de verdure se montre subitement à l'ouverture d'un nuage, comme une île suspendue dans le ciel ; tantôt un rocher se dévoile avec lenteur, et perce peu à peu la vapeur profonde comme un fantôme. Le voyageur, attristé, n'entend que le bourdonnement du vent dans les pins, le bruit des torrents qui tombent dans les glaciers, par intervalles la chute de l'avalanche, et quelquefois le sifflement de la marmotte effrayée qui a vu l'épervier dans la nue.

Lorsque le ciel est sans nuages, et que l'amphithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé : les sommets des montagnes, dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil que n'ont point les objets de la plaine. Ces cimes anguleuses, sous le dôme transparent du ciel, ressemblent à de superbes morceaux d'histoire naturelle, à de beaux arbres de coraux, à des girandoles (5) de stalactite (6),

(1) *Piton.* Lex.
(2) Monstre mythologique ayant une tête de lion, une queue de dragon, un corps de chèvre.
(3) La statue colossale du Sphinx, située à l'est de la deuxième pyramide de Ghizeh a un corps de lionne. Il en était de même du sphinx dont OEdipe, dans la mythologie grecque, délivra les Thébains.
(4) *Anubis.* Dieu égyptien à tête de chien.
(5) *Girandoles.* Lex.
(6) *Stalactite.* Lex.

renfermés sous un globe du cristal le plus pur. Le montagnard cherche dans ses découpures élégantes l'image des objets qui lui sont familiers : de là ces roches nommées les *Mulets*, les *Charmoz*, ou les *Chamois ;* de là ces appellations empruntées de la religion, les *sommets des Croix*, le *rocher du Reposoir*, le *glacier des Pèlerins ;* dénominations naïves qui prouvent que si l'homme est sans cesse occupé de l'idée de ses besoins, il aime à placer partout le souvenir de ses consolations.....

Mais, pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai que comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter, ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur, là où on manque d'air et d'espace ; or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes.

On attribue aux paysages des montagnes la sublimité : celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur, très réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art : pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective ; autrement, les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique (1) est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur : chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouny ? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang ; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir ; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

Voyage en Terre Sainte.— Ce fut alors que Chateaubriand conçut le projet d'écrire une épopée en prose sur les premiers temps du christianisme, et, dans cette intention, il s'en fut visiter la Terre Sainte. Parti le 13 juillet 1806, il était de retour

(1) L'espace où s'étend la vue.

en juin 1807. De là sont sortis deux ouvrages : *les Martyrs*, publiés en 1809, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié en 1811. Chateaubriand fit donc paraître d'abord le poème, ensuite le voyage : ainsi un peintre ne fait connaître ses études préparatoires qu'après avoir frappé l'imagination du public par le tableau auquel elles étaient destinées.

L'article du Mercure contre Napoléon. — En 1807, M. de Laborde publia un *Voyage en Espagne*. Chateaubriand en rendit compte dans *le Mercure de France*, et introduisit dans son article une violente invective contre l'Empereur, dont il était désormais l'ennemi. Nous donnons ici ce passage célèbre qui ne fit qu'accentuer la haine entre ces deux hommes : « Chateaubriand me prend-il pour un imbécile ? disait Napoléon ; je le ferai sabrer sur les marches de mon palais. »

Article publié par Chateaubriand *dans le* Mercure de France *à propos du « Voyage en Espagne » de M. de Laborde.*

1807

(EXTRAIT)

Il y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines époques de la société ; ainsi, la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire à leur vieillesse. La simplicité des mœurs pastorales ou la grandeur des mœurs héroïques veulent être chantées sur la lyre d'Homère ; la raison et la corruption des nations civilisées demandent le pinceau de Thucydide (1). Cependant la Muse a souvent retracé les crimes des hommes ; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes mêmes en paraissent embellis ; l'historien seul peut les peindre sans en affaiblir l'horreur.

Lorsque, dans le silence de l'abjection l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur (2) ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'histo-

(1) Historien grec (471-395 av. J.-C.), auteur d'une *Histoire de la guerre du Péloponèse.*
(2) *Délateur.* Lex.

rien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite (1) est déjà né dans l'empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus (2), et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales ;* bientôt il ne fera voir dans son tyran déifié que l'histrion, l'incendiaire et le parricide (3) ; semblable à ces premiers chrétiens d'Égypte qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans les temples de l'idolâtrie, saisissaient au fond d'un sanctuaire ténébreux la divinité que le crime offrait à l'encens de la peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un dieu, quelque monstre horrible.

Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux. Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide ; il faut être préparé à tous les malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie.

Toutefois, il est des parties dans l'histoire qui ne demandent pas le même courage dans l'historien. Les *Voyages*, par exemple, qui tiennent à la fois de la poésie et de l'histoire, comme celui que nous annonçons, peuvent être écrits sans péril. Et néanmoins les ruines et les tombeaux révèlent souvent des vérités qu'on n'apprendrait point ailleurs ; car la face des lieux ne change pas comme le visage des hommes : *Non ut hominum vultus ita locorum facies mutantur* (4).

(1) Historien latin (54-130 ap. J.-C.), a raconté dans les *Histoires* les règnes des empereurs depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien, et dans les *Annales*, les événements compris entre la mort d'Auguste et celle de Néron.

(2) Illustre général, victime de la jalousie que ses succès militaires et son intégrité inspirèrent à l'empereur Tibère. Tout le monde comprit que ces mots *abjection*, *chaîne de l'esclave*, *tyran*, etc... définissaient, par allusion, Napoléon et son régime.

(3) Néron se faisait entendre au théâtre, comme un acteur, ou *histrion;* il passe pour être l'auteur de l'incendie qui détruisit Rome sous son règne ; il fit tuer sa mère Agrippine. (Tacite, *Annales*, XIV et XV.)

(4) Tacite, *Annales*, XIV, 10. Quand Néron eut fait tuer sa mère, ses courtisans lui firent bon visage ; mais le rivage où s'était accompli l'assassinat était, pour le meurtrier, un perpétuel reproche. Ainsi, même pour le voyageur qui n'est pas historien, l'aspect des lieux et les monuments rappellent invinciblement les souvenirs tragiques de l'histoire.

CHAPITRE VI

LES MARTYRS

1809

Rédaction des Martyrs. — Avant de partir pour la Terre Sainte, Chateaubriand avait déjà arrêté le plan de l'ouvrage ; la plupart des livres en étaient ébauchés ; mais, en artiste de conscience, il voulut aller chercher des images exactes des pays qu'il avait à décrire. Il visita donc la Grèce, l'Archipel, Constantinople, la Palestine, Jérusalem, l'Égypte, la Tunisie. (Voir plus loin : *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

Revenu en France, il acheta, près de Paris, entre Sceaux et Chatenay, une maison de jardinier cachée parmi des collines couvertes de bois ; retiré avec sa femme dans cette solitude (1), il travailla deux ans pour achever *les Martyrs* qui parurent en mars 1809.

Les sources. — Pour écrire cette épopée en prose, il a consulté toute une bibliothèque de textes. Outre ceux qu'il avait dépouillés pour l'*Essai* et pour *le Génie* (voir les notices), il faut citer tout ce qui concerne les Gaulois, leurs mœurs, lois, coutumes et costumes, et ce qui a rapport à la géographie de la Gaule. Pour la première fois ces matériaux publiés en grande partie par les Bénédictins, mis à profit partiellement par Montesquieu, Fleury, le président Hénault, mais négligés par Voltaire, servaient à une vivante et exacte reconstitution du passé. Chateaubriand a lu Constantin Porphyrogénète, Eumène, Anne Comnène, Saxo Grammaticus, Grégoire de Tours, les *Actes des martyrs*, Salvien, Isidore de Séville, Jornandès ; il a fouillé les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Montfaucon, Mézeray, Pelloutier, dom Bouquet, du Cange, Danville, Pigagnol de la Force, Félibien, Saint-Foix, etc. Il a lu l'*Edda;* il s'est initié à la littérature runique dans Oläus Vormsius ; il a consulté les historiens : Mézeray, Fleury, Tillemont, Crévier, etc. Voyages, recherches bibliographiques, travail du style, il a consacré à tous ces préparatifs d'une grande œuvre une conscience et un zèle qui serviront d'exemple à tous les écrivains qui, un peu plus tard, renouvelleront l'étude de l'histoire : Thierry, Guizot, Michelet. De plus, il s'entoura de conseillers sévères et savants : Fontanes, son habituel confident ; Bertin, directeur du *Journal de l'Empire* (*Journal des Débats*), Boissonnade l'helléniste, le géographe

(1) Elle s'appelait : *la Vallée-aux-Loups* (voir l'extrait des *Mémoires d'outre-tombe* portant ce titre, p. 365).

Malte-Brun. Toujours docile aux critiques, il reprenait sans cesse son œuvre. « Cent et cent fois, dit-il, j'avais fait, défait, refait la même page. » Jamais il n'avait poussé plus loin le scrupule du style.

Les Martyrs et le Génie du Christianisme. — Mais la véritable source des *Martyrs* est *le Génie du Christianisme*. Ils en sortent directement. En effet, dans le quatrième livre de la seconde partie (voir plus haut ce passage), il avait essayé d'établir que la mythologie rapetisse la nature, que les divinités du paganisme ne sont pas poétiquement supérieures aux « divinités chrétiennes », enfin, qu'une épopée chrétienne était possible, malgré Boileau et la tradition classique. Après avoir donné la théorie, il voulut fournir la preuve.

Le sujet. Les caractères. — Le sujet était habilement conçu. Eudore, jeune chrétien, aime Cymodocée, Grecque et païenne, mais ne consent à l'épouser que convertie. Cymodocée résume en elle ce que la poésie du paganisme a de plus gracieux ; Eudore représente ce que le christianisme a de plus touchant et de plus héroïque. C'est surtout en Grèce et à Rome que se passe l'intrigue ; mais Eudore a été soldat en Gaule ; il a visité l'Egypte et la Thébaïde ; Cymodocée est obligée de se réfugier à Jérusalem : ainsi la peinture des pays de l'antiquité classique est comme encadrée par celle de la Judée où est née la religion qui renouvellera l'univers païen, et par le tableau de cette Gaule destinée à devenir la terre chrétienne par excellence.

Quant aux caractères, celui de Cymodocée est plein de charme, de tendresse, de pureté, d'héroïsme. Celui d'Eudore est d'un grand intérêt : en lui se disputent la philosophie des païens et la religion des martyrs ; ainsi en fut-il, à cette époque, pour saint Augustin avant sa conversion, et pour bien d'autres. Mais qui pouvait mieux comprendre cette lutte, que Chateaubriand et ses contemporains ? Partagés entre le philosophisme du dix-huitième siècle et les aspirations religieuses du siècle nouveau, ils avaient senti ce combat en eux-mêmes, et Eudore représente non seulement un Romain du troisième siècle, mais un Français du commencement du dix-neuvième. Les autres caractères sont épisodiques, même celui de Démodocus, le vieux prêtre des Muses qui rappelle Chactas à certains égards, de même qu'Eudore n'est pas sans quelque ressemblance avec René. Il faut cependant accorder une place à part à Velléda, la jeune druidesse bretonne, dont le charme mystérieux et troublant passionna les premiers lecteurs de l'ouvrage : son nom et les livres qui lui sont consacrés devinrent aussitôt célèbres.

Le merveilleux chrétien. — Cette aventure d'amour terminée par le martyre, à l'époque la plus solennelle de l'histoire, était un sujet on ne peut mieux choisi pour un *roman* historique. Mais Chateaubriand voulait en faire un *poème*. Il fallait pour cela y introduire le merveilleux, et même le merveilleux chrétien, proscrit par Boileau. De là les peintures du Paradis, du Purgatoire, de l'Enfer. C'était même, aux yeux de

l'auteur, la partie la plus importante, puisqu'il devait ainsi justifier la thèse du *Génie* sur l'épopée. Il y échoue complètement. Rien de plus médiocre, ni de plus ennuyeux que ces descriptions laborieuses de l'autre monde, mosaïque de textes théologiques, que ni le travail ni le talent de l'auteur n'ont pu rendre intéressante. C'est la partie manquée des *Martyrs*. Chateaubriand en convient de bonne grâce, et s'en explique ainsi dans les *Mémoires d'outre-tombe :* « Le défaut des *Martyrs* tient au merveilleux *direct* que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé. Effrayé de mon innovation, il m'avait paru impossible de me passer d'un *Enfer* et d'un *Ciel*. Les bons et les mauvais anges suffisaient cependant à la conduite de l'action, sans la livrer à des machines usées. »

Anachronismes. — Comme tous les écrivains faisant œuvre d'imagination, Chateaubriand s'est permis quelques libertés avec l'histoire. Voici comment il s'en explique dans la préface de 1826 :

Je viens aux anachronismes. Les plus grands hommes que l'Église ait produits ont presque tous paru entre la fin du troisième siècle et le commencement du quatrième. Pour faire passer ces illustres personnages sous les yeux du lecteur, j'ai été obligé de presser un peu les temps ; mais ces personnages, la plupart placés, ou même simplement nommés dans le récit, ne jouent point de rôles importants ; ils sont purement épisodiques, et ne tiennent presque point à l'action; ils ne sont là que pour rappeler de beaux noms et réveiller de nobles souvenirs. Je crois que les lecteurs ne seront pas fâchés de rencontrer à Rome saint Jérôme et saint Augustin, de les voir, emportés par l'ardeur de la jeunesse, tomber dans ces fautes qu'ils ont pleurées si longtemps, et qu'ils ont peintes avec tant d'éloquence. Après tout, entre la mort de Dioclétien et la naissance de saint Jérôme, il n'y a que vingt-huit ans. D'ailleurs, en faisant parler et agir saint Jérôme et saint Augustin. j'ai toujours peint fidèlement les mœurs historiques. Ces deux grands hommes parlent et agissent dans *les Martyrs* comme ils ont parlé et comme ils ont agi, peu d'années après, dans les mêmes lieux et dans des circonstances semblables.

Je ne sais si je dois rappeler ici l'anachronisme de Pharamond et de ses fils. On voit, par Sidoine Apollinaire, par Grégoire de Tours, par l'*Epitome de l'histoire des Francs*, attribué à Frédégaire, par les *Antiquités* de Montfaucon, qu'il y a eu plusieurs Pharamond, plusieurs Clodion, plusieurs Mérovée. Les rois francs dont j'ai parlé ne seront donc pas, si l'on veut, ceux que nous connaissons sous ces noms, mais d'autres rois, leurs ancêtres.

J'ai placé la scène à Rome, et non pas à Nicomédie, séjour habituel de Dioclétien. Un lecteur moderne ne se représente guère un empereur romain autre part qu'à Rome. Il y a des choses que l'imagination ne peut séparer. Racine a observé avec raison dans la préface d'*Andromaque*, qu'on ne saurait donner un fils étranger à la veuve d'Hector. Au reste, l'exemple de Virgile, de Fénelon et de Voltaire, me servira d'excuse et d'autorité auprès de ceux qui blâmeraient ces anachronismes.

Le style. — Malhabile à manier la langue des vers, Chateaubriand, bien qu'il voulût écrire vraiment une épopée, eut recours à la prose, cette prose cadencée, harmonieuse, poétique, qui lui avait réussi dans *Atala*, dans *René* et dans plus d'une page du *Génie*. Si l'on excepte les passages inspirés par la théorie du *merveilleux chrétien*, et certaines formules pseudo-classiques, rappelant, comme dans les précédents ouvrages, le style *empire*, tout, dans *les Martyrs*, est remarquable de couleur, de vérité historique, de poésie, de sentiment. Les qualités de style propres à Chateaubriand : harmonie, majesté, pittoresque, grâce, y atteignent leur perfection ; l'emphase et la déclamation, sans en être absentes, y sont moins sensibles que dans les œuvres antérieures : c'est, en somme, un beau modèle de prose française

Succès de l'ouvrage. — *Les Martyrs* furent attaqués d'abord pour raison politique : « Les allusions (à l'Empire) étaient si frappantes dans le portrait de Galérius et dans la peinture de la cour de Dioclétien, qu'elles ne pouvaient échapper à la police impériale. » (*Préf.* de 1826). Au *Journal de l'Empire*, le critique Hoffmann mena l'assaut dans un article plutôt injuste. Il fit grâce cependant à la bataille des Francs, à l'épisode de Velléda, au caractère de Cymodocée. La vérité historique de l'œuvre fut contestée dans *le Bulletin de Lyon*, et défendue dans *le Publiciste* par Guizot, qui préludait ainsi à ses travaux futurs. Ces articles, qu'il écrivit en collaboration avec sa femme (Pauline de Meulan) se trouvent au tome II de ses *Mélanges de critique littéraire et de morale*. Fontanes soutint le courage de Chateaubriand fort ému de ces attaques. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit la pièce de vers intitulée : *A M. de Chateaubriand*, et où il représente le Tasse consolé au milieu de ses persécutions par l'ombre de Virgile. En voici les dernières strophes :

Chateaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler.
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut t'égaler.

Contre toi, du peuple critique
Que peut l'injuste opinion ?
Tu retrouvas la Muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solim (1) et d'Ilion.

Du grand peintre de l'*Odyssée*
Tous les trésors te sont ouverts,
Et dans ta prose cadencée
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

(1) *Solim* et, au dernier vers, *Sion* désignent Jérusalem, c'est-à-dire la poésie de la Bible et de l'Evangile.

Aux regrets d'Eudore coupable
Je trouve un charme différent,
Et tu joins, dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

En 1811, Malte-Brun, à propos de la troisième édition des *Martyrs*, prit la défense de cette épopée dans le journal même où elle avait été le plus vivement attaquée, c'est-à-dire dans *le Journal de l'Empire* (n[os] des 4, 13 mars et 1[er] avril). Enfin, pour achever de connaître l'opinion des contemporains de Chateaubriand, on pourra lire l'article de Dussault publié dans l'édition Ladvocat, et ce que dit Boissonnade (qui avait relu les épreuves des *Martyrs*) dans : *Critique littéraire sous le premier Empire* (Paris, Didier, 1863, in-8).

Éditions. — La première parut sous ce titre : *les Martyrs ou le Triomphe de la Religion chrétienne, par F.-A. de Chateaubriand. Paris*, *Le Normant*, *imprimeur-libraire*, 1809. Elle fut mise en vente au mois de mars. Elle contenait une préface (dont un extrait est donné plus loin), et un *errata* à la fin du second volume (2 vol. in-8 de XXIV-414 et 403 p.). Une autre édition, dont le texte est conforme à celui de la précédente, fut donnée à Londres (pour B. Dulau et C[ie], Soho-Square, 1809, 3 vol. in-8).

Telle est l'édition princeps. Une seconde édition la suivit presque aussitôt sans apporter aucun changement. L'année suivante, il en parut une troisième, qui fut reproduite dans toutes les suivantes ; elle est *précédée d'un Examen*, *avec des Remarques sur chaque livre et des fragments du Voyage de l'auteur en Grèce et à Jérusalem. Paris*, *Le Normant*, *imprimeur-libraire. Lyon*, *Ballanche père et fils*, *libraires*, 1810 (3 vol. in-8 de XXI-404, 380 et 427 p.). Le texte des éditions précédentes est modifié en plusieurs endroits, mais désormais il ne variera plus : c'est la rédaction définitive.

Influence des « Martyrs ». — *Les Martyrs* contribuèrent à faire mieux connaître l'Italie et la Grèce. Ils révélèrent la Gaule du troisième siècle et suscitèrent l'école historique du dix-neuvième.

La Grèce et l'Italie n'étaient pas inconnues avant Chateaubriand : le marquis de Vaudières, Cochin et Soufflot avaient accompli une mission artistique à Florence et Venise de 1749 à 1751 ; Leroy avait publié, quatre ans après son voyage en Grèce, c'est à dire en 1758, ses *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce ;* les fouilles d'Herculanum et de Pompéi avaient révélé (1748-1770) la vie intime des anciens dans une ville gréco-romaine ; Caylus avait donné de 1752 à 1757 son recueil d'*Antiquités*, et écrit, à l'usage des jeunes artistes, ses : *Tableaux tirés d'Homère et de Virgile ;* enfin le *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier avait paru en 1776 ; mais ces ouvrages n'atteignaient pas le grand public. Les œuvres de Chénier n'étant pas encore publiées, on

s'en tenait aux tableaux conventionnels du *Télémaque*, aux descriptions de l'*Anacharsis; les Martyrs* étaient la première œuvre célèbre et populaire (car tout le monde la lut), où la terre classique fut représentée d'après nature et par un écrivain qui méritait, plus que tout autre alors, le nom de peintre. Ce fut une révélation, Chateaubriand contribua non moins que Chénier à susciter ce renouveau de la Grèce antique dont on trouvera tant de preuves dans Vigny, Hugo, Musset, Gautier, Nerval et bien d'autres.

Mais surtout il évoqua la vieille Gaule avec tant de puissance que l'histoire de France devint une passion : « L'impression que fit sur moi le chant de guerre des Francks, dit Augustin Thierry (il avait quatorze ans quand parurent *les Martyrs*), eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé: Pharamond ! Pharamond ! Nous avons combattu avec l'épée !... Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation. » (*Récits des temps mérovingiens*, préface.) Quant à Guizot, il avait vingt-deux ans, et on vient de voir qu'il prit la défense de Chateaubriand contre ceux qui l'attaquaient. Ainsi l'école historique du dix-neuvième siècle naissait, pour ainsi dire, de ce poème où la recherche érudite ne tenait pas moins de place, nous l'avons vu, que l'imagination.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE ÉDITION

J'ai avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le *merveilleux* (1) de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie (2). Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple.

Pour rendre le lecteur juge impartial de ce grand procès littéraire, il m'a semblé qu'il fallait chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes ; un sujet où le langage de la Genèse pût se faire entendre auprès de celui de l'*Odyssée;* où le *Jupiter* d'Homère vînt se placer à côté

(1) *Merveilleux.* Lex.
(2) *Génie*, liv. IV, chap. I. Voir plus haut ce chapitre, p. 79.

du *Jehovah* de Milton, sans blesser la piété, le goût et la vraisemblance des mœurs.

Cette idée conçue, j'ai trouvé facilement l'époque historique de l'alliance des deux religions.

La scène s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du troisième siècle. Le christianisme n'était point encore la religion dominante de l'empire romain, mais ses autels s'élevaient auprès des autels des idoles.

Les personnages sont pris dans les deux religions : je fais d'abord connaître ces personnages; le récit montre ensuite l'état du christianisme dans le monde connu, à l'époque de l'action ; le reste de l'ouvrage développe cette action, qui se rattache par la catastrophe au massacre général des chrétiens.

Je me suis peut-être laissé éblouir par le sujet : il m'a semblé fécond. On voit en effet, au premier coup d'œil, qu'il met à ma disposition l'antiquité profane et sacrée. En outre, j'ai trouvé moyen, par le récit et par le cours des événements, d'amener la peinture des différentes provinces de l'empire romain ; j'ai conduit le lecteur chez les Francs et les Gaulois, au berceau de nos ancêtres. La Grèce, l'Italie, la Judée, l'Égypte, Sparte, Athènes, Rome, Naples, Jérusalem, Memphis, les vallons de l'Arcadie, les déserts de la Thébaïde, sont les autres points de vue ou les perspectives du tableau.....

EXTRAITS DES « MARTYRS »

LIVRE PREMIER

[C'est au troisième siècle de l'ère chrétienne, dans la province grecque de Messénie. Cymodocée est fille de Démodocus, descendant d'Homère. Elle s'égare dans un bois, et y rencontre un jeune homme endormi :]

C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence du jour. L'air était doux comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie, brillaient de la plus tendre lumière ; une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer

sur un rivage hospitalier ; Alcyon (1) gémissait doucement sur son nid, et le vent de la nuit apportait à Cymodocée les parfums du dictame (2) et la voix lointaine de Neptune (3); assis dans la vallée, le berger contemplait la lune au milieu du brillant cortège des étoiles, et il se réjouissait dans son cœur.

La jeune prêtresse des Muses marchait en silence le long des montagnes. Ses yeux erraient avec ravissement sur ces retraites enchantées, où les anciens avaient placé le berceau de Lycurgue (4) et celui de Jupiter (5), pour enseigner que la religion et ses lois doivent marcher ensemble et n'ont qu'une même origine. Remplie d'une frayeur religieuse, chaque mouvement, chaque bruit devenait pour elle un prodige ; le vague murmure des mers était le sourd rugissement des lions de Cybèle descendue dans le bois d'Œchalie (6), et les rares gémissements du ramier étaient les sons du cor de Diane chassant sur les hauteurs du Thuria.

Elle avance, et d'aimables souvenirs, en remplaçant ses craintes, viennent occuper sa mémoire : elle se rappelle les antiques traditions de l'île fameuse où elle reçut la lumière, le Labyrinthe, dont la danse des jeunes Crétoises imitait encore les détours (7), l'ingénieux Dédale, l'imprudent Icare, Idoménée et son fils, et surtout les deux sœurs infortunées, Phèdre et Ariadne (8). Tout à coup elle s'aperçoit qu'elle a perdu le sentier de la montagne et qu'elle n'est plus suivie de sa nourrice : elle pousse un cri qui se perd dans les airs ; elle implore les dieux des forêts, les napées (8), les dryades : ils ne répondent point à sa voix, et elle croit que ces divinités absentes sont rassemblées dans les vallons du Ménale, où les Arcadiens leur offrent des sacrifices solennels. Cymodocée entendit de loin le bruit des eaux: aussitôt elle court se mettre sous la protection de la naïade jusqu'au retour de l'aurore.

Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tombait à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche, on voyait un autel dédié aux nymphes, où les voyageurs

(1) *Alcyon.* Lex.
(2) *Dictame.* Lex.
(3) C'est-à-dire la mer dont Neptune est le dieu.
(4) Législateur des Spartiates.
(5) « On sait que Jupiter fut élevé en Crète sur le mont Ida ; mais une autre tradition voulait qu'il eût été nourri sur le mont Ithome. J'ai suivi cette tradition. » (Note de Chateaubriand.)
(6) « Œchalie, en Messénie, avait été consacrée au culte des grandes déesses. » (Note de Chateaubriand.) Cybèle est la déesse de la terre.
(7) « On croit que la danse crétoise, connue sous le nom d'Ariadne, était une imitation des circuits du labyrinthe. » (Chateaubriand.)
(8) Pour tous ces noms mythologiques, voir Lex.

offraient des vœux et des sacrifices (1). Cymodocée allait embrasser l'autel et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait appuyé contre un rocher. Sa tête inclinée sur sa poitrine, et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance ; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit ; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairait le visage du chasseur : tel un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion (2).

[Ce jeune homme est un Arcadien, nommé Eudore. Il reconduit Cymodocée chez Démodocus. Peu de temps après, celui-ci, accompagné de sa fille, se rend en Arcadie pour remercier Eudore.]

LIVRE II

[Démodocus et Cymodocée trouvent, présidant aux travaux de la moisson, Eudore et son père Lasthénès. Ce sont des chrétiens, et, la journée de labeur achevée, on se réunit pour réciter la prière du soir :]

Comme Lasthénès achevait de prononcer ces paroles, le soleil descendit sur les sommets du Pholoé (3), vers l'horizon éclatant d'Olympie ; l'astre agrandi parut un moment immobile, suspendu au-dessus de la montagne, comme un large bouclier d'or. Les bois de l'Alphée et du Ladon (4), les neiges lointaines du Telphusse et du Lycée, se couvrirent de roses ; les vents tombèrent, et les vallées de l'Arcadie demeurèrent dans un repos universel. Les moissonneurs quittèrent alors leur ouvrage : la famille, accompagnée des étrangers, reprit le

(1) Traduit de l'*Odyssée*, XVII, 208.
(2) Girodet avait peint en 1791 le tableau *Sommeil d'Endymion*, aujourd'hui au Musée du Louvre. Le même artiste peignit les *Funérailles d'Atala* (voir p. 47).
(3) « Par l'endroit où la scène est placée, Lasthénès avait le mont Pholoé à l'occident, un peu vers le nord ; Olympie, à l'occident vrai ; le Telphusse et le Lycée étaient derrière les spectateurs, vers l'orient et se coloraient des feux opposés du soleil. Toutes ces descriptions sont exactes ; ce ne sont point des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques. Au reste, le mont Pholoé est une haute montagne d'Arcadie, où Hercule reçut l'hospitalité chez le centaure Pholus, qui donna son nom à la montagne. Telphusse est une montagne, ou plutôt une longue chaîne de terre haute et rocailleuse où était placée une ville du même nom. » (Note de Chateaubriand.)
(4) *Alphée, Ladon*. Fleuves de Messénie.

chemin de la maison. Les maîtres et les serviteurs marchaient pêle-mêle, portant les divers instruments du labourage ; ils étaient suivis de mulets au pied sûr, chargés de bois coupé sur les hauteurs, et de bœufs traînant lentement les équipages champêtres renversés, ou les chariots tremblant sous le poids des gerbes.

En arrivant à la maison, on entendit le son d'une cloche.

« Nous allons faire la prière du soir, dit Lasthénès à Démodocus : nous permettrez-vous de vous quitter un moment, ou préférez-vous nous suivre ? »

« Me préservent les dieux de mépriser les prières, s'écria Démodocus, ces filles boiteuses (1) de Jupiter, qui peuvent seules apaiser la colère d'Até (2) ! »

On s'assemble aussitôt dans une cour entourée de granges et des étables des troupeaux. Quelques ruches d'abeilles y répandaient une agréable odeur mêlée au parfum du lait des génisses qui revenaient des pâturages. Au milieu de cette cour on voyait un puits dont les deux poteaux, couverts de lierre, étaient surmontés de deux aloès qui croissaient dans des corbeilles. Un noyer, planté par l'aïeule de Lasthénès, couvrait le puits de son ombre. Lasthénès, la tête nue et le visage tourné vers l'orient, se plaça debout sous l'arbre domestique. Les bergers et les moissonneurs se mirent à genoux sur du chaume nouveau, autour de leur maître. Le père de famille prononça à haute voix cette prière, qui fut répétée par ses enfants et par ses serviteurs :

« Seigneur, daignez visiter cette demeure (3) pendant la nuit et en écarter les vains songes. Nous allons quitter les vêtements du jour : couvrez-nous de la robe d'innocence et d'immortalité que nous avons perdue par la désobéissance de nos premiers pères (4). Lorsque nous serons endormis dans le sépulcre, ô Seigneur, faites que nos âmes reposent avec vous dans le ciel ! »

Quand cela fut fait, on entra dans la maison où se préparait le repas de l'hospitalité. Un homme et une femme parurent, portant deux grands vases d'airain pleins d'une eau échauffée par la flamme. Le serviteur lava les pieds de Démodocus (5) ;

(1) Allusion à l'*Iliade*, IX, 502-512.

(2) « *Até*, le mal ou l'injustice, était sœur des Lites ou des Prières. » (Chateaubriand.)

(3) Imité du texte liturgique : « *Visita, quæsumus, Domine, habitationem istam, et omnes insidias inimici ab ea longe repelle.* » (*Preces vespertinæ.*)

(4) « *Redde mihi, Pater æterne, et conserva in me vestem innocentiæ quam in baptismate recepi.* » (*Preces matutinæ.*)

(5) Selon l'usage de toute l'antiquité païenne et chrétienne.

la servante, ceux de la fille de Démodocus ; et après les avoir oints d'une huile de parfum d'un grand prix, elle les essuya avec un lin blanc. La fille aînée de Lasthénès, du même âge que Cymodocée, descendit dans un souterrain frais et voûté. On conservait dans ce lieu toutes sortes de choses pour la vie de l'homme. Sur des planches de chêne attachées aux parois du mur, on voyait des outres remplies d'une huile aussi douce que celle de l'Attique; des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion (1), et qui contenaient la fine fleur du froment; des vases de miel de Crète, moins blanc, mais plus parfumé que celui d'Hybla (2), et des amphores pleines d'un vin de Chio (3) devenu comme un baume par le long travail des ans. La fille de Lasthénès remplit une urne de cette liqueur bienfaisante, propre à réjouir le cœur de l'homme dans l'aimable familiarité d'un repas.

Cependant les serviteurs ne savaient s'ils devaient apprêter le festin sous la vigne ou sous le figuier, comme dans un jour de réjouissance. Ils vont consulter leur maître. Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes (4) une table d'un buis éclatant. Ils la lavent avec une éponge et la couvrent de corbeilles d'osier, pleines d'un pain sans levain, cuit sous la cendre. Ils apportent ensuite, dans des plats d'une simple argile, des racines, quelques volatiles et des poissons (5) du lac Stymphale (6), nourriture destinée à la famille; mais on servit pour les étrangers un chevreau qui avait à peine goûté l'arbousier (7) du mont Aliphère et le cytise (8) du vallon de Ménélée.

[Ensuite on prend le repas du soir. A ce moment, Cyrille, évêque de Lacédémone, vient rendre visite à Lasthénès et tous se réunissent sur les bords de l'Alphée.]

Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger (9), sur un

(1) « J'ai vu les pareilles, à Rome, dans le Musée Clémentin. » (Note de Chateaubriand.)
(2) Ancienne ville de Sicile, au sud-est de Catane, célèbre par son miel.
(3) Ile de l'Archipel.
(4) *Agapes*. Lex.
(5) « S'ils mangeaient de la chair (les chrétiens)..., c'était plutôt du poisson ou de la volaille que de la grosse viande... Plusieurs donc ne vivent que de laitages, de fruits ou de légumes. » (Fleury, *Mœurs des chrétiens*, cité en note par Chateaubriand.)
(6) Lac d'Arcadie.
(7) *Arbousier*. Lex.
(8) *Cytise*. Lex.
(9) « Cette coutume antique se retrouve dans la Bible et dans Homère. Nestor s'assied à sa porte sur une pierre polie, et les juges d'Israël vont s'asseoir devant les portes de la ville. On aperçoit quelques traces

banc de pierre qui servait de tribunal à Lasthénès lorsqu'il rendait la justice à ses serviteurs.

Ainsi qu'un simple pasteur que le sort destine à la gloire, l'Alphée (1) roulait au bas de ce verger, sous une ombre champêtre, des flots que des palmes de Pise (2) allaient bientôt couronner. Descendu du bois de Vénus et du tombeau de la nourrice d'Esculape, le Ladon serpentait dans les riantes prairies, et venait mêler son cristal pur au cours de l'Alphée. Les profondes vallées, arrosées par les deux fleuves, étaient plantées de myrtes, d'aunes et de sycomores. Un amphithéâtre de montagnes terminait le cercle entier de l'horizon. La cime de ces montagnes était couverte d'épaisses forêts peuplées d'ours, de cerfs, d'ânes sauvages et de monstrueuses tortues, dont l'écaille servait à faire des lyres. Vêtus d'une peau de sanglier, des pasteurs conduisaient parmi les roches et les pins de grands troupeaux de chèvres. Ces légers animaux étaient consacrés au dieu d'Épidaure, parce que leur toison était chargée de gomme qui s'attachait à leur barbe et à leur soie lorsqu'ils broutaient le ciste sur des hauteurs inaccessibles.

Tout était grave et riant, simple et sublime dans ce tableau. La lune décroissante paraissait au milieu du ciel, comme les lampes demi-circulaires que les premiers fidèles allumaient aux tombeaux des martyrs. La famille de Lasthénès, qui contemplait cette scène solitaire, n'était point alors occupée des vaines curiosités de la Grèce. Cyrille s'humiliait devant la puissance qui cache des sources dans le sein des rochers et dont les pas font tressaillir les montagnes comme l'agneau timide ou le bélier (3) bondissant. Il admirait cette sagesse qui s'élève comme un cèdre (4) sur le Liban, comme un plane (5) au bord des eaux.

[Cymodocée chante sur la lyre les divinités de la **mythologie.** — **Eudore** célèbre à son tour le Dieu des chrétiens].

de ces mœurs jusque chez nos aïeux, du temps de saint Louis, c'est-à-dire dans le siècle de la religion, de l'héroïsme et de la simplicité. » (Note de Chateaubriand.)

(1) « L'Alphée, qui coulait d'abord en Arcadie, parmi des vergers, passait en Elide au milieu des triomphateurs. Tout le reste de la description est appuyé par le témoignage de Pausanias, d'Aristote, de Théophraste, pour les animaux et les arbres de l'Arcadie, et par ce que j'ai vu de mes propres yeux. On sait que Mercure fit une lyre de l'écaille d'une grande tortue qu'il trouva sur le mont Chélydoré. » (Note de Chateaubriand.)

(2) Pise ou Olympie, ville célèbre par ses fêtes athlétiques. Les athlètes vainqueurs étaient couronnés de palmes et portés en triomphe.

(3) *Psaume* CXIII, 6.

(4) *Ecclésiastique.* chap. XXIV, 17.

(5) *Ciste, Plane.* Lex.

Aux branches d'un saule voisin était suspendue une lyre plus forte et plus grande que la lyre de Cymodocée : c'était un cinnor hébreu. Les cordes en étaient détendues par la rosée de la nuit. Eudore détacha l'instrument; et, après l'avoir accordé, il parut au milieu de l'assemblée, comme le jeune David, prêt à chasser par les sons de sa harpe l'esprit qui s'était emparé du roi Saül. Cymodocée alla s'asseoir auprès de Démodocus. Alors Eudore, levant les yeux vers le firmament chargé d'étoiles, entonna son noble cantique.

Il chanta la naissance du chaos, la lumière qu'une parole a faite, la terre produisant les arbres et les animaux, l'homme créé à l'image de Dieu et animé d'un souffle de vie, Ève tirée du côté d'Adam, la joie et la douleur de la femme à son premier enfantement, les holocaustes de Caïn et d'Abel, le meurtre d'un frère, et le sang de l'homme criant pour la première fois vers le ciel (1).

Passant aux jours d'Abraham, et adoucissant les sons de sa lyre, il dit le palmier, le puits, le chameau, l'onagre (2) du désert, le patriarche voyageur assis devant sa tente (3), les troupeaux de Galaad, les vallées du Liban, les sommets d'Hermon, d'Oreb et de Sinaï, les rosiers de Jéricho, les cyprès de Cadès, les palmes de l'Idumée (4), Éphraïm (5) et Sichem, Sion (6) et Solyme (7), le torrent des Cèdres (8) et les eaux sacrées du Jourdain. Il dit les juges assemblés aux portes de la ville, Booz au milieu des moissonneurs (9), Gédéon battant son blé et recevant la visite d'un ange (10), le vieux Tobie allant au-devant de son fils annoncé par le chien fidèle (11), Agar détournant la tête pour ne pas voir mourir Ismael (12). Mais avant de chanter Moïse chez les pasteurs de Madian (13), il raconta l'aventure de Joseph reconnu par ses frères, ses larmes, celles de Benjamin, Jacob présenté à Pharaon, et le patriarche porté après sa mort à la cave de Membré pour y dormir avec ses pères (14).

(1) Résumé des quatre premiers chapitres de la *Genèse*.

(2) *Onagre*. Lex.

(3) La *Genèse* (chap. XVIII, 1) représente Abraham assis aux portes de sa tente.

(4) Chateaubriand se fait un plaisir de réunir ici les noms les plus harmonieux et les plus gracieux souvenirs de la Palestine.

(5) Nom du deuxième fils de Jacob, ainsi que de la tribu qu'il avait fondée et dont la principale ville était Sichem.

(6) Une des collines qui entourent Jérusalem.

(7) Jérusalem.

(8) Le Cédron, torrent voisin de Jérusalem.

(9) Dans le livre de *Ruth*.

(10) Livre des *Juges*, VI, XI.

(11) Livre de *Tobie*.

(12) *Genèse*, XXI, 14.

(13) *Exode*, II, 15.

(14) *Genèse*, XXXVII-L.

Changeant encore le mode de sa lyre, Eudore répéta le cantique du saint roi Ézéchias (1) et celui des Israélites exilés, au bord des fleuves de Babylone (2), il fit gémir la voix de Rama (3) et soupirer le fils d'Amos (4) :

« Pleurez, portes de Jérusalem ! O Sion ! tes prêtres et tes enfants sont emmenés en esclavage ! »

Il chanta les nombreuses vanités de l'homme (5) : vanité des richesses, vanité de la science, vanité de la gloire, vanité de l'amitié, vanité de la vie, vanité de la postérité ! Il signala la fausse prospérité de l'impie, et préféra le juste mort au méchant qui lui survit. Il fit l'éloge du pauvre vertueux et de la femme forte.

« Elle a cherché la laine et le lin, elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses; elle se lève pendant la nuit pour distribuer l'ouvrage à ses domestiques, et le pain à ses servantes; elle est revêtue de beauté. Ses fils se sont levés, et ont publié qu'elle était heureuse ; son mari s'est levé, et l'a louée (6). »

« O Seigneur ! s'écria le jeune chrétien enflammé par ces images, c'est vous qui êtes le véritable souverain du ciel ; vous avez marqué son lieu à l'aurore. A votre voix le soleil s'est levé dans l'orient ; il s'est avancé comme un géant superbe ou comme l'époux radieux qui sort de la couche nuptiale (7). Vous appelez le tonnerre, et le tonnerre, tremblant, vous répond : « Me voici. » Vous abaissez la hauteur des cieux ; votre esprit vole dans les tourbillons; la terre tremble au souffle de votre colère ; les morts, épouvantés, fuient de leurs tombeaux ! O Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres ! et qu'est-ce que l'homme, pour que vous y attachiez votre cœur ? Et pourtant il est l'objet éternel de votre complaisance inépuisable ! Dieu fort, Dieu clément, Essence incréée, Ancien des jours, gloire à votre puissance, amour à votre miséricorde ! »

Ainsi chante le fils de Lasthénès. Cet hymne de Sion retentit au loin dans les antres de l'Arcadie, surpris de répéter, au lieu des sons efféminés de la flûte de Pan, les mâles accords de la harpe de David. Démodocus et sa fille étaient trop étonnés pour donner des marques de leur émotion. Les vives clartés de l'Écriture avaient comme ébloui leurs cœurs, accou-

(1) *Isaïe*, XXXVIII, 10.
(2) C'est le célèbre *Psaume* CXXXVI : *Super flumina Babylonis*.
(3) *Jérémie*, XXXI, 15.
(4) Isaïe.
(5) *Ecclésiaste*, I, 1.
(6) *Proverbes*, XXXI, 10.
(7) *Psaume* XVIII, 5, 6. — Pour la suite, voir notamment le *Psaume* CIII.

tumés à ne recevoir qu'une lumière mêlée d'ombre ; ils ne savaient quelles divinités Eudore avait célébrées, mais ils le prirent lui-même pour Apollon, et ils lui voulaient consacrer un trépied d'or que la flamme n'avait point touché. Cymodocée se souvenait surtout de l'éloge de la femme forte, et elle se promettait d'essayer ce chant sur la lyre. D'une autre part, la famille chrétienne était plongée dans les pensées les plus sérieuses ; ce qui n'était pour les étrangers qu'une poésie sublime, était pour elle de profonds mystères et d'éternelles vérités. Le silence de l'assemblée aurait duré longtemps s'il n'avait été interrompu tout à coup par les applaudissements des bergers. Le vent avait porté à ces pasteurs la voix de Cymodocée et d'Eudore : ils étaient descendus en foule de leurs montagnes pour écouter ces concerts ; ils crurent que les Muses (1) et les Sirènes avaient renouvelé au bord de l'Alphée le combat qu'elles s'étaient livré jadis, quand les filles de l'Achéloüs, vaincues par les doctes sœurs, furent contraintes de se dépouiller de leurs ailes.

LIVRE III

[Le Ciel. Dieu choisit Eudore comme la victime dont le sang doit racheter les chrétiens. Nous donnons la description du Ciel comme exemple du *merveilleux chrétien* dans *les Martyrs* :]

Des jardins délicieux s'étendent autour de la radieuse Jérusalem. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant (2) ; il arrose le céleste Éden, et roule dans ses flots l'amour pur et la sapience de Dieu. L'onde mystérieuse se partage en divers canaux qui s'enchaînent, se divisent, se rejoignent, se quittent encore, et font croître, avec la vigne immortelle (3), le lis semblable à l'épouse, et les fleurs qui parfument la couche de l'époux (4). L'arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens (5) ; un peu plus loin, l'arbre de science étend de toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables : il porte, cachés sous son feuillage d'or, les secrets de la Divinité, les

(1) « Les Sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de Calliope, défièrent les Muses à un combat de chant. Elles furent vaincues : les Muses les dépouillèrent de leurs ailes et s'en firent des couronnes. » (Note de Chateaubriand.)

(2) *Apocalypse*, XXII, I.

(3) C'est-à-dire Jésus-Christ : « Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. » (Saint Jean, XV, 1.)

(4) *Cantique des cantiques*, I, 16.

(5) *Cantique des cantiques*, IV, 6.

lois occultes de la nature, les réalités morales et intellectuelles, les immuables principes du bien et du mal. Ces connaissances qui nous enivrent font la nourriture des élus ; car dans l'empire de la souveraine sagesse le fruit de science ne donne plus la mort. Les deux grands ancêtres du genre humain (1) viennent souvent verser des larmes (telles que les justes en peuvent répandre) à l'ombre de cet arbre merveilleux.

La lumière qui éclaire ces retraites fortunées (2) se compose des roses du matin, de la flamme du midi et de la pourpre du soir; toutefois, aucun astre ne paraît sur l'horizon resplendissant (3) ; aucun soleil ne se lève, aucun soleil ne se couche dans les lieux où rien ne finit, où rien ne commence ; mais une clarté ineffable, descendant de toutes parts comme une tendre rosée entretient le jour éternel de la délectable éternité.

C'est dans les parvis de la cité sainte et dans les champs qui l'environnent que sont à la fois réunis ou partagés les chœurs des chérubins et des séraphins, des anges et des archanges, des Trônes et des Dominations (4) ; tous sont les ministres des ouvrages et des volontés de l'Éternel: à ceux-ci a été donné tout pouvoir sur le feu, l'air, la terre et l'eau ; à ceux-là appartient la direction des saisons, des vents et des tempêtes : ils font mûrir les moissons, ils élèvent la jeune fleur, ils courbent le vieil arbre vers la terre. Ce sont eux qui soupirent dans les antiques forêts, qui parlent dans les flots de la mer, et qui versent les fleuves du haut des montagnes. Les uns gardent les vingt mille chariots de guerre de Sabaoth et d'Élohé (2), les autres veillent au carquois du Seigneur, à ses foudres inévitables, à ses coursiers terribles, qui portent la peste, la guerre, la famine et la mort. Un million de ces génies ardents règlent les mouvements des astres, et se relèvent tour à tour dans ces emplois magnifiques, comme les sentinelles vigilantes d'une grande armée. Nés du souffle de Dieu, à différentes époques, ces anges n'ont pas même la vieillesse dans les générations de l'éternité : un nombre infini d'entre eux fut créé avec l'homme pour soutenir ses vertus, diriger ses passions, et le défendre contre les attaques de l'enfer.

Là sont aussi rassemblés à jamais les mortels qui ont pratiqué la vertu sur la terre : les patriarches, assis sous des palmiers d'or ; les prophètes, au front étincelant de deux rayons de lumière ; les apôtres, portant sur leur cœur les saints Évan-

(1) « Ceci est de moi, et on l'a trouvé bon. » (Note de Chateaubriand.)
(2) Comparez Virgile, *Enéide*, VI, 640.
(3) *Apocalypse*, XXI, 23.
(4) *Trônes. Dominations. Sabaoth. Elohé.* Lex.

giles ; les docteurs, tenant à la main une plume immortelle ; les solitaires, retirés dans les grottes célestes ; les martyrs, revêtus de robes éclatantes ; les vierges, couronnées de roses d'Éden ; les veuves, la tête ornée de longs voiles, et toutes ces femmes pacifiques qui, sous de simples habits de lin, se firent les consolatrices de nos pleurs et les servantes de nos misères.

Est-ce l'homme infirme et malheureux qui pourrait parler des félicités suprêmes ? Ombres fugitives et déplorables, savons-nous ce que c'est que le bonheur ? Lorsque l'âme du chrétien fidèle abandonne son corps, comme un pilote expérimenté quitte le fragile vaisseau que l'Océan engloutit, elle seule connaît la vraie béatitude.

LIVRE IV (*récit d'Eudore*).

[Suivant l'exemple de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*, Chateaubriand donne ici la parole à son héros : Eudore raconte sa vie devant ses parents, Cyrille, Cymodocée, Démodocus. Descendant de Philopémen qui a lutté contre la conquête romaine, il a été amené, dans son adolescence, comme otage à Rome. Là, il se lie avec d'autres jeunes gens, Jérôme, Augustin (qui deviendront d'illustres saints) et le prince Constantin, fils de Constance. — Il est introduit à la cour de Dioclétien. — Sous l'influence du sophiste Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, il se détourne de la religion chrétienne dans laquelle il a été élevé et mène une vie de désordre. Marcellin, évêque de Rome, l'excommunie.]

LIVRE V (*suite du récit d'Eudore*).

[Eudore suit la cour à Baïes et à Naples. Il y retrouve Augustin et Jérôme. Mais les trois amis sont obligés de se séparer. Augustin lui écrit la lettre suivante :]

« La cour quitta Baïes : Jérôme et Augustin retournèrent à Rome, et je suivis Constantin à son palais de Tibur. Ce fut là que je reçus une lettre d'Augustin. Il me marquait que, vaincu par les larmes de sa mère, il l'allait rejoindre à Carthage, que Jérôme se préparait à visiter les Gaules, la Pannonie et les déserts habités par les solitaires chrétiens.

« Je ne sais, ajoutait Augustin en finissant sa lettre, si nous « nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie ; « elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de « liaisons commencées et rompues ! Par une étrange fatalité, « ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pour- « raient devenir durables : on rencontre l'ami avec qui l'on

« voudrait passer ses jours au moment où le sort va le fixer
« loin de nous ; on découvre le cœur que l'on cherchait la veille
« du jour où ce cœur va cesser de battre. Mille choses, mille
« accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie ;
« puis vient cette séparation de la mort, qui renverse tous nos
« projets. Vous souvenez-vous de ce que nous disions un jour
« en regardant le golfe de Naples ? Nous comparions la vie à
« un port de mer où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des
« hommes de tous les langages et de tous les pays. Le rivage
« retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent :
« les uns versent des larmes de joie en recevant des amis ;
« les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu ; car
« une fois sorti du port de la vie, on n'y rentre plus. Suppor-
« tons donc sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une sé-
« paration que les années auraient nécessairement produite,
« et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés (1). »

[Eudore, revenu à Rome entre un jour, par hasard, aux catacombes :]

« Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du Sénat, j'étais allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne (2) où s'étaient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin à loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lu-

(1) En 1816, Lamartine, fort malade, se trouvait aux eaux d'Aix, sur les bords du lac du Bourget. Il y rencontra Mme Charles (Elvire), condamnée par les médecins. Tous deux s'aimaient et pensaient que la mort allait les séparer. Un soir, comme ils savaient par cœur cette lettre d'Augustin, si en accord avec leur propre tristesse, ils l'écrivirent de mémoire, et signèrent. Peu de temps après, Lamartine commençait à composer les *Premières Méditations*. Ce fait prouve l'admiration que *les Martyrs* inspiraient alors, et l'influence qu'ils eurent sur un de nos plus grands poètes.

(2) « Je comptais peu sur le succès de ce morceau, et cependant il a réussi... Il faut remarquer que les catacombes dont je donne la description sont celles qui prirent dans la suite le nom de Saint-Sébastien, parce que ce martyr y fut enterré... Le charmant tombeau de Cécilia Métella est en effet où je le place. Tout cela est exact et fait d'après la vue des lieux. » (Note de Chateaubriand.)

gubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps: je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare ; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

« Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi ; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts: je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin (1) célébrait le mystère des chrétiens; des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes ! »

LIVRE VI (*suite du récit d'Eudore*).

[Eudore, ayant encouru la disgrâce de l'empereur, est envoyé, comme simple soldat, en Batavie :]

« Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

(1) Évêque de Rome.

« Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour reposer mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane (1), j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne (2), la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence (3), le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice (4), et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

« Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome (5), mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs; tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois durant les marches pé-

(1) Chateaubriand croyait sans doute que le nom de cette sonnerie venait de la déesse Diane. Il vient probablement du mot latin *dies*. C'est la sonnerie qui annonce *le jour*.

(2) « La marque du grade de centurion était un bâton de sarment de vigne qui lui servait à ranger ou à frapper les soldats. Le centurion commanda d'abord 100 hommes, quand la légion était de 3.000 hommes; il n'eut plus sous ses ordres que 50 hommes, quand la légion fut portée à 4.000 hommes. » (Note de Chateaubriand.)

(3) Montfaucon, dans *les Antiquités romaines*, explique ainsi la pose de quelques soldats. (Note de Chateaubriand.)

(4) Le victimaire, ou sacrificateur, préparait les couteaux, l'eau et les gâteaux du sacrifice.

(5) Allusion au séjour d'Eudore dans ces deux villes (liv. V et VI).

nibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie ; que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit ; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp ; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays ! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes, un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone, un Macédonien mettait la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère », s'écriait un soldat de Smyrne, et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux ou le combat d'Ajax et d'Hector : ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse, redisaient autrefois les vers d'Euripide (1) pour se consoler de leur captivité.

« Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumières qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur ; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche : quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien. » (Livre VI.)

[L'armée romaine livre combat à l'armée des Francs :]

« Parés de la dépouille des ours (2), des veaux marins, des urochs (3) et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille (4), et ne leur

(1) « Après la défaite et la mort de Nicias devant Syracuse, plusieurs Athéniens, devenus esclaves, obtinrent la liberté pour prix des vers d'Euripide qu'ils répétaient à leurs maîtres. » (Note de Chateaubriand.)

(2) « Ce n'était pas l'habillement des Francs, mais c'était leur parure. Tous les barbares de la Germanie, et même avant eux les Gaulois, se couvraient de peaux de bêtes, ainsi que le racontent César, *De Bell. gall.*, lib. VI ; Tacite, *De Mor. germ.*, 6, 7, etc. » (Chateaubriand.)

(3) *Uroch.* Lex.

(4) « Tout ce paragraphe est tiré de Sidoine Apollinaire dans son *Panégyrique de Majorien.* » (Chateaubriand.)

cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée (1), et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon (2), où s'enfoncent deux fers recourbés, mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

« Ces barbares (3), fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves (4) qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille (5), afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole (6) : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres (7), Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées (8) de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des

(1) *Framée*. Lex.
(2) Le texte même définit avec précision les mots *angon* et *francisque*.
(3) Détail tiré de TACITE, *De Mor. germ.*, VI.
(4) TACITE, *De Mor. germ.*, XXI.
(5) *Id.*, VII.
(6) *Id.*, VII. « Je place ici l'origine des armes de la monarchie. » (Chateaubriand.)
(7) *Sicambres*. Lex.
(8) PLUTARQUE, *Vie de Marius*.

nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

« Sur une grève derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs (1). Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré (2), afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston (3) promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

« Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs (4), « combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ! »

« Les Grecs répètent en chœur le Pœan (5) et les Gaulois l'hymne des Druides (6). Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche (7), et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit (8) à la louange de leurs héros (9) :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur

(1) Détails empruntés à Tacite, Sidoine Apollinaire (*Panégyrique d'Avitus*), et César.
(2) Tacite, *De Mor. germ.*, X.
(3) *Tuiston.* Dieu des enfers.
(4) Chant cité dans Flavius Vopiscus (*Vita Aurel.*, 7).
(5) *Pœan.* Lex.
(6) C'est le chant des bardes (Strabon, IV).
(7) Tacite, *De Mor. germ.*, III.
(8) *Bardit.* Lex.
(9) Chant imité de fragments cités dans Saxo Grammaticus, historien de la Suède et dans la *Litteratura runica* d'Olaüs Wormsius.

« tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs « bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes (1) pous- « saient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des « morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont « pleuré longtemps !

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours « en ont gémi; nos pères les rassasiaient de carnage ! Choi- « sissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplis- « sent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est « achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons « quand il faudra mourir ! »

« Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer...

« Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille attaquent à grands coups de pique les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites (2), les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe ; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au milieu des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures, qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux (3), la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de bataille une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups des javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémis-

(1) Les mouettes.
(2) *Vélites*. Lex.
(3) « Ceci est ajouté depuis les deux premières éditions, et explique mieux l'effet singulier dont je parle, et qu'on a pu observer sur un champ de bataille. » (Chateaubriand.) *Foudre*. Lex.

sement des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

« Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs (1), qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et là fureur de ce démon de la Thrace, qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées (2).....

« Les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la quenouille d'une reine des barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces baies d'églantier qui brillent au milieu des neiges dans les forêts de la Germanie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand de sa main droite Mérovée agitant un drapeau blanc appelait les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvaient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour ; ils ne se lassaient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le père et le fils.

« Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis ; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes ; il allonge la tête sur ses ongles, et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui...

« La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs, vaincus mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si néces-

(1) *Les douze pairs, l'oriflamme.* (Lex.). « Institution française, mœurs et coutumes de nos aïeux, dont on aimera peut-être à trouver ici l'origine. » (Chateaubriand.)

(2) Arès, dieu de la guerre chez les Thraces

saire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces : ils pleuraient les braves qu'ils avaient perdus et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes, ni allumer des feux. Les soldats romains frémissaient, se cherchaient dans les ténèbres ; ils s'appelaient, ils se demandaient un peu de pain ou d'eau ; ils pansaient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles...

« Mais l'aurore nous découvrit un spectacle qui surpassait en horreur tout ce que nous avions vu jusque alors.

« Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher. Au bas paraissaient Clodion et Mérovée : ils tenaient à la main, en guise de torches, l'hast (1) enflammé de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots.

« Nous restons muets d'étonnement et de douleur ; les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité ! Les larmes coulent de nos yeux à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes : chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçaient encore la veille les paroles de l'amitié ! Bientôt à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut ; rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des barbares, vêtues de robes noires (2), s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains ; les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit et le ramènent au combat ; les autres, comme des Bacchantes enivrées (3), déchirent leurs époux et leurs pères ; plusieurs étouffent leurs enfants et les jettent sous les pieds des hommes et des chevaux ; plusieurs, se passant au cou un lacet fatal (4), s'attachent aux cornes des bœufs et s'étranglent en

(1) *Hast.* Lex.
(2) TACITE, *Annales*, XIV, 30, et PLUTARQUE, *Vie de Marius.*
(3) *Bacchantes.* Lex.
(4) C'est-à-dire une corde (style démodé).

se faisant traîner misérablement. Une d'entre elles s'écrie au milieu de ses compagnes : « Romains, tous vos présents n'ont « point été funestes ! Si vous nous avez apporté le fer qui « enchaîne, vous nous avez donné le fer qui délivre ! » Et elle se frappe d'un poignard.

« C'en était fait des peuples de Pharamond, si le ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées, n'eût sauvé le reste de leurs guerriers. Un vent impétueux se lève entre le nord et le couchant ; les flots s'avancent sur les grèves ; on voit venir, écumante et limoneuse une de ces marées de l'équinoxe qui dans ces climats semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des barbares, entre dans le camp des Francs pour en chasser les Romains. Les Romains reculent devant l'armée des flots ; les Francs reprennent courage ; ils croient que le monstre marin, père de leur jeune prince (1), est sorti de ses grottes azurées pour les secourir. Ils profitent de notre désordre ; ils nous repoussent, ils nous pressent, ils secondent les efforts de la mer. Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts : là, les bœufs épouvantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent ; ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées, et ressemblent à une multitude de fleuves qui auraient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan ; ici, les Saliens mettent à flot leurs bateaux de cuir et nous frappent à coups de rames et d'avirons. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier (2) : porté sur cette conque guerrière, il nous poursuivait escorté de ses pairs qui bondissaient autour de lui comme des tritons. Pleines d'une joie insensée, les femmes battaient des mains et bénissaient les flots libérateurs. Partout la lame croissante se brise et jaillit contre les armes : partout disparaît le cavalier qui se noie, le fantassin qui n'a plus que son épée hors de l'eau ; des cadavres qui paraissent se ranimer roulent avec les algues, le sable et le limon. »

[A la suite de ce deuxième combat, Eudore, percé de coups, reste inanimé sur le champ de bataille.]

LIVRE VII (*suite du récit d'Eudore*).

[Eudore devient esclave de Pharamond. — Mais il sauve la vie à Mérovée qui lui rend la liberté. — Il est envoyé comme ambassadeur vers Constance pour lui proposer la paix au nom des Francs.]

(1) On croyait Mérovée fils d'un monstre marin.
(2) GRÉGOIRE DE TOURS, liv. III.

LIVRE VIII (*interruption du récit*).

[Eudore et Cymodocée commencent à s'aimer. Satan veut mettre à profit cet amour pour troubler l'Eglise. — Description de l'Enfer.]

LIVRE IX (*reprise du récit*).

[Eudore raconte qu'il est nommé commandant des armées romaines en Armorique. — C'est là, dans ce pays breton, qu'il rencontre Velléda :]

« Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris d'une saie (1), et sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avaient indiqué.

« Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine ; en même temps je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague ; il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée ; il approche du rivage. Une femme le conduisait : elle chantait en luttant contre la tempête et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tour à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire et de petites meules (2) d'or et d'argent.

« Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute (3) ; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient,

(1) *Saie*. Lex.
(2) *Meules*. Lex.
(3) Pour tous ces détails, Chateaubriand cite plusieurs autorités, notamment celle d'Ammien Marcellin.

par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots.

« Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène (1) s'élevait une de ces roches isolées (2) que les Gaulois appellent dolmen (3), et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour le laboureur (4), au milieu de ses sillons, contemplera ces informes pyramides; effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

« La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

« Au gui l'an neuf (5) ! »

« A l'instant je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières ; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois ; les barbares sortirent en foule de leur retraite : les uns étaient complètement armés; les autres portaient une branche de chêne dans la main droite et un flambeau dans la main gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle.

« Des eubages (6) marchaient à la tête, conduisant deux tau-

(1) *Arène.* Lex.

(2) Tout ceci est peint d'après nature : « J'ai vu quelques-unes de ces pierres auprès d'Autun, deux autres en Bretagne, dans l'évêché de Dol, et plusieurs autres en Angleterre. » (Chateaubriand.)

(3) *Dolmen.* Lex.

(4) Souvenir de Virgile (*Géorgiques*, I, 493). « Un jour viendra sans doute que le laboureur, en traçant son sillon dans ces mêmes campagnes, trouvera sous le soc de sa charrue des dards rongés de rouille, heurtera de ses lourds râteaux les casques vides, et, dans les tombeaux défoncés, contemplera d'un œil étonné la grandeur des ossements. »

(5) Chateaubriand a pris ce détail dans les *Essais sur Paris* de Saint-Foix (1754). Il ajoute : « Ne serait-il pas possible que ce refrain *ô gué*, qui termine une foule de nos vieilles chansons françaises, ne fût le cri sacré de nos aïeux ? »

(6) *Eubages.* Lex.

reaux blancs qui devaient servir de victimes ; les bardes (1) suivaient en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Teutatès (2) ; après eux venaient les disciples ; ils étaient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau surmonté de deux ailes et tenant à sa main une branche de verveine entourée de deux serpents. Trois sénanis (3), représentant trois druides, s'avançaient à la suite du héraut d'armes. L'un portait un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin, la druidesse (4) (je reconnus alors sa profession) venait la dernière. Elle tenait la place de l'archidruide, dont elle était descendue.

« On s'avança vers le chêne de trente ans, où l'on avait découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les sénanis y brûlèrent un peu de pain et y répandirent quelques gouttes d'un vin pur. Ensuite un eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la druidesse ; une saie blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite ; les autres eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

« Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tombeau ; on planta une épée nue pour indiquer le centre du mallus ou du conseil ; au pied du dolmen étaient appuyées deux autres pierres, qui en soutenaient une troisième couchée horizontalement. La druidesse monte à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les sénanis et les eubages élèvent des flambeaux : les cœurs étaient secrètement attendris par cette scène, qui leur rappelait l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissaient tomber de grosses larmes qui roulaient sur leurs boucliers. Tous penchés en avant et appuyés sur leurs lances, ils semblaient déjà prêter l'oreille aux paroles de la druidesse.

« Elle promena quelque temps ses regards sur ces guerriers représentants d'un peuple qui le premier osa dire aux hommes : « Malheur aux vaincus (5) ! » mot impie retombé maintenant sur sa tête ! On lisait sur le visage de la druidesse l'émotion que lui causait cet exemple des vicissitudes de la fortune. Elle sortit bientôt de ses réflexions, et prononça ce discours ;

[La druidesse excite les Bretons à se précipiter en armes sur Rome.]

(1) *Bardes.* Lex.
(2) *Teutatès.* Lex.
(3) *Sénanis.* Lex.
(4) Velléda.
(5) « C'est le mot d'un Gaulois en mettant son épée dans la balance des Romains : *Væ victis.* » (Chateaubriand.)

« Je ne puis vous peindre, seigneurs, l'effet de ce discours prononcé à la lueur des flambeaux, sur une bruyère, près d'une tombe, dans le sang des taureaux mal égorgés, qui mêlaient leurs derniers mugissements aux sifflements de la tempête : ainsi l'on représente ces assemblées des esprits de ténèbres que des magiciennes convoquent la nuit dans les lieux sauvages. Les imaginations échauffées ne laissèrent aucune autorité à la raison. On résolut, sans délibérer, de se réunir aux Francs. Trois fois un guerrier voulut ouvrir un avis contraire, trois fois on le força au silence, et à la troisième fois le héraut d'armes (1) lui coupa un pan de son manteau.

« Ce n'était là que le prélude d'une scène épouvantable. La foule demande à grands cris le sacrifice d'une victime humaine, afin de mieux connaître la volonté du ciel. Les druides réservaient autrefois pour ces sacrifices quelque malfaiteur déjà condamné par les lois. La druidesse fut obligée de déclarer que, puisqu'il n'y avait point de victime désignée, la religion demandait un vieillard, comme l'holocauste le plus agréable à Teutatès.

« Aussitôt on apporte un bassin de fer sur lequel Velléda devait égorger le vieillard. On place le bassin à terre devant elle. Elle n'était point descendue de la tribune funèbre d'où elle avait harangué le peuple, mais elle s'était assise sur un triangle de bronze, le vêtement en désordre, la tête échevelée, tenant un poignard à la main, et une torche flamboyante sous ses pieds. Je ne sais comment aurait fini cette scène : j'aurais peut-être succombé sous le fer des barbares en essayant d'interrompre le sacrifice ; le ciel, dans sa bonté ou dans sa colère, mit fin à mes perplexités. Les astres penchaient vers leur couchant. Les Gaulois craignirent d'être surpris par la lumière. Ils résolurent d'attendre, pour offrir l'hostie abominable, que Dis, père des ombres (2), eût ramené une autre nuit dans les cieux. La foule se dispersa sur les bruyères, et les flambeaux s'éteignirent ; seulement quelques torches agitées par le vent brillaient encore çà et là dans la profondeur des bois, et l'on entendait le chœur lointain des bardes qui chantaient en se retirant ces paroles lugubres :

« Teutatès veut du sang ; il a parlé dans le chêne des druides.
« Le gui sacré a été coupé avec une faucille d'or, au sixième
« jour de la lune, au premier jour du siècle. Teutatès veut du
« sang ; il a parlé dans le chêne des druides ! »

(1) STRABON, liv. Ier
(2) *Dis* : un des noms de Pluton, dieu des Eufers.

LIVRE X (*suite du récit*).

[Velléda s'éprend d'Eudore. — Le père de la jeune prêtresse, Ségenax, dénonce aux Bretons l'amour coupable de sa fille. — Velléda se tue.]

LIVRE XI (*suite et fin du récit*).

[Eudore demande son rappel à Dioclétien. Pour cela, il va le trouver à Alexandrie. — Il visite la Thébaïde et revient chez son père.]

LIVRE XII

[Les démons conspirent contre l'Église. — Dioclétien, voulant persécuter les chrétiens, en ordonne le dénombrement. — A cette fin, Hiéroclès part pour la Grèce. — Eudore et Cymodocée s'avouent leur amour mutuel. — Eudore consent à épouser la jeune fille, si elle devient chrétienne.]

LIVRE XIII

[Hiéroclès, qui aime Cymodocée, est jaloux d'Eudore qu'il accuse auprès de Dioclétien. Démodocus, vaincu par les supplications de sa fille, se résigne à lui voir embrasser la religion d'Eudore. — Mais il faut fuir Hiéroclès. Tous partent pour Lacédémone.]

LIVRE XIV

[Description de la Laconie. Les fugitifs sont reçus par l'évêque de Lacédémone, Cyrille, qui bénit les fiançailles d'Eudore et de Cymodocée. — Eudore est rappelé à Rome, et Cymodocée pour échapper à Hiéroclès prend la résolution de se réfugier à Jérusalem. — Les deux fiancés se rendent d'abord à Athènes afin de s'embarquer.]

LIVRE XV

[Description d'Athènes :]

Jamais si brillant spectacle n'avait frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offrait à lui dans toutes ses pompes, le mont Hymette s'élevait à l'orient comme revêtu d'une robe d'or ; le Pentélique se courbait vers le septentrion pour aller joindre le Permetta ; le mont Icare s'abaissait au couchant, et laissait voir derrière lui la cime sacrée du Cythéron ; au midi la mer, le Pirée, les rivages d'Egine, les côtes d'Épidaure et dans le

lointain la citadelle de Corinthe, terminaient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux (1).

Athènes, avec tous ses chefs-d'œuvre, reposait au centre de ce bassin superbe : ses marbres polis et non pas usés par le temps se peignaient des feux du soleil à son coucher ; l'astre du jour, prêt à se plonger dans la mer, frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve : il faisait étinceler les boucliers des Perses suspendus au fronton du portique, et semblait animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées (2) répandait dans la ville et dans la campagne. Là de jeunes Canéphores (3) reportaient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées, ici le Péplus (4) flottait encore au mât du vaisseau qui se mouvait par ressorts ; des chœurs répétaient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton (5) ; les chars roulaient vers le Stade ; les citoyens couraient au Lycée, au Pœcile, au Céramique (6) ; la foule se pressait surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la citadelle ; et la voix des acteurs, qui représentaient une tragédie de Sophocle, montait par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès.

[Eudore et Cymodocée se séparent. — Eudore arrive à Rome. — Hiéroclès le suit pour l'accuser.]

LIVRE XVI

[A Rome. Le sénat se réunit pour délibérer sur les chrétiens. Trois discours : l'orateur Symmaque, païen, mais d'esprit juste et indulgent, demande que l'empereur tolère les chrétiens. — Hiéroclès, le sophiste sectaire, accumule contre eux des accusations mensongères : c'est le résumé des arguments que, depuis les païens jusqu'à Voltaire, tous les ennemis du christianisme ont dirigé contre cette religion. — Eudore le réfute :]

« Princes (7), dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont

(1) Voir plus loin la description d'Athènes dans l'*Itinéraire*, p. 186-189.
(2) *Panathénées*. Lex.
(3) *Canéphores*. Lex.
(4) *Péplus*. Lex.
(5) Héros athéniens, morts pour affranchir leur ville de la tyrannie d'Hipparque et d'Hippias (514 av. J.-C.).
(6) Portiques d'Athènes servant de lieux de réunion et de promenade
(7) Il s'adresse à Dioclétien et à Galérius que Dioclétien avait associé à l'empire.

depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers ; plusieurs empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages (1), des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale (2), et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

« Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi ! Jésus-Christ serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches !... Le christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensaient point et dont ils détournaient les regards (3); et vous le lui imputez à crime ! Pense-t-on qu'il n'y ait de douleurs que sous la pourpre, et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois ? Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ses mœurs. Dites : est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes ? Nous sommes si éloignés de la barbarie, que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle (4). Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres, comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute...

« Quelques-uns de nos mystères, mal entendus et faussement interprétés, ont donné naissance à ces calomnies. Princes, que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté ? Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se lève, mais non pour réclamer des dieux impuissants : elle se lève pour vous demander Jésus-Christ, qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs.

« Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a déjà corrigé les

(1) « Tibère avait voulu mettre Jésus-Christ au rang des dieux ; Adrien lui avait élevé des temples, et Alexandre Sévère le révérait avec les images des âmes saintes. » (Chateaubriand.)
(2) Voir la correspondance de Pline le Jeune et deTrajan.
(3) C'est-à-dire les esclaves.
(4) Les combats de gladiateurs.

« vices de mes lois, ce Dieu qui n'autorise point l'infanticide, « le spectacle du meurtre des hommes, ce Dieu qui couvre « mon sein des monuments de sa bienfaisance (1), ce Dieu qui « conserve les lumières des lettres et des arts, et qui veut « abolir l'esclavage sur la terre. Ah ! si un jour je devais en- « core voir les barbares à mes portes, ce Dieu, je le sens, pour- « rait seul me sauver et changer ma vieillesse languissante en « une immortelle jeunesse (2). »

« Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les chrétiens pouvaient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux; nous refusons d'adorer les images de l'Empereur et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le Père de la Patrie.

« Les chrétiens, des séditieux ! Poussés à bout par leurs persécuteurs et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans. Que Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince ! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor (3), dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts. Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc ? Hélas ! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie (4), mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que n'avez-vous choisi un défenseur plus éloquent ! J'aurais pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain !

« Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite ; ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels

(1) « Les chrétiens avaient déjà des hôpitaux, et l'argent des agapes servait à secourir les pauvres. » (Chateaubriand.)

(2) « Sorte de prophétie qui remet sous les yeux un des plus grands traits de l'histoire ecclésiastique : saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome. » (Chateaubriand.)

(3) Futurs martyrs.

(4) « Seul trait par lequel j'ai rappelé, dans ce livre, l'action fondée sur l'amour d'Eudore et de Cymodocée. » (Ch.)

hommes leur fortune, leur vie, leurs enfants, ils vous les donneront, parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, princes, à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi ses devoirs à remplir envers le ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang, qui est à César, et à Dieu notre âme, qui est à Dieu. »

LIVRE XVII

[Arrivée et séjour de Cymodocée à Jérusalem:]

L'aube avait à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée, qui attirait tous les regards, était assise, avec sa nourrice, sur un chameau orné de tapis, de plumes et de banderoles : Rebecca (1) montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venait au-devant d'elle ; Rachel (2) parut moins belle aux yeux de Jacob lorsqu'elle quitta ses pères, emportant ses dieux domestiques. Dorothée (3) et ses serviteurs marchaient aux côtés de la fille de Démodocus, et veillaient au pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé (4), qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges ; on traverse la plaine de Saron, qui dans l'Écriture partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs (5) dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore

(1) Fille de Bathuel et femme d'Isaac.
(2) Fille de Laban et femme de Jacob.
(3) Premier officier de Dioclétien.
(4) Aujourd'hui *Jaffa*.
(5) « Considérez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon, dans toute sa gloire, ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux. » (*Evangile selon saint Mathieu*, VI, 29,

la tristesse du prophète des douleurs ! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem (1) les pierres dont il frappa le Philistin ; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages clairsemés étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies : la terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille ; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile. Peu à peu la végétation se retire et meurt ; les mousses mêmes disparaissent ; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois, ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots ; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique, les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde ! O muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhovah et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux,

(1) David.

l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avénir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

LIVRE XVIII

[Eudore est emprisonné et destiné au martyre.]

LIVRE XIX

[Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par saint Jérôme. — Elle s'embarque pour la Grèce. — Une tempête la fait aborder en Italie.]

LIVRE XX

[Elle est conduite à Rome et emprisonnée comme chrétienne.]

LIVRE XXI

[Elle y reçoit, dans sa prison, une lettre d'Eudore. — Peinture du Purgatoire.]

LIVRE XXII

[Hiéroclès encourt la disgrâce de l'empereur. — Une lèpre hideuse le punit de son acharnement contre les chrétiens. — Cependant, on procède à l'exécution d'un grand nombre de martyrs. Cette exécution es précédée du *repas libre* :]

Il y avait à Rome un antique usage (1) : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait à la

(1) Chateaubriand cite en note le texte dont il s'est inspiré :
« Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume est de faire, à ceux qui sont condamnés aux bêtes, un souper qu'on nomme le souper libre. Nos saints martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient était pleine de peuple ; les martyrs lui adressaient la parole de temps en temps... Ces paroles... jetèrent de l'étonnement et de la frayeur dans l'âme de la plupart... Plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en Jésus-Christ. » (*Act. Mart., in sancta Perpetua.*)

porte de la prison un repas public, appelé le repas libre. Dans ce repas on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion : l'une, qui voulait faire regretter la vie à ceux qui l'allaient perdre; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, voulait du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, était répandu alentour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots, et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore (1) se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de jeter un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits (2) en face de la foule : Eudore et Cyrille occupaient le centre de la table, les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon (3). Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape (4), composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude, étonnée, faisait silence; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort; il est bien à plaindre ! Prions pour lui et pour Galérius, notre empereur. »

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius, leur empereur.

(1) Eudore a déjà été mis à la torture, chevalet, ongles de fer, tenailles, chaise de fer rougie au feu (livre XXI).
(2) Les Romains prenaient leurs repas, étendus sur des lits.
(3) *Genèse*, XLIII.
(4) *Agape*. Lex.

Les païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient :

« Quelle est donc cette assemblée de Catons (1) qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice ? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux ? Quelle majesté sur leur front ! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage ! »

La foule disait :

« Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces ? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur ; ils nous plaignent ; ils nous donnent leur repas ; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu ? »

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur (2), quelques autres se mirent à pleurer, et criaient :

« Il est grand le Dieu des chrétiens ! Il est grand le Dieu des martyrs ! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

LIVRE XXIII

[Mort d'Hiéroclès. — Cymodocée réussit à s'évader de sa prison et rejoint son père.]

LIVRE XXIV

[Eudore est conduit au martyre. — Cymodocée s'échappe d'auprès de son père et va retrouver Eudore à l'amphithéâtre. — Martyre des deux époux :]

Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'élance sous le balcon (3) pour demander à l'empereur

(1) Caton d'Utique, stoïcien ; le parti républicain ayant été vaincu à la bataille de Pharsale, Caton relut le *Phédon*, dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, et se perça de son épée.

(2) Ce spectacle surhumain les effraye. Ils ont peur aussi de se laisser convertir et de s'exposer ainsi au martyre.

(3) Le balcon réservé à l'empereur dans les représentations du cirque.

la grâce d'Eudore et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius (1) de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes ! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires (2) traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

« Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir. »

« Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi était-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau (3).

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel (4).

(1) Galérius, associé à l'empire, préside la représentation.

(2) *Rétiaires*. Lex.

(3) « Quelques personnes auraient voulu qu'Eudore ne laissât pas échapper cette espèce de dernier soupir de la faiblesse humaine : il me semble, au contraire, que l'action d'Eudore est conforme à la nature, sans blesser en rien la religion. » (Chateaubriand.)

(4) « On voyait, dit Eusèbe, un jeune homme au-dessous de vingt ans qui se tenait debout sans être lié, qui avait les mains étendues en forme de croix, qui priait Dieu en la même place, pendant que des ours et des léopards, qui ne respiraient que le sang, sautaient sur lui



LES MARTYRS

Eudore et Cymodocée au Cirque, d'après une composition de Staal.

(Bibliothèque Nationale.)

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

« Ah ! sauvez-moi (1) ! »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne (2) les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue au bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée (3). Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue (4) descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâ-

pour le mordre. » (Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VIII, chap. vii, trad. du présid. Cousin. Cité par Chateaubriand.)

(1) « C'est le cri de la nature. Si l'on a vu de jeunes missionnaires pousser des cris au milieu des tourments que leur faisaient endurer les sauvages, une pauvre jeune fille de seize ans ne pourra-t-elle avoir un instant peur d'un tigre qui accourt pour la dévorer ? Disons plus : il y a quelque chose de révoltant à exiger plus de fermeté dans Cymodocée. Puissions-nous, en pareil cas, mourir avec autant de courage ! Je me défie toujours de cet héroïsme qu'il est si aisé d'avoir au coin de son feu, quand on n'a point à combattre. Souvenons-nous de cette belle parole de l'Ecriture : *Nec glorietur accinctus æque ut discinctus.* Que celui qui revêt son armure ne se glorifie pas comme celui qui la dépose. *Rois*, III, chap. xx, v. 11. (Note de Chateaubriand.)

(2) « Le rideau tombe. Il eût été aisé de développer les particularités du martyre ; mais j'aurais présenté un spectacle affreux et dégoûtant. Toute la terreur, s'il y en a ici, se trouve placée avant l'apparition du tigre : le tigre une fois lâché dans l'arène, tout finit ; et l'on ne voit rien de ce qu'on s'attendait à voir. Cette tromperie est tout à fait commandée par l'art, et convient à mon sujet, qui doit montrer le martyre comme un triomphe, non comme un malheur. Ajoutez que, dans les détails de la mort des deux jeunes époux, l'imagination du lecteur eût toujours été plus loin que la mienne. » (Chateaubriand.)

(3) Montagnes de l'Arcadie, patrie de Cymodocée.

(4) Eulalie, vierge martyre, brûlée vive à douze ans.

Félicité, noble romaine, souffrit le martyre avec ses sept enfants.

Perpétue, de Carthage, martyre vers 203. Ces deux dernières sont citées au *canon* de la messe dans la prière : *Nobis quoque.*

ces; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon (1). Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aron (2) offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum (3) qui fit triompher Constantin : la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« Les dieux s'en vont. »

CHAPITRE VII

L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

1811

L'affaire du Discours académique. — Le 20 février 1811, Chateaubriand fut élu membre de l'Académie française en remplacement de Marie-Joseph Chénier. Il composa son discours de réception qui était un violent réquisitoire contre l'Empire. C'est, après l'article du *Mercure* sur le *Voyage en Espagne*, la seconde étape de sa lutte contre Napoléon. Ce discours ayant été soumis à ses nouveaux collègues, puis à l'empereur, on lui demanda des rectifications. Il refusa dans une lettre publiée par M. Herpin (*Mercure de France*, 1911) et dont voici les passages les plus importants :

Monsieur le Ministre (4),

La seconde classe de l'Institut a rejeté, à une grande majorité, le discours que j'avais composé pour ma réception à l'Académie.

J'aurais quelques droits de me plaindre, mais, oubliant le nouveau désagré-

(1) Virgile, *Énéide*, IX, 434 : « Telle une fleur brillante que le soc vient de trancher languit et meurt ; tel, sur sa tige lassée, le pavot penche sa tête alourdie par une pluie d'orage »

(2) Frère de Moïse.

(3) *Labarum.* Lex.

(4) Le comte Daru, membre de l'Académie française (1806), ministre secrétaire d'Etat (1811).

ment qu'on a pu me faire éprouver, je viens me mettre à l'abri sous votre protection.

MM. de Ségur, de Fontanes, Segond, et quelques autres ont pensé que mon discours était nuisible pour moi, pour la mémoire de M. de Chénier, pour l'Académie me faisant l'honneur de m'admettre dans son sein.

Des éloges d'une gloire éclatante se trouvaient mêlés à des opinions libres et généreuses.

Ces éloges pouvaient donc avoir quelque prix, car on voyait qu'ils ne partaient pas d'une âme rivale. Chose étrange ! Un discours, où je cherchais à relever la dignité des gens de lettres, est repoussé par eux...

Je devais, à la vérité, un mot de la mort de Louis XVI, mais, en mêlant à ce triste souvenir celui de chaudes marques de regret, je me suis mis, monsieur le ministre, dans une position étrange. Le mal est sans remède, car je ne puis prononcer le discours que j'ai écrit, et l'honneur me défend d'en composer un autre.

La mémoire de M. de Chénier ne m'est pas assez chère, pour que je sacrifie mes principes, et jamais je n'achèterai mon repos aux dépens de ma considération politique.

Je viens exposer la pure vérité : mon discours respire l'indépendance. J'ai pensé que des sentiments élevés, noblement exprimés au pied d'un grand homme, ne pouvaient que m'attirer son estime.

Il est toujours aisé de satisfaire quelqu'un qui ne désire qu'une retraite honorable, l'oubli et la paix.

C'était surtout au nom de la liberté que Chateaubriand avait attaqué le régime impérial : la liberté est nécessaire aux lettres ; la tyrannie étouffe l'intelligence(1). Voici comment il s'exprimait :

La liberté n'est-elle pas le plus grand des biens et le premier des besoins de l'homme ? Elle enflamme le génie, elle élève le cœur, elle est nécessaire à l'ami des Muses comme l'air qu'il respire. Les Arts peuvent jusqu'à un certain point vivre dans la dépendance... ; mais les lettres languissent et meurent dans les fers. Comment tracera-t-on des pages dignes de l'avenir, s'il faut s'interdire, en écrivant, tout sentiment magnanime, toute pensée forte et grande ? La liberté est si naturellement l'amie des Sciences et des Lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles, lorsqu'elle est bannie du milieu des peuples. »

(*Mémoires d'outre-tombe*, 2ᵉ partie, livre V.)

En conséquence, il ne put prendre séance à l'Académie, et fut même invité à s'éloigner de Paris. Il se retira d'abord à Dieppe, puis revint à la Vallée-aux-Loups, où il se mit à rédiger ses *Mémoires.*

Cette même année 1811, il publia le récit de son voyage en Terre Sainte sous le titre d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

(1) A la lecture de ce passage, Napoléon s'écria que, si ce discours avait été prononcé, il aurait fait murer les portes de l'Institut et jeter l'auteur dans un cul-de-basse-fosse.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

Publication. — La première édition de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* parut cette même année 1811. Une seconde suivit à peu d'intervalle ; elle est en tout conforme à la première. Le texte en était alourdi de citations et de documents longs et nombreux. Dans la troisième, Chateaubriand rejeta en note tout ce qui interrompait le récit, et c'est l'édition définitive.

Pourquoi le voyage en Terre Sainte et pourquoi l'Itinéraire? — Chateaubriand l'explique lui-même dans la *Préface* de la première édition : « Je n'ai point fait ce voyage pour l'écrire... J'avais un autre dessein : ce dessein, je l'ai rempli dans *les Martyrs*. J'allais chercher des images ; voilà tout. Je n'ai pu voir Sparte, Athènes, Jérusalem, sans faire quelques réflexions. Ces réflexions ne pouvaient entrer dans le sujet d'une épopée ; elles sont restées sur mon journal de route ; je les publie aujourd'hui. »

Rédaction de l'Itinéraire. — On pourrait croire, en lisant les lignes précédentes, que Chateaubriand se contenta de faire imprimer ces notes telles qu'il les avait prises. Ce serait le connaître bien mal. Il ajoute en effet aussitôt : « Toutefois je sais respecter le public, et l'on aurait tort de penser que je livre au jour un ouvrage qui ne m'a coûté ni soins, ni recherches, ni travail. On verra que j'ai scrupuleusement rempli mes devoirs d'écrivain. »

En effet, il avait accumulé, dès avant son départ (1806), tous les renseignements historiques qu'on pouvait connaître à cette époque sur les pays qu'il allait visiter. Outre qu'il possédait en perfection les poètes qui les avaient célébrés, Homère, Virgile, le Tasse qui est un de ses auteurs favoris; il connaissait tous les récits des voyages qui avaient précédé le sien, et par exemple ceux de Joinville, Giambetti (1465), Spon (*Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Lyon, 1678), Lucas (*Voyage au Levant*, Paris, 1704; *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, la Macédoine, l'Afrique*, 1710 ; *Voyage dans la Turquie, l'Asie, la Syrie, la Palestine, la Haute et Basse-Egypte*, 1719), Tournefort (*Voyage du Levant*, 1700), Fourmont (voyage de 1726 à 1732), Leroy (*les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, 1758 et 1770), Volney (*Voyage en Égypte et en Syrie*, 1787), Pouqueville (*Voyage en Morée et à Constantinople*, 1805), sans compter les autres ouvrages cités page 136.

Au moment de mettre la dernière main à son *Itinéraire*, et afin d'éviter toute erreur même légère, il demanda les secours de ses conseillers habituels : pour l'histoire, Guizot (1) ; pour la géographie,

(1) Sur Guizot et Chateaubriand, voyez p. 135.

Malte-Brun ; pour les langues anciennes et modernes de l'Orient, l'orientaliste Langlès ; pour le style, Boissonnade : « J'ai cédé, dit-il de celui-ci, à toutes ses observations, dictées par le goût le plus délicat, par la critique la plus éclairée et la plus saine. » (Préf. de 1811.) C'est ainsi qu'il savait *respecter le public.*

Le plan. — Le plan du livre est le plan même du voyage. Chateaubriand a divisé ce récit en sept parties que l'on trouvera résumées une à une dans les extraits qui suivent.

Le style. — Le style de l'*Itinéraire* est très varié. On y trouve d'abord des tableaux, et l'on sait déjà que Chateaubriand était un peintre merveilleux ; il n'a perdu aucune des qualités qu'on lui connaît depuis *Atala ;* sa langue, dans la description, gagne en précision et en simplicité. — Cependant, on trouve encore quelques traces d'emphase, comme dans le passage où, sur les ruines de Lacédémone, il appelle à haute voix Léonidas, tout en sachant fort bien l'entière inutilité de cette démarche. — Aux tableaux se joignent les réflexions morales, politiques, religieuses, l'évocation des souvenirs classiques, et, de temps en temps, de poétiques rêveries. — L'archéologie, l'histoire générale et celle des beaux-arts tiennent, dans l'*Itinéraire*, une place importante. — Enfin, dans le récit de certaines aventures et anecdotes, se révèlent des caractères nouveaux, qu'on retrouvera dans les *Mémoires :* la gaieté, la belle humeur, et même une certaine bonhomie.

Influence de l'Itinéraire. — L'*Itinéraire* mit la Grèce et l'Orient à la mode. Le livre, à peine publié, servit de guide aux voyageurs. « Plus de quinze cents Anglais, écrit Chateaubriand en 1827, ont visité Athènes dans ces dernières années » ; lady Esther Stanhope alla s'établir en Syrie et y renouvela « l'histoire des princesses d'Antioche et de Tripoli. » A Paris, des *Panoramas* représentant Jérusalem et Athènes attirèrent en foule les visiteurs. En 1833, Lamartine, pour se consoler de ses premiers déboires politiques, s'en ira en Orient, et ce n'est pas, on l'a vu, la première fois qu'il imitera Chateaubriand. Nous ne parlerons pas ici des écrivains plus modernes qui ont décrit la Grèce, la Turquie ou l'Égypte : car si l'influence de notre auteur sur Flaubert est incontestable, il est plus difficile, en ce moment du moins, de définir exactement ce que lui doivent un Loti ou un Barrès.

La Note sur la Grèce. — Lorsque l'*Itinéraire* fut publié, en 1811, la Grèce, comme le dit l'auteur, « était triste, mais paisible : le silence de la servitude régnait sur ses monuments détruits », et Navarin ne rappelait encore que des souvenirs mythologiques. Mais l'*Itinéraire* fut réimprimé en 1827, dans l'édition des *Œuvres complètes.* Pendant cette période de seize ans, bien des événements s'étaient accomplis. En 1821, la Grèce entière s'était soulevée contre la domination des Turcs ; le siège de Missolonghi avait eu lieu en 1826;

en 1827, les flottes française, anglaise et russe battirent celle des Ottomans à Navarin; Botzaris, Capo d'Istria, Constantin, Kanaris, Miaulis, Mavrocordato, Mavromichalis rappelèrent par leurs exploits l'héroïsme de Léonidas et de Cynégire. Chateaubriand ne pouvait se désintéresser d'un pays où il avait éprouvé tant et de si profondes émotions. Il prit la défense de la cause grecque dans un *Discours à l'Académie* (9 février 1826), dans un autre à la *Chambre des pairs* (13 mars), etc. Enfin la réimpression de l'*Itinéraire*, en 1827, fut précédée d'une *Note sur la Grèce.* Elle avait été rédigée au nom du Comité franco-grec, et devint dès lors comme un nouveau chapitre du livre. C'était une belle occasion pour l'auteur de défendre à la fois la Grèce et le Christianisme. On pourra juger de l'esprit qui anime cette note en lisant ces formules qui en sont comme le résumé : « Il y a dans une nation chrétienne, parce qu'elle est chrétienne, plus de principes d'ordre et de civilisation que dans une nation mahométane. L'Europe doit préférer un peuple qui se conduit d'après les lois régénératrices des lumières à un peuple qui détruit partout la civilisation... Non, elles ne seraient pas admises à se dire chrétiennes, ces générations qui auraient vu sans l'arrêter le massacre de tout un peuple chrétien. »

EXTRAITS

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE DE LA GRÈCE

[Chateaubriand s'embarque le 13 juillet 1806. Il passe par l'Italie (Milan, Venise, Trieste). De Trieste il s'embarque pour Smyrne, le 1er août. Le 3, au soir, il est en vue de Corfou. C'est là qu'il contemple pour la première fois une belle NUIT DE LA GRÈCE :]

Le vent étant tombé vers les 8 heures du soir, et la mer s'étant aplanie, le vaisseau demeura immobile. Ce fut là (1) que je jouis du premier coucher du soleil et de la première nuit dans le ciel de la Grèce. Nous avions à gauche l'île de Fano (2), et celle de Corcyre qui s'allongeait à l'orient : on découvrait par-dessus ces îles les hautes terres du continent

(1) C'est-à-dire en vue de Corfou, l'ancienne Corcyre.
(2) Petite île voisine de Corfou, et que Chateaubriand croit être celle de Calypso.

de l'Épire ; les monts Acrocérauniens, que nous avions passés, formaient au nord, derrière nous, un cercle qui se terminait à l'entrée de l'Adriatique ; à notre droite, c'est-à-dire à l'occident, le soleil se couchait par delà les côtes d'Otrante ; devant nous était la pleine mer qui s'étendait jusqu'aux rivages de l'Afrique.

Les couleurs au couchant n'étaient point vives : le soleil descendait entre les nuages qu'il peignait de rose ; il s'enfonça sous l'horizon et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépuscule, le ciel était blanc au couchant, bleu pâle au zénith et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable tenture : elles semblaient petites, peu rayonnantes, mais leur lumière était dorée et d'un éclat si doux, que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la mer, légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du ciel. Au pied de l'île de Fano ou de Calypso on apercevait une flamme allumée par des pêcheurs : avec un peu d'imagination j'aurais pu voir les Nymphes embrasant le vaisseau de Télémaque (1). Il n'aurait aussi tenu qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes, ou Andromaque pleurer au bord du faux Simoïs, puisque j'entrevoyais au loin dans la transparence des ombres, les montagnes de Schérie et de Buthrotum (2).

[Le 10 août, il aborde le continent hellénique, près de Navarin et se met en route, le 11, à 3 heures du matin. Il décrit alors la MANIÈRE DE VOYAGER en Grèce à cette époque :]

A notre tête paraissait le guide ou le postillon grec à cheval, tenant un autre cheval en laisse : ce second cheval devait servir de remonte en cas qu'il arrivât quelque accident aux chevaux des voyageurs. Venait ensuite le janissaire (3), le turban en tête, deux pistolets et un poignard à la ceinture, un sabre au côté, et un fouet à la main pour faire avancer les chevaux du guide. Je suivais, à peu près armé comme le janissaire, portant de plus un fusil de chasse ; Joseph (4) fermait la marche. Ce Milanais était un petit homme blond à gros ventre, le teint fleuri, l'air affable ; il était tout habillé de velours bleu ; deux longs pistolets d'arçon, passés dans une étroite ceinture, relevaient sa veste d'une manière si grotesque, que le janissaire ne pouvait jamais le regarder sans

(1) Voir *Odyssée*, chant VI. L'île des Phéaciens, où habitait Nausicaa, est identifiée ici à Corfou.

(2) Voir VIRGILE : *Enéide*, livre III, v. 291 et suiv. C'est à Buthrote, sur le Simoïs qu'Andromaque fut conduite par Pyrrhus. Là aussi se passe l'*Andromaque* de Racine.

(3) *Janissaire.* Lex.

(4) Domestique de Chateaubriand.

rire. Mon équipage consistait en un tapis pour m'asseoir, une pipe, un poêlon à café et quelques schalls (1) pour m'envelopper la tête pendant la nuit. Nous partions au signal donné par le guide ; nous grimpions au grand trot les montagnes, et nous les descendions au galop à travers les précipices : il faut prendre son parti ; les Turcs militaires ne connaissent pas d'autre manière d'aller, et le moindre signe de frayeur, ou même de prudence, vous exposerait à leur mépris. Vous êtes assis, d'ailleurs, sur des selles de mameluck (2), dont les étriers, larges et courts, vous plient les jambes, vous rompent les pieds et déchirent les flancs de votre cheval. Au moindre faux mouvement, le pommeau élevé de la selle vous crève la poitrine, et si vous vous renversez en arrière, le haut rebord de la selle vous brise les reins. On finit pourtant par trouver ces selles utiles, à cause de la solidité qu'elles donnent à cheval, surtout dans des courses aussi hasardeuses.

Les courses sont de huit à dix lieues avec les mêmes chevaux : on leur laisse prendre haleine sans manger à peu près à moitié chemin ; on remonte ensuite, et l'on continue sa route. Le soir, on arrive quelquefois à un kan (3), masure abandonnée où l'on dort parmi toutes sortes d'insectes et de reptiles sur un plancher vermoulu. On ne vous doit rien dans ce kan lorsque vous n'avez pas de firman (4) de poste : c'est à vous de vous procurer des vivres comme vous pouvez. Mon janissaire allait à la chasse dans les villages : il rapportait quelquefois des poulets que je m'obstinais à payer ; nous les faisions rôtir sur des branches vertes d'oliviers, ou bouilir avec du riz pour en faire un pilau (5). Assis à terre autour de ce festin, nous le déchirions avec nos doigts ; le repas fini, nous allions nous laver la barbe et les mains au premier ruisseau. Voilà comment on voyage aujourd'hui dans le pays d'Alcibiade et d'Aspasie (6).

[Chateaubriand arrive à Coron où il est reçu par le consul de France, Vial. Il quitte Coron le 12 août. Il traverse la Messénie, qu'il décrira dans les premiers livres des *Martyrs;* près de Tripolitza lui arrive cette petite AVENTURE DE VOYAGE :]

A trois lieues de Tripolitza (7) nous rencontrâmes deux offi-

(1) *Schall.* Lex.
(2) *Mameluck.* Lex.
(3) *Kan.* Lex.
(4) *Firman.* Lex.
(5) *Pilau.* Lex.
(6) Alcibiade (450-404), homme politique d'Athènes, célèbre pour son élégance. Aspasie, athénienne renommée pour son luxe.
(7) En Morée.

ciers de la garde du pacha, qui couraient, comme moi, en poste. Ils assommaient les chevaux et le postillon à coups de fouet de peau de rhinocéros. Ils s'arrêtèrent en me voyant, et me demandèrent mes armes : je refusai de les donner. Le janissaire me fit dire par Joseph que ce n'était qu'un pur objet de curiosité, et que je pouvais aussi demander les armes de ces voyageurs. A cette condition je voulus bien satisfaire les spahis (1); nous changeâmes d'armes. Ils examinèrent longtemps mes pistolets, et finirent par me les tirer au-dessus de la tête.

J'avais été prévenu de ne me laisser jamais plaisanter par un Turc, si je ne voulais m'exposer à mille avanies. J'ai reconnu plusieurs fois dans la suite combien ce conseil était utile : un Turc devient aussi souple s'il voit que vous ne le craignez pas qu'il est insultant s'il aperçoit qu'il vous fait peur. Je n'aurais pas eu besoin, d'ailleurs, d'être averti dans cette occasion, et la plaisanterie m'avait paru trop mauvaise pour ne pas la rendre coup sur coup. Enfonçant donc les éperons dans les flancs de mon cheval, je courus sur les Turcs et leur lâchai les coups de leurs propres pistolets en travers, si près du visage, que l'amorce brûla les moustaches du plus jeune spahi. Une explication s'ensuivit entre ces officiers et le janissaire, qui leur dit que j'étais Français : à ce nom de Français il n'y eut point de politesses turques qu'ils ne me firent. Ils m'offrirent la pipe, chargèrent mes armes et me les rendirent. Je crus devoir garder l'avantage qu'ils me donnaient, et je fis simplement charger leurs pistolets par Joseph. Ces deux étourdis voulurent m'engager à courir avec eux ; je le refusai, et ils partirent.

[Le 15 août le voyageur quitte Tripolitza et se met en route pour Sparte. Le 18, au lever du soleil, il aperçoit les RUINES DE L'ANCIENNE LACÉDÉMONE :]

Il y avait déjà une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeait droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janissaire (2) se tourne vers moi et, me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Palæochôri (3) ! » Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrais sur une hauteur. En tournant cette hauteur par

(1) *Spahi.* Lex.
(2) *Janissaire.* Lex.
(3) Village de Laconie.

le nord-ouest afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, que je reconnus à l'instant pour un théâtre. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assiéger. La colline au pied de laquelle je me trouvais était donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre était adossé à la citadelle ; la ruine que je voyais sur cette colline était donc le temple de Minerve-Chalciœcos (1), puisque celui-ci était dans la citadelle ; les débris et le long mur que j'avais passés plus bas faisaient donc partie de la tribu des Cynosures (2), puisque cette tribu était au nord de la ville ; Sparte était donc sous mes yeux ; et son théâtre, que j'avais eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnait sur le champ les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant la colline de la citadelle.

Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle ! mais qu'il était triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.....

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards, qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie ; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques (3) ; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort ; ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que

(1) Minerve, ou Pallas-Athènè, avait à Sparte un temple et une statue d'airain. Le mot Chalciœcos signifie : qui habite un temple d'airain.
(2) Un des quatre quartiers de Sparte.
(3) *Pastèque*. Lex.

je l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente ; j'en bus abondamment, car je mourais de soif.....

L'Eurotas mérite certainement l'épithète de Καλλιδόναξ (1) *aux beaux roseaux*, que lui a donnée Euripide ; mais je ne sais s'il doit garder celle *d'Olorifer* (2), car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon ont avant d'expirer une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur dernier chant est si mélodieux (3) : mes recherches furent inutiles. Apparemment que je n'ai pas, comme Horace, la faveur des Tyndarides (4), et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secret de leur berceau.....

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet de la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses aussi grands que des arbres ; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite, le Taygète déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte ; ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées comme lorsqu'on les voit de près : elles semblent, au contraire, teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les ad-

(1) Kallidonax.
(2) Qui porte des cygnes.
(3) Platon, *Phédon*, 84. E.— Lamartine imite ainsi le passage de Platon

Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure ;
Amis, n'en croyez rien ! L'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux !
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.

(*Mort de Socrate.*)

(4) Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda, nommés Tyndarides à cause de Tyndare, mari de Léda, dont on les croyait fils.

mirables paysages ; ce sont les effets de la lumière : voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.....

Le jour finissait lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs des Thermopyles et à tous les mensonges de la fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer et finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avait trois mille cinq cent quarante-trois ans qu'il s'était levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante. Je partis l'esprit rempli des objets que je venais de voir et livré à des réflexions intarissables : de pareilles journées font ensuite supporter patiemment beaucoup de malheurs, et rendent surtout indifférent à bien des spectacles.

[Après Sparte, Chateaubriand visite les tombeaux de Mycènes, se rend à Corinthe, d'où il part le 21 août pour se rendre à Mégare. C'est là qu'il guérit une JEUNE FILLE MOURANTE :]

Les Grecs ainsi que les Turcs supposent que tous les Francs (1) ont des connaissances en médecine et des secrets particuliers. La simplicité avec laquelle ils s'adressent à un étranger dans leurs maladies a quelque chose de touchant, et rappelle les anciennes mœurs : c'est une noble confiance de l'homme envers l'homme. Les sauvages en Amérique ont le même usage. Je crois que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se prêter à ce qu'on attend de lui : un air d'assurance, des paroles de consolation peuvent quelquefois rendre la vie à un mourant et mettre une famille dans la joie.

Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre créature étendue à terre sur une natte et ensevelie sous les haillons dont on l'avait couverte. Elle dégagea son bras, avec beaucoup de répugnance et de pudeur, des lambeaux de la misère, et le laissa retomber mourant sur la couverture. Elle me parut attaquée d'une fièvre putride : je fis débarrasser sa tête des petites pièces d'argent dont les paysannes albanaises ornent leurs cheveux ; le poids des tresses et du métal concentrait la chaleur au cerveau. Je portais avec moi du camphre pour la peste ; je le partageai avec la malade : on l'avait nourrie de raisin, j'approuvai le régime. Enfin, nous priâmes Christos et la Panagia (la Vierge) et je promis

(1) Ils nomment ainsi les Occidentaux.

prompte guérison. J'étais bien loin de l'espérer : j'ai tant vu mourir, que je n'ai là-dessus que trop d'expérience.

Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la porte ; les femmes fondirent sur moi en criant : *Crasi ! crasi !* « Du vin ! du vin ! » Elles voulaient me témoigner leur reconnaissance en me forçant à boire : ceci rendait mon rôle de médecin assez ridicule. Mais que m'importe, si j'ai ajouté à Mégare une personne de plus à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans les différentes parties du monde où j'ai erré ? C'est un privilège du voyageur de laisser après lui beaucoup de souvenirs et de vivre dans le cœur des étrangers quelquefois plus longtemps que dans la mémoire de ses amis.

[Le 23 août, CHATEAUBRIAND ENTRE DANS ATHÈNES :]

Enfin, le grand jour de notre entrée à Athènes se leva. Le 23, à 3 heures du matin, nous étions tous à cheval ; nous commençâmes à défiler en silence par la voie Sacrée (1) : je puis assurer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif que le mien. Nous avions mis nos beaux habits pour la fête : le janissaire (2) avait retourné son turban, et par extraordinaire, on avait frotté et pansé les chevaux...

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette, qui faisait le fond du tableau. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées (3), les colonnes du Parthénon (4) et du temple d'Érechtée (5), les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens et les masures des musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines, et au pied de l'Acropolis, Athènes se montrait à moi : ses toits aplatis, entremêlés de minarets (6), de cyprès, de ruines, de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées couronnés par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux

(1) Route que suivaient les processions en l'honneur de Cérès.
(2) *Janissaire*. Lex.
(3) Mot formé de *pro* devant, et de *Pylai* portes. C'était le vestibule de l'Acropole (ou citadelle d'Athènes).
(4) Temple bâti sur l'Acropole au cinquième siècle avant Jésus Christ en l'honneur de la déesse Athena Parthenos.
(5) Temple de l'Acropole en l'honneur du dieu de la mer Poseidôn Erechthée (c'est-à-dire *qui ébranle la terre*).
(6) *Minaret*. Lex.

rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve (1) n'était plus habitée par son peuple.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au mont Pœcile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères ; la seconde offrait un terrain labouré où l'on venait de faire la moisson ; la troisième présentait un long bois d'oliviers, qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus (2), en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise (3) coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre (4). L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachée du mont Hymette en surmonte le niveau et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion ; non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires ; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes ; l'âme fortifiée, semble s'élever et s'agrandir ; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie ; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. L'amour de la patrie et de la liberté n'était point

(1) La déesse Minerve s'appelait, chez les Grecs, Athéna, d'où le nom d'Athènes. — La ville appartenait alors aux Turcs.

(2) Fleuve qui prend sa source au Mont Hymette, longe Athènes au S.-E. et se jette dans le golfe d'Egine.

(3) Fleuve qui coule au N. d'Athènes et se jette dans le golfe Saronique.

(4) C'est Minerve, dit la légende, qui avait fait sortir l'olivier du sol athénien.

pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéralement départi ; enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas et vivre avec Périclès.

[Chateaubriand est reçu par Fauvel, consul de France à Athènes, archéologue et artiste consommé, qui avait contribué à l'illustration du *Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier. Il visite aussitôt la ville, et, le lendemain, 24 août à quatre heures et demie du matin, il monte sur la citadelle, c'est-à-dire sur la colline de l'Acropole. Voici comment il décrit ATHÈNES VUE DE L'ACROPOLE :]

Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes ; il faut se représenter des fûts de colonne et des bouts de ruines anciennes et modernes sortant du milieu de ces cultures ; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes ou portant sur leur dos des provisions à la ville ; il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette ; les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée (1) pour

(1) Port d'Athènes.

combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos (1); nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus (2) les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène (3). Mais, hélas ! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis? Ce soleil qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare (4), avait vu mourir la brillante Aspasie (5). Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour : d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre.

[Le 26 août, Chateaubriand quitte Athènes pour visiter le cap Sunium, célèbre par le souvenir de Platon Il traverse l'Attique; la fièvre le retient à Kératia; le 29, il va mieux, il se rend à Sunium, d'où il jette UN DERNIER REGARD SUR LA GRÈCE :]

Je découvrais au loin la mer de l'Archipel avec toutes ses îles : le soleil couchant rougissait les côtes de Zéa et les quatorze belles colonnes de marbre blanc au pied desquelles je m'étais assis. Les sauges et les genévriers (6) répandaient autour des ruines une odeur aromatique, et le bruit des vagues montait à peine jusqu'à moi.

Comme le vent était tombé, il nous fallait attendre pour partir une nouvelle brise. Nos matelots se jetèrent au fond de leur barque et s'endormirent. Joseph et le jeune Grec demeu-

(1) L'une des Cyclades où Latone avait, dit-on, donné naissance à Diane et Apollon. Tous les quatre ans, les Athéniens y faisaient un pèlerinage solennel.

(2) Le Théâtre d'Athènes était consacré à Dionysos, ou Bacchus, dieu de la tragédie. — *Œdipe* : le poète tragique Sophocle a composé un *Œdipe Roi* et un *Œdipe à Colone* et un *Philoctète*. — Euripide a écrit une *Hécube*.

(3) La tribune où Démosthène et les autres orateurs athéniens prononçaient leurs discours était située sur un rocher, la *Pnyx*, au revers du mont Lycabette.

(4) Celle dont il est question dans l'extrait cité plus haut, p. 185.

(5) V. p 181, note 6.

(6) *Genévrier*. Lex.

rèrent avec moi. Après avoir mangé et parlé pendant quelque temps, ils s'étendirent à terre et s'endormirent à leur tour. Je m'enveloppai la tête dans mon manteau pour me garantir de la rosée, et, le dos appuyé contre une colonne, je restai seul éveillé à contempler le ciel et la mer.

Au plus beau coucher du soleil avait succédé la plus belle nuit. Le firmament répété dans les vagues avait l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir, ma compagne assidue pendant mon voyage, était prête à disparaître (1) sous l'horizon; on ne l'apercevait plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles, des brises passagères troublaient dans la mer l'image du ciel, agitaient les constellations, et venaient expirer parmi les colonnes du temple avec un faible murmure...

Le brisement de la mer, qui augmentait par degrés contre le rocher, m'avertit que le vent s'était levé et qu'il était temps de continuer mon voyage. Je réveillai Joseph et son compagnon. Nous descendîmes au bateau. Nos matelots avaient déjà fait les préparatifs du départ. Nous poussâmes au large, et la brise, qui était de terre, nous emporta rapidement vers Zéa. A mesure que nous nous éloignions, les colonnes de Sunium paraissaient plus belles au-dessus des flots : on les apercevait parfaitement sur l'azur du ciel, à cause de leur extrême blancheur et de la sérénité de la nuit. Nous étions déjà assez loin du cap, que notre oreille était encore frappée du bouillonnement des vagues au pied du roc, du murmure des vents dans les genévriers, et du chant des grillons qui habitent seuls aujourd'hui les ruines du temple : ce furent les derniers bruits que j'entendis sur la terre de la Grèce.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE DE L'ARCHIPEL, DE L'ANATOLIE ET DE CONSTANTINOPLE

[Chateaubriand traverse l'Archipel : le 30 août il est à Zéa (Céos); il passe à Chio (1er septembre); le 2, il est à Smyrne; il en part le 4; le 5, il arrive à Ménémen-Eskélessi, petit port d'Anatolie, où il est témoin de ce qu'il appelle une véritable SCÈNE DES MILLE ET UNE NUITS :]

Il était minuit quand nous arrivâmes au kan (2) de Ménémen.

(1) *Prête à*. Grammaire. *Préposition*.
(2) *Kan*. Lex.

J'aperçus de loin une multitude de lumières éparses : c'était le repos d'une caravane. En approchant je distinguai les chameaux, les uns couchés, les autres debout ; ceux-ci chargés de leurs fardeaux, ceux-là débarrassés de leurs bagages. Des chevaux et des ânes débridés mangeaient l'orge dans des seaux de cuir ; quelques cavaliers se tenaient encore à cheval, et les femmes voilées n'étaient point descendues de leurs dromadaires. Assis les jambes croisées sur des tapis, des marchands turcs étaient groupés autour des feux qui servaient aux esclaves à préparer le pilau ; d'autres voyageurs fumaient la pipe à la porte du kan, mâchaient de l'opium, écoutaient des histoires. On brûlait le café dans les poêlons ; des vivandières allaient de feu en feu, proposant des gâteaux de blé grué, des fruits et de la volaille ; des chanteurs amusaient la foule ; des imans faisaient des ablutions, se prosternaient, se relevaient, invoquaient le Prophète ; des chameliers dormaient étendus sur la terre. Le sol était jonché de ballots, de sacs de coton, de *couffes* (1) de riz. Tous ces objets, tantôt distincts et vivement éclairés, tantôt confus et plongés dans une demi-ombre, selon la couleur et le mouvement des feux, offraient une véritable scène des *Mille et une Nuits*. Il n'y manquait que le calife Aroun-al-Raschid (2), le vizir Giaffar et Mesrour, chef des eunuques.

[Après avoir passé par Pergame, il reçoit l'hospitalité chez l'aga de Kircagach.]

Nous arrivâmes à Kircagach en moins de trois heures, et nous mîmes pied à terre à la porte d'un très beau kan. Le drogman (3) s'informa à l'heure même s'il n'y avait point un consul français dans la ville. On lui indiqua la demeure d'un chirurgien italien : je me fis conduire chez le prétendu vice-consul, et je lui expliquai mon affaire (4). Il alla sur-le-champ en rendre compte au commandant : celui-ci m'ordonna de comparaître devant lui avec le guide. Je me rendis au tribunal de Son Excellence ; j'étais précédé du drogman et du janissaire. L'aga était à demi couché dans l'angle d'un sofa, au fond d'une grande salle assez belle, dont le plancher était couvert de tapis. C'était un jeune homme d'une famille de vizirs. Il avait des

(1) *Blé grué, iman, couffe.* Lex.
(2) Khalife abbasside, contemporain de Charlemagne. Le livre des *Mille et une Nuits* le met souvent en scène, ainsi que son vizir Giaffar et Mesrour.
(3) *Drogman.* Lex.
(4) Le guide de Chateaubriand se refusait, malgré ses engagements, à prendre la route de montagnes qui mène aux Dardanelles.

armes suspendues au-dessus de sa tête, un de ses officiers était assis auprès de lui ; il fumait d'un air dédaigneux une grande pipe persane, et poussait de temps en temps des éclats de rire immodérés en nous regardant. Cette réception me déplut. Le guide, le janissaire et le drogman ôtèrent leurs sandales à la porte, selon la coutume : ils allèrent baiser le bas de la robe de l'aga (1) et revinrent ensuite s'asseoir à la porte.

La chose ne se passa pas si tranquillement à mon égard : j'étais complètement armé, botté, éperonné, j'avais un fouet à la main. Les esclaves voulurent m'obliger à quitter mes bottes, mon fouet et mes armes. Je leur fis dire par le drogman qu'un Français suivait partout l'usage de son pays. Je m'avançai brusquement dans la chambre. Un spahi (2) me saisit par le bras gauche, et me tira de force en arrière. Je lui sanglai à travers le visage un coup de fouet qui l'obligea de lâcher prise. Il mit la main sur les pistolets qu'il portait à la ceinture : sans prendre garde à sa menace, j'allai m'asseoir à côté de l'aga, dont l'étonnement était visible. Je lui parlai français : je me plaignis de l'insolence de ses gens ; je lui dis que ce n'était que par respect pour lui que je n'avais pas tué son janissaire (3), qu'il devait savoir que les Français étaient les premiers et les plus fidèles alliés du grand-seigneur (4), que la gloire de leurs armes était assez répandue dans l'Orient pour qu'on apprît à respecter leurs chapeaux, de même qu'ils honoraient les turbans sans les craindre ; que j'avais bu le café avec des pachas qui m'avaient traité comme leur fils ; que je n'étais pas venu à Kircagach pour qu'un esclave m'apprît à vivre et fût assez téméraire pour toucher la basque de mon habit.

L'aga, ébahi, m'écoutait comme s'il m'eût entendu : le drogman lui traduisit mon discours. Il répondit qu'il n'avait jamais vu de Français ; qu'il m'avait pris pour un Franc (5), et que très certainement il allait me rendre justice : il me fit apporter le café.

Rien n'était curieux à observer comme l'air stupéfait et la figure allongée des esclaves qui me voyaient assis avec mes bottes poudreuses sur le divan, auprès de leur maître. La tranquillité étant rétablie, on expliqua mon affaire. Après avoir entendu les deux parties, l'aga rendit un arrêt auquel je ne m'attendais point du tout : il condamna le guide à me rendre

(1) *Aga.* Lex.
(2) *Spahi.* Lex.
(3) *Janissaire.* Lex.
(4) Le Sultan.
(5) Un homme d'Occident, quelle que soit sa nation.

une partie de mon argent ; mais il déclara que, les chevaux étant fatigués, cinq hommes seuls ne pouvaient se hasarder dans le passage des montagnes ; qu'en conséquence je devais, selon lui, prendre tranquillement la route de Constantinople.

Il y avait là-dedans un certain bon sens turc assez remarquable, surtout lorsqu'on considérait la jeunesse et peu d'expérience du juge. Je fis dire à Son Excellence que son arrêt, d'ailleurs très juste, péchait par deux raisons : premièrement, parce que cinq hommes bien armés passaient partout ; secondement, parce que le guide aurait dû faire ses réflexions à Smyrne et ne pas prendre un engagement qu'il n'avait pas le courage de remplir. L'aga convint que ma dernière remarque était raisonnable, mais que, les chevaux étant fatigués et incapables de faire une aussi longue route, la *fatalité* (1) m'obligeait de prendre un autre chemin.

Il eût été inutile de résister à la fatalité : tout était secrètement contre moi, le juge, le drogman et mon janissaire. Le guide voulut faire des difficultés pour l'argent ; mais on lui déclara que cent coups de bâton l'attendaient à la porte s'il ne restituait pas une partie de la somme qu'il avait reçue. Il la tira avec une grande douleur du fond d'un petit sac de cuir, et s'approcha pour me la remettre : je la pris et la lui rendis en lui reprochant son manque de bonne foi et de loyauté. L'intérêt est le grand vice des musulmans, et la libéralité est la vertu qu'ils estiment davantage. Mon action leur parut sublime : on n'entendait que : Allah ! Allah ! je fus reconduit par tous les esclaves, et même par le spahi que j'avais frappé ; ils s'attendaient à ce qu'ils appellent le *régal* (2). Je donnai deux pièces d'or au musulman battu ; je crois qu'à ce prix il n'aurait pas fait les difficultés que Sancho faisait pour délivrer madame Dulcinée (3). Quant au reste de la troupe, on lui déclara de ma part qu'un Français ne faisait ni ne recevait de présents.

[Il quitte l'Anatolie le 12 septembre, et s'embarque pour aller à Constantinople.]

A huit heures, un caïque (4) vint à notre bord : comme nous

(1) Les Turcs croient que tout est réglé, *écrit* d'avance par une puissance irrésistible, la fatalité.

(2) Récompense.

(3) Dans le célèbre roman de Cervantès, don Quichotte oblige son écuyer Sancho à se battre à coup de licol, afin d'obtenir la délivrance de Dulcinée, qu'il croit prisonnière ; mais Sancho fait tomber les coups sur un arbre derrière lequel il se cache.

(4) *Caïque*. Lex.

étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque (1) et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruine. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard ; les cyprès et les minarets (2) que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva et balaya en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau ; je me trouvai tout à coup au milieu du palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi, le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe; j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche : elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata (3). L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari (4), les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts, la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais. On n'exagère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leur visage, par la différence de leur langage, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches (5) qu'on n'entend point de bruit de carrosses

(1) *Felouque*. Lex.
(2) *Minaret*. Lex.
(3) Faubourg à l'E. de Constantinople.
(4) Ville forte de la Turquie d'Asie, s'étage en amphithéâtre en face de Constantinople.
(5) *Babouches*. Lex.

et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières sans murs, et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques, qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman (1) conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail (2), Capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

TROISIÈME PARTII

VOYAGE DE RHODES, DE JAFFA, DE BETHLÉEM ET DE LA MER MORTE

[Parti de Constantinople sur un vaisseau de deux cents passagers, Chateaubriand traverse la mer de Marmara; le 21 septembre, il double le château des Dardanelles, aperçoit le Simoïs et l'emplacement où fut Troie; le 22, une tempête empêche l'équipage d'aborder à Chio; il faut jeter l'ancre au port de Tchesmé; le 25, visite à Rhodes; après différents incidents, le courant ramène l'embarcation sur l'île de Chypre (29 septembre). Le 30, on aperçoit LA TERRE SAINTE :]

Le temps était si beau et l'air si doux, que tous les passagers restaient la nuit sur le pont. J'avais disputé un petit coin

(1) *Iman.* Lex.
(2) Ici, palais du Sultan. — *Capitole*, forteresse de l'ancienne Rome.

du gaillard (1) d'arrière à deux gros caloyers (2) qui ne me l'avaient cédé qu'en grommelant. C'était là que je dormais le 30 septembre, à six heures du matin, lorsque je fus éveillé par un bruit confus de voix : j'ouvris les yeux, et j'aperçus les pèlerins qui regardaient vers la proue du vaisseau. Je demandai ce que c'était ; on me cria : *Signor, il Carmelo !* le Carmel (3) ! Le vent s'était levé la veille à huit heures du soir, et dans la nuit nous étions arrivés à la côte de Syrie. Comme j'étais couché tout habillé, je fus bientôt debout, m'enquérant de la montagne sacrée. Chacun s'empressait de me la montrer de la main, mais je n'apercevais rien à cause du soleil, qui commençait à se lever en face de nous. Ce moment avait quelque chose de religieux et d'auguste ; tous les pèlerins, le chapelet à la main, étaient restés en silence dans la même attitude, attendant l'apparition de la Terre Sainte ; le chef des papas (4) priait à haute voix : on n'entendait que cette prière et le bruit de la course du vaisseau, que le vent le plus favorable poussait sur une mer brillante. De temps en temps un cri s'élevait de la proue du vaisseau quand on revoyait le Carmel. J'aperçus enfin moi-même cette montagne comme une tache ronde au-dessus des rayons du soleil. Je me mis alors à genoux à la manière des Latins. Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant les côtes de la Grèce ; mais la vue du berceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me remplit de crainte et de respect. J'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, au lieu où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie ; j'allais aborder à ces rives que visitèrent comme moi Godefroy de Bouillon, Raymond de Saint-Gilles, Tancrède le Brave, Hugues le Grand (5), Richard Cœur de Lion (6), et ce saint Louis dont les vertus furent admirées des infidèles. Obscur pèlerin, comment oserais-je fouler un sol consacré par tant de pèlerins illustres ?

[Le voyageur visite ensuite Jaffa ; le 3 octobre, il se met en route pour Jérusalem. — Traversée de la plaine de Saron.— Rama.— On découvre

(1) *Gaillard.* Lex.
(2) *Caloyer.* Lex.
(3) Chaîne de montagnes, renfermant beaucoup de grottes naturelles ; le prophète Elie y vécut. — Des ermites chrétiens l'habitèrent dans la suite : ce fut l'origine de l'ordre des Carmes.
(4) *Papa.* Lex.
(5) Quatre chefs de la première Croisade.
(6) Roi d'Angleterre, dirigea la 3e Croisade avec Philippe-Auguste et Frédéric Barberousse.

les montagnes de Judée. — Vallée de Jérémie et du Térébinthe — Entrée à Jérusalem. — Réception au monastère des Pères latins. — Excursion à Bethléem. — Réception au couvent de Saint-Saba. — Marche à travers LA VALLÉE DU JOURDAIN :]

Nous quittâmes le couvent (1) à trois heures de l'après-midi; nous remontâmes le torrent de Cédron ; ensuite, traversant la ravine, nous reprîmes notre route au levant. Nous découvrîmes Jérusalem par une ouverture des montagnes. Je ne savais trop ce que j'apercevais ; je croyais voir un amas de rochers brisés, l'apparition subite de cette cité des désolations au milieu d'une solitude désolée avait quelque chose d'effrayant : c'était véritablement la reine du désert.

Nous avancions : l'aspect des montagnes était toujours le même, c'est-à-dire blanc poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbe et sans mousse. A quatre heures et demie, nous descendîmes de la haute chaîne de ces montagnes sur une chaîne moins élevée. Nous cheminâmes pendant cinquante minutes sur un plateau assez égal. Nous parvînmes enfin au dernier rang des monts qui bordent à l'occident la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. Le soleil était près de se coucher : nous mîmes pied à terre pour laisser reposer les chevaux, et je contemplai à loisir le lac, la vallée et le fleuve.

Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte : cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux ; inculte, elle offre des herbages ou des forêts : si elle est arrosée par un fleuve, ce fleuve a des replis ; les collines qui forment cette vallée ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspectives attirent agréablement les regards.

Ici, rien de tout cela : qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée *Montagne d'Arabie* est la plus élevée; vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme et par sa couleur azurée ; on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime : seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale dans le ciel eût tremblé dans quelques endroits.

La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux

(1) Le couvent de Saint-Saba, bâti dans la ravine du torrent « le Cédron ». C'est là que Chateaubriand a élu domicile.

de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont, au contraire, de noirs rochers à pic, qui répandent au loin leurs ombres sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée ; des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourris, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin.

Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la mer Morte ; elle paraît brillante, mais les villes coupables (1) qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure ; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.

Nous descendîmes de la croupe de la montagne afin d'aller passer la nuit au bord de la mer Morte, pour remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la vallée, notre petite troupe se resserra; nos Bethléémites préparèrent leurs fusils et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous trouvions sur le chemin des Arabes du désert, qui vont chercher du sel au lac et qui font une guerre impitoyable au voyageur.

Nous marchâmes ainsi pendant deux heures le pistolet à la main comme en pays ennemi. Nous suivions, entre les dunes de sable, les fissures qui s'étaient formées dans une vase cuite aux rayons du soleil. Une croûte de sel recouvrait l'arène et présentait un champ de neige, d'où s'élevaient quelques arbustes rachitiques. Nous arrivâmes tout à coup au lac ; je dis

(1) Sodome et Gomorrhe ensevelies par la mer Morte, en punition de leurs crimes (*Genèse*, XIX, 25).

tout à coup, parce que je m'en croyais encore assez éloigné. Aucun bruit, aucune fraîcheur ne m'avait annoncé l'approche des eaux. La grève, semée de pierres, était brûlante, le flot était sans mouvement et absolument mort sur la rive.

QUATRIÈME PARTIE

VOYAGE DE JÉRUSALEM

[Le 7 octobre Chateaubriand entre à Jérusalem, visite l'*Église du Saint-Sépulcre*, la *Voie Douloureuse*, la *Vallée de Josaphat*, le *Cédron*, le *Jardin des Oliviers* ; le 8, il fait le tour extérieur de la ville.]

CINQUIÈME PARTIE

SUITE DU VOYAGE DE JÉRUSALEM

[Le 10, il explore les champs de bataille des Croisés, décrits dans la *Jérusalem Délivrée* du Tasse. Avant de quitter la ville sainte, il la regarde une dernière fois et trace ce tableau de JÉRUSALEM VUE DU MONT DES OLIVIERS :]

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un pan incliné vers le sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près ; mais au levant, le long de la vallée du Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du Temple, et le terrain, presque abandonné, où s'élevaient le château Antonia (1) et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals (2) ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de

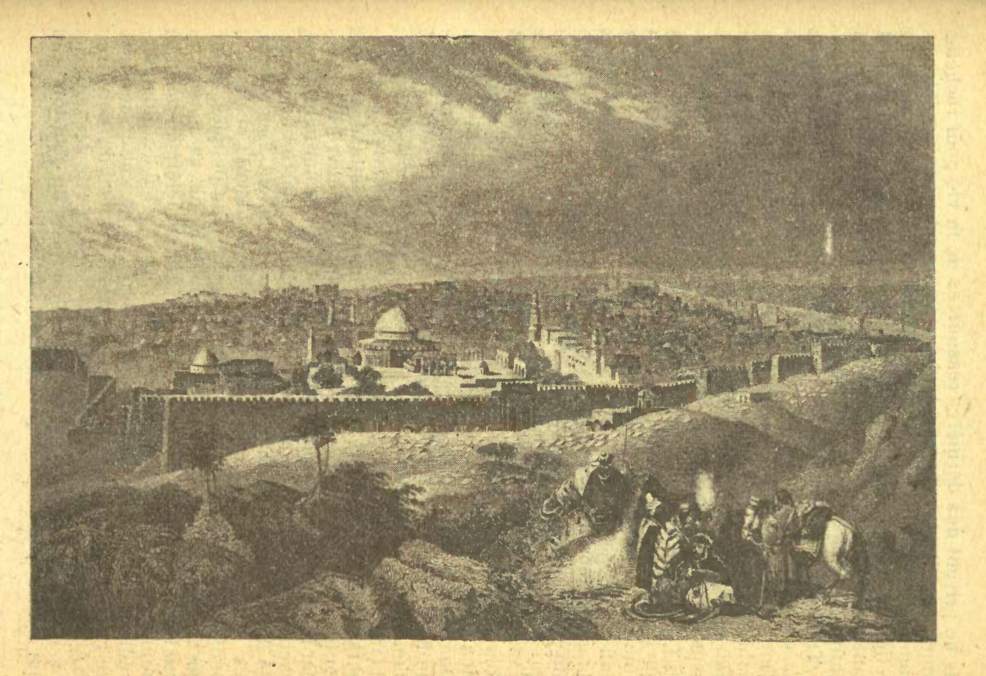
(1) Tour au N.-O. du Temple de Jérusalem. Hérode, qui la fit embellir, l'appela Antonia, du nom d'Antoine, son protecteur.
(2) *Nopals*. Lex.

pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière de la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi (1). Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit, dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin (2) ou qui va piller le Fellah (3).

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens (4) que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie et de renverser d'aussi faibles remparts? La charité des moines;

(1) *Cadi*. Lex.
(2) *Bédouin*. Lex.
(3) *Fellah*. Lex.
(4) Les pères latins du Saint-Sépulcre, appartenant à l'ordre des Franciscains.



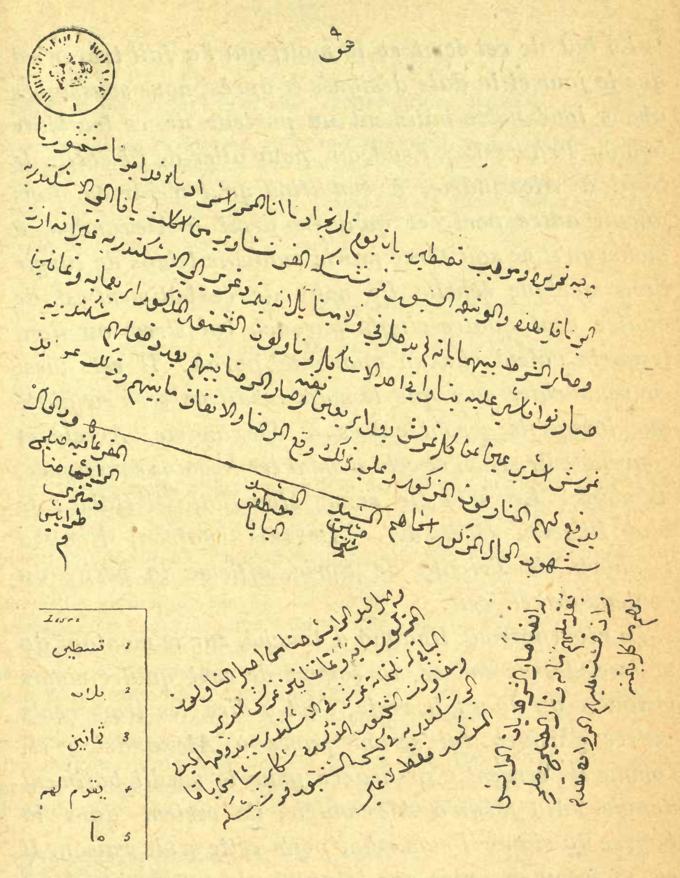
VUE DE JÉRUSALEM

(D'après une gravure sur acier de l'édition de 1836.)

ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnaître, avec Bossuet, « que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots ».

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert brillante de clarté* (1), jetez les yeux entre la montagne de Sion et le Temple, voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice ; il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa tête, il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira pendant la nuit l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du Temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux (2) à des enfants qui à leur tour le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager, rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris, sans doute ; mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem, il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays : il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi (3) qui doit les délivrer. Écrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle des grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles !

(1) « Quelle Jérusalem nouvelle Sort du fond du désert brillante de clartés » ? (Racine, *Athalie*, acte III, sc. 7.)
(2) La Bible.
(3) Le Messie prédit par les prophètes.



Fac-similé du traité conclu entre Chateaubriand et le capitaine d'une saïque turque pour le passage de Jaffa à Alexandrie. (Edition de 1812.)

TRADUCTION DU TRAITÉ DE PASSAGE

LUI (DIEU)

Le but de cet écrit et le motif qui l'a fait tracer est que le jour et la date désignés ci-après, nous soussignés avons loué notre bâtiment au porteur de ce traité, le (signor Francesko), Français, pour aller de l'Echelle de Sâfâ à Alexandrie, à condition qu'il n'entrera dans aucun autre port, et qu'il ira droit à Alexandrie, à moins qu'il ne soit forcé par le mauvais temps de surgir dans quelque échelle. Le nolis de ce bâtiment est de quatre cent quatre-vingts ghrouch (piastres) au lion, lesquels valent chacun quarante parah. Il est aussi convenu entre eux que le nolis susdit ne sera acquitté que lorsqu'ils seront entrés à Alexandrie. Arrêté et convenu entre eux, et cela devant les témoins soussignés. Témoins : Le séïd (le sieur) Mousthafa êl Bâbâ ; le séïd Ilhocéïn Chetmâ. — Le réïs (patron) Ilhaunâ Dennbry, de Tripoly de Syrie, affirme la vérité du contenu de cet écrit.

Le réïs (patron) Ilhaunâ a touché, sur le montant du nolis ci-dessus énoncé, la somme de cent quatre-vingts ghrouch *au lion ; le reste, c'est-à-dire les trois cents autres ghrouch, lui seront payés à Alexandrie ; et, comme ils servent d'assurance pour le susdit bâtiment depuis Yâfâ jusqu'à Alexandrie, ils restent dans la bourse du signor Francesko, pour cette seule raison. Il est convenu en outre que le patron leur fournira, à un juste prix, de l'eau, du feu pour faire la cuisine, et du sel ainsi que toutes les provisions dont ils pourraient manquer.*

SIXIÈME PARTIE

VOYAGE D'ÉGYPTE

[Parti de Jérusalem le 12 octobre, Chateaubriand arrive à Jaffa, le 13. — De là, une saïque le conduit à Alexandrie. — Puis il remonte le Nil, passe devant les Pyramides, visite le Caire où il reste jusqu'au 8 novembre, revient par Rosette à Alexandrie d'où il part le 23 novembre à midi. — Toute cette partie comprend beaucoup de discussions histori ques, et peu de tableaux, l'Égypte ayant déjà été décrite dans les *Martyrs.* Contrarié par les vents pendant tout novembre et décembre, le voyageur arrive le 12 janvier à Tunis.]

SEPTIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

VOYAGE DE TUNIS ET RETOUR EN FRANCE

[De Tunis, Chateaubriand va voir les RUINES DE CARTHAGE

Du sommet de Byrsa (1) l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. Je les vis au mois de février ; les figuiers, les oliviers et les caroubiers (2) donnaient déjà leurs premières feuilles ; de grandes angéliques (3) et des acanthes (4) formaient des touffes de verdure parmi les débris de marbre de toutes couleurs. Au loin, je promenais mes regards sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées ; je découvrais des forêts, des vaisseaux, des aqueducs, des villages maures, des ermitages mahométans, des minarets et les maisons blanches de Tunis. Des millions de sansonnets, réunis en bataillons et ressemblant à des nuages, volaient au-dessus de ma tête. Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs, je pensais à Didon (5), à Sophonisbe (6), à la noble épouse d'Asdrubal (7) ; je contem-

(1) Citadelle de Carthage.
(2) *Caroubier.* Lex.
(3) *Angélique.* Lex.
(4) *Acanthe.* Lex.
(5) Fondatrice et reine de Carthage (voir : Virgile, *Énéide*, chants I et II).
(6) Fille d'Asdrubal, mariée à Syphax, roi de Numidie, puis à Massinissa. S'empoisonna pour ne pas figurer au triomphe des Romains.
(7) Asdrubal défendit Carthage, sa patrie, contre les Romains ; à la

plais les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César ; mes yeux voulaient reconnaître l'emplacement d'Utique (1) ; hélas ! les débris des palais de Tibère existent encore à Caprée, et l'on cherche en vain à Utique la place de la maison de Caton. Enfin, les terribles Vandales, les légers Maures passaient tour à tour devant ma mémoire, qui m'offrait pour dernier tableau saint Louis expirant sur les ruines de Carthage.

[Enfin Chateaubriand fait voile pour l'Espagne. Le 29 mars, il jette l'ancre dans la baie de Gibraltar, traverse Algésiras, Cadix, Cordoue, Grenade, Aranjuez, Madrid (2 avril) et arrive à Bayonne le 5 mai. Cette dernière partie est surtout consacrée, pour le voyage en Tunisie, à des résumés d'histoire, et, pour le voyage d'Espagne, à des notions rapides. — C'est dans : les *Aventures du dernier Abencerage* que Chateaubriand donnera ses impressions d'Espagne.

Ajoutons que, dans ce voyage, Chateaubriand était accompagné d'un domestique qui rédigea, lui aussi son journal de route. Ce journal a été publié sous ce titre :

Itinéraire de Paris à Jérusalem par Jullien, domestique de Chateaubriand, publié d'après le manuscrit original par Ed. Champion. (Paris, H. Champion, 1904).]

fin, comme il s'était rendu, sa femme, indignée, se jeta dans les flammes.

(1) Caton d'Utique, adversaire de César, se tua quand celui-ci devint maître de Rome.

LIVRE IIIe

CARRIÈRE POLITIQUE

1811-1830

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LA POLITIQUE DE CHATEAUBRIAND

En 1811, la carrière littéraire de Chateaubriand est achevée : il a terminé son apologie esthétique du christianisme, telle qu'il s'était proposé de l'écrire. Il aspirait à se renouveler en jouant son rôle dans les affaires de son pays. Alors commence sa carrière politique. Elle se fait remarquer par un certain nombre d'œuvres où on retrouve le grand écrivain du *Génie* et des *Martyrs*. Mais, pour bien les comprendre, il est indispensable de savoir par quelles théories et quels événements elles furent inspirées. C'est pourquoi nous résumerons ici les grandes lignes de la politique de Chateaubriand.

I. La fin de l'Empire. — La guerre de Russie, la guerre d'Espagne, la bataille de Leipsick (16-18 oct. 1813) annoncent la décadence de Napoléon. Les Alliés se préparent à entrer dans Paris. Une restauration monarchique paraît possible. Pour y aider, Chateaubriand lance un retentissant pamphlet : *De Buonaparte et des Bourbons*. (Voir, p. 211-214, analyse et extraits.) Le succès de cette brochure fut considérable. On a dit (Chateaubriand attribue le mot à Louis XVIII, Mme de Chateaubriand à Napoléon) qu'elle profita plus à Louis XVIII qu'une armée de cent mille hommes.

II. Première Restauration. — Ni le nouveau roi, ni son frère le comte d'Artois (plus tard Charles X), n'aiment Chateaubriand : le premier en est resté à la tradition littéraire du

dix-huitième siècle ; le second n'a même pas lu *le Génie*. Froidement accueilli, Chateaubriand songe à se retirer près du lac de Genève (1814). Il accepte pourtant l'ambassade de Suède qu'on lui offre pour l'éloigner.

III. **Les Cent-Jours.** — Napoléon, exilé à l'île d'Elbe, débarque au golfe Jouan et rentre à Paris. Le roi se réfugie à Gand, et là nomme Chateaubriand ministre de l'Intérieur. Mais le nouveau ministre est mécontent de cette fuite en Belgique. Il aurait voulu que Louis XVIII attendît Napoléon à Paris et luttât afin de le vaincre ou de mourir avec gloire. L'antipathie augmente entre cet ami de l'héroïsme cornélien et ce roi qui ne veut pas être un héros (1).

IV. **La seconde Restauration.** — Il faut distinguer ici plusieurs périodes :

A. *La monarchie selon la Charte.* — Après Waterloo et le retour du roi, Chateaubriand est nommé pair de France. Il publie alors : *la Monarchie selon la Charte*, qu'il appelle lui-même un catéchisme constitutionnel. La Monarchie constitutionnelle est l'idéal de Chateaubriand : le roi doit régner, non gouverner ; il faut allier la monarchie et la liberté. Mais il ne veut pas que le roi fasse appel aux anciens collaborateurs de Napoléon. Toutes les places de l'État, évêchés, préfectures et même commandements de gendarmerie doivent être confiées aux *véritables* amis de la royauté (2).

B. *Chateaubriand passe à l'opposition ultra-royaliste.* — Louis XVIII, qui avait pris comme collaborateurs Talleyrand et Fouché, ne pouvait, ici non plus, être d'accord avec Chateaubriand ; celui-ci dut renoncer à être le premier ministre de la Restauration, et se déclara violemment contre le roi. Il se rallia aux *ultra-royalistes*, c'est-à-dire à ceux qui ne voulaient nul accord entre la monarchie et les hommes ou les idées de la Révolution. En conséquence, le duc de Richelieu, premier ministre, le raye de la liste des ministres d'État où il figurait depuis l'exil de Gand. Privé de son traitement, Chateaubriand est obligé de vendre sa campagne de la Vallée-aux-Loups, et fonde un journal d'opposition : *le Conservateur*. L'assassinat du duc de Berry par Louvel (15 février 1820) fut pour lui l'occasion de triompher du ministre Decazes : « Les pieds, dit-il, lui ont glissé dans le sang. »

C. *Ambassades.* — Louis XVIII, a dit encore Chateaubriand, « consentait toujours à m'éloigner ». C'est pourquoi il fut nommé

(1) A cette occasion, Chateaubriand écrivit un *Rapport au Roi sur l'État de la France* (*Moniteur* de Gand, 12 mai 1815).

(2) Il avait déjà soutenu cette thèse en 1814 dans ses *Réflexions politiques* dirigées contre Carnot, régicide, et qui s'était cru le droit d'adresser des conseils à Louis XVIII dans un *Mémoire au Roi*.



LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND EN PAIR DE FRANCE
1823.

(Cabinet des Estampes de la *Bibliothèque Nationale.*)

ambassadeur, d'abord à Berlin (janvier 1821), puis à Londres (avril 1822) ; là, il goûta profondément la joie de revenir au milieu des honneurs dans cette ville où, lorsqu'il était jeune, il avait failli mourir de faim.

D. *Congrès de Vérone. Guerre d'Espagne.* — La légitimité, selon un mot célèbre de notre auteur, « se mourait, faute de victoires ». Il fallait donc chercher l'occasion d'en remporter. Voilà pourquoi il fut le partisan enthousiaste, et se crut même l'auteur de la guerre destinée à rétablir Ferdinand VII sur le trône d'Espagne. La France, victorieuse de la révolution espagnole, prouverait ainsi sa force et se couvrirait de gloire. L'affaire réussit ; Chateaubriand en rendit compte dans son livre : *le Congrès de Vérone* (1) et appela cette guerre « son *René* en politique ». Il oublie trop le rôle joué à cette occasion par Mathieu de Montmorency et Villèle.

E. *Chateaubriand passe à l'opposition libérale.* — Il comptait sur la reconnaissance du roi ; il fut au contraire disgracié (6 juin 1824), sous prétexte qu'il n'avait pas soutenu une loi proposée par le gouvernement sur la réduction des rentes. Il se venge par la campagne qu'il engage dans *le Journal des Débats*, organe de l'opposition libérale. Il fait appel à la jeunesse éprise de toutes les libertés, déclare qu'il ne tient pas à la monarchie, suscite l'enthousiasme, et devient populaire. Cette campagne contribua beaucoup à la chute de la Restauration. « C'était, a-t-il dit, ma seconde guerre d'Espagne. »

F. *Sous Charles X.* — Charles X a succédé à Louis XVIII ; après le départ du ministère Villèle, le nouveau roi, suivant l'exemple de son frère, éloigne Chateaubriand au moyen d'une ambassade. Cette fois, c'est à Rome qu'on l'envoie : il y assiste à la mort du pape Léon XII et à l'élection de Pie VIII. Dès que le ministère Polignac est constitué, il donne sa démission, et s'oppose avec violence aux *Ordonnances* qui supprimaient la liberté de la presse, dissolvaient la Chambre récemment élue, remaniaient la loi d'élection pour restreindre les droits des électeurs. Il les qualifie, à la Chambre des pairs, de « conspiration de la bêtise et de l'hypocrisie ». Il devient de plus en plus populaire ; la jeunesse l'acclame et la révolution de 1830 survenant, les étudiants le portent en triomphe.

V. **Sous Louis-Philippe**. — Louis-Philippe est proclamé roi des Français. C'est la monarchie constitutionnelle. Mais le nouveau souverain, de la branche cadette, est un usurpateur, puisque le petit duc de Bordeaux (Henri V) est, par droit de naissance le roi légitime. En faveur de ce dernier, Chateaubriand rompt avec

(1) Publié en 1828.

le roi électif. Mais comme, d'autre part, il est partisan de la liberté, comme il comprend la monarchie « d'une manière large », il s'allie aux démocrates Armand Carrel, Béranger, Lamennais, et, oubliant sa haine contre Bonaparte, écrit à Louis-Napoléon (plus tard empereur) : « Si Dieu, dans ses impénétrables desseins, avait rejeté la race de saint Louis, si les mœurs de notre patrie ne lui rendaient pas l'état républicain possible, il n'y a pas de nom qui aille mieux à la gloire de la France que le vôtre. » D'ailleurs, il s'attache à la mère du roi légitime, la duchesse de Berry : « Madame, lui dit-il, votre fils est mon roi. » Il continuera de la servir tant que ses forces le lui permettront. C'est ce que nous verrons dans l'étude de la dernière partie de sa vie.

CHAPITRE II

DE BUONAPARTE (1) ET DES BOURBONS

1814

On a vu, page 207, dans quelles circonstances l'ouvrage fut écrit. Il parut sous ce titre : *De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe, par F.-A. de Chateaubriand. Paris, Mame frères, imprimeurs-libraires, rue du Pot-de-Fer, n°* 14, *et se trouve chez Le Normant, imprimeur, rue de Seine, n°* 8, *Nicolle, libraire, même rue, n°* 12. — 1814 (*in*-8, II-87 *p.*).

Il y a trois parties :

I. *De Buonaparte.* — Napoléon a détruit la France. Il a fait plus de mal au genre humain que tous les tyrans de Rome. — Il n'avait rien pour lui, sauf le talent militaire, et encore plusieurs de ses généraux lui étaient supérieurs. — Il a fait tuer plus d'hommes en onze ans que les rois de France en trois siècles. A l'intérieur, il ne se distingua que par la perfidie, l'assassinat, la tyrannie, la conscription des enfants, un système continental qui est celui d'un fou, par des ruses dignes des Borgia.

II. *Des Bourbons.* — Ils sont ce qu'il y a de plus français en France. Louis XVIII est connu par ses lumières et ses vertus. Le comte d'Artois est franc, loyal, pieux. — L'ancienne famille des Bourbons est, pour la France, le gage de la paix et du bonheur.

(1) Les Monarchistes affectaient d'appeler Napoléon par son nom de famille, prononcé à l'italienne.

III. *Les Alliés.* — Ils ne peuvent se fier à Buonaparte. S'ils font la paix avec lui, il la violera. — Les souverains ne peuvent admettre pour « leur frère » un homme d'un rang inférieur. — La prospérité de la France importe à l'Europe. — L'Europe a intérêt à débarrasser la France de l'usurpateur.

Ce livre, inspiré par la haine, est violent et éloquent. On en jugera par la page suivante :

EXTRAITS

La plume d'un Français se refuserait à peindre l'horreur de ses champs de bataille ; un homme blessé devient pour Bonaparte un fardeau : tant mieux s'il meurt, on en est débarrassé. Des monceaux de soldats mutilés, jetés pêle-mêle dans un coin, restent quelquefois des jours et des semaines sans être pansés ; il n'y a plus d'hôpitaux assez vastes pour contenir les malades d'une armée de sept ou huit cent mille hommes, plus assez de chirurgiens pour les soigner. Nulle précaution prise pour eux par le bourreau des Français : souvent point de pharmacie, point d'ambulance, quelquefois même pas d'instruments pour couper les membres fracassés. Dans la campagne de Moscou, faute de charpie, on pansait les blessés avec du foin ; le foin manqua, ils moururent. On vit errer cinq cent mille guerriers, vainqueurs de l'Europe, la gloire de la France (1) ; on les vit errer parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, et couverts, pour tout vêtement, de la peau sanglante des chevaux qui avaient servi à leur dernier repas. De vieux capitaines, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons, s'abaissaient jusqu'à caresser le soldat à qui il était resté quelque nourriture, pour en obtenir une chétive partie : tant ils éprouvaient les tourments de la faim ! Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étaient gelés pendant la nuit ; et le matin, on voyait encore ces fantômes debout au

(1) Dans ces lignes et les suivantes, on n'aura pas de peine à reconnaître une des sources de *l'Expiation* de Victor Hugo :

Il neigeait ; les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre...
.... Les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise, etc...

milieu des frimas. Les seuls témoins des souffrances de nos soldats, dans ces solitudes, étaient des bandes de corbeaux et des meutes de lévriers blancs demi-sauvages, qui suivaient notre armée pour en dévorer les débris. L'empereur de Russie a fait faire au printemps la recherche des morts : on a compté deux cent quarante-trois mille six cent dix cadavres d'hommes, et cent vingt-trois mille cent trente-trois de chevaux... Et que faisait le destructeur de nos pères, de nos frères, de nos fils, quand il moissonnait ainsi la fleur de la France ? Il fuyait ! il venait aux Tuileries dire, en se frottant les mains au coin du feu : *Il fait meilleur ici que sur les bords de la Bérésina.* Pas un mot de consolation aux épouses, aux mères en larmes dont il était entouré ; pas un regret, pas un mouvement d'attendrissement, pas un remords, pas un seul aveu de sa folie. Les Tigellins (1) disaient : « Ce qu'il y a d'heureux dans « cette retraite, c'est que l'empereur n'a manqué de rien ; il a « toujours été bien nourri, bien enveloppé dans une bonne « voiture ; enfin, il n'a pas du tout souffert, c'est une grande « consolation. » Et lui, au milieu de sa cour, paraissait gai, triomphant, glorieux : paré du manteau royal, la tête couverte du chapeau à la Henri IV, il s'étalait, brillant sur un trône, répétant les attitudes royales qu'on lui avait enseignées ; mais cette pompe ne servait qu'à le rendre plus hideux, et tous les diamants de la couronne ne pouvaient cacher le sang dont il était couvert.

Hélas ! cette horreur des champs de bataille s'est rapprochée de nous ; elle n'est plus cachée dans les déserts : c'est au sein de nos foyers que nous la voyons, dans ce Paris que les Normands assiégèrent en vain il y a près de mille ans, et qui s'enorgueillissait de n'avoir eu pour vainqueur que Clovis, qui devint son roi. Livrer un pays à l'invasion, n'est-ce pas le plus grand et le plus irrémissible des crimes ? Nous avons vu périr sous nos propres yeux le reste de nos générations ; nous avons vu des troupeaux de conscrits, de vieux soldats pâles et défigurés, s'appuyer sur les bornes des rues, mourant de toutes les sortes de misères, tenant à peine d'une main l'arme avec laquelle ils avaient défendu la patrie, et demandant l'aumône de l'autre main ; nous avons vu la Seine chargée de barques, nos chemins encombrés de chariots remplis de blessés, qui n'avaient pas même le premier appareil sur leurs plaies. Un de ces chars, que l'on suivait à la trace du sang, se brisa sur le boulevard : il en tomba des conscrits sans bras, sans jambes, percés de balles, de coups de lance, jetant des cris, et priant

(1) Courtisans. Tigellin était un favori de Néron.

les passants de les achever. Ces malheureux, enlevés à leurs chaumières avant d'être parvenus à l'âge d'homme, menés avec leurs bonnets et leurs habits champêtres sur le champ de bataille, placés, comme *chair à canon*, dans les endroits les plus dangereux pour épuiser le feu de l'ennemi ; ces infortunés, dis-je, se prenaient à pleurer, et criaient, en tombant frappés par le boulet : *Ah ! ma mère ! ma mère !* cri déchirant qui accusait l'âge tendre de l'enfant arraché la veille à la paix domestique ; de l'enfant tombé tout à coup des mains de sa mère dans celles de son barbare souverain ! Et pour qui tant de massacres, tant de douleurs ? Pour un abominable tyran, pour un étranger qui n'est si prodigue du sang français que parce qu'il n'a pas une goutte de ce sang dans les veines.

CHAPITRE III

LA MONARCHIE SELON LA CHARTE

1816

(Voir p. 208.)

[Le livre comprend deux parties : la première, purement théorique, expose les principes de la monarchie constitutionnelle. La seconde est consacrée à l'histoire des ministères qui se sont succédé depuis les premiers temps de la Restauration. Le passage cité ici est une attaque pleine d'ironie contre les faveurs accordées par le roi aux anciens serviteurs de l'Empire :]

Le dévouement est l'objet éternel des plaisanteries de ces hommes qui ne craindraient pas le supplice inventé par les anciens peuples de la Germanie pour les infâmes : on les ensevelirait dans la boue, qu'ils y vivraient comme dans leur élément. Le voyage de Gand est appelé par eux *le voyage sentimental* (1). Ce bon mot est sorti du cerveau de quelques commis, qui, toujours fidèles à leur place, ont servi avant, pendant et après les Cent-Jours ; de ces honnêtes employés, bien

(1) En 1767 l'écrivain anglais Sterne avait publié un ouvrage célèbre sous le titre de : *Voyage sentimental.* — Chateaubriand veut dire qu'on raillait, même dans le parti royaliste, la *sentimentalité* des monarchistes fidèles qui, comme lui, avaient suivi Louis XVIII à Gand pendant les Cent-Jours.



MADAME DE STAEL

Lithographie de Lemercier, d'après un dessin de Deveria 1834).
(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.)

payés aujourd'hui par le roi, qui ont applaudi de tout leur cœur au voyageur sentimental de l'île d'Elbe, et qui attendent son retour de Sainte-Hélène.

Allez proposer un soldat de l'armée de Condé (1) à ces loyaux administrateurs : « Nous ne voulons, répondent-ils, que des hommes qui ont envoyé des balles au nez des alliés. » J'aimerais autant ceux qui ont envoyé des balles au nez des buonapartistes.

On met sur la même ligne La Rochejacquelein (2), tombant en criant *Vive le roi !* dans les mêmes champs arrosés du sang de son illustre frère (3), et l'officier mort à Waterloo en blasphémant le nom des Bourbons. On donne la croix d'honneur au soldat qui combattit à cette journée ; et le volontaire royal qui quitta tout pour suivre son roi n'a pas même le petit ruban qu'on promit à Alost (4) à sa touchante fidélité. Ainsi, tandis qu'on exécute les décrets de Buonaparte, datés des Tuileries au mois de mai 1815, on ne reconnaît point les ordonnances du roi signées à Gand dans le même mois. On paye l'officier à demi-solde, chevalier de la Légion d'honneur, et l'on fait fort bien ; mais le chevalier de Saint-Louis (5), courbé par les ans, est à l'aumône : trop heureux ce dernier quand on lui achète une méchante redingote pour couvrir sa nudité, ou quand on lui donne un billet avec lequel il pourra du moins faire panser par les filles de la Charité de vieilles blessures méprisées comme la vieille monarchie. Enfin, c'est une sottise, une faute, un crime, de n'avoir pas servi Buonaparte. N'allez pas dire, si vous voulez placer ce jeune homme, qu'il s'est racheté de la conscription au prix d'une partie de sa fortune ; qu'il a été errant, persécuté, emprisonné, pour ne pas prêter son bras à l'usurpateur ; qu'il n'a jamais fait un serment, accepté une place ; qu'il s'est conservé pur et sans tache pour son roi ; qu'il l'a accompagné dans sa dernière retraite, au risque de s'exposer avec lui à un exil éternel : ce sont là autant de motifs d'exclusion. « Il n'a pas servi, nous répondra-t-on froidement ; il ne sait rien. » Mais il sait l'honneur. Pauvre principe ! le siècle est plus avancé que cela.

(1) Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé (1736-1818), donna le signal de l'émigration après la prise de la Bastille et forma, sur les bords du Rhin, avec le comte d'Artois, l'armée d'émigrés connue sous le nom d'*armée de Condé*.

(2) Louis de la Rochejacquelein tué dans une insurrection contre le gouvernement des Cent-Jours. (Il avait d'abord suivi le roi à Gand.)

(3) Henri de La Rochejacquelein, chef vendéen tué en 1794 à Nouaillé, en luttant contre les armées républicaines.

(4) C'est-à-dire à Gand, Alost étant près de cette ville.

(5) Ordre institué par Louis XIV en 1693.

Mais venez : proposez, pour vous dédommager de ce refus, un homme qui aura tout accepté, depuis la haute dignité de porte-manteau jusqu'à la place de marmiton impérial : parlez ; que voulez-vous ? Choisissez dans la magistrature, l'administration, l'armée : cent témoins vont déposer en faveur de votre client ; ils attesteront qu'ils l'ont vu veiller dans les antichambres avec un courage extraordinaire. Il ne veut qu'une décoration ; c'est trop juste. Vite un chevalier pour lui donner l'accolade ; attachez à sa boutonnière la croix de Saint-Louis : c'est un homme prudent, il la mettra dans sa poche en temps et lieu.

Celui-là était facile à placer, j'en conviens : il était sans tache. Mais vous hésitez à présenter celui-ci. Il a foulé sa croix de Saint-Louis aux pieds pendant les Cent-Jours. Bagatelle, excès d'énergie : ce caractère bouillant est un vin généreux que le temps adoucira.

Un homme pendant les Cent-Jours a été l'écrivain des charniers de la police ; faites-lui une pension : il faut encourager les talents. Un autre est venu à Gand, au péril de sa vie, proposer au roi de l'argent et des soldats ; il sollicite une petite place dans son village ; donnez cette place au douanier qui tira sur cet *ultra*-royaliste lorsqu'il passait à la frontière.

Vous n'avez pas obtenu la nomination de ce juge ? Mais ne saviez-vous pas qu'elle était promise à un prêtre marié ? Un ci-devant préfet avait prévariqué : un rapport était prêt ; on arrête ce rapport, et pourquoi ? « Ne voyez-vous pas, répond-on, que le rapport vous empêcherait de placer cet homme ? »

Où sont vos certificats ? dit-on au meilleur royaliste qui sollicite humblement la plus petite place. Il y a vingt-cinq ans qu'il souffre pour le roi ; il a tout perdu, sa famille et sa fortune. Il a des recommandations des princes, de cette princesse (1), peut-être, dont la moindre parole est un oracle pour quiconque reconnaît la puissance de la vertu, de l'héroïsme et du malheur. Ces titres ne sont pas jugés suffisants. Arrive un Buonapartiste ; les fronts se dérident ; ses papiers *étaient à la police ;* il les a perdus lors du renvoi de M. Fouché. C'est un malheur ; on le croit sur sa parole : « Entrez, mon ami, voilà votre brevet. » (2e partie, chap. XLII.)

(1) La duchesse d'Angoulême.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE AU « CONSERVATEUR »

1818-1820

(Voyez p. 208.)

[Parmi les articles publiés dans *le Conservateur*, nous choisissons celui-ci qui porte sur une question de morale générale, et qui montre la verve et la vigueur de Chateaubriand journaliste :]

MORALE DES INTÉRÊTS. MORALE DES DEVOIRS

Le ministère (1) a inventé une morale nouvelle, *la morale des intérêts :* celle des *devoirs* est abandonnée aux imbéciles.

Or, cette morale des intérêts, dont on veut faire la base de notre gouvernement, a plus corrompu le peuple dans l'espace de trois années que la révolution entière dans un quart de siècle.

Ce qui fait périr la morale chez les nations, et avec la morale les nations elles-mêmes, ce n'est pas la violence, mais la séduction ; et par séduction j'entends ici ce que toute fausse doctrine a de flatteur et de spécieux. Les hommes prennent souvent l'erreur pour la vérité, parce que chaque faculté du cœur ou de l'esprit a sa fausse image : la raideur ressemble à la vertu, le raisonner (2) à la raison, le vide à la profondeur, ainsi du reste.

Donc le dix-huitième siècle fut un siècle destructeur, car nous fûmes tous séduits. Nous rîmes de la religion, nous dénaturâmes la politique, nous nous égarâmes dans de coupables nouveautés de paroles. Au lieu de regarder en haut, nous regardâmes en bas, cherchant l'existence sociale dans la dégradation de nos mœurs, dans les principes populaires ? nous commencions à avoir ce que l'Écriture appelle *les vices des derniers temps :* mot profond.

La Révolution vint nous réveiller : en poussant le Français hors de son lit, elle le jeta dans la tombe. Toutefois, le règne de la Terreur est peut-être de toutes les époques de la Révolution celle qui fut la moins dangereuse à la morale. Pourquoi : Parce qu'aucune conscience n'était forcée : le crime paraissait

(1) Celui du duc de Richelieu.
(2) *Le raisonner*. Grammaire. *Verbe*.

dans sa franchise. Des orgies au milieu du sang, des scandales qui n'en étaient plus à force d'être horribles ; voilà tout. Les femmes du peuple venaient travailler à leurs ouvrages domestiques autour de la machine à meurtre (1) comme à leurs foyers; les échafauds étaient les mœurs publiques et la mort le fond du gouvernement. Rien de plus net que la position de chacun : on ne parlait ni de spécialité, ni de positif, ni de système d'intérêts. Ce galimatias des petits esprits et des mauvaises consciences était inconnu. On disait à un homme : « Tu es chrétien, noble, riche : meurs » ; et il mourait. Antonelle (2) écrivait qu'on ne trouvait aucune charge contre tels prisonniers, mais qu'il les avait condamnés comme aristocrates : monstrueuse franchise, qui nonobstant laissait subsister l'ordre moral; car ce n'est pas de tuer l'innocent comme innocent qui perd la société, c'est de le tuer comme coupable.

En conséquence, ces temps affreux sont ceux des grands dévouements. Alors les femmes marchèrent héroïquement au supplice ; les pères se livrèrent pour les fils, les fils pour les pères ; des secours inattendus s'introduisaient dans les prisons, et le prêtre que l'on cherchait consolait la victime auprès du bourreau qui ne le reconnaissait pas. Alors les paysans vendéens se faisaient des armes des débris de leurs charrues, pour enlever des batteries de canon ; alors La Rochejacquelein (3) tombait, enveloppé dans le drapeau blanc, dans les mêmes champs où, à la bataille de Poitiers, « fut occis, dit Froissart, monseigneur Geoffroy de Charny, la bannière de France entre ses mains ».

La morale sous le Directoire eut plutôt à combattre la corruption des mœurs que celle des doctrines ; il y eut débordement. On fut jeté dans les plaisirs comme on avait été entassé dans les prisons. Dissipateur de l'avenir, on forçait le présent à avancer des joies sur cet avenir, dans la crainte de voir renaître le passé. Chacun, n'ayant pas encore eu le temps de se créer un intérieur, vivait dans la rue, sur les promenades, dans les salons publics. Familiarisé avec les échafauds, et déjà à moitié sorti du monde, on trouvait que cela ne valait pas la peine de rentrer chez soi. Il n'était question que d'arts, de bals, de modes : on changeait de parures et de vêtements aussi facilement qu'on se serait dépouillé de la vie.

Sous Buonaparte, la séduction recommença, mais ce fut une

(1) La guillotine.
(2) Le marquis d'Antonelle adopta les principes de la Révolution, et provoqua la condamnation de Marie-Antoinette ainsi que celle des Girondins.
(3) Voir plus haut, p. 216, note 2.

séduction qui portait son remède avec elle : Buonaparte séduisait par un prestige de gloire ; et tout ce qui est grand porte en soi un principe de législation. Il concevait qu'il était utile pour lui de laisser enseigner la doctrine de tous les peuples, la morale de tous les temps, la religion de toute éternité. Il recherchait même les victimes de la Révolution : il y avait honneur à avoir souffert. Ceux qui refusaient d'entrer dans le nouvel ordre social restaient à part : ils s'élevaient comme des ruines vénérables au milieu des édifices modernes. On disait en les regardant avec un sentiment de respect : « Voilà la vieille France. »

Pourquoi donc un royaliste isolé, sans appui, sans fortune, sans influence, était-il quelque chose aux yeux d'un homme qui comptait les hommes pour rien ? Cet homme n'avait pas pour maxime de se rapprocher de la faiblesse. C'est qu'il voyait dans le royaliste un ennemi naturel de ces dogmes démocratiques que, par un contre-sens stupide, nous favorisons aujourd'hui ; c'est que le royaliste, lui, représente une force, la force morale, la preuve irréfragable de la puissance du devoir. Il reconnaissait dans cette puissance un grand élément de la société, puisqu'elle avait maintenu la monarchie pendant quatorze siècles. Le devoir, toujours le même, fait participer les gouvernements qu'il soutient à la permanence de son principe : l'intérêt variable et divers, ne peut être que la base mouvante d'un édifice de quelques jours. Je dis encore que l'ordre moral est moins attaqué quand la fausse position où il se trouve est la suite d'une fausse position politique. Or, avant la Restauration, le gouvernement lui-même était une violence : les prospérités pouvaient être injustes, l'infortune non méritée, sans qu'il y eût dépravation. La chose existante n'était point le résultat d'un consentement, mais d'une force ; les droits de la morale n'étaient pas méconnus, ils n'étaient que violés.

Mais si ces droits continuent d'être violés sous un gouvernement légitime, il s'ensuit qu'ils sont méconnus, et cela ne va pas moins qu'à établir qu'ils sont en eux-mêmes chimériques, que par le fait ils n'existent point : alors il y a principe de dissolution dans le corps social.

Remarquez ceci : les intérêts ne sont puissants que lors même qu'ils prospèrent. Le temps est-il rigoureux, ils s'affaiblissent. Les devoirs, au contraire, ne sont jamais si énergiques que quand il en coûte à les remplir. Le temps est-il bon, ils se relâchent. J'aime un principe de gouvernement qui grandit dans le malheur : cela ressemble beaucoup à la vertu.

Paris, 3 novembre 1818.

[*Le Conservateur* cessa de paraître en 1820.]

CHAPITRE V

MÉMOIRES SUR LE DUC DE BERRY

1820

(Voyez p. 208.)

Le 13 février 1820, le duc de Berry est assassiné. Chateaubriand, suivant toujours une ligne politique déjà connue, en fait retomber la responsabilité sur ceux qui ont fait appel à la collaboration des hommes de la Révolution et de l'Empire, c'est-à-dire sur le duc Decazes, qui ne se releva pas de ce coup et quitta le ministère (20 février). Ce fut à cette occasion que furent écrits les *Mémoires sur la vie et la mort du duc de Berry*. Nous en détachons le récit de l'assassinat et un portrait du prince, victime de Louvel.

ASSASSINAT DU DUC DE BERRY (1)

Le dimanche 13 février, Mgr le duc et Mme la duchesse de Berry allèrent à l'Opéra, où les danses et les jeux étaient appropriés aux folies de ce temps de l'année. Ils profitèrent d'un entr'acte pour visiter, dans leur loge, Mgr le duc (2) et Mme la duchesse d'Orléans. Mgr le duc de Berry caressa les enfants et joua avec le petit duc de Chartres (3). Témoin de cette union des princes, le public applaudit à diverses reprises.

Mme la duchesse de Berry, en retournant à sa loge, fut heurtée par la porte d'une autre loge qui vint à s'ouvrir. Bientôt elle se trouva fatiguée, et voulut se retirer : il était onze heures moins quelques minutes. Mgr le duc de Berry la reconduisit à sa voiture, comptant rentrer ensuite au spectacle.

Le carrosse de Mme la duchesse de Berry s'était approché de la porte. Les hommes de garde étaient restés dans l'intérieur ; depuis longtemps le prince ne souffrait pas qu'ils sortissent : un seul, en faction, présentait les armes et tournait le dos à la rue de Richelieu. M. le comte de Choiseul, aide de camp de Monseigneur, était à la droite du factionnaire, au coin de la porte d'entrée, tournant le dos à la rue de Richelieu.

M. le comte de Mesnard, premier écuyer de Mme la duchesse

(1) Second fils du comte d'Artois (Charles X).
(2) Le futur Louis-Philippe.
(3) Fils aîné du duc d'Orléans.

de Berry, lui donna la main gauche pour monter dans son carrosse, ainsi qu'à Mme la comtesse de Béthizy : Mgr le duc de Berry leur donnait la main droite. M. le comte de Clermont-Lodève, gentilhomme d'honneur du prince, était derrière le prince en attendant que Son Altesse Royale rentrât, pour le suivre ou le précéder.

Alors un homme, venant du côté de la rue de Richelieu, passe rapidement entre le factionnaire et un valet de pied qui relevait le marchepied du carrosse. Il heurte ce dernier, se jette sur le prince, au moment où celui-ci, se retournant pour rentrer à l'Opéra, disait à Mme la duchesse de Berry : « Adieu, nous nous reverrons bientôt. » L'assassin, appuyant la main gauche sur l'épaule gauche du prince, le frappe de la main droite, au côté droit, un peu au-dessous du sein. M. le comte de Choiseul, prenant ce misérable pour un homme qui en rencontre un autre en courant, le repousse en lui disant : « Prenez donc garde à ce que vous faites. » Ce qu'il avait fait était fait.

Poussé par l'assassin sur M. le comte de Mesnard, le prince porta la main sur le côté où il n'avait cru recevoir qu'une contusion, et tout à coup il dit : « Je suis assassiné ! cet homme m'a tué ! » — « Seriez-vous blessé, Monseigneur ? » s'écrie le comte de Mesnard. Et le prince réplique d'une voix forte : « Je suis mort, je suis mort, je tiens le poignard ! »

Au premier cri du prince, MM. de Clermont et de Choiseul, le factionnaire, nommé Desbiez, un des valets de pied, plusieurs autres personnes avaient couru après l'assassin, qui s'était enfui par la rue de Richelieu. Mme la duchesse de Berry, dont le carrosse n'était pas encore parti, entend la voix de son mari et veut se précipiter par la portière qu'on entr'ouvre. Mme la comtesse de Béthizy la retient par sa robe ; un des valets de pied l'arrête pour l'aider à descendre, mais elle s'écriant : « Laissez-moi, je vous ordonne de me laisser ». s'élance, au péril de sa vie, par-dessus le marchepied de la voiture. Le prince s'efforçait de lui dire de loin : « Ne descendez pas ! » Suivie de Mme la comtesse de Béthizy, elle court à Monseigneur, que soutenaient M. le comte de Mesnard, M. le comte de Clermont et plusieurs valets de pied. Le prince avait retiré le couteau de son sein et l'avait donné à M. de Mesnard, l'ami de son exil.

Dans le passage où se tenait la garde il y avait un banc ; on assit Mgr le duc de Berry sur ce banc, la tête appuyée contre le mur, et l'on ouvrit ses habits pour découvrir la blessure. Elle rendait beaucoup de sang. Alors le prince fit de nouveau : « Je suis mort ! un prêtre ! venez, ma femme, que je meure dans vos bras ! » Une défaillance survint. La jeune princesse

se précipita sur son mari, et dans un instant ses habits de fête furent couverts de sang.

L'assassin déjà arrêté par un garçon de café nommé Paulmier, par le factionnaire Desbiez, chasseur au 4e régiment de la garde royale, et ensuite par les sieurs David, Lavigne et Boland, gendarmes, avait été mené à la porte où il avait commis son crime. Les soldats l'entouraient : il était à craindre qu'ils ne le massacrassent. M. le comte de Mesnard leur cria de ne pas le toucher. M. le comte de Clermont donna l'ordre de le conduire au corps de garde, et l'y suivit. On le fouilla, on trouva sur lui un autre poignard avec sa gaine et la gaine du poignard laissé dans la blessure.

PORTRAIT DU DUC DE BERRY

Ici finit l'histoire de la vie et de la mort de Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry : il ne nous reste plus rien à dire de ce prince, si ce n'est quelque chose de sa personne. Il avait la tête grosse, comme le chef des Capets, la chevelure mêlée, le front ouvert, le visage coloré, les yeux bleus et à fleur de tête, les lèvres épaisses et vermeilles. Son cou était court, ses épaules un peu élevées, ainsi que dans toutes les grandes races militaires. Sa poitrine, où son cœur battait sans défiance et sans peur, offrait une large place au poignard. Mgr le duc de Berry était de taille moyenne, de même que Louis XIV : car c'est une erreur de croire que Louis XIV était d'une haute stature : une cuirasse qui nous reste de lui et les exhumations de Saint-Denis n'ont laissé sur ce point aucun doute. Le prince dont nous venons d'écrire la vie avait la mine brave, l'air de visage franc et spirituel : sa démarche était vive, son geste prompt, son regard assuré, intelligent et bon, son sourire charmant. Il s'exprimait avec élégance dans le commun discours, avec clarté dans les affaires, avec éloquence dans les passions. On retrouvait dans Mgr le duc de Berry le prince, le soldat, l'homme qui avait souffert, et l'on se sentait entraîné vers lui par une certaine bonne grâce mêlée de brusquerie, attachée à toute sa personne. Quant à son caractère, il se trouve peint par ses actions à chaque page de cet écrit. Mgr le duc de Berry avait passé une vie noble, mais oubliée ; il ne lui fallut que quelques heures à la fin de sa dernière journée pour acquérir une gloire que cent triomphes ne lui auraient pas obtenue : récompensé à la fois sur la terre et dans le ciel de ses vertus humaines et de ses vertus chrétiennes, le même moment lui a donné l'immortalité et l'éternité. (Livre II, chap. XI).

LIVRE IVᵉ

L'ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES
1826-1831

ŒUVRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS CETTE ÉDITION

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES
1826-1831

L'an 1826, Chateaubriand commença la première édition de ses œuvres complètes. Il en profita pour publier plusieurs ouvrages inédits et importants. Ce sont (1), par ordre de date:

1826. — *Les Aventures du dernier Abencerage* (t. XVI) (2).
Les Natchez (t. XIX et XX).
Mélanges littéraires (t. XXI).
1827. — *Voyage en Amérique*, *Voyage en Italie*, *Cinq jours en Auvergne* (t. VI et VII).
1828. — *Les quatre Stuarts*, *Poésies*, *Moïse* (t. XXII).
1831. — *Etudes ou Discours historiques* (4 vol. tomés 4, 5, 5 et 5).
Tables avec notes sur la vie et les ouvrages de M. le vicomte de Chateaubriand (t. XXVIII et dernier).

(1) L'ordre suivi dans cette édition est irrégulier. Le premier volume paru est le tome XVI contenant *Atala*, *René*, *les Natchez*. Pui vient le tome Iᵉʳ contenant l'*Essai sur les révolutions*, etc.

(2) Nous ne mentionnons que les œuvres imprimées *pour la première fois*.

Le titre de l'édition était : *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand, pair de France, membre de l'Académie française. Paris, Ladvocat, libraire de S. A. R. le duc de Chartres. On souscrit également : à Bruxelles, même maison, Montagne de la Cour, n° 73 ; et à Paris, chez Lenormant, rue de Seine, n°* 8.

Nous suivrons, pour les œuvres inédites, l'ordre de la publication.

CHAPITRE II

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE

Publiées en 1826.

Publication. — Nous avons vu, page 206, que Chateaubriand avait terminé son voyage d'Orient par une excursion en Espagne. De là sortit la « Nouvelle », c'est ainsi qu'il l'appelle, où il peindra Grenade et l'Alhambra. Il l'écrivit en 1807 et la garda en manuscrit : Napoléon faisait la guerre à l'Espagne, et « les ruines de Saragosse fumaient encore ». On eût cherché dans cet ouvrage des allusions à l'héroïsme espagnol; « les morts faisaient trop penser aux vivants ».

Le sujet. — Nous sommes au commencement du seizième siècle, vingt ans environ après que les Maures ont été chassés de Grenade. La tribu exilée des Abencerages s'est fixée à Tunis. Aben-Hamet, dernier reste de cette malheureuse famille, retourne à Grenade. Il a conçu le dessein secret de venger les outrages infligés jadis aux siens par les Bivar, descendants du Cid, et le meurtre de son grand-père. — A Grenade, il rencontre une jeune fille, Blanca, et tous deux s'aiment. — Don Carlos, frère de Blanca, qui est fiancée au Français Lautrec, surprend le secret de sa sœur et provoque en duel Aben-Hamet. Celui-ci est vainqueur, mais laisse la vie à son adversaire. — Lautrec, touché de cette générosité, se réconcilie avec le jeune Maure. Tous trois, accompagnés de la jeune fille, se rendent dans une fête de nuit à l'Alhambra. Là, pour la première fois, Aben-Hamet découvre le but de son voyage : venger son grand-père. Or, celui-ci a été tué par le grand-père même de Carlos et de Blanca. A cette terrible révélation, tous sont épouvantés. Mais ce sont des héros. Le Maure renonce à sa vengeance, et abandonne à Lautrec Blanca, qui refuse un pareil sacrifice. Don Carlos s'offre pour le duel que l'Abencerage est venu chercher : si Aben-Hamet est vainqueur, il épousera Blanca. Mais Blanca, consultée,

refuse : « Retourne au désert ! » dit-elle à celui qu'elle aime. — Elle vivra toujours seule. — Lautrec s'éloigne pour jamais.

Action. Caractères. Style. — L'action est vivement menée; le style est simple, léger, un peu sec, et rappelant celui des conteurs du dix-huitième siècle. Les descriptions, toutes prises sur nature, sont vives, exactes et pénétrées de cette poésie qui est le propre de Chateaubriand. Les caractères sont héroiques : Lautrec, don Carlos, Blanca, modèles accomplis d'esprit chevaleresque, semblent sortir de certains chapitres du *Génie* sur les mœurs des chevaliers. Aben-Hamet, privé de sa patrie, c'est Chateaubriand exilé, c'est René poursuivi par les souvenirs du « doux pays de son enfance ».

L'œuvre n'a pas la portée d'*Atala* ou de *René*, mais, comme dit Sainte-Beuve, « Chateaubriand n'a rien trouvé de plus pur ».

EXTRAITS

[Le récit commence par un tableau : l'exil du dernier roi maure de Grenade :]

Lorsque Boabdil, dernier roi de Grenade (1), fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvrait la mer où l'infortuné monarque allait s'embarquer pour l'Afrique ; on apercevait aussi Grenade, la Véga (2) et le Xénil, au bord duquel s'élevaient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquaient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnait dans son exil avec les grands qui composaient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ! » Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

[Aben-Hamet, venu d'Afrique, aborde en Espagne et arrive à Grenade :]

Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux

(1) Chassé de Grenade par les Espagnols en 1492, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

(2) La *Véga* est la plaine où est bâtie Séville et qu'arrose le Xénil.

hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine, que domine Grenade, est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre. On sent que dans ce pays les tendres passions auraient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avait pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire.

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et devina que le Maure revoyait son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance et la lune entrait dans son croissant. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt ?

« C'est l'Alhambra (1) », répondit le guide.

« Et cet autre château sur cette autre colline ? » dit Aben-Hamet.

« C'est le Généralife (2), répliqua l'Espagnol..... Plus loin vous voyez l'Albaïzyn (3) et plus près de nous les Tours Vermeilles. »

Chaque mot du guide perçait le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il est cruel d'avoir recours à des étrangers pour apprendre à connaître les monuments de ses pères, et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis ! Le

(1) C'est-à-dire *Palais Rouge*, forteresse et palais des rois maures, sur la colline de la Sierra del Sol.
(2) Colline qui domine l'Alhambra.
(3) Autre colline séparée de la précédente par un ravin.

guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet, s'écria : « Marchons, seigneur Maure, marchons, Dieu l'a voulu ! Prenez courage ! François Ier n'est-il pas aujourd'hui même prisonnier dans notre Madrid ? Dieu l'a voulu. » Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : « C'était écrit (1) » ; et ils descendirent vers Grenade.

[Aben-Hamet a rencontré Blanca dans une rue de Grenade; elle l'a reçu en secret. — Ils vont tous deux en « pèlerinage » à l'ALHAMBRA :]

L'heure fixée pour le pèlerinage de l'Alhambra étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée (2) blanche accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnait la brillante Espagnole sur un cheval andalou équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enflait derrière lui, son sabre recourbé retentissait sur la selle élevée et le vent agitait l'aigrette dont son turban était surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disait en le regardant passer : « C'est un prince infidèle que dona Blanca va convertir. »

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portait encore le nom d'une illustre famille maure; cette rue aboutissait à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux s'ouvrait une porte appelée *la Porte du Jugement*. Ils franchirent cette première porte, et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentait entre de hauts murs et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes (3), près de laquelle Charles-Quint faisait alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtèrent dans une cour déserte, au pied d'un mur sans ornements et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée dont l'herbe cachait le seuil : la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage.

(1) Maxime des Mahométans.
(2) *Haquenée.* Lex.
(3) C'est-à-dire des citernes.

Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies : il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleur, des fontaines, des cours solitaires, s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et à travers les voûtes allongées des portiques il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode dans l'ennui du harem (1) le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier semblait respirer dans ce magique édifice, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs et oubliaient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben Hamet augmentait à chaque pas. « Si tu ne remplissais mon âme de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrais-je obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces demeures ! Ah ! ces lieux sont faits pour servir de retraite au bonheur, et moi !... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « O mon roi ! s'écria-t-il, qu'es-tu devenu ? Où te trouverai-je dans ton Alhambra désert ? » Et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvraient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, dit Blanca, ou plutôt les rois de vos pères étaient des ingrats. — Qu'importe ! repartit l'Abencerage : ils ont été malheureux ! »

Comme il prononçait ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui semblait être le sanctuaire même du temple de l'amour. Rien n'égalait l'élégance de cet asile : la voûte entière, peinte d'azur et d'or et composée d'arabesques découpées à jour, laissait passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissait au milieu de l'édifice, et ses eaux, retombant en rosée, étaient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, regardez bien cette fontaine : elle reçut les têtes

(1) *Harem*. **Lex.**

défigurées des Abencerages (1). Vous voyez encore sur le marbre la tache du sang des infortunés que Boabdil sacrifia à ses soupçons. »

Aben-Hamet n'écoutait plus Blanca; il s'était prosterné et baisait avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca! je jure par le sang de ces chevaliers de t'aimer avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc ? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que vous êtes un Infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis Chrétienne et Espagnole ? »

« O saint prophète ! dit Aben-Hamet, soyez témoin de mes serments !... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous que j'ajoute aux serments d'un persécuteur de mon Dieu ? Savez-vous si je vous aime ? Qui vous a donné l'assurance de me tenir un pareil langage ? »

Aben-Hamet, consterné, répondit : « Il est vrai, je ne suis que ton esclave : tu ne m'as pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse ; tu as vu dans mes regards que je t'aimais ; ma folie pour toi passe toute mesure; sois chrétien, et rien ne pourra m'empêcher d'être à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé ose te parler avec cette franchise, tu peux juger par cela même qu'elle saura se vaincre et que jamais un ennemi des Chrétiens n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux ! O Mahomet! que cette chrétienne connaisse ta loi, et rien ne pourra... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca : sortons d'ici ! »

[Aben-Hamet est rappelé en Afrique par la mort de sa mère. Blanca rêve sur la plage en attendant son retour :]

La fille du duc de Santa-Fé n'était point infidèle à ses serments. Elle avait prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordaient la côte inhabitée, elle suivait des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemplait avec effroi la mer soulevée par les vents : elle aimait alors à se perdre dans les nuages, à s'exposer dans les passages dangereux, à se sentir

(1) Les Abencerages étaient une tribu maure du royaume de Grenade. Boabdil, leur roi, en massacra trente-six dans l'Alhambra (1485) pour se venger d'Aben-Hamad, qu'il soupçonnait de le trahir de concert avec la sultane Duraxa.

baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon, qui menaçaient les jours d'Aben-Hamet...

Un jour qu'elle errait sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçaient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque, qui faisait écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure couvert de superbes habits se tenait debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtaient par le frein un cheval arabe dont les naseaux fumants et les crins épars annonçaient à la fois son naturel ardent et la frayeur que lui inspirait le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive, qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement une corbeille où reposait une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étaient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées dans les mouvements du vaisseau ; elle portait un collier de grains d'aloès, et sur une plaque d'or qui servait à rejoindre les deux bouts du collier étaient gravés en arabe un nom et un talisman.

[Blanca reconnaît Aben-Hamet. — C'est alors que don Carlos, pour venger Lautrec, fiancé de sa sœur, provoque en duel le jeune Maure qui est vainqueur et lui fait grâce. — Carlos, Lautrec, Aben-Hamet, Blanca, célèbrent leur réconciliation par une FÊTE DE NUIT DANS L'ALHAMBRA :]

La nuit vint : on apporta des flambeaux, la conversation changea de cours. On pria don Carlos de raconter la découverte du Mexique. Il parla de ce monde inconnu avec l'éloquence pompeuse naturelle à la nation espagnole. Il dit les malheurs de Montézume, les mœurs des Américains, les prodiges de la valeur castillane et même les cruautés de ses compatriotes, qui ne lui semblaient mériter ni blâme ni louange. Ces récits enchantaient Aben-Hamet, dont la passion pour les histoires merveilleuses trahissait le sang arabe. Il fit à son tour le tableau de l'empire ottoman, nouvellement assis sur les ruines de Constantinople, non sans donner des regrets au premier empire de Mahomet; temps heureux où le commandeur des croyants voyait briller autour de lui Zobéide, Fleur de Beauté, Force des Cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour (1). Quant à Lautrec, il peignit la cour

(1) Personnages des *Mille et une nuits*.

galante de François Ier, les arts renaissant du sein de la barbarie, l'honneur, la loyauté, la chevalerie des anciens temps, unis à la politesse des siècles civilisés, les tourelles gothiques ornées des ordres de la Grèce, et les dames gauloises rehaussant la richesse de leurs atours par l'élégance athénienne.

Après ces discours, Lautrec, qui voulait amuser la divinité de cette fête (1), prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays :

Combien j'ai douce souvenance (2)
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours,
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore (3) !
Et de cette tant vieille tour
Du Maure (4),
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille (5)
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

(1) C'est-à-dire Blanca.
(2) « Cette romance est déjà connue du public. J'en avais composé les paroles sur un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité. » (Chateaubriand.)
(3) Prend sa source dans le Forez et se jette dans l'Allier. — On vient de voir que cette chanson est inspirée par des souvenirs d'Auvergne.
(4) Souvenir de Combourg, dont le château comprenait quatre tours : la plus grosse, celle du *Maure*, datait de 1016.
(5) Il y avait un lac au château de Combourg. Flaubert l'a décrit (*Par les champs et par les grèves*, chap. XI, p. 324, édition Conard, 1909).

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachait le souvenir du gentil pays de France. Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déplorait comme Lautrec la perte de sa patrie (1). Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa, en disant qu'il ne savait qu'une romance, et qu'elle serait peu agréable à des chrétiens.

« Si ce sont des Infidèles qui gémissent de nos victoires, repartit dédaigneusement don Carlos, vous pouvez chanter : les larmes sont permises aux vaincus. »

« Oui, dit Blanca, et c'est pour cela que nos pères, soumis autrefois au joug des Maures, nous ont laissé tant de complaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade, qu'il avait apprise d'un poète de la tribu des Abencerages.

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne ;
Il lui dit soudain :
Cité mignonne,
Mon cœur te donne
Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville,
Cordoue et Séville.
Superbes atours
Et perle fine
Je te destine
Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure
Riche ceinture
Et beaux enfants.

Ainsi tu disais ;
Ainsi tu mentais ;
O mortelle injure !
Grenade est parjure !
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit !

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau,
Près de la piscine,
L'Haggi (2) de Médine.
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage ;
C'était écrit !

O bel Alhambra !
O palais d'Allah !
Cité des fontaines !
Fleuve aux vertes plaines,
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit (3) !

(1) Lautrec, prisonnier à Pavie, avait partagé la captivité de François Ier ; le roi étant rentré en France, lui resta en Espagne, où il était prisonnier, sur parole, de don Carlos.
(2) *Haggi*. Lex.
(3) « En traversant un pays montagneux entre Algésiras et Cadix, je m'arrêtai dans une *venta* située au milieu d'un bois. Je n'y trouvai qu'un

La naïveté de ces plaintes avait touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les chrétiens. Il aurait bien désiré qu'on le dispensât de chanter lui-même, mais par courtoisie pour Lautrec il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca qui célébra les exploits du Cid son illustre aïeul :

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur :

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance
Je vais montrer que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie (1),
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur :
Il préféra, diront-ils, à la vie
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

Don Carlos avait paru si fier en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore, qu'on l'aurait pris pour le Cid lui-même. Lautrec partageait l'enthousiasme guerrier de son ami ; mais l'Abencerage avait pâli au nom du Cid.

petit garçon de quatorze à quinze ans et une petite fille à peu près du même âge, frère et sœur, qui tressaient auprès du feu des nattes de jonc. Ils chantaient une romance dont je ne comprenais pas les paroles mais dont l'air était simple et naïf. Il faisait un temps affreux ; je restai deux heures à la *venta*. Mes jeunes hôtes répétèrent si longtemps les couplets de leur romance, qu'il me fut aisé d'en apprendre l'air par cœur. C'est sur cet air que j'ai composé la romance de l'Abencerage. Peut-être était-il question d'Aben-Hamet dans la chanson de mes deux petits Espagnols. Au reste, le dialogue de Grenade et du roi de Léon est imité d'une romance espagnole. » (note de Ch.)

(1) « Tout le monde connaît l'air des *Folies d'Espagne*. Cet air était sans paroles, du moins il n'y avait point de paroles qui en rendissent le caractère grave, religieux et chevaleresque. J'ai essayé d'exprimer ce caractère dans la romance du Cid. » (Ch.)

« Ce chevalier, dit-il, que les chrétiens appellent la Fleur des Batailles, porte parmi nous le nom de cruel. Si sa générosité avait égalé sa valeur... »

« Sa générosité, repartit vivement don Carlos interrompant Aben-Hamet, surpassait encore son courage, et il n'y a que des Maures qui puissent calomnier le héros à qui ma famille doit le jour »

« Que dis-tu ? s'écria Aben-Hamet s'élançant du siège où il était à demi couché : tu comptes le Cid parmi tes aïeux ? »

« Son sang coule dans mes veines, répliqua don Carlos, et je me reconnais de ce noble sang à la haine qui brûle dans mon cœur contre les ennemis de mon Dieu. »

[Après le combat de générosité analysé plus haut, p. 225, tous se séparent. Voici la conclusion :]

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avait donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca allait errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avait coutume de revenir d'Afrique; elle s'asseyait sur les rochers, regardait la mer, les vaisseaux lointains, et retournait ensuite à Grenade ; elle passait le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignait point, elle ne pleurait point, elle ne parlait jamais d'Aben-Hamet : un étranger l'aurait crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencerage*. Il n'a rien de remarquable; la pierre sépulcrale en est tout unie; seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

CHAPITRE III

LES NATCHEZ

Publiés en 1826.

Publication. — *Les Natchez* parurent pour la première fois en 1826 ; ils forment les tomes XIX et XX de l'édition Ladvocat. C'est pendant son séjour en Angleterre que Chateaubriand les avait composés. Mais, quand il quitta Londres, en 1800, pour rentrer en France, il les laissa, ainsi que plusieurs autres manuscrits, dans la maison qu'il occupait : il ne voulait pas alourdir son bagage. Ces deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio restèrent donc enfermées dans une malle chez l'Anglaise qui avait loué à l'auteur un petit appartement. Tant que dura l'Empire, les démêlés entre la France et l'Angleterre empêchèrent Chateaubriand d'en reprendre possession. Dès le début de la Restauration, il les fit chercher par des amis qui eurent le bonheur de retrouver la malle religieusement gardée. Si invraisemblable que puisse paraître cette histoire, la critique moderne n'a rien trouvé à y objecter (1).

Les deux parties des Natchez. — Le manuscrit contenait deux parties bien distinctes. La première, écrite dans le style de l'épopée en prose, car Chateaubriand avait adopté ce genre dès ses débuts, elle contenait la suite de la vie de Chactas après la mort d'Atala et était divisée en douze livres. On y voit figurer les dieux de la mythologie païenne, ceux des Américains, le Dieu du christianisme, ses saints et ses anges. On y trouve aussi des êtres allégoriques : la Renommée, le Temps, la Nuit, la Mort, l'Amitié. Toutes ces divinités s'arrangent entre elles comme elles peuvent pour diriger les actions humaines. Cette première partie est divisée en douze livres. — Dans la seconde, le merveilleux disparaît et le poème devient un roman : là sont racontées dans un récit sans divisions les aventures de René en Amérique, sa mort et celle de Chactas. Chateaubriand ne changea rien à cette disposition quand il fit imprimer cet ouvrage de ses années de jeunesse : il avait prouvé depuis qu'il savait composer.

Le Style. — Il est fort composite, surtout dans la première partie. On y trouve de fraîches descriptions qui font penser aux meilleures pages d'*Atala ;* des peintures du ciel et de l'enfer plus confuses et

(1) On a émis des soupçons, mais sans les appuyer de preuves certaines.

plus froides que celles des *Martyrs* consacrées au même sujet ; dans certains tableaux de batailles, les formules les plus usées de l'épopée pseudo-classique sont prodiguées. Le récit du voyage de Chactas en France est au contraire un morceau plein de grâce et de fine ironie rappelant les *Lettres persanes* ou certains romans de Voltaire.

Dans la seconde partie, il y a plus d'unité, de fermeté, mais encore beaucoup de confusion, de bizarrerie, de mauvais goût. Plusieurs épisodes d'ailleurs, sont écrits, soit avec grâce, soit avec force. On y sent le grand écrivain qui cherche encore sa voie.

Caractères. — Ils sont généralement intéressants : Chactas, bon, héroïque et malheureux, inspire l'admiration et la sympathie. Céluta, femme de René, est touchante par sa douleur, son dévouement, son amour que ne peuvent ébranler ni le soupçon ni la calomnie. La jeune indienne Mila, joyeuse, étourdie, innocente ; Outougamiz, à la fois fin et naïf, fidèle, dévoué jusqu'à la mort, sont au nombre des créations les plus gracieuses de Chateaubriand. René reste tel que nous le connaissons déjà, mélancolique, incapable d'aimer et faisant le malheur de tous ceux qu'il approche.

N. B. — Nous ne consacrons pas de paragraphe spécial aux **Sources des Natchez**. Ce sont celles d'*Atala* dont il a été parlé dans la notice sur cet ouvrage, p. 22.

EXTRAITS

LIVRE PREMIER

[René, ayant quitté la France après la prise de voile de sa sœur Amélie (1), arrive en Louisiane :]

René, accompagné de ses guides, avait remonté le cours du Meschacebé; sa barque flottait au pied des trois collines dont le rideau dérobe aux regards le beau pays des enfants du Soleil. Il s'élance sur la rive, gravit la côte escarpée, et atteint le sommet le plus élevé des trois coteaux. Le grand village des Natchez (2) se montrait à quelque distance dans une plaine parsemée de bocages de sassafras (3) : çà et là erraient des

(1) Voir plus haut extraits de *René*. (pp. 110 et suiv.)
(2) Tribu indienne de la Louisiane, qui fut presque détruite en 1730 par les Français qui voulaient venger le massacre des leurs : les Natchez avaient massacré les Français en 1716.
(3) *Sassafras*. Lex.

Indiennes, aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissaient; leur bras gauche était chargé d'une corbeille suspendue à une longue écorce de bouleau; elles cueillaient les fraises, dont l'incarnat teignait leurs doigts et les gazons d'alentour. René descend de la colline et s'avance vers le village. Les femmes s'arrêtaient à quelque distance pour voir passer les étrangers, et puis s'enfuyaient vers les bois : ainsi des colombes regardent le chasseur du haut d'une roche élevée, et s'envolent à son approche.

Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village ; ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là une famille assemblée était assise sur des nattes de jonc ; les hommes fumaient le calumet (1), les femmes filaient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines (2) sèches et des pommes de mai étaient posés sur des feuilles de vigne-vierge au milieu du cercle ; un nœud de bambou servait pour boire l'eau d'érable.

Les voyageurs s'arrêtèrent sur le seuil, et dirent : « Nous sommes venus. » Et le chef de la famille répondit : « Vous êtes venus, c'est bien. » Après quoi chaque voyageur s'assit sur une natte, et partagea le festin sans parler. Quand cela fut fait, un des interprètes éleva la voix, et dit : « Où est le Soleil (3) ? » Le chef répondit : « Absent ». Et le silence recommença.

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée, tenait à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à ses grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disaient qu'elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On aurait été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir palpiter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse, et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyait légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé, sur les traces de l'Indienne, du parfum des fleurs de magnolia (4) qui couronnaient sa tête : telle parut

(1) *Calumet.* Lex.
(2) *Plakmines.* Lex.
(3) Le grand chef des Natchez.
(4) *Magnolia.* Lex.

Héro (1) aux fêtes d'Abydos (2), telle Vénus se fit connaître, dans les bois de Carthage (3), à sa démarche et à l'odeur d'ambroisie (4) qu'exhalait sa chevelure.

Cependant les guides achèvent leur repas, se lèvent, et disent : « Nous nous en allons. » Et le chef indien répond : « Allez où le veulent les génies. » Et ils sortent avec René sans qu'on leur demande quels soins le ciel leur a commis (5).

[René va quitter le village, quand paraît le vieux sachem aveugle Chactas :]

C'était l'heure où les fleurs de l'hibiscus (6) commencent à s'entr'ouvrir dans les savanes (7), et où les tortues du fleuve viennent déposer leurs œufs dans les sables. Les étrangers avaient déjà passé sur la place des jeux tout le temps qu'un enfant indien met à parcourir une cabane, quand, pour essayer sa marche, sa mère lui présente la mamelle et se retire en souriant devant lui. On vit alors paraître un vieillard. Le ciel avait voulu l'éprouver : ses yeux ne voyaient plus la lumière du jour. Il cheminait tout courbé, s'appuyant d'un côté sur le bras d'une jeune femme, de l'autre sur un bâton de chêne.

Le patriarche du désert se promenait au milieu de la foule charmée ; les sachems (8) mêmes paraissaient saisis de respect, et faisaient, en le suivant, un cortège de siècles au vénérable homme qui jetait tant d'éclat et attirait tant d'amour sur le vieil âge (9).

René et ses guides l'ayant salué à la manière de l'Europe, le sauvage, averti, s'inclina à son tour devant eux, et, prenant la parole dans leur langue maternelle, il leur dit : « Étrangers, j'ignorais votre présence parmi nous. Je suis fâché que mes

(1) Prêtresse de Vénus.
(2) Ville d'Asie Mineure sur l'Hellespont, patrie de Léandre aimé par Héro.
(3) VIRGILE, *Énéide*, I, 405.
(4) *Ambroisie*. Lex.
(5) *Commis*. Grammaire. *Archaïsmes*
(6) *Hibiscus*. Lex.
(7) *Savanes*. Lex.
(8) *Sachems*. Lex.
(9) Comparez Bartram : « Chez les Muscogulges, dans la ville de Mucclase, je fus accueilli par un vieux sachem, dont les cheveux étaient blancs comme de la neige... A son approche, tout le cercle le salua d'un : Sois le bien venu ! Le sourire brillait sur ses lèvres, la gaîté de la jeunesse sur ses traits. Mais le grand âge l'avait rendu aveugle. C'était de tous les chefs le plus ancien et le plus respecté. » (*Travels*, etc., II, p. 389. — Cité par M. BÉDIER, *Revue d'histoire de la Litt. française*, 15 janv. 1800, p. 104.)

yeux ne puissent vous voir ; j'aimais autrefois à contempler mes hôtes et à lire sur leur front s'ils étaient aimés du ciel. » Il se tourna ensuite vers la foule qu'il entendait autour de lui : « Natchez, comment avez-vous laissé ces Français si longtemps seuls ? Êtes-vous assurés que vous ne serez jamais voyageurs loin de votre terre natale ? Sachez que toutes les fois qu'il arrive parmi vous un étranger, vous devez, un pied nu dans le fleuve et une main étendue sur les eaux, faire un sacrifice au Meschacebé (1), car l'étranger est aimé du Grand-Esprit (2). »

Près du lieu où parlait ainsi le vieillard se voyait un catalpa (3) au tronc noueux, aux rameaux étendus et chargés de fleurs : le vieillard ordonne à sa fille de l'y conduire. Il s'assied au pied de l'arbre avec René et les guides. Des enfants montés sur les branches du catalpa éclairaient avec des flambeaux la scène au-dessous d'eux. Frappés de la lueur rougeâtre des torches, le vieil arbre et le vieil homme se prêtaient mutuellement une beauté religieuse ; l'un et l'autre portaient les marques des rigueurs du ciel, et pourtant ils fleurissaient encore après avoir été frappés de la foudre.

Le frère d'Amélie (4) ne se lassait point d'admirer le sachem. Chactas (c'était son nom) ressemblait aux héros représentés par ces bustes antiques qui expriment le repos dans le génie et qui semblent naturellement aveugles (5). La paix des passions éteintes se mêlait sur le front de Chactas à cette sérénité remarquable chez les hommes qui ont perdu la vue, soit qu'en étant privés de la lumière terrestre nous commercions plus intimement avec celle des cieux, soit que l'ombre où vivent les aveugles ait un calme qui s'étende sur l'âme, de même que la nuit est plus silencieuse que le jour.

[René reçoit l'hospitalité de Chactas, passe la nuit dans sa cabane. Le lendemain, il se réveille :]

LIVRE II

Le soleil ne faisait que de paraître à l'horizon lorsque le frère d'Amélie ouvrit les yeux dans la demeure d'un sauvage. L'écorce qui servait de porte à la hutte avait été roulée et relevée sur le toit. Enveloppé dans son manteau, René se trouvait

(1) Le Mississipi.
(2) Dieu.
(3) *Catalpa*. Lex.
(4) René (voir extraits de *René*).
(5) Allusion au buste d'Homère du Musée du Louvre.

couché sur sa natte, de manière que sa tête était placée à l'ouverture de la cabane. Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, en sortant d'un profond sommeil, furent la vaste coupole d'un ciel bleu où volaient quelques oiseaux, et la cime des tulipiers qui frémissaient au souffle des brises du matin. Des écureuils se jouaient dans les branches de ces beaux arbres, et des perruches sifflaient sous leurs feuilles satinées. Le visage tourné vers le dôme azuré, le jeune étranger enfonçait ses regards dans ce dôme qui lui paraissait d'une immense profondeur et transparent comme le verre. Un sentiment confus de bonheur, trop inconnu à René, reposait au fond de son âme, en même temps que le frère d'Amélie croyait sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines et par un long détour remonter à sa source : telle l'antiquité nous peint des ruisseaux de lait s'égarant au sein de la terre, lorsque les hommes avaient leur innocence et que le soleil de l'âge d'or se levait aux chants d'un peuple de pasteurs.

[Céluta s'éprend de René. — Mais elle est aimée par Ondouré, chef de la tribu de la Tortue, qui jure la perte de René.]

LIVRE III

[Outougamiz, frère de Céluta, lie amitié avec René. — Ondouré tente d'assassiner René qui triomphe de lui et lui laisse la vie.]

LIVRE IV

[Le Paradis. Sainte Catherine des Bois, protectrice des Indiens, et sainte Geneviève intercèdent auprès de la Vierge Marie en faveur des chrétiens du Canada.]

LIVRE V (*récit de Chactas*).

[René est adopté par la tribu des Natchez. Au retour de cette cérémonie, Chactas raconte au jeune Français ce qui lui est arrivé après la mort d'Atala. Il a appris à lire et à écrire auprès d'un missionnaire, le P. Lambreville. Rentré chez les Natchez, il a été envoyé, comme ambassadeur de sa nation, vers le gouverneur français, qui, le prenant pour un traître, le fait conduire au bagne de Marseille. Là, désespéré, il pense à se tuer. Il en est détourné par un compagnon de bagne :]

« Un Français, mon frère de chaîne, s'était rendu coupable d'une action qui l'avait fait condamner au tribunal de tes vieillards (1). Jeune encore, Honfroy prenait légèrement la vie.

(1) Les juges.

Charmé de m'entendre parler sa langue, il me racontait ses aventures; il me disait: « Chactas, tu es un sauvage, et je suis un « homme civilisé. Vraisemblablement tu es un honnête homme, « et moi je suis un scélérat. N'est-il pas singulier que tu arrives « exprès de l'Amérique pour être mon compagnon de boulet en « Europe, pour montrer la liberté et la servitude, le vice et la « vertu, accouplés au même joug? Voilà, mon cher Iroquois (1), « ce que c'est que la société. N'est-ce pas une très belle chose? « Mais prends courage et ne t'étonne de rien: qui sait si un « jour je ne serai point assis sur un trône? Ne t'alarme pas « trop d'être appareillé avec un criminel au char de la vie: « la journée est courte, et la mort viendra vite nous dételer. »

« Je n'ai jamais été si étonné qu'en entendant parler cet homme: il y avait dans son insouciance une espèce d'horrible raison qui me confondait. Quelle est, disais-je en moi-même, cette étrange nation où les insensés semblent avoir étudié la sagesse, où les scélérats supportent la douleur comme ils goûteraient le plaisir? Honfroy m'engagea à lui ouvrir mon cœur: il me fit sentir qu'il y avait lâcheté à se laisser vaincre du chagrin (2). Ce malheureux me persuada: je consentis à vivre, et j'engageai les autres chefs à suivre mon exemple.

LIVRE VI (*suite du récit de Chactas*).

[Deux amis s'intéressent à lui. Il est délivré par ordre de Louis XIV et conduit à Paris, puis à Versailles:]

« Nous fûmes étrangement surpris en entrant au grand village (3): les chemins (4) étaient sales et étroits; nous remarquâmes des huttes de commerce (5) et des troupeaux de serfs comme dans les rues de la France. On nous conduisit chez notre père Ononthio-Frontenac (6). La cabane était pleine de guerriers qu'Ononthio nous dit être de ses amis. Il nous avertit que nous irions dès le lendemain à un autre village (7), où

(1) Les Iroquois étaient une confédération très belliqueuse habitant l'Amérique du Nord. Ici ce mot est pris dans le sens de sauvage. Remarquez l'ironie légère de la pensée et du style. On croirait lire un passage de *l'Ingénu* de Voltaire.
(2) *Vaincre du chagrin*. Grammaire. *Prépositions*.
(3) Paris.
(4) Les rues.
(5) Boutiques.
(6) « *Ononthio* est le nom que les sauvages donnaient à tous les gouverneurs du Canada. Il signifie: la grande montagne. » (Chateaubriand.) Frontenac, nouveau gouverneur du Canada et protecteur de Chactas.
(7) Versailles.

nous allumerions le feu du conseil (1) avec le chef des chefs (2). Après avoir pris le repas de l'hospitalité, nous nous retirâmes dans une des chambres de la cabane, où nous dormîmes sur des peaux d'ours.

« Le soleil éclairait les travaux de l'homme civilisé et les loisirs du sauvage lorsque nous partîmes du grand village. Des coursiers couverts de fumée nous traînèrent à la hutte (3) du chef des chefs, en moins de temps qu'un sachem plein d'expérience, et l'oracle de sa nation, met (4) à juger un différend qui s'élève entre deux mères de famille.

« A travers une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des Français. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquais autour de moi, je disais sans cesse à Ononthio : « Où est donc la nation des guerriers libres? » Nous trouvâmes le Soleil (5) assis comme un génie, sur je ne sais quoi qu'on appelait un trône, et qui brillait de toutes parts. Il tenait en main un petit bâton (6) avec lequel il jugeait les peuples. Ononthio nous présenta à ce grand-chef en disant :

« Sire, les sujets de Votre Majesté...! »

« Je me tournai vers le chef des Cinq-Nations (7), et leur expliquai le parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est « faux » ; et ils s'assirent à terre, les jambes croisées. Alors, m'adressant au premier sachem (8) :

« Puissant Soleil, lui dis-je, toi dont les bras s'étendent jus« qu'au milieu de la terre ! Ononthio vient de prononcer une « parole qu'un génie ennemi lui aura sans doute inspirée : « mais toi qu'Athaensic (9) n'a pas privé de sens, tu es trop « prudent pour te persuader que nous soyons tes esclaves. »

[Cette hardiesse ingénue provoque chez le roi une colère muette. — On conduit Chactas et les autres chefs indiens dans les jardins de Versailles :]

Nous quittâmes les galeries, et nous descendîmes dans les jardins au milieu du fracas des armes.

« Dans ces jardins, malgré les préjugés de ma natte (10), je

(1) Où nous conclurions alliance.
(2) Le roi.
(3) Le château de Versailles.
(4) Il faudrait : *n'en* met.
(5) Nom donné au grand chef chez les Natchez ; ici, le roi.
(6) Le sceptre.
(7) Chefs indiens faits prisonniers avec Chactas.
(8) Le roi Louis XIV
(9) Déesse de la vengeance.
(10) La natte sur laquelle couchent les Indiens est ici le symbole de la simplicité de leur vie.

fus vraiment frappé d'étonnement : la façade entière du palais semblable à une immense ville, cent degrés de marbre blanc conduisant à des bocages d'orangers, des eaux jaillissantes au milieu des statues et des parterres, des grottes, séjour des esprits célestes, des bois où les premiers héros, les plus belles femmes, les esprits les plus divins erraient en méditant les triples merveilles de la guerre, de l'amour et du génie: tout ce spectacle enfin saisit fortement mon âme. Je commençai à entrevoir une grande nation où je n'avais aperçu que des esclaves, et pour la première fois je rougis de ma superbe (1) du désert.

« Nous nous avançâmes parmi les bronzes, les marbres, les eaux et les ombrages : chaque flot, contraint de sortir de la terre, apportait un génie à la surface des bassins (2). Ces génies variaient selon leur puissance : les uns étaient armés de tridents (3), les autres sonnaient des conques (4) recourbées; ceux-ci étaient montés sur des chars, ceux-là vomissaient l'onde en tourbillon. Mes compagnons s'étant écartés, je m'assis au bord d'un bain solitaire. La rêverie vint planer autour de moi ; elle secouait sur mes cheveux les songes et les souvenirs : elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente.

« Nous abandonnâmes enfin la hutte des rois, et la Nuit, marchant devant nous avec la fraîcheur, nous reconduisit au grand village.

[Chactas aperçoit dans les jardins de Versailles Condé, Turenne, Catinat, les deux Vendôme, Luxembourg, Villars, le prince Eugène. — Il visite Paris, le palais du Louvre, le Palais de Justice, Notre-Dame où Bossuet prononce une oraison funèbre. — Il assiste à une fête dans le parc de Versailles, puis à une représentation de *Phèdre.* Il rencontre La Fontaine, Racine, Molière, Boileau, et même Voltaire encore au berceau.]

LIVRES VII et VIII (*suite du récit de Chactas*).

[Toujours à Paris, Chactas voit pendre un ministre protestant, demande à déjeuner dans diverses maisons d'où il est éconduit par des maîtres trop pauvres pour le recevoir, entre par hasard chez Fénelon qui converse avec lui, et quitte la France pour revenir dans sa patrie. Il fait naufrage à Terre-Neuve, passe quelque temps chez les Sioux, puis retourne chez les Natchez.]

(1) *De ma superbe.* Grammaire. *Archaïsmes.*
(2) Les statues (Apollon, Latone, etc.), qui décorent les bassins de Versailles.
(3) *Tridents.* Lex.
(4) *Conques.* Lex.

LIVRES IX à XII

[Sur le conseil du traître Ondouré, les Illinois, tribu voisine, déclarent la guerre aux Natchez. — L'amour de Céluta pour René grandit ; mais René est incapable d'aimer. Il part à la guerre contre les Illinois. — Combats entre les Illinois et les Natchez. — René et le chef de l'expédition des Natchez sont faits prisonniers. — Au moment où René va être conduit au supplice, Outougamiz le délivre. — Céluta le retrouve. — Ici finit la première partie, la partie épique. — La suite est un récit qui n'est plus divisé en livres.]

SECONDE PARTIE

[René épouse Céluta et invite ses amis à célébrer avec lui la fête de la Folle-Avoine :]

On arrive au lieu désigné : c'était une baie où la folle-avoine croissait en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des sauvages, prend racine dans les eaux ; son grain est de la nature du riz ; il donne une nourriture douce et bienfaisante.

A la vue du champ merveilleux, les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs, redoublant d'efforts, lancèrent leur pirogue au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs ; avec ces cordes, ils saisissaient les tiges de la folle-avoine, qu'ils liaient en gerbe ; puis, inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappaient avec un fléau léger ; le grain mûr tombait dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des sauvages, animaient cette scène, moitié marine, moitié rustique.

Le champ était moissonné : la lune se leva pour éclairer le retour de la flotte ; sa lumière descendait sur la rivière, entre les saules à peine frémissants. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivaient les canots à la nage, comme des Sirènes (1) ou des Tritons (2) ; l'air s'embaumait de l'odeur de la moisson

(1) *Sirènes*. Lex.
(2) *Tritons*. Lex.

nouvelle mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du Grand-Chef était à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisait le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut épouse du Soleil! tu n'as pas toujours été heureuse! Lorsque, contrainte par Athaensic (1) de quitter le lit nuptial, tu sors des portes du matin, tes bras arrondis, étendus vers l'orient, appellent inutilement ton époux.

« Ce sont encore ces beaux bras que tu entr'ouvres lorsque tu te retournes vers l'occident, et que la cruelle Athaensic force à son tour le Soleil à fuir devant toi.

« Depuis ton hymen infortuné, la mélancolie est devenue ta compagne ; elle ne te quitte jamais, soit que tu te plaises à errer à travers les nuages, soit qu'immobile dans le ciel, tu tiennes tes yeux fixés sur les bois, soit que, penchée au bord des ondes du Meschacebé, tu t'abandonnes à la rêverie, soit que tes pas s'égarent avec les fantômes le long des pâles bruyères.

« Mais, ô Lune ! que tu es belle dans la tristesse (2) ! L'Ourse étoilée s'éclipse devant tes charmes, tes regards veloutent l'azur du ciel ; ils rendent les nues diaphanes ; ils font briller les fleuves comme des serpents ; ils argentent la cime des arbres ; ils couvrent de blancheur le sommet des montagnes ; ils changent en une mer de lait les vapeurs de la vallée (3).

« C'est ta lumière, ô Lune! qui donne de grandes pensées aux sachems ; c'est ta lumière qui remplit le cœur d'un amant du souvenir de sa maîtresse ; à ta clarté, la mère veille au berceau de son fils ; à ta clarté, les guerriers marchent aux ennemis de la patrie; à ta clarté, les chasseurs tendent des pièges aux hôtes des forêts ; et maintenant à ta clarté, chargés des dons du Grand-Esprit, nous allons revoir nos heureuses cabanes. »

Ainsi chantait le prêtre : à chaque strophe la conque mêlait ses sons au chœur général des Natchez ; un recueillement religieux avait saisi Céluta, René, d'Artaguette, Outougamiz, Adario (4) et le vieux Chactas : le pressentiment d'un avenir malheureux s'était emparé de leur cœur. La tristesse est au

(1) Déesse de la vengeance, du mal et du malheur.

(2) Comparez dans le récit de la mort d'Atala : « La lune prêta son pâle flambeau, etc... »

(3) Comparez la description de la nuit dans le chapitre du *Génie* cité plus haut p. 69 : *Deux perspectives de la nature*.

(4) *Adario*, vieux guerrier, ami de Chactas et de René.

Le capitaine *d'Artaguette*, Français blessé dans un combat contre les Natchez raconté au livre X, recueilli et sauvé par Outougamiz et Céluta (liv. XI). Il est resté l'ami fidèle de ses bienfaiteurs.

fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs, et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice elle y mêle la crainte de le perdre.

[Cependant René, malgré l'amour de Céluta et l'affection de ses amis, n'est pas heureux :]

René, vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui ; il ne faisait rien pour détruire des calomnies qu'il ignorait, ou qu'il aurait méprisées s'il les eût connues ; calomnies (1) qui n'en allaient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries, dans cette espèce de solitude morale il devenait de plus en plus farouche et sauvage : impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pesaient : on le fatiguait en l'aimant. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure ; il ne disait jamais ce qu'il devenait, où il allait ; lui-même ne le savait pas. Était-il agité de remords ou de passions, cachait-il des vices ou des vertus ? C'est ce qu'on ne pouvait dire. Il était possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendait son mari des journées entières. Elle ne l'accusait point, elle n'accusait qu'elle-même : elle se reprochait de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle allait jusqu'à croire qu'elle pourrait devenir l'amie de toute autre femme maîtresse du cœur de René ; mais quand elle portait son enfant à son sein, elle ne pouvait s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenait, Céluta apprêtait le repas ; elle ne prononçait que des paroles de douceur, elle ne craignait que de se rendre importune ; elle ébauchait un sourire qui expirait à ses lèvres ; et lorsque, jetant des regards furtifs sur René, elle le voyait pâle et agité, elle aurait donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

[Céluta a donné le jour à une fille que René baptise sous le nom d'Amélie en souvenir de sa sœur. — Cependant, par suite des calomnies d'Ondouré, un grenadier vient, au nom des Français, arrêter Adario et René accusés de fomenter une révolte. Celui-ci se rend de lui-même à la Nouvelle-Orléans et se présente au gouverneur. On lui donne un

(1) Ces calomnies ont pour auteur le traître Ondouré, et sont même répandues par le trop crédule Adario.

avocat, Pierre de Harlay, qui ne réussit pas à le sauver. — René est enfermé dans un cachot. Céluta le rejoint et lui présente la petite Amélie à travers les barreaux de la prison D'Artaguette cependant réussit à prouver l'innocence de René qui est libéré. — Céluta, affaiblie par les émotions, reste quelque temps chez le gouverneur de la Nouvelle Orléans. — René, de retour chez les Natchez, y apprend la mort de sa sœur. Chactas voyant son affliction lui demande le récit de ses malheurs.

C'est ici que prenait place l'épisode de RENÉ, que Chateaubriand détacha pour l'insérer dans *le Génie.*

Cependant Céluta et sa fille Amélie quittent la Nouvelle-Orléans pour retourner au village des Natchez. Des matelots français la conduisent sur une pirogue. Mais un soir qu'elle est descendue à terre, elle s'endort près d'un rocher et les matelots, ne pouvant la retrouver, l'abandonnent. Elle passe la nuit dans la solitude :]

Quand Céluta eut prodigué à sa fille ses caresses et ses soins elle chercha pour elle-même un peu de nourriture.

Les lieux où elle se trouvait avaient naguère été habités par une tribu indienne. On voyait encore dans un champ anciennement moissonné quelques rejets de maïs, et l'épi de ce blé-sauvageon était rempli d'une crème onctueuse : il servit au repas de Céluta.

Vers le baisser (1) du soleil, la sœur d'Outougamiz se retira à l'entrée d'une grotte tapissée de jasmin des Florides et environnée de buissons d'azaléas. Dans cette grotte se (2) vinrent réfugier une foule de nonpareilles (3), de cardinaux, d'oiseaux moqueurs, de perruches, de colibris qui brillaient comme des pierreries au feu du couchant.

La nuit se leva revêtue de cette beauté qu'elle n'a que dans les solitudes américaines. Le ciel étoilé était parsemé de nuages blancs semblables à de légers flocons d'écume ou à des troupeaux errants dans une plaine azurée. Toutes les bêtes de la création, les biches, les caribous (4), les bisons, les chevreuils, les orignaux (5), sortaient de leur retraite pour paître les savanes. Dans le lointain on entendait les chants extraordinaires des raines (6), dont les unes imitant le mugissement du bœuf laboureur, les autres le tintement d'une cloche champêtre, rappelaient les scènes rustiques de l'Europe civilisée, au milieu des tableaux agrestes de l'Amérique sauvage.

(1) *Le baisser.* Grammaire. *Verbe.*
(2) *Se vinrent réfugier.* Grammaire. *Inversions.*
(3) *Nonpareilles*, etc... Lex.
(4) *Caribous.* Lex.
(5) *Orignaux.* Lex.
(6) *Raines.* Lex.



LES NATCHEZ

Céluta présente son enfant à René.

Gravure de Delannoy, d'après une composition de Staal (*Bibliothèque nationale*)

Les zéphirs embaumés par les magnolias (1), les oiseaux cachés sous le feuillage, murmuraient d'harmonieuses plaintes, que Céluta prenait pour la voix des enfants à naître ; elle croyait voir les petits génies des ombres, et ceux qui président au silence des bois, descendre du firmament sur les rayons de la lune ; légers fantômes qui s'égaraient à travers les arbres et le long des ruisseaux. Alors elle adressait la parole à sa fille couchée sur ses genoux ; elle lui disait : « Si j'avais le malheur de te perdre à présent, que deviendrais-je ? Ah ! si ton père m'aimait encore, je t'aurais bientôt retrouvée ! Je découvrirais mon sein ; j'épierais ton âme errante avec les brises de l'aube, sur la tige humectée des fleurs, et mes lèvres te recueilleraient dans la rosée. Mais ton père s'éloigne de moi, et les âmes des enfants ne rentrent jamais dans le sein des mères qui ne sont point aimées. »

L'Indienne versait, en prononçant ces mots, des larmes religieuses, semblable à un délicieux ananas qui a perdu sa couronne, et dont le cœur exposé aux pluies se fond et s'écoule en eau.

Des pélicans, qui volaient au haut des airs, et dont le plumage couleur de rose réfléchissait les premiers feux de l'aurore, avertirent Céluta qu'il était temps de reprendre sa course. Elle dépouilla d'abord son enfant pour le baigner dans une fontaine où se désaltéraient, en allongeant la tête, des écureuils noirs accrochés à l'extrémité d'une liane flottante. La blanche et souffreteuse Amélie, couchée sur l'herbe, ressemblait à un narcisse abattu par l'orage, ou à un oiseau tombé de son nid avant d'avoir des ailes. Céluta enveloppa dans des mousses de cyprès plus fines que la soie sa fille purifiée ; elle n'oublia point de la parer avec des graines de différentes couleurs et des fleurs de divers parfums ; enfin, elle la renferma dans les peaux d'hermine, et la suspendit de nouveau à ses épaules par une tresse de chèvrefeuille.

[Ondouré, pour éloigner René, a obtenu que le Grand Conseil l'envoie comme ambassadeur pour traiter de la paix avec les Illinois. René est absent quand Céluta est de retour. — Ondouré, poursuivant son plan, provoque une réunion de toutes les peuplades américaines qui jurent de tuer tous les blancs au jour prochain des Grands Jeux, et de ne révéler ce secret à personne. Outougamiz a prêté aussi ce serment ; il s'aperçoit trop tard qu'il ne pourra plus avertir René sans devenir parjure. Cependant un missionnaire apporte à Céluta une lettre de René : c'est son véritable testament. Il y résume toute sa vie et tout son caractère :]

(1) *Magnolias*. Lex.

LETTRE DE RENÉ A CÉLUTA

Au désert, la trente-deuxième neige de ma naissance.

Je comptais vous attendre aux Natchez; j'ai été obligé de partir subitement sur un ordre des sachems. J'ignore quelle sera l'issue de mon voyage : il se peut (1) faire que je ne vous revoie plus. J'ai dû vous paraître si bizarre, que je serais fâché de quitter la vie sans m'être justifié auprès de vous.

« J'ai reçu de l'Europe, à mon retour de la Nouvelle-Orléans, une lettre qui m'a appris l'accomplissement de mes destinées (2), j'ai raconté mon histoire à Chactas et au P. Souël : la sagesse et la religion (3) doivent seules la connaître...

« Céluta, il y a des existences si rudes qu'elles semblent accuser la Providence et qu'elles corrigeraient de la manie d'être. Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins : j'en portais le germe en moi, comme l'arbre porte le germe de son fruit. Un poison inconnu se mêlait à tous mes sentiments ; je me reprochais jusqu'à ces joies nées de la jeunesse et fugitives comme elle...

« J'écris assis sous l'arbre du désert, au bord d'un fleuve sans nom, dans la vallée où s'élèvent les mêmes forêts qui la couvrirent lorsque les temps commencèrent. Je suppose, Céluta, que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme ? Il sort de ce cœur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même...

« Céluta, vous me prendrez pour un insensé : je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est de vous avoir liée à mon sort. Vous savez si René a résisté, et à quel prodige d'amitié (4) il a cru devoir le sacrifice d'une indépendance qui du moins n'était funeste qu'à lui. Une misère bien grande m'a ôté la joie de votre amour et le bonheur d'être père (5), j'ai vu avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait (6) prolonger au delà de moi. Le sang qui fit battre mon cœur douloureux animera celui de

(1) *Il se peut faire.* Grammaire. *Inversions.*
(2) La mort d'Amélie, sa sœur.
(3) Chactas est la sagesse, et le P. Souël la religion.
(4) S'il a épousé Céluta, ce n'est pas par amour pour elle, car il ne peut éprouver le sentiment de l'amour, c'est par amitié pour Outougamiz qui lui a sauvé la vie et qui est frère de Céluta.
(5) A la naissance de la petite Amélie, il n'a pu éprouver aucun bonheur à être père. La mélancolie détruit en lui toutes les joies.
(6) *S'allait prolonger*. Grammaire. *Inversions.*

ma fille : je t'aurai transmis, pauvre Amélie, ma tristesse et mes malheurs ! Déjà appelé par la terre (1), je ne protégerai point les jours de ton enfance ; plus tard je ne verrai point se développer en toi la douce image de ta mère, mêlée aux charmes de ma sœur et aux grâces de la jeunesse. Ne me regrette pas : dans l'âge des passions j'aurais été un mauvais guide.

« Céluta, je vous recommande particulièrement Amélie : son nom est un nom fatal. Qu'elle ne soit instruite dans aucun art de l'Europe ; que sa mère lui cache l'excès de sa tendresse : il n'est pas bon de s'accoutumer à être trop aimé. Qu'on ne parle jamais de moi à ma fille ; elle ne me doit rien : je ne souhaitais pas lui donner la vie.

« Que René reste pour elle un homme inconnu, dont l'étrange destin raconté la fasse rêver sans qu'elle en pénètre la cause : je ne veux être à ses yeux que ce que je suis, un pénible songe.

« Céluta, il y a dans ma cabane des papiers écrits de ma main : c'est l'histoire de mon cœur ; elle n'est bonne à personne, et personne ne la comprendrait : anéantissez ces chimères.

« Retournez sous le toit fraternel ; brûlez celui que j'ai élevé de mes mains ; semez des plantes parmi ces cendres ; rendez à la forêt l'héritage que j'avais envahi. Effacez le sentier qui monte de la rivière à la porte de ma demeure, je ne veux pas qu'il reste sur la terre la moindre trace de mon passage. Cependant j'ai écrit un nom sur des arbres, dans la profondeur des bois ; il serait impossible de le retrouver : qu'il croisse donc avec le chêne inconnu qui le porte : le chasseur indien s'enfuira à la vue de ces caractères gravés par un mauvais génie.

« Donnez mes armes à Outougamiz ; que cet homme sublime fasse en mémoire de moi un dernier effort : qu'il vive. Chactas me suivra, s'il ne m'a devancé...

« Je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne ? Je serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé. Je suis vertueux sans plaisir ; si j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas né, ou être à jamais oublié.

« Que ce soit ici un dernier adieu, ou que je doive vous

(1) La terre où il sera enseveli, la mort.

revoir encore, Céluta, quelque chose me dit que ma destinée s'accomplit; si ce n'est pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus funeste : René ne peut reculer que vers le malheur. Regardez donc cette lettre comme un testament. »

[La jeune femme d'Outougamiz, Mila, est parvenue à savoir d'un jongleur le secret de la conspiration des Indiens contre les blancs, et, comme elle n'a prêté aucun serment, elle se réserve de prévenir René à son retour. De son côté, Outougamiz part au-devant de René pour le protéger sans manquer à la parole donnée. — On célèbre la grande fête où tous les blancs doivent être massacrés. Au milieu des réjouissances, Chactas revient, épuisé et mourant, d'une mission que lui avaient confiée les sachems :]

Tout à coup le spectacle est interrompu ; les sachems se lèvent, la foule se porte vers la colline du nord; on entend répéter ces mots : « Voici notre père, voici Chactas ! Hélas ! il est mourant ! Outougamiz vient d'annoncer son arrivée. »

En effet, Outougamiz, qui n'avait pas rejoint René, avait rencontré le sachem que portait une troupe de jeunes Chéroquois. La réputation de Chactas était telle, que le commandant français lui-même suivit la multitude pour aller au-devant du vieillard. La foule poussait des cris d'amour sur le passage de l'homme vénérable : mais les yeux étaient remplis de larmes, car on voyait que Chactas n'avait plus que quelques heures à vivre : son visage toujours serein annonçait l'extrême fatigue et la décrépitude; sa voix était si faible, qu'on avait de la peine à l'entendre. Cependant le sachem répondait avec sa bonté et son calme ordinaires à ceux qui lui adressaient la parole. Un jeune guerrier remarquant que les cheveux argentés du vieillard avaient encore blanchi : « C'est vrai, mon enfant, dit Chactas; j'ai pris ma parure d'hiver, et je vais m'enfermer dans la caverne. » Un sachem du parti d'Ondouré lui parlait des jeux et de la paix de la patrie ; il répondit : L'eau est paisible au-dessus de la cataracte ; elle n'est troublée qu'au-dessous. »

[Chactas est conduit à sa cabane. — Mais il a entendu parler Ondouré, Outougamiz, Adario : il devine tout et s'écrie :]

« Qu'entends-je ? il y a une assemblée générale des Natchez au rocher du lac ! Mila s'est précipitée dans le fleuve (1) ! René est absent, et on l'accuse sans l'entendre ! Céluta est plongée dans la douleur ! Outougamiz paraît insensé ! Akansie (2) se

(1) On le croit, mais elle n'est que momentanément disparue.
(2) La femme-chef, la veuve de l'ancien chef des Natchez. D'accord avec Ondouré, elle avait conspiré la perte de René.

repent ! Les jeux proclamés semblent cacher quelque résolution funeste. On m'a éloigné, et mon retour jette de la confusion parmi vous !... Grand-Esprit ! tu me rappelles à toi avant que j'aie pu pénétrer ces mystères ! que ta volonté soit faite : prends dans ta main puissante ce qui échappe à ma faible main. Adieu ! chère patrie, je dois à mon âme le dernier moment qui me reste. Ici finissent entre moi et les hommes les scènes de la vie. Sachems, vous me donnez mon congé en me cachant vos secrets : je vais apprendre ceux de l'éternité. »

Après ces paroles, on n'entendit plus rien. Les sachems sortirent bientôt en silence, les yeux baissés et chargés de pleurs : ainsi de vieux chênes laissent tomber de leurs feuilles flétries les gouttes de rosée qu'y déposa une belle nuit. L'aube blanchissait l'horizon, et la femme-chef envoya chercher le tuteur du Soleil (1).

Outougamiz et Céluta entrèrent alors dans la cabane de Chactas. Le vieillard éprouvait dans ce moment une défaillance. Il avait prié, avant son évanouissement, qu'on le portât au pied d'un arbre, et qu'on lui tournât le visage vers l'orient, pour mourir. Quand il reprit ses sens, il reconnut à la voix Outougamiz et Céluta, mais il ne leur put parler.

Adario n'était point sorti de la cabane avec les autres sachems ; il y était resté afin de faire exécuter la dernière volonté de son ami. Chactas fut porté sous un tulipier planté au sommet d'un tertre d'où l'on découvrait le fleuve et tout le désert.

L'aurore entr'ouvrait le ciel ; à mesure que la terre accomplissait sa révolution d'occident en orient, il sortait de dessous l'horizon des zones de pourpre et de rose, magnifiques rubans déroulés de leur cylindre (2). Du fond des bois s'élevaient les vapeurs matinales ; elles se changeaient en fumée d'or, en atteignant les régions éclairées par la lumière du jour. Les oiseaux-moqueurs (3) chantaient ; les colibris voltigeaient sur la tige des anémones sauvages, tandis que les cigognes montaient au haut des airs pour découvrir le soleil. Les cabanes des Indiens, dispersées sur les collines et dans les vallées, se peignaient des rayons du levant : jusqu'aux bocages de la mort (4), tout riait dans la solitude.

Outougamiz et Céluta se tenaient à genoux à quelque distance de l'arbre sous lequel le sachem rendait le dernier sou-

(1) C'est-à-dire Ondouré, tuteur du fils d'Akansie
(2) On enroule les rubans sur des cylindres.
(3) *Oiseaux-Moqueurs*. Lex.
(4) Cimetières.

pir. Un peu plus loin, Adario debout, les bras croisés, le vêtement déchiré, le poil hérissé, regardait mourir son ami : Chactas était assis et appuyé contre le tronc du tulipier : la brise se jouait dans sa chevelure blanchie, et le reflet des roses de l'aurore colorait son front pâlissant.

Faisant un dernier effort, le sachem tira de son sein un crucifix que lui avait donné Fénelon (1). « Atala, dit-il d'une voix ranimée, que je meure dans ta religion ! que j'accomplisse ma promesse au P. Aubry (2) ! Je n'ai point été purifié par l'eau sainte, mais je demande au ciel le baptême de désir (3). Vertueux chef de la prière (4), qui remis dans mes mains ce signe de mon salut, viens me chercher aux portes du ciel. Je donnerai peu de peine à la mort ; une partie de son ouvrage est déjà faite ; elle n'aura point à clore mes paupières comme celles des autres hommes : je vais au contraire ouvrir à la clarté divine des yeux fermés depuis longtemps à la lumière terrestre. »

Chactas exhala la vertu avec son dernier soupir : l'arbre parfumé des forêts américaines embaume l'air quand le temps ou l'orage l'ont renversé sur son sol natal.

[René revient alors, mais trop tard pour être sauvé. Ondouré l'assassine. Outougamiz recueille le sang de son ami dans un petit vase de pierre, s'ouvre une veine, et tous les jours rafraîchit de son sang le sang de René. Il meurt peu après de douleur et d'épuisement. Voici la fin de Céluta et les dernières lignes du récit :]

Un soir, lorsque les bannis (5) prenaient leur repas à la porte de leurs tentes, Céluta sortit de la sienne. Elle était vêtue d'une robe de peaux d'oiseaux et de quadrupèdes cousues ensemble, ouvrage ingénieux de Mila : ses cheveux blancs flottaient en boucles sur sa jeune tête ornée d'une couronne de ronces à fleurs bleues ; elle portait dans ses bras la fille de René, et Mila suivait sa compagne. Les bannis, étonnés et charmés de les voir, se levèrent, les comblèrent de bénédictions et leur formèrent un cortège. Ils arrivèrent tous ainsi au bord d'une cataracte dont on entendait au loin les mugissements. Cette cataracte, qu'aucun voyageur n'avait visitée, tombait entre deux montagnes dans un abîme. Céluta donna un baiser à sa fille, la déposa sur le gazon, mit sur les genoux de l'en-

(1) Lors de son voyage à Paris.
(2) Dans *Atala*, il a promis au P. Aubry de se faire baptiser.
(3) On sait que dans certains cas graves, le baptême de désir peut remplacer le baptême effectif.
(4) C'est-à-dire : prêtre.
(5) Les Français ont chassé les Natchez de leur pays.

fant le Manitou d'or (1) et l'urne où le sang s'était desséché. Mila et Céluta, se tenant par la main, s'approchèrent du bord de la cataracte comme pour regarder au fond et, plus rapides que la chute du fleuve, elles accomplirent leur destinée. Céluta s'était souvenue que René, dans sa lettre, avait regretté de ne s'être pas précipité dans les ondes écumantes.

Les femmes prirent dans leurs bras la fille de René laissée sur la rive; elles la portèrent au plus vieux sachem, qui en confia le soin à une matrone renommée. Cette matrone suspendit au cou de l'enfant le Manitou d'or comme une parure. Le nom français d'Amélie étant ignoré des sauvages, les sachems en imposèrent un autre à l'orpheline, qui vit ainsi périr jusqu'à son nom.

Lorsque la fille de Céluta eut atteint sa seizième année, on lui raconta l'histoire de sa famille. Elle parut triste le reste de sa vie, qui fut courte. Elle eut elle-même, d'un mariage sans amour, une fille plus malheureuse encore que sa mère. Les Indiens chez lesquels les Natchez s'étaient retirés périrent presque tous dans une guerre contre les Iroquois, et les derniers enfants de la nation du Soleil se vinrent (2) perdre dans un second exil au milieu des forêts de Niagara.

Il y a des familles que la destinée semble persécuter : n'accusons pas la Providence. René porta le double châtiment de ses passions coupables. On ne fait point sortir les autres de l'ordre sans avoir en soi quelque principe de désordre; et celui qui, même involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime n'est jamais innocent aux yeux de Dieu.

Puisse mon récit avoir coulé comme tes flots, ô Meschacebé !

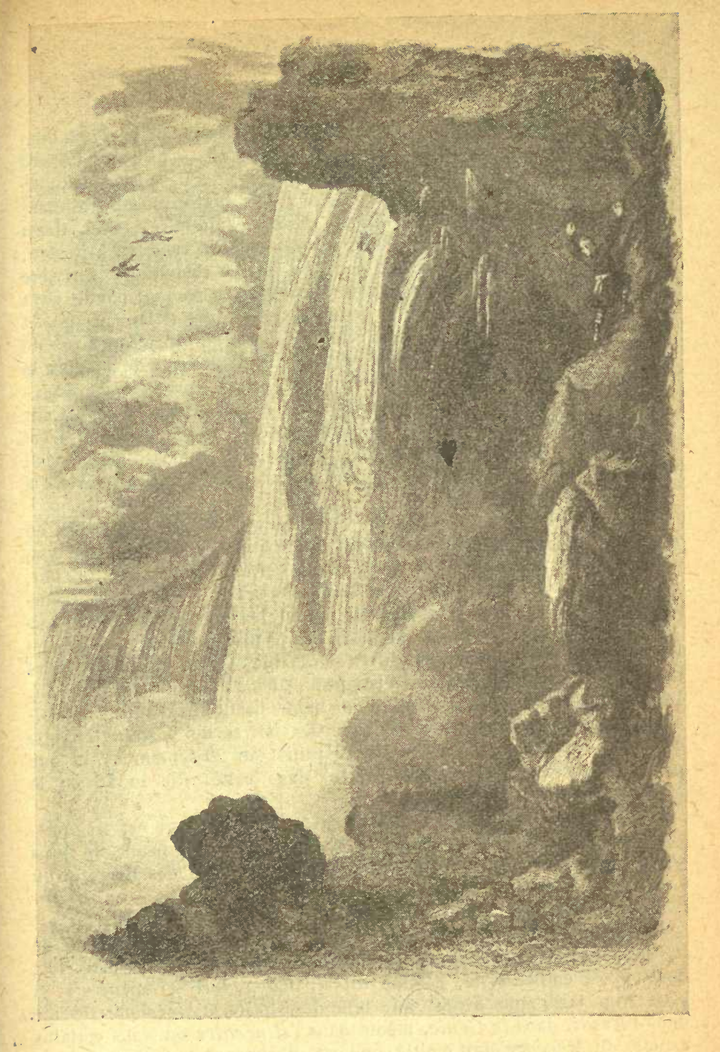
CHAPITRE IV

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE

Publié en 1827.

La question du Voyage en Amérique. — On a vu plus haut (chap. Ier, p. 3) comment Chateaubriand partit pour l'Amérique, le 8 avril 1791, débarqua le 8 juillet à Baltimore, et cinq mois après, se

(1) *Manitou d'or*. Lex. — Il s'agit d'une chaîne d'or que René, concluant amitié avec Outougamiz, avait donnée à celui-ci.
(2) *Se vinrent perdre*. Grammaire. *Inversions*.



CHATEAUBRIAND A LA CHUTE DU NIAGARA
(d'après une composition de Staal.)
(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

Sans échelle le voyageur descend d'un rocher à pic de quatre cents pieds et manque de se tuer. C'est cette situation périlleuse décrite dans le *Voyage* que l'artiste a reproduite avec un « romantisme » achevé.

rembarqua le 10 décembre pour aborder au Havre le 2 janvier 1792. Pendant ces cinq mois, quels pays d'Amérique a-t-il visités? Voyons d'abord quelles furent, selon lui, les étapes de son voyage. Il se rend de Baltimore à Philadelphie afin de rendre visite à Washington; le général étant absent, Chateaubriand passe quinze jours à l'attendre. Enfin, il est reçu et même invité à dîner. Puis, il arrive à New-York, va à Boston, revient à New-York, s'embarque pour Albany en remontant la rivière d'Hudson. D'Albany, il se dirige vers le Niagara en passant par le pays des Onondagas, puis reste deux jours dans une autre tribu sauvage, et visite enfin la cataracte. Là, sans échelle, il descend un rocher à pic de quatre cents pieds, et manque de se tuer. Les Canadiens du Niagara le conduisent aux grands lacs : le lac Erié, le lac Huron, le lac Supérieur. Le voici maintenant au milieu des monts Apalaches, puis sur l'Ohio et le Mississipi, et enfin, « dans l'intérieur des Florides ». C'est là, dans une ferme au milieu des forêts, qu'il ramasse un journal anglais tombé à terre : il y apprend la fuite de Varennes, revient à Philadelphie, et de là au Havre.

Tel est l'itinéraire que Chateaubriand indique. Or, M. Bédier (1), en l'étudiant de près, a trouvé qu'il était impossible de l'accomplir en cinq mois. D'après ses calculs, le voyageur n'a pu arriver chez les Natchez, point extrême de son voyage, que le 30 octobre; et c'est le 10 décembre qu'il s'embarque à Philadelphie pour retourner en France : il aurait donc effectué le trajet du pays des Natchez à Philadelphie en trente-sept jours, ce qui est invraisemblable, car il en fallait alors soixante-dix au minimum, et en supputant les distances à vol d'oiseau. Le *Voyage en Amérique* contient du reste beaucoup d'autres invraisemblances : par exemple, on sait par les lettres de Washington que ce général était à Philadelphie du 19 juillet au 20 septembre, et que par conséquent Chateaubriand, arrivé dans cette ville le 13 ou le 14 juillet, n'a pu trouver porte close.

D'ailleurs il est à remarquer que la relation du voyage est très précise jusqu'à la visite au Niagara et devient ensuite beaucoup plus vague : elle ressemble plus à des notes prises dans des livres qu'au récit d'une expédition véritable.

Pourquoi Chateaubriand aurait-il falsifié ainsi son itinéraire? C'est qu'il publia le *Voyage* en 1827 : or, de 1791 à 1827, il avait donné des ouvrages où ses souvenirs du Nouveau-Monde figuraient, mais fort développés, embellis, et, comme dit M. Bédier, fort « romancés ». Il était trop tard pour avouer que telle description d'Amérique insérée dans l'*Essai*, dans *le Génie*, même dans l'*Itinéraire* ou dans certains articles du *Mercure* était moitié composée d'emprunts, moitié imaginée.

De plus, le manuscrit (2) d'où Chateaubriand extrayait ces notes

(1) Voir : *Bibliographie.*
(2) C'était l'énorme manuscrit contenant aussi *les Natchez*, et dont il est parlé page 236.

trente ans après l'avoir rédigé, était un mélange confus de souvenirs personnels et de citations, de documents recueillis de tous côtés : à si long intervalle il ne distinguait plus le bien d'autrui de son propre bien. Quoi qu'il en soit de ces justifications, la thèse de M. Bédier paraît solidement établie. Il faut ajouter que Chateaubriand a trouvé un défenseur. M. l'abbé Bertrin (1) n'accepte pas la durée de soixante-dix jours fixée par M. Bédier comme un minimum pour aller du pays des Natchez à Philadelphie, et essaye de prouver que trente-sept jours ont suffi au voyageur. Où M. Bertrin est peut-être plus heureux, c'est quand il remarque que Chateaubriand n'affirme pas toujours ou affirme assez faiblement avoir vu certains paysages, certaines scènes, qu'il décrit cependant. Il avoue même ses emprunts, signale ce qu'il a lui-même extrait de divers ouvrages et ajoute : « Dans mon travail, le tout est... enchevêtré, de sorte qu'il est presque impossible de séparer ce qui est de moi de ce qui est de Bartram (2). » Il y a dans ces lignes et dans plusieurs autres qu'on pourrait citer une sorte d'aveu qui atténue au moins « l'insincérité » de Chateaubriand.

Le voyage lui-même. — C'est le seul ouvrage de Chateaubriand qui ne soit pas régulièrement composé et où on puisse trouver quelque désordre. Il commence par un récit de la traversée, de l'arrivée, de la visite à Washington. Puis, quelques pages sur les Onondagas. A cet endroit est insérée une lettre, retrouvée dans le manuscrit, écrite par Chateaubriand à un ami de France et qui a pour objet de peindre la vie des sauvages voisins de la chute du Niagara. Courte description de la cataracte. Aperçu général des lacs du Canada. Ici est inséré un *Journal sans date :* c'est la partie la plus remarquable de tout ce *Voyage :* on la trouvera citée plus bas. A la suite de ce journal, vient un long passage sur le cours de l'Ohio et du Mississipi, puis une *Description de quelques sites dans l'intérieur des Florides*. Le reste est une série de notes sur l'Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale (castors, bison, serpents, etc.), sur les mœurs des sauvages, leurs fêtes, leurs langues, chasses, guerres, religion, gouvernement.

Si l'on ne trouve pas dans ce *Voyage* la belle ordonnance habituelle aux écrits de Chateaubriand, il s'y rencontre plus d'une page où se reconnaissent le pittoresque et la poésie d'*Atala*. On s'en rendra compte facilement par la lecture du *Journal sans date*, où l'on remarquera aussi quelques réflexions morales inspirées par la lecture de Rousseau.

(1) Voir : *Bibliographie*.
(2) Sur Bartram et les autres sources du *Voyage*, voir notice sur *Atala*, p. 22.

JOURNAL SANS DATE

Le ciel est pur sur ma tête, l'onde limpide sous mon canot, qui fuit devant une légère brise. A ma gauche sont des collines taillées à pic et flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus (1) à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias (2), de longues graminées, des plantes saxatiles (3) de toutes les couleurs ; à ma droite règnent de vastes prairies. A mesure que le canot avance, s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue : tantôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines nues ; ici, c'est une forêt de cyprès, dont on aperçoit les portiques sombres ; là, c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société, ou sur le mien, qu'est gravé le sceau immortel de notre origine (4)? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois ; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre ; égorgez-vous pour un mot, pour un maître ; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses : moi j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée ; je serai libre comme la nature ; je ne reconnaîtrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils et qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes (5).

Sept heures du soir.

Nous avons traversé la fourche de la rivière et suivi la branche du sud-ouest. Nous cherchions le long du canal une

(1) *Convolvulus.* Lex.
(2) *Bignonias.* Lex.
(3) *Saxatiles.* Lex.
(4) Tout ce passage est empreint des doctrines de J.-J. Rousseau sur l'homme dans l'état de nature.
(5) « Je laisse toutes ces choses de la jeunesse ; on voudra bien me les pardonner. » (Note de Chateaubriand, 1827.)

anse où nous pussions débarquer. Nous sommes entrés dans une crique qui s'enfonce sous un promontoire chargé d'un bocage de tulipiers (1). Ayant tiré notre canot à terre, les uns ont amassé des branches sèches pour notre feu, les autres ont préparé l'ajoupa (2). J'ai pris mon fusil, et je me suis enfoncé dans le bois voisin.

Je n'y avais pas fait cent pas que j'ai aperçu un troupeau de dindes occupées à manger des baies de fougères et des fruits d'aliziers (3). Ces oiseaux diffèrent assez de ceux de leur race naturalisés en Europe : ils sont plus gros ; leur plumage est couleur d'ardoise, glacé sur le cou, sur le dos, et à l'extrémité des ailes d'un rouge de cuivre ; selon les reflets de la lumière, ce plumage brille comme de l'or bruni. Ces dindes sauvages s'assemblent souvent en grandes troupes. Le soir elles se perchent sur les cimes des arbres les plus élevés. Le matin elles font entendre du haut de ces arbres leur cri répété ; un peu après le lever du soleil leurs clameurs cessent, et elles descendent dans les forêts.

Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la fraîcheur ; les bagages ont été rembarqués ; nous avons déroulé notre voile. Des deux côtés nous avions de hautes terres chargées de forêts : le feuillage offrait toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes. Près de nous c'était toute la variété du prisme; loin de nous, dans les détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans des fonds veloutés. Les arbres harmoniaient ensemble leurs formes : les uns se déployaient en éventail, d'autres s'élevaient en cône, d'autres s'arrondissaient en boule, d'autres étaient taillés en pyramide. Mais il faut se contenter de jouir de ce spectacle sans chercher à le décrire.

Dix heures du matin.

Nous avançons lentement. La brise a cessé, et le canal commence à devenir étroit : le temps se couvre de nuages

Midi.

Il est impossible de remonter plus haut en canot. Il faut

(1) *Tulipiers*. Lex.
(2) *Ajoupa*. Lex.
(3) *Aliziers*. Lex.

maintenant changer notre manière de voyager ; nous allons tirer notre canot à terre, prendre nos provisions, nos armes, nos fourrures pour la nuit, et pénétrer dans les bois

Trois heures.

Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut à travers un voile de feuillages, répand dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes ; trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes et l'épais humus (1) composé des débris des végétaux ; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre ; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns les autres (3), et qui semblent se serrer en s'éloignant : l'idée de l'infini se présente à moi.

Six heures.

J'avais entrevu de nouveau une clarté, et j'avais marché vers elle. Me voilà au point de lumière : triste champ, plus mélancolique que les forêts qui l'environnent ! Ce champ est un ancien cimetière indien. Que je me repose un instant dans cette double solitude de la mort et de la nature : est-il un asile où j'aimasse mieux dormir pour toujours ?

Sept heures.

Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin : éclairé en-dessous par la lueur scarlatine (3), le feuillage paraît ensanglanté ; les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge ; mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde.

(1) *Humus*. Lex.
(2) *Se succèdent les uns les autres*. Grammaire. *Verbe*.
(3) *Scarlatine*. Lex.

Minuit.

Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir ? D'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme.

Minuit et demi.

Le repos continue ; mais l'arbre décrépit se rompt, il tombe.

Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent; ils meurent dans des lointains presque imaginaires : le silence envahit de nouveau le désert.

Une heure du matin.

Voici le vent ; il court sur la cime des arbres; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure ? Un court silence succède ; la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures ; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière.

Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones : on croit ouïr des glas continus ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie.

Dix heures du matin.

Nous avons repris notre course : descendus dans un vallon inondé, des branches de chêne-saule étendues d'une racine de jonc à une autre racine nous ont servi de pont pour traverser le marais. Nous préparons notre dîner au pied d'une colline couverte de bois, que nous escaladerons bientôt pour découvrir la rivière que nous cherchons.

Une heure.

Nous nous sommes remis en marche; les gelinottes (1) nous promettent pour ce soir un bon souper.

Le chemin s'escarpe, les arbres deviennent rares; une bruyère glissante couvre le flanc de la montagne.

Six heures.

Nous voilà au sommet : au-dessous de nous on n'aperçoit que la cime des arbres. Quelques rochers isolés sortent de cette mer de verdure, comme des écueils élevés au-dessus de la surface de l'eau. La carcasse d'un chien, suspendue à une branche de sapin, annonce le sacrifice indien offert au génie de ce désert. Un torrent se précipite à nos pieds, et va se perdre dans une petite rivière.

Quatre heures du matin.

La nuit a été paisible. Nous nous sommes décidés à retourner à notre bateau, parce que nous étions sans espérance de trouver un chemin dans ces bois.

Neuf heures.

Nous avons déjeuné sous un vieux saule tout couvert de convolvulus (2) et rongé par de larges potirons. Sans les maringouins (3), ce lieu serait fort agréable: il a fallu faire une grande fumée de bois vert pour chasser nos ennemis. Les guides ont annoncé la visite de quelques voyageurs qui pouvaient être encore à deux heures de marche de l'endroit où nous étions. Cette finesse de l'ouïe tient du prodige : il y a tel Indien qui entend les pas d'un autre Indien à quatre et cinq heures de distance, en mettant l'oreille à terre. Nous avons vu arriver en effet au bout de deux heures une famille sauvage ; elle a poussé le cri de bienvenue : nous y avons répondu joyeusement.

Midi.

Nos hôtes nous ont appris qu'ils nous entendaient depuis deux jours ; qu'ils savaient que nous étions des *chairs blanches*,

(1) *Gelinottes.* Lex.
(2) *Convolvulus.* Lex.
(3) *Maringouins.* Lex.

le bruit que nous faisions en marchant étant plus considérable que le bruit fait par les chairs rouges. J'ai demandé la cause de cette différence; on m'a répondu que cela tenait à la manière de rompre les branches et de se frayer un chemin. Le blanc révèle aussi sa race à la pesanteur de son pas; le bruit qu'il produit n'augmente pas progressivement : l'Européen tourne dans les bois; l'Indien marche en ligne droite.

La famille indienne est composée de deux femmes, d'un enfant et de trois hommes. Revenus ensemble au bateau, nous avons fait un grand feu au bord de la rivière. Une bienveillance mutuelle règne parmi nous : les femmes ont apprêté notre souper, composé de truites saumonées et d'une grosse dinde. Nous autres *guerriers*, nous fumons et devisons ensemble. Demain nos hôtes nous aideront à porter notre canot à un fleuve qui n'est qu'à cinq milles du lieu où nous sommes.

CHAPITRE V

LE VOYAGE EN ITALIE

Dans le volume des *Œuvres complètes* contenant le *Voyage en Amérique*, se trouvaient aussi différents autres récits : celui du *Voyage en Italie* où était réimprimée la *Lettre à Fontanes* citée plus haut p. 122 et le *Voyage au Mont-Blanc*, déjà publié en 1811 et que l'on trouvera à cette date.

Nous donnons ici une citation des parties du *Voyage en Italie* qui furent mises au jour pour la première fois en 1827.

VOYAGE EN ITALIE
LE VÉSUVE

Me voilà au haut du Vésuve, écrivant assis à la bouche du volcan, et prêt à descendre au fond de son cratère. Le soleil se montre de temps en temps à travers le voile de vapeurs qui enveloppe toute la montagne. Cet accident qui me cache un des plus beaux paysages de la terre, sert à redoubler l'horreur de ce lieu. Le Vésuve, séparé par les nuages des pays enchantés qui sont à sa base, a l'air d'être ainsi placé dans le plus profond des déserts, et l'espèce de terreur qu'il inspire n'est point affaiblie par le spectacle d'une ville florissante à ses pieds.

Je propose à mon guide de descendre dans le cratère ; il fait quelque difficulté, pour obtenir un peu plus d'argent. Nous convenons d'une somme, qu'il veut avoir sur-le-champ. Je la lui donne. Il dépouille son habit ; nous marchons quelque temps sur les bords de l'abîme, pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile à descendre. Le guide s'arrête et m'avertit de me préparer. Nous allons nous précipiter.

Nous voilà au fond du gouffre (1). Je désespère de pouvoir peindre ce chaos.

Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour et de trois cents pieds d'élévation, qui va s'élargissant en forme d'entonnoir. Ses bords ou ses parois intérieures sont sillonnés par le fluide de feu que ce bassin a contenu, et qu'il a versé au dehors. Les parties saillantes de ces sillons ressemblent aux jambages de briques dont les Romains appuyaient leurs énormes maçonneries. Des rochers sont suspendus dans quelques parties du contour, et leurs débris, mêlés à une pâte de cendres, recouvrent l'abîme.

Ce fond du bassin est labouré de différentes manières. A peu près au milieu sont creusés trois puits ou petites bouches nouvellement ouvertes, et qui vomirent des flammes pendant le séjour des Français à Naples en 1798.

Des fumées transpirent à travers les pores du gouffre, surtout du côté de la *Torre del Greco* (2). Dans le flanc opposé, vers Caserte (3), j'aperçois une flamme. Quand vous enfoncez la main dans les cendres, vous les trouvez brûlantes à quelques pouces de profondeur sous la surface.

La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la nature sait répandre des grâces jusque sur les objets les plus horribles : la lave en quelques endroits est peinte d'azur, d'outremer (4), de jaune et d'orangé. Des blocs de granit, tourmentés et tordus par l'action du feu, se sont recourbés à leurs extrémités, comme des palmes et des feuilles d'acanthe. La matière volcanique, refroidie sur les rocs vifs autour desquels elle a coulé, forme çà et là des rosaces, des girandoles (5), des rubans ; elle affecte aussi des figures de plantes et d'animaux, et imite les dessins variés que l'on découvre dans les agates.

(1) « Il n'y a que de la fatigue et peu de danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudrait avoir le malheur d'y être surpris par une éruption. Les dernières éruptions ont changé la forme du cône. » (Chateaubriand.)

(2) Ville à 11 kilomètres sud-est de Naples, ravagée en 1794 par une éruption du Vésuve.

(3) Ville à 24 kilomètres nord-nord-est de Naples.

(4) *Outremer*. Lex.

(5) *Girandoles*. Lex.

J'ai remarqué sur un rocher bleuâtre un cygne de lave blanche parfaitement modelé ; vous eussiez juré voir ce bel oiseau dormant sur une eau paisible, la tête cachée sous son aile, et son long cou allongé sur son dos comme un rouleau de soie :

Ad vada Meandri concinit albus olor (1).

Je retrouve ici ce silence absolu que j'ai observé autrefois, à midi, dans les forêts de l'Amérique, lorsque, retenant mon haleine, je n'entendais que le bruit de mes artères dans mes tempes et le battement de mon cœur. Quelquefois seulement des bouffées de vent, tombant du haut du cône au fond du cratère, mugissent dans mes vêtements ou sifflent dans mon bâton ; j'entends aussi rouler quelques pierres que mon guide fait fuir sous ses pas en gravissant les cendres. Un écho confus, semblable au frémissement du métal ou du verre, prolonge le bruit de la chute, et puis tout se tait. Comparez ce silence de mort aux détonations épouvantables qui ébranlaient ces mêmes lieux lorsque le volcan vomissait le feu de ses entrailles et couvrait la terre de ténèbres.

On peut faire ici des réflexions philosophiques et prendre en pitié les choses humaines. Qu'est-ce en effet que ces révolutions si fameuses des empires auprès des accidents de la nature qui changent la face de la terre et des mers? Heureux du moins si les hommes n'employaient pas à se tourmenter mutuellement le peu de jours qu'ils ont à passer ensemble ! Le Vésuve n'a pas ouvert une seule fois ses abîmes pour dévorer les cités, que ses fureurs n'aient surpris les peuples au milieu du sang et des larmes. Quels sont les premiers signes de civilisation, les premières marques du passage des hommes que l'on a retrouvés sous les cendres éteintes du volcan ? Des instruments de supplice, des squelettes enchaînés (2).

(1) Ovide (*Héroïdes*). « Près des eaux du Méandre chante le cygne blanc. »
(2) A Pompeïa

LES QUATRE STUARTS

1828

Le tome XXII des *Œuvres complètes* qui parut en 1828 contenait deux ouvrages inédits : *les Quatre Stuarts* et la tragédie de *Moïse*.

Les Quatre Stuarts sont une étude sur la période de l'histoire d'Angleterre qui s'étend de 1603 à 1688, c'est-à-dire sur cette fameuse Révolution qui peut se comparer, à de certains égards, aux événements de 1789 et 1793, et de 1814. Ce parallèle est en effet le but que se proposait Chateaubriand ; il veut montrer ce qu'il appelle les « écueils » de ces deux Révolutions, celle de Grande-Bretagne et celle de France, « afin d'en rendre l'évitée plus facile ». De là un mélange de narrations, de portraits, de tableaux et de réflexions qui ne sont pas toujours très bien harmonisés. Les récits sont d'ailleurs circonstanciés et dramatiques. On en jugera par celui de la mort de Charles Ier.

EXÉCUTION DE CHARLES Ier

Le colonel Hacker entra : il venait annoncer au monarque le dernier moment.

Charles suivit sans hésiter le colonel. Il traversa, accompagné de Juxon (1), une longue galerie bordée de soldats : ceux-ci étaient bien changés; leur contenance annonçait la part qu'ils prenaient enfin à une si haute infortune. Le roi sortit par l'extrémité de la galerie, et se trouva soudain sur l'échafaud : dix heures et demie sonnaient.

L'échafaud était tapissé de noir. Deux bourreaux masqués, mystérieux fantômes qui augmentaient la terreur de la catastrophe, se tenaient debout auprès du billot sur lequel on voyait briller la hache : tous les deux étaient uniformément vêtus d'un habit de boucher, espèce de sarrau (2) étroit de laine blanche; l'un, à cheveux et à barbe noirs, portait un chapeau retroussé; l'autre avait une longue barbe grise; sa tête était couverte d'une perruque également grise, dont les poils épars pendaient sur son masque. Quatre anneaux de fer étaient scellés dans l'échafaud; on y devait passer des cordes pour forcer le roi à poser la tête sur le billot, en cas qu'il eût fait résistance, comme les anciens sacrificateurs attachaient le taureau à l'autel. Des régiments de cavalerie et d'infanterie,

(1) L'évêque Juxon, défenseur de lord Strafford.
(2) *Sarrau*. Lex.

en casaques rouges, environnaient l'échafaud; un peuple innombrable, placé hors de la portée de la voix de son souverain, se pressait en silence au delà des troupes.

Charles, du haut du monument funèbre, dominait ce formidable spectacle : il y avait dans ses regards quelque chose d'intrépide et de serein. Ne se pouvant faire entendre de la foule, il parla de toutes sortes d'affaires aux personnes qui l'environnaient. Il ne se montrait ni effrayé ni pressé de mourir; on l'eût pris pour un homme occupé dans sa chambre de l'action la plus commune tandis que ses serviteurs préparent le lit de son repos.

On vendit, le soir, dans les rues de Londres, une relation populaire des derniers moments du roi : elle abonde en ces petits détails où se plaisent les Anglais. Dans ces portraits faits sur le modèle vivant, il y a une naïveté, une nature que toutes les copies du monde ne peuvent reproduire... On y remarquera la liberté d'esprit de Charles, les discours de ce prince mêlés de controverse religieuse et politique : le royal orateur semblait oublier qu'il était là pour mourir; seulement ses parenthèses relatives à la hache montraient qu'il se souvenait de tout. On sera encore frappé, dans ce récit, de la douleur des assistants et du respect même du bourreau : Hulet, le masque à la barbe grise, ne porta le coup que par l'ordre de celui qui seul avait le droit de le commander...

[Après avoir cité le long document dont il vient de parler, Chateaubriand continue :]

Pour arriver à la fatale exécution, Cromwell avait eu besoin de ces ris et de ces larmes qui, se contrariant en lui, déjouaient leur mutuelle hypocrisie (1), il redevint franc après le coup : il se fit ouvrir le cercueil, et s'assura en touchant la tête de son roi, qu'elle était évidemment séparée du corps ; il remarqua qu'un homme aussi bien constitué aurait pu vivre de longues années. Le terrible Cromwell, obscur et inconnu comme le destin, en avait dans ce moment l'orgueil inexorable : il se délectait dans la victoire par lui remportée sur un monarque et sur la nature.

Les meurtriers ses compagnons ne partageaient pas dans ce moment son assurance et sa joie. Tous s'étaient hâtés de

(1) L'hypocrisie de Cromwell a été fortement dépeinte par Bossuet dans l'*Oraison funèbre d'Henriette de France* et par Victor Hugo dans son drame : *Cromwell*.

quitter la scène sanglante. Le principal bourreau, Hulet, capitaine au régiment de cavalerie du colonel Hewson, se jeta, pour traverser la Tamise, dans le bateau d'un marinier appelé Smith : celui-ci fut contraint par des mousquetaires de le prendre à son bord. S'étant éloigné du rivage, Smith dit au sinistre passager : « Êtes-vous le bourreau qui a coupé la tête du roi ? — Non, répondit Hulet, vrai comme je suis un pécheur devant Dieu. » Et il tremblait de tout son corps. Smith, toujours ramant, reprit : « Êtes-vous le bourreau qui a coupé la tête du roi ? » Hulet nia de nouveau, raconta qu'on l'avait retenu prisonnier à Whitehall, mais qu'on s'était emparé de ses *instruments*. Smith lui dit : « Je coulerai bas mon bateau si vous ne me dites la vérité. » La tête du roi avait été payée 100 livres sterling à Hulet. « Je prouverai que c'est toi qui as porté le coup, lui dit l'avocat général Turner, lors du procès des régicides, et je t'arracherai ton masque. »

CHAPITRE VII

MOISE

TRAGÉDIE

1828

Chateaubriand avait projeté d'écrire trois œuvres pour le théâtre un drame antique, *Astyanax;* une tragédie imitée de l'Écriture, *Moïse;* et une pièce romantique, *Saint Louis.*

Moïse seul fut écrit. Chateaubriand le composa aussitôt après l'*Itinéraire*, en se proposant pour modèle *Athalie :* comme Racine, il s'inspire de la Bible et mêle des chœurs à l'action.

Le sujet. — Les Hébreux, sous la conduite de Moïse, reviennent de la captivité d'Égypte ; ils ont vaincu les Amalécites dont la reine, Arzane, est retenue captive. Tandis que Moïse s'entretient avec Jéhovah sur le Sinaï, Nadab, fils d'Aaron, et neveu de Moïse, s'éprend d'Arzane et lui déclare son amour. Celle-ci, qui hait tous les Juifs, sans en excepter Nadab, consent à épouser le jeune Hébreu; elle compte qu'alors les douze tribus se révolteront contre Aaron, adoreront Baal et la reconnaîtront pour leur reine. A ce moment, Moïse descend du Sinaï, portant les tables de la loi. Il maudit Nadab qui résiste à ses anathèmes, ainsi qu'aux larmes de son père, sacrifie aux faux dieux et

uit Arzane. Mais Moïse fait saisir et lapider la reine par la tribu de Lévi restée fidèle et Nadab meurt frappé de la foudre.

Chateaubriand consacra beaucoup de travail à cette pièce. Pendant vingt ans il ne cessa de la retoucher. Il la fit recevoir au Théâtre-Français en 1821, et Talma devait y jouer le premier rôle. Des amis sincères obtinrent de Chateaubriand qu'il renonçât à faire jouer sur notre première scène cette œuvre médiocre. Elle fut représentée cinq fois en 1834 au théâtre de Versailles.

Le style en est faible, ainsi que les caractères. Moïse, qui donne son nom à la pièce, n'y figure qu'à l'arrière-plan. Nadab, partagé entre sa fidélité à la religion d'Israël, et une passion irrésistible, rappelle de loin René et Eudore. Aaron est banal ainsi qu'Arzane. Quant aux chœurs, ce qui leur manque le plus, c'est le lyrisme.

A la suite de *Moïse*, Chateaubriand publia plusieurs poésies, dont quelques-unes avaient déjà paru. Nous en avons cité la première, page 3.

EXTRAITS

[Nous donnons ici la 4e scène du 4e acte. Nadab rencontre son père Aaron et lui ouvre son cœur :]

NADAB

Vous me désirez voir ?

AARON

Ferais-tu mon malheur,
Toi dont j'ai soutenu la paisible jeunesse ?
Instruisant ton berceau, protégeant ta faiblesse,
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Édom (1).
Non, mon fils bien-aimé n'est point inexorable ;
Il m'entendra.

NADAB

Aaron, votre bonté m'accable.
Craignez mon désespoir ; ne me condamnez pas
De conduire (2) aujourd'hui mon Arzane au trépas

(1) C'est-à-dire une Amalécite, Amalec étant petit-fils d'Ésaü ou Édom.
(2) Pour : à conduire

AARON

Tu peux aimer encor cette femme étrangère ?

NADAB

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.
Me condamnerez-vous ?

AARON

Je te plains seulement.
Je te viens consoler dans ton égarement.
Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie ?
Chaque jour à nos cœurs une joie est ravie :
J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,
Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.
Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,
Souffrir que le ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB

Ma parole est liée.

AARON

Aurais-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis ?

NADAB

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON

Ainsi ton cœur se tait quand je te sollicite.

NADAB

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.
Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc (1) ;
J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre ;
Je pleure, je souris, et ma raison s'égare ;
Je touche également aux vertus, aux forfaits ;

(1) Ici on retrouve quelques traits de *René*.

Des sépulcres, la nuit, je viole la paix ;
Altéré de combats, quelquefois j'en frissonne..
J'irais du Roi des rois attaquer la couronne !
Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,
Je songe à votre peine, et je gémis sur vous.
Longtemps dans ce chaos je tourne, je me lasse.
Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,
Dans mon cœur, éclairé d'un tendre et nouveau jour,
Je ne retrouve plus que mon funeste amour.

AARON

Formidable peinture ! Étrange frénésie !
Serais-tu donc, Nadab, la victime choisie ?
Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers.
Si le ciel te frappait, parjure à tes foyers,
Sur ma tête plutôt que le péché retombe !
Moi, marqué pour la mort, je creuserais la tombe
De cet enfant chéri dont les saintes douleurs
A mon dernier linceul réservaient quelques pleurs.
. . . .
Je n'ai point, j'en conviens, la fermeté d'un père ;
J'ai plutôt la faiblesse et le cœur d'une mère.
Rachel pleura ses fils au tombeau descendus ;
Rien ne la consola, parce qu'ils n'étaient plus.

NADAB

Père compatissant !

AARON

Enfant de ma tendresse,
N'es-tu pas le soleil qui charme ma vieillesse,
La lumière du jour, le doux rayon des cieux,
Qui réchauffe mon cœur et réjouit mes yeux ?
Si Nadab à ton joug, Seigneur, est indocile,
Tout homme est ton ouvrage, et tout homme est fragile :
Dans ta miséricorde attends le criminel.
O Dieu ! sois patient ! n'es-tu pas éternel ?

NADAB

Malheur à moi ! d'Aaron je vois couler les larmes !
Il faut de l'étrangère oublier tous les charmes.

Mon père, entre tes bras recueille ton enfant ;
Sur ton paisible sein presse mon sein brûlant ;
Que j'y trouve un asile, et que dans la tempête
Tes bénédictions reposent sur ma tête !

AARON

Honneur de mes vieux ans, couronne de mes jours,
Donne à ton repentir un large et libre cours;
Laisse à ton père Aaron achever la victoire.
Nadab, tu m'attendris ; tes pleurs feront ma gloire.
Prie avec moi le Dieu que tu voulais quitter :
(Il prie.)
« Dieu clément, contre nous cesse de t'irriter,
« Reçois dans ton bercail la brebis égarée,
« Par des loups ravissants à moitié déchirée. »
As-tu prié, mon fils ? es-tu calmé ? sens-tu
Cette tranquillité que nous rend la vertu ?
Moïse nous attend prosterné sur la pierre :
Viens avec le prophète achever ta prière ;
Gravissons du Sina le roc silencieux,
Et pour trouver la paix rapprochons-nous des cieux.

[A ce moment survient Arzane : elle reconquiert Nadab qui allait lui échapper.]

LIVRE Vᵉ

LA VIEILLESSE
1830-1848

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIÈRES ANNÉES DE CHATEAUBRIAND

I. **Travaux littéraires. L'infirmerie Marie-Thérèse.** — Louis-Philippe ayant été proclamé roi des Français, Chateaubriand prit pour la dernière fois la parole (1) à la Chambre des pairs. Il y attaqua vivement le nouveau souverain, l'accusant d'usurper une couronne qui appartenait de droit au duc de Bordeaux, légitime représentant de la branche aînée, puis se confina dans une vie de retraite d'où il sortit de temps en temps pour se mettre au service de la duchesse de Berry.

En 1831, il publie ses *Études historiques*, son *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, et une brochure politique très acerbe : *De la Restauration et de la Monarchie élective*, après quoi il se retire quelque temps à Genève.

En 1832, il s'installe, rue d'Enfer, à côté de l'infirmerie Marie-Thérèse (2) dirigée par sa femme et qui sert aujourd'hui encore de maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes.

II. **L'Abbaye-aux-Bois.** — Il fréquente assidûment l'*Abbaye-aux-Bois* (3). C'était un ancien couvent situé rue de Sèvres et dispersé lors de la Révolution. Mme Récamier, l'amie assidue de Chateaubriand devenu vieux, s'était retirée dès 1819 dans l'une des dépendances de cette maison, et, en 1827, les religieuses de Notre-Dame avaient ouvert dans les bâtiments mêmes du couvent

(1) Voir plus bas, p. 278, un extrait de ce discours.
(2) Voir plus bas, p. 387, la description de cette maison (*Mémoires d'outre-tombe : la Maison de la rue d'Enfer*).
(3) Voir plus bas, p. 376, *Mémoires d'outre-tombe : Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois.*

une maison d'éducation. Là venaient autrefois Joubert, mort en 1824, et Fontanes, mort en 1826 ; mais Chateaubriand y trouvait encore de fidèles amis : Ballanche et Ampère, qui devaient vivre l'un jusqu'en 1847, l'autre jusqu'en 1864.

III. **La duchesse de Berry.** — Ces travaux littéraires et ces affections ne l'empêchaient pas de se dévouer à la duchesse de Berry. Le choléra s'étant déclaré en mars 1832, Chateaubriand reçut de cette princesse une somme de 12.000 francs pour être distribuée aux malades. De ce fait, on l'accuse de complot contre le gouvernement ; il est arrêté, enfermé à la préfecture de police où il se distrait en composant des vers latins et français. Enfin, au bout de quinze jours, il obtient une ordonnance de non-lieu et est remis en liberté.

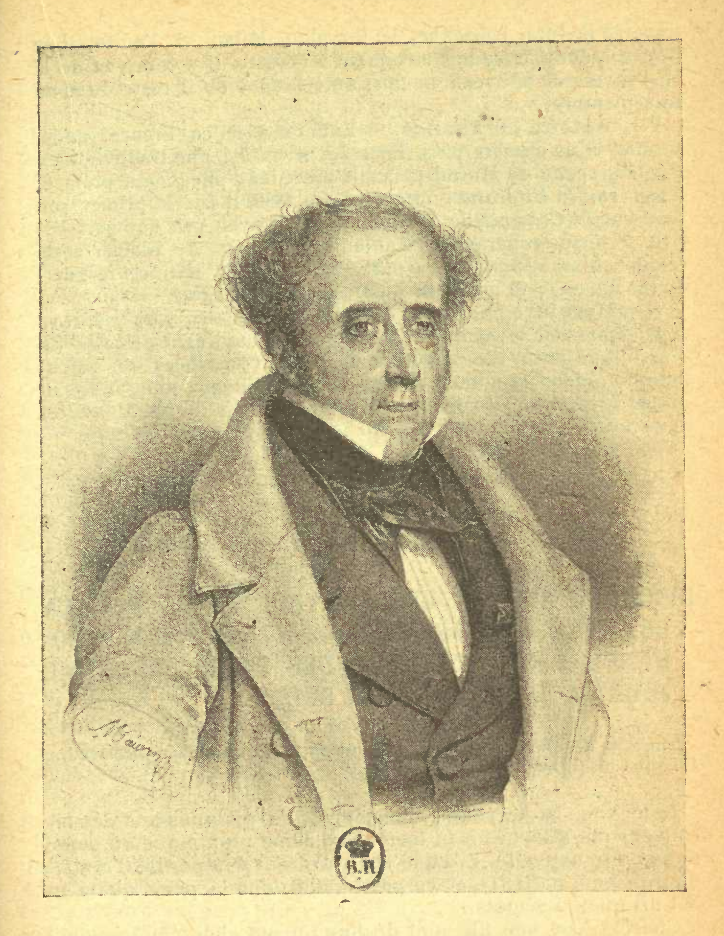
IV. **Voyage en Suisse et arrestation.** — Pour rassurer sa femme, que ces aventures inquiétaient, il voyage en Suisse, en passant par Bâle, Lucerne, le Saint-Gothard, Lugano ; à Constance, il voit la duchesse de Saint-Leu (1) et son fils Louis-Napoléon, le futur empereur. Au mois de septembre, nous le trouvons à Genève avec Mme de Chateaubriand et Mme Récamier; ils se rendent à Coppet en souvenir de Mme de Staël, dont ils visitent le tombeau, puis reviennent à Paris.

La duchesse de Berry ayant été arrêtée à Nantes (7 novembre 1832), Chateaubriand publia, le 29 décembre un *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry*, où il la saluait du mot fameux : « Madame, votre fils est mon roi ! » Il fut en conséquence poursuivi devant la Cour d'assises (27 février 1833) et acquitté. Quant à la duchesse, elle fut emprisonnée à Blaye ; elle pensait dès lors à épouser le comte de Lucchesi-Palli et chargea Chateaubriand d'une mission auprès de Charles X, alors à Prague, afin de lui annoncer ce mariage.

V. **Voyage à Prague.** — Il partit le 14 mai 1833, visita les bords du Rhin, du Danube, Ulm, Ratisbonne. Arrêté à Waldmüchen, le dernier village sur la frontière de Bavière, il dut y attendre quelque temps son permis. Enfin, le voici à Prague où il s'acquitte de son mandat. Charles X est fort mécontent de l'union dont on lui fait part, mais il reçoit aimablement l'ambassadeur et lui présente le duc de Bordeaux.

VI. **En Italie.** — Au sortir de Prague, Chateaubriand se rend à Carlsbad afin d'y saluer la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, et revient à Paris où il rentre le 6 juin. Mais la duchesse de Berry ne devait pas le laisser longtemps en repos. Sortie de prison, elle se réfugie à Naples et appelle Chateaubriand, lui donnant rendez-vous à Venise. Il part donc le 3 septembre,

(1) Hortense de Beauharnais.



CHATEAUBRIAND EN 1832

D'après un dessin de Maurin

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.)

traverse le Jura, Lausanne, le Simplon, Milan ; à Venise, il ne trouve qu'une lettre le convoquant à Ferrare. Il y court, et de là on l'envoie de nouveau en mission à Prague où il reste du 26 au 29 septembre.

VII. **Retour en France.** — Enfin, le voici en France, et désormais il ne s'en ira plus. En 1836, il publie une traduction du *Paradis perdu* de Milton et la fait précéder d'une longue préface: *Essai sur la littérature anglaise.* En 1838, il fait imprimer son livre sur *le Congrès de Vérone* auquel il avait pris une part active, seize ans auparavant ; d'ailleurs, il ne cesse de rédiger et de retoucher ses *Mémoires d'outre-tombe*, dont il trace les dernières lignes le 16 novembre 1841, au lever du jour.

VIII. **Dernières années.** — Malade, goutteux, paralysé, il va cependant voir le comte de Chambord à Londres, en 1843. — En 1844, il publie sa *Vie de Rancé* en des circonstances qui seront indiquées dans la notice sur cet ouvrage. Chaque jour, il se fait porter chez Mme Récamier où il donne lecture de ses *Mémoires* devant un auditoire sévèrement choisi.

CHAPITRE II

DISCOURS SUR LA DÉCLARATION FAITE PAR LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS, LE 7 AOUT 1830, PRONONCÉ A LA CHAMBRE DES PAIRS, LE MÊME JOUR, A LA SÉANCE DU SOIR.

[On a vu (p. 275) dans quelles circonstances fut prononcé ce discours. En voici les principaux passages :]

Je ne vous ai présenté, Messieurs, que quelques-uns des inconvénients attachés à la formation d'une république ou d'une monarchie nouvelle. Si l'une et l'autre ont des périls, il restait un troisième parti (1), et ce parti valait bien la peine qu'on en eût dit quelques mots...

Charles X et son fils sont déchus ou ont abdiqué, comme il vous plaira de l'entendre, mais le trône n'est pas vacant ; après eux venait un enfant, devait-on condamner son innocence ?... Ce n'est ni par dévouement sentimental, ni par un attendrisse-

(1) Celui de nommer roi le duc de Bordeaux, fils de feu le duc de Berry.

ment de nourrice transmis de maillot en maillot depuis le berceau de saint Louis jusqu'à celui du jeune Henri, que je plaide une cause où tout se tournerait de nouveau contre moi, si elle triomphait. Je ne vise ni au roman, ni à la chevalerie, ni au martyre. Je ne crois pas au droit divin de la royauté, et je crois à la puissance des révolutions et des faits. Je n'invoque pas même la Charte, je prends mes idées plus haut : je les tire de la sphère philosophique, de l'époque où ma vie expire. Je propose le duc de Bordeaux, tout simplement, comme une nécessité d'un meilleur aloi que celle dont on argumente.

Je sais qu'en éloignant cet enfant on veut établir le principe de la souveraineté du peuple : niaiserie de l'ancienne école, qui prouve que sous le rapport politique nos vieux démocrates n'ont pas fait plus de progrès que les vétérans de la royauté. Il n'y a de souveraineté absolue nulle part : la liberté ne découle pas du droit politique, comme on le supposait au dix-huitième siècle ; elle vient du droit naturel, ce qui fait qu'elle existe dans toutes les formes de gouvernement et qu'une monarchie peut être libre et beaucoup plus libre qu'une république ; mais ce n'est ni le temps ni le lieu de faire un cours de politique.

Je me contenterai de remarquer que lorsque le peuple a disposé des trônes il a souvent aussi disposé de sa liberté ; je ferai observer que le principe de l'hérédité monarchique, absurde au premier abord, a été reconnu, par l'usage, préférable au principe de la monarchie élective. Les raisons en sont si évidentes, que je n'ai pas besoin de les développer. Vous choisissez un roi aujourd'hui : qui vous empêchera d'en choisir un autre demain ? La loi, direz-vous. La loi ? Et c'est vous qui la faites !

Il est encore une manière plus simple de trancher la question, c'est de dire : Nous ne voulons plus de la branche aînée des Bourbons. Et pourquoi n'en voulez-vous plus ? Parce que nous sommes victorieux : nous avons triomphé dans une cause juste et sainte ; nous usons d'un double droit de conquête.

Très bien : vous proclamez la souveraineté de la force. Alors gardez soigneusement cette force, car si dans quelques mois elle vous échappe, vous serez mal venus à vous plaindre. Telle est la nature humaine ! Les esprits les plus éclairés et les plus justes ne s'élèvent pas toujours au-dessus d'un succès. Ils étaient les premiers, ces esprits, à invoquer le droit contre la violence : ils appuyaient ce droit de toute la supériorité de leur talent, et au moment même où la vérité de ce qu'ils disaient est démontrée par l'abus le plus abominable de la force et par le renversement de cette force, les vainqueurs s'emparent de

l'arme qu'ils ont brisée ! Dangereux tronçons qui blesseront leur main sans les servir !

J'ai transporté le combat sur le terrain de mes adversaires; je ne suis point allé bivouaquer dans le passé sous le vieux drapeau des morts, drapeau qui n'est pas sans gloire, mais qui pend le long du bâton qui le porte parce qu'aucun souffle de vie ne le soulève. Quand je remuerais la poussière des trente-cinq Capets, je n'en tirerais pas un argument qu'on voulût seulement écouter. L'idolâtrie d'un nom est abolie ; la monarchie n'est plus une religion, c'est une forme politique préférable dans ce moment à tout autre, parce qu'elle fait mieux entrer l'ordre dans la liberté.

Inutile Cassandre (1), j'ai assez fatigué le trône et la pairie de mes avertissements dédaignés ; il ne me reste qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissances, excepté celle de me délier de mes serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme : après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où pour la troisième et dernière fois ils s'acheminent vers l'exil.

Je laisse la peur à ces généreux royalistes qui n'ont jamais sacrifié une obole ou une place à leur loyauté, à ces champions de l'autel et du trône qui naguère me traitaient de renégat, d'apostat et de révolutionnaire (2). Pieux libellistes, le renégat vous appelle ! Venez donc balbutier un mot, un seul mot avec lui pour l'infortuné maître qui vous combla de ses dons et que vous avez perdu (3). Provocateurs de coups d'État, prédicateurs du pouvoir constituant, où êtes-vous ? Vous vous cachez dans la boue du fond de laquelle vous leviez vaillamment la tête pour calomnier les vrais serviteurs du roi : votre silence d'aujourd'hui est digne de votre langage d'hier. Que tous ces preux dont les exploits ont fait chasser les descendants d'Henri IV à coups de fourche tremblent maintenant accroupis sous la cocarde tricolore : c'est tout naturel. Les nobles couleurs dont ils se parent protégeront leur personne et ne couvriront pas leur lâcheté.

(1) Cassandre, fille du roi de Troie, Priam, et prophétesse, prédit la ruine de sa patrie sans persuader ses concitoyens. (VIRGILE, *Enéide,* II, 402.) — « J'avais été assez calme en commençant ce discours ; mais peu à peu l'émotion me gagna ; quand j'arrivai à ce passage : *Inutile Cassandre*... ma voix s'embarrassa, et je fus obligé de porter mon mouchoir à mes yeux pour supprimer des pleurs de tendresse et d'amertume. » (*Mémoires d'outre-tombe*.)

(2) Pour avoir soutenu la liberté contre les *Ultras*.

(3) Dont vous avez causé la perte.

Au surplus, en m'exprimant avec franchise à cette tribune, je ne crois pas du tout faire un acte d'héroïsme : nous ne sommes plus dans ces temps où une opinion coûtait la vie ; y fussions-nous, je parlerais cent fois plus haut. Le meilleur bouclier est une poitrine qui ne craint pas de se montrer découverte à l'ennemi... Loin de moi surtout la pensée de jeter des semences de division dans la France, et c'est pourquoi j'ai refusé à mon discours l'accent des passions. Si j'avais la conviction intime qu'un enfant doit être laissé dans les rangs obscurs et heureux de la vie pour assurer le repos de trente-trois millions d'hommes, j'aurais regardé comme un crime toute parole en contradiction avec le besoin des temps : je n'ai pas cette conviction. Si j'avais le droit de disposer d'une couronne, je la mettrais volontiers aux pieds de Mgr le duc d'Orléans. Mais je ne vois de vacant qu'un tombeau à Saint-Denis (1) et non pas un trône.

Quelles que soient les destinées qui attendent M. le lieutenant général du royaume (2), je ne serai jamais son ennemi s'il fait le bonheur de ma patrie, Je ne demande à conserver que la liberté de ma conscience et le droit d'aller mourir partout où je trouverai indépendance et repos. Je vote contre le projet de déclaration.

CHAPITRE III

DISCOURS ET ÉTUDES HISTORIQUES.— ANALYSE RAISONNÉE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

1831

En 1831, Chateaubriand fit paraître l'ouvrage intitulé : *Études et Discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christianisme et l'invasion des Barbares; suivis d'une analyse raisonnée de l'histoire de France.*

Il y a donc là deux œuvres distinctes :

I. *Discours et Études historiques sur la chute de l'Empire romain.*

Ce sont des *Discours* en ce sens qu'ils sont destinés à prouver un certain nombre de propositions que voici :

(1) Parce que le roi est toujours vivant.
(2) La Chambre des députés venait de conférer ce titre au duc d'Orléans

Trois « principes » dominent toute l'histoire : la vérité religieuse, la vérité philosophique, la vérité historique.

« La vérité politique n'est que l'ordre et la liberté, quelles que soient les formes » (monarchie, république, empire).

« La vérité philosophique est l'indépendance de l'esprit de l'homme; elle a combattu autrefois la vérité politique et surtout la vérité religieuse; principe de destruction dans l'ancienne société, elle est principe de durée dans la société nouvelle, parce qu'elle se trouve d'accord avec la vérité politique et la vérité religieuse perfectionnées. »

« La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte. Le vrai culte est celui qui explique le mieux la nature de la divinité et de l'homme; par cette seule raison le christianisme est la religion véritable. »

La prédication de l'Évangile a été « l'initiation des hommes à la vérité intellectuelle et morale ».

C'est ce que Chateaubriand entreprend de prouver dans six études sur la décadence de l'Empire et l'établissement du christianisme.

Il y met à profit toute l'érudition qu'il avait acquise depuis l'*Essai sur les révolutions* jusqu'aux *Martyrs*. D'ailleurs, ce sont plutôt des tableaux et des portraits que des considérations historiques, et l'auteur est peu fidèle au programme philosophique qu'il annonçait dans les premières pages. Chateaubriand y montre, comme on pourra en juger, des qualités de peintre précis, énergique, coloriste, qui annoncent Flaubert : mais le pittoresque y fait tort au véritable sens historique. Aussi l'ouvrage fut-il froidement accueilli par un public devenu difficile grâce à la lecture de *la Révolution* de Thiers, de *la Conquête de l'Angleterre* d'Augustin Thierry, de *la Révolution d'Angleterre* de Guizot.

II. *Analyse raisonnée de l'histoire de France.*

Elle se compose de trois parties.

1° Depuis le règne de Khlovig jusqu'à celui de Philippe VI;

2° Une série de « Fragments » sur différents points de l'histoire du seizième siècle;

3° De Jean II à Louis XVI.

Chateaubriand déclare dans son avant-propos que cette œuvre est son plus long travail, celui qui lui a coûté le plus de recherches, de soins et d'années. Il embrasse en effet toute l'histoire de la monarchie française. Il y manque l'ordre et la proportion; mais on y trouve, à côté de réflexions intéressantes, des tableaux où se reconnaissent à la fois l'imagination de l'auteur et son goût pour l'étude attentive des textes.



Cette estampe de 1833 (*Bibliothèque Nationale*) offre un groupe de notabilités littéraires du début du XIXe siècle (de gauche à droite et de haut en bas) :

CHATEAUBRIAND, CASIMIR DELAVIGNE,
VICTOR HUGO, BÉRANGER, ALEXANDRE DUMAS,
LEMERCIER, DE LAMARTINE, ETIENNE.

A noter que Chateaubriand occupe la première place, double privilège de l'âge et du génie.

ÉTUDES HISTORIQUES

EXTRAITS

MORT DE VITELLIUS

Vitellius (1) fuit avec son cuisinier et son boulanger ; rentré dans son palais, il le trouve désert ; saisi de terreur, il court se cacher dans la loge d'un portier, près de laquelle étaient des chiens qui le mordirent. Il bouche la porte de cette loge avec le lit et le matelas du portier ; les soldats arrivent, découvrent l'empereur, l'arrachent de son asile. Les mains liées derrière le dos, la corde au cou, les vêtements déchirés, les cheveux rebroussés, Vitellius demi-nu est traîné le long de la voie Sacrée. Son visage rouge de vin, son gros ventre, sa marche chancelante comme celle d'un Silène sont des sujets d'insulte et de risées. On l'appelle incendiaire, gourmand, ivrogne ; on lui jette des ordures ; on lui attache une épée sur la poitrine, la pointe sous le menton pour le contraindre à lever la tête, qu'il baissait de honte ! on l'oblige de regarder ses statues renversées, et dont les inscriptions portaient qu'il était né pour le bonheur et la concorde des Romains. Enfin, après l'avoir accablé d'outrages et de blessures, on l'achève ; son corps est jeté dans le Tibre, sa tête plantée au bout d'une pique. Vitellius s'assit à l'empire, qu'il avait pris pour un banquet : ses convives le forcèrent d'achever le festin aux Gémonies. (*Étude première*, 1re partie.)

MAXIMIN

Maximin remplaça Alexandre (2).

Voici un premier barbare sur le trône, et de cette race même qui produisit le premier vainqueur de Rome. Il était né en Thrace ; son père se nommait Micca, et était Goth ; sa mère s'appelait Ababa, et descendait des Alains. Pâtre d'abord, il

(1) Successeur d'Othon, régna huit mois et fut renversé par un lieutenant de Vespasien (69 ap. J.-C.).
(2) Alexandre-Sévère. Maximin régna de 235 à 238.

devint soldat sous Septime Sévère, centurion sous Caracalla, tribun sous Élagabale, qu'il fut au moment de quitter par pudeur, et enfin le commandant des nouvelles troupes levées par Alexandre ; cet ambitieux barbare sacrifia son bienfaiteur. Il avait huit pieds et demi de haut ; il traînait seul un chariot chargé, brisait d'un coup de poing les dents ou la jambe d'un cheval, réduisait des pierres en poudre entre ses doigts, fendait des arbres, terrassait seize, vingt et trente lutteurs sans prendre haleine, courait de toute la vitesse d'un cheval au galop, remplissait plusieurs coupes de ses sueurs, mangeait quarante livres de viande et buvait une amphore de vin dans un jour. Grossier et sans lettres, parlant à peine la langue, latine, méprisant les hommes, il était dur, hautain, féroce, rusé, mais chaste et amateur de la justice ; il était brave aussi, bien qu'il ne fût pas, comme Alaric (1) de ces soldats dont l'épée est assez large pour faire une plaie qui marque dans le genre humain. On sent ici une nouvelle race d'hommes, laquelle avait trop de ce que l'ancienne n'avait plus assez. Dieu prenait par la main l'enrôlé dans ses milices, pour le montrer à la terre et annoncer la transmission des empires. Il n'y avait que treize années entre le règne d'Élagabale et celui de Maximin : l'un était la fin, l'autre le commencement d'un monde. (*Etude première*, 1re partie.)

MORT DE MAXIMIN ET DE SON FILS

L'empereur n'avait point communiqué son ardeur à ses soldats (2) ; sa rigueur à maintenir la discipline lui avait enlevé l'amour des légions. Il mit le siège devant Aquilée (3), les habitants se défendirent; les femmes coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes aux machines de guerre. En mémoire de ce sacrifice, un temple fut élevé à Vénus la Chauve. La fortune se retira de Maximin ; on le massacra, lui et son fils.

Le courrier qui transmit à Rome le message de l'armée trouva le peuple au théâtre ; c'était là qu'on était toujours sûr de le rencontrer. Ce peuple tourmenté de grandeur et de misère, nourri dans les fêtes et les proscriptions, devina la nouvelle avant de l'avoir entendue. Il s'écria : « Maximin est mort ! » Les jeux finissent, on court aux temples remercier les dieux : tradition et moquerie des grands hommes et des hauts

(1) Roi des Visigoths qui prit et pilla Rome en 410.
(2) Les peuples, lassés de sa tyrannie, s'étaient révoltés contre lui, et il leur résistait.
(3) Ville sur l'Adriatique, appelée alors la seconde Rome.

faits de la liberté républicaine. La tête de l'auguste (1) et celle du césar furent dépêchées au Sénat. Le fils du géant Maximin avait été instruit dans les lettres ; ses goûts, ses manières, sa parure étaient élégants et recherchés. Au lieu de l'armure de fer de son père, il portait une cuirasse d'or, un bouclier d'or, une lance dorée, un casque enrichi de pierreries. Après sa mort son visage, meurtri, souillé de sang et de poussière, offrait encore des traits admirables. On avait jadis appliqué au jeune césar les vers où Virgile compare la beauté du fils d'Évandre à l'étoile du matin sortant tout humide du sein de l'Océan (2). Son sort attendrit un moment la populace, qui brûla dans le Champ de Mars, avec mille outrages, la tête charmante sur laquelle elle venait de pleurer. Ainsi finirent ces deux Goths souverains à Rome avant Alaric, mais par la pourpre et non par l'épée. (*Ibid.*)

ATTILA

Les conducteurs des nations barbares avaient quelque chose d'extraordinaire comme elles. Au milieu de l'ébranlement social, Attila semblait né pour l'effroi du monde ; il s'attachait à sa destinée je ne sais quelle terreur, et le vulgaire se faisait de lui une opinion formidable. Sa démarche était superbe, sa puissance apparaissait dans les mouvements de son corps et dans le roulement de ses regards. Amateur de la guerre, mais sachant contenir son ardeur, il était sage au conseil, exorable aux suppliants, propice à ceux dont il avait reçu la foi. Sa courte stature, sa large poitrine, sa tête plus large encore, ses petits yeux, sa barbe rare, ses cheveux grisonnants, son nez camus, son teint basané, annonçaient son origine.

Sa capitale était un camp ou grande bergerie de bois, dans les pacages du Danube : les rois qu'il avait soumis veillaient tour à tour à la porte de sa baraque ; ses femmes habitaient d'autres loges autour de lui. Couvrant sa table de plats de bois et de mets grossiers, il laissait les vases d'or et d'argent, trophées de la victoire et chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, aux mains de ses compagnons. C'est là qu'assis sur une escabelle, le Tartare recevait les ambassadeurs de Rome et de Constantinople. A ses côtés siégeaient non les ambassadeurs, mais des barbares inconnus, ses généraux et capitaines ; il buvait à leur

(1) L'auguste est le fils du césar ou empereur.
(2) Virgile, *Enéide*, VII, 590 : « Telle, humide encore des eaux de l'Océan, l'étoile du matin, que Vénus aime avant tous les autres astres, lève dans le ciel sa tête sacrée et dissipe les ténèbres. »

santé, finissant, dans la munificence du vin, par accorder grâce aux maîtres du monde. Lorsque Attila s'achemina vers la Gaule, il menait une meute de princes tributaires, qui attendaient avec crainte et tremblement un signe du commandeur des monarques pour exécuter ce qui leur serait ordonné (1). (*Étude sixième*, 2e partie.)

ANALYSE RAISONNÉE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

EXTRAITS

L'ARCHITECTURE DU MOYEN AGE

Dans les châteaux, les armoiries coloriées, encadrées dans des losanges d'or, formaient des plafonds semblables à ceux des beaux palais du *cinque cento* (2) de l'Italie. L'écriture même était dessinée ; l'hiéroglyphe germanique (3), substitué au jambage rectiligne romain, s'harmoniait (4) avec les écussons et les pierres sépulcrales. Les tours isolées qui servaient de vedettes sur les hauteurs ; les donjons enserrés dans les bois, ou suspendus sur la cime des rochers comme l'aire des vautours ; les ponts pointus et étroits jetés hardiment sur les torrents ; les villes fortifiées que l'on rencontrait à chaque pas, et dont les créneaux étaient à la fois des remparts et des ornements ; les chapelles, les oratoires, les ermitages placés dans les lieux les plus pittoresques, au bord des chemins et des eaux ; les beffrois, les flèches des paroisses de campagne, les abbayes, les monastères, les cathédrales ; tous ces édifices que nous ne voyons plus qu'en petit nombre et dont le temps a noirci, obstrué, brisé les dentelles ; tous ces édifices avaient alors l'éclat de la jeunesse ; ils sortaient des mains de l'ouvrier : l'œil dans la blancheur de leurs pierres ne perdait rien de la légèreté de leurs détails, de l'élégance de leurs réseaux, de la variété de leurs guillochis (5), de leurs gravures, de leurs ciselures, de leurs découpures et de toutes les fantaisies d'une

(1) Tous les détails de ce portrait sont tirés de Jornandès et d'autres écrivains de la même époque.
(2) Le seizième siècle.
(3) L'écriture gothique.
(4) *S'harmoniait*. Lex.
(5) *Guillochis*. Lex.

imagination libre et inépuisable (1). (*Mœurs générales des douzième, treizième et quatorzième siècles.*)

LA BRETAGNE

La Bretagne, jusque alors peu connue dans notre histoire, formait, à l'extrémité occidentale de la France, un État différent du reste du royaume par le génie, les mœurs et la langue d'une partie de ses habitants. Cette longue presqu'île, d'un aspect sauvage, a quelque chose de singulier : dans ses étroites vallées, des rivières non navigables baignent des donjons en ruine, de vieilles abbayes, des huttes couvertes de chaume où les troupeaux vivent pêle-mêle avec les pâtres. Ces vallées sont séparées entre elles ou par des forêts remplies de houx grands comme des chênes, ou par des bruyères semées de pierres druidiques, autour desquelles plane l'oiseau marin et paissent des vaches maigres avec de petites brebis. Un voyageur à pied peut cheminer plusieurs jours sans apercevoir autre chose que des landes, des grèves et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils : région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, couverte de nuages, où le bruit des vents et des flots est éternel.

Il faut que ce pays et ses habitants aient frappé de tous temps l'imagination des hommes. Les Grecs et les Romains y placèrent les restes du culte des druides, l'île de Sayne (2) et ses vierges, la barque qui passait en Albion les âmes des morts au milieu des tempêtes et des tourbillons de feu ; les Franks y trouvèrent Murman et mirent Roland à la garde de ses *marches* (3) ; enfin, les romanciers du moyen âge en firent le pays des aventures, la patrie d'Artus, d'Yseult aux mains blanches et de Tristan le Léonois (4). Sur les bruyères et dans les vallées de la Bretagne, vous rencontrez quelques laboureurs couverts de peaux de chèvre, les cheveux longs, épars et hérissés, ou vous voyez danser au pied d'une croix, au son d'une cornemuse, d'autres paysans portant l'habit gaulois, le sayon (5), la casaque bigarrée, les larges braies (6), et parlant la langue celtique. (*Philippe VI.* Fragments.)

(1) En 1833, Michelet publiera les deux premiers volumes de son *Histoire de France*, où on trouve des pages d'histoire pittoresque qui semblent inspirées de celle-ci et de la suivante.

(2) L'île de Sein, sur les côtes du Finistère. Là se trouvait le sanctuaire desservi par Velléda. (*Martyrs*, IX.)

(3) *Marches.* Lex.

(4) Héros des romans du cycle breton.

(5) *Sayon.* Lex.

(6) *Braies.* Lex.

BATAILLE DE POITIERS

Il fut donc résolu dans le conseil du roi de marcher droit à l'ennemi. Aussitôt les ordres sont donnés : les cors de chasse et les trompettes sonnent haut et clair ; les ménestriers jouent de leurs instruments, les soldats s'apprêtent ; les seigneurs déploient leurs bannières ; les chevaliers montent à cheval, et viennent se ranger à l'endroit où l'étendard des lis et l'oriflamme flottaient au vent. On voyait courir les chevaucheurs, les poursuivants, les hérauts d'armes, les pages, les varlets avec la casaque, le blason et la devise de leur maître. Partout brillaient belles cuirasses, riches armoiries, lances, écus, heaumes et pennons ; là se trouvait toute la fleur de la France, car nul chevalier ni écuyer n'avait osé demeurer au manoir. On entendait au milieu des fanfares, de la voix des chefs, du hennissement des chevaux, retentir les cris d'armes des différents seigneurs : *Montmorency au premier chrétien*, *Châtillon au noble duc*, *Montjoie au blanc épervier*, *Montjoie Bourgogne*, *Bourbon Notre-Dame*. Tous ces cris étaient dominés par le cri de France, *Montjoie Saint-Denis*, par des complaintes en l'honneur de la Vierge et par la chanson de Roland.

Des vassaux, tête nue, sous la bannière de leur paroisse, et portant des colobes et des tabards (espèce de chemise sans manches et de manteau court) ; des barons en chaperon, en robes longues et fourrées, marchant sous les couleurs de leurs dames ; une infanterie en peliçons ou jaquettes, armée d'arcs, d'arbalètes, de bâtons ferrés et de fauchards (1) ; une cavalerie couverte de fer et portant le bassinet (2) et la lance ; des évêques en cotte de mailles et en mitre ; des aumôniers, des confesseurs ; des croix, des images de saints, de nouvelles et d'anciennes machines de guerre ; toute cette armée, enfin, présentait aux feux du soleil un spectacle aussi extraordinaire que brillant et varié.

Les troupes réunies formaient plus de soixante mille combattants : on y voyait le frère et les quatre fils du roi, la plupart des seigneurs des fleurs de lis, d'illustres commandants étrangers, trois mille chevaliers portant bannière. Tous ces guerriers avaient à leur tête le roi, qui, s'il n'était pas le plus grand capitaine de son royaume, en était du moins le plus brave soldat et le premier chevalier...

(1) *Fauchards.* Lex.
(2) *Bassinet.* Lex.

La nuit venue (1), le prince Noir fit dresser dans sa tente une table abondamment servie, où s'assirent, avec le roi et son fils, les plus illustres prisonniers, Jacques de Bourbon, Jean d'Artois, les comtes de Tancarville, d'Estampes, de Damp-Marie, de Graville et le seigneur de Parthenay. Les autres barons et chevaliers français, compagnons des périls et des malheurs de leur maître, étaient placés à d'autres tables. Le prince de Galles servait lui-même ses hôtes ; il refusa constamment de partager le repas du roi, disant qu'il n'était pas assez présomptueux pour s'asseoir à la table d'un si grand prince et d'un si vaillant homme. « Cher sire, disait-il à Jean, ne vous laissez abattre, si Dieu n'a pas voulu faire aujourd'hui ce que vous désiriez ; monseigneur mon père vous traitera avec tous les honneurs que vous méritez, et traitera avec vous à des conditions si raisonnables, que vous en demeurerez pour toujours amis. Vous devez certainement vous réjouir, quoique la journée n'ait pas été vôtre, car vous avez acquis le haut renom de prouesse ; vous avez surpassé tous ceux de votre côté. Je ne dis mie cela, cher sire, pour vous consoler, car tous mes chevaliers qui ont vu le combat s'accordent à vous en donner le prix et la couronne. »

Jusque-là Jean avait supporté son malheur avec magnanimité : aucune plainte n'était sortie de sa bouche, aucune marque de faiblesse n'avait trahi l'homme ; mais quand il se vit traiter avec cette générosité, quand il vit ces mêmes ennemis qui lui refusaient sur le trône le titre de roi de France le reconnaître pour roi dans les fers, alors il se sentit réellement vaincu. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et lavèrent les traces de sang qui restaient sur son visage. Au banquet de la captivité le roi très-chrétien put dire comme le saint roi : *Mes pleurs se sont mêlés au vin de ma coupe* (2).

Le reste des prisonniers se prit à pleurer en voyant pleurer le roi : le festin fut un moment suspendu. Les guerriers français, si bons juges en nobles actions, regardaient avec un murmure d'admiration leur vainqueur, à peine âgé de vingt-six ans. « Quel monarque il promet à sa patrie, disaient-ils, s'il peut vivre et persévérer dans sa fortune ! »

Les paroles des malheureux sont prophétiques : si le prince de Galles entendit celles de ses prisonniers, il put avoir, à la vue des inconstances du sort, un pressentiment de ses propres destinées. Ce prince vécut peu de jours. Son fils, qui monta sur le trône d'Angleterre, trahi par ces mêmes nobles qui

(1) La bataille a duré tout un jour. Le roi et ses seigneurs ont été faits prisonniers.
(2) Le roi David. *Psaume* 101.

avaient combattu à Poitiers, obligé de recourir à la protection de l'héritier du roi Jean, déposé par un parlement ingrat, enfermé dans une tour ; son fils, dis-je, condamné à mourir de faim, lutta plusieurs jours contre la mort, désirant en vain à son dernier soupir les miettes de ce repas que son père, victorieux, servit à un monarque infortuné. La gloire même du vainqueur de Poitiers a péri dans les champs où elle jeta une si vive lumière.

Au-dessus de l'ancienne abbaye de Vouillé et du village de Beauvoir en Poitou, sur le haut d'une colline couverte de joncs marins, on croit trouver les vestiges d'un vieux camp. Vers le milieu de ce camp, on remarque l'ouverture d'un puits à demi comblé : c'est tout ce qui atteste le passage d'un héros. Le village de Maupertuis a disparu ; personne dans le pays ne se souvient qu'il ait existé. Par une autre bizarrerie du sort, le lieu où l'on voit les traces du camp anglais s'appelle aujourd'hui *Carthage;* comme si la fortune, pour se jouer des hommes, s'était plu à effacer un nom fameux par un nom plus fameux encore, une ruine par une ruine, une vanité par une vanité. (*Fragments.*)

LOUIS XV

Le règne de ce prince est l'époque la plus déplorable de notre histoire : quand on en cherche les personnages, on est réduit à fouiller les antichambres du duc de Choiseul, les gardes-robes des Pompadour et des Dubarry, noms qu'on ne sait comment élever à la dignité de l'histoire. La société entière se décomposa : les hommes d'État devinrent des hommes de lettres, les gens de lettres des hommes d'État, les grands seigneurs des banquiers, les fermiers généraux de grands seigneurs. Les modes étaient aussi ridicules que les arts étaient de mauvais goût : on peignait des bergères en panier dans les salons où les colonels brodaient. Tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, signe certain d'une révolution prochaine. Les magistrats rougissaient de porter la robe, et tournaient en moquerie la gravité de leurs pères ; les prêtres en chaire évitaient le nom de Jésus-Christ, et ne parlaient plus que du *Législateur des chrétiens ;* les ministres tombaient les uns sur les autres ; le pouvoir glissait de toutes les mains ; le suprême *bon ton* était d'être Anglais à la cour, Prussien à l'armée, tout enfin, excepté Français. Ce que l'on disait, ce que l'on faisait, n'était qu'une suite d'inconséquences : on prétendait garder des abbés commendataires (1), et l'on ne voulait

(1) *Commendataires.* Lex.

plus de religion ; nul ne pouvait être officier s'il n'était gentilhomme, et l'on déblatérait contre la noblesse ; on introduisait l'égalité dans les salons et les coups de bâton dans les camps.

La société avait quelque chose de puéril, comme la société romaine au moment de l'invasion des barbares : au lieu de faire des vers dans un cloître, on en faisait dans les *boudoirs ;* avec un quatrain on était illustre. L'intrigue élevait et renversait chaque jour les ministres : ces créatures éphémères, qui apportaient dans le gouvernement leur ineptie, y apportaient encore un esprit antipathique à celles qui les avaient précédées : de là ce changement continuel de systèmes, de projets, de vues. Ces nains politiques étaient suivis d'une nuée de commis, de laquais, de flatteurs, de comédiens, de maîtresses. Tout ces êtres d'un moment se hâtaient de sucer le sang du misérable, et s'abîmaient bientôt devant une autre génération d'insectes, aussi fugitive et dévorante que la première.

CHAPITRE IV

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE

836

Depuis environ trente ans Chateaubriand relisait Milton, qu'il admirait et avait essayé d'égaler dans les livres des *Martyrs* consacrés au Ciel et à l'Enfer. Il traduisit *le Paradis perdu* avec une exactitude littérale qui fut fort discutée. En tête de cette traduction, il publia un *Essai sur la littérature anglaise* composé de cinq parties précédées d'une :

Introduction, où il étudie l'origine des langues européennes et fait le tableau de la vie publique en Angleterre pendant le *moyen âge.*

Première partie : de la littérature anglaise depuis ses origines populaires jusqu'aux Tudors.

Seconde partie allant jusqu'aux Stuarts, et surtout consacrée à Shakespeare. Il admire beaucoup le grand poète anglais, mais ne pardonne pas aux romantiques qui se réclament de lui et l'ont mal compris.

Troisième partie : Les deux premiers Stuarts et la république; cette partie est une étude approfondie de Milton.

Quatrième partie : La littérature sous les derniers Stuarts.

Cinquième partie : La littérature sous la Maison de Hanovre.

CARACTÈRE DU GÉNIE DE SHAKESPEARE

Au jugement de Samuel Johnson (1), et c'est en général l'opinion des Anglais, Shakespeare était plutôt doué du génie comique que du génie tragique : la critique remarque que dans les scènes les plus pathétiques le rire prend au poète, tandis que dans les scènes comiques une pensée sérieuse ne lui vient jamais. Si nous autres Français nous avons de la peine à sentir le *vis comica* (2) de Falstaff, tandis que nous comprenons la douleur de Desdémone, c'est que les peuples ont différentes manières de rire, et qu'ils n'en ont qu'une de pleurer.

Les poètes tragiques trouvent quelquefois le comique, les poètes comiques s'élèvent rarement au tragique : il y a donc quelque chose de plus vaste dans le génie de Melpomène (3) que dans l'esprit de Thalie (4). Quiconque représente le côté souffrant de l'homme peut aussi représenter le côté gai, parce que celui qui saisit le *plus* peut saisir le *moins*. Au contraire le peintre qui s'attache aux choses plaisantes laisse échapper les rapports sévères, parce que la faculté de distinguer les petits objets suppose presque toujours l'impossibilité d'embrasser les grands. Un seul poète comique marche l'égal de Sophocle et de Corneille, Molière : mais, chose remarquable, le comique du *Tartuffe* et du *Misanthrope*, par son extrême profondeur et, si j'ose le dire, par sa *tristesse*, se rapproche de la gravité tragique.

Il y a deux manières de faire rire : l'une est de présenter d'abord les défauts, et de mettre ensuite en relief les qualités ; ce comique mène quelquefois à l'attendrissement ; l'autre manière consiste à donner d'abord des louanges, et à couvrir ensuite la personne louée de tant de ridicules, qu'on finit par perdre l'estime qu'on avait conçue pour de nobles talents ou de hautes vertus. Ce comique est le *nihil mirari* (5), qui flétrit tout.

Le caractère dominant du fondateur du théâtre anglais se forme de la nationalité, de l'éloquence, des observations, des pensées, des maximes tirées de la connaissance du cœur humain et applicables aux diverses conditions de l'homme ; il se forme surtout de l'abondance de la vie. On comparait un jour le génie de Racine à l'Apollon du Belvédère, et le génie

(1) Célèbre littérateur anglais qui donna, en 1762, une édition de Shakespeare.
(2) « La puissance comique. »
(3) Muse de la Tragédie.
(4) Muse de la Comédie.
(5) « Ne rien admirer, n'avoir d'affection pour rien. »

de Shakespeare à la statue équestre de Philippe IV (1) à Notre-Dame de Paris. « Soit, répondit Diderot : mais que penseriez-vous si cette statue de bois, enfonçant son casque, secouant ses gantelets, agitant son épée, se mettait à chevaucher dans la cathédrale ? » Le poète d'Albion, doué de la puissance créatrice, anime jusqu'aux objets inanimés ; décorations, planches de la scène, rameau d'arbre, brin de bruyère, ossements, tout parle : rien n'est mort sous son toucher, pas même la mort.

Shakespeare fait un grand usage des contrastes ; il aime à mêler les divertissements et les acclamations de la joie à des pompes funèbres et à des cris de douleur. Que des musiciens appelés aux noces de Juliette arrivent précisément pour accompagner son cercueil ; qu'indifférents au deuil de la maison, ils se livrent à d'innocentes plaisanteries et s'entretiennent des choses les plus étrangères à la catastrophe, qui ne reconnaît là toute la vie, qui ne sent toute l'amertume de ce tableau et qui n'a été témoin de pareilles scènes ? Ces effets ne furent point inconnus des Grecs ; on retrouve dans Euripide des traces de ces naïvetés que Shakespeare mêle au plus haut ton tragique. (2e partie.)

QUE LA MANIÈRE DE COMPOSER DE SHAKESPEARE A CORROMPU LE GOUT. — ÉCRIRE EST UN ART

Shakespeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte : il ne peint pas une classe particulière d'individus ; il mêle, comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'homme ignoré ; il ne distingue pas les genres, il ne sépare pas le noble de l'ignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe : quand il tient une jeune tête, s'il ne l'abat pas, il ne vous la rendra que blanchie ; le temps lui a remis ses pouvoirs.

Mais cette universalité de Shakespeare a, par l'autorité de

(1) Statue du quatorzième siècle, qui se trouvait dans le chœur de Notre-Dame de Paris, et qui fut détruite en 1772.

l'exemple et l'abus de l'imitation, servi à corrompre l'art (1); elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si pour atteindre la hauteur de l'art tragique il suffit d'entasser des scènes disparates sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine, qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidents d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal aura fait un drame à la manière du poète anglais.

Persuadons-nous qu'écrire est un art, que cet art a des genres, que chaque genre a des règles (2). Les genres et les règles ne sont point arbitraires : ils sont nés de la nature même; l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu, il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit point la vérité : Racine, dans toute l'excellence de son *art*, est plus *naturel* que Shakespeare, comme l'*Apollon*, dans toute sa *divinité*, a plus les formes *humaines* qu'un colosse égyptien.

La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent, mais ont au fond peu de valeur; ce sont liberté et jeux d'enfants. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte : pas de petite fille qui sur ce point n'en remontre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en actions les choses que son goût lui a fait rejeter en récit? Dans *Phèdre*, au lieu du beau récit de Théramène, on aurait eu les chevaux de Franconi (3) et un terrible monstre de carton; dans *Bajazet*, on eût vu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires y auraient pu mettre. Le plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus sublime tragédie. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie, les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée; il faut qu'il s'y

(1) Allusion aux théories romantiques exposées dans la *Préface de Cromwell* et mises en pratique dans tout le théâtre de Victor Hugo.

(2) C'est la théorie classique de la *distinction des genres*, émise par Boileau dans l'*Art poétique* et combattue par Hugo.

(3) *Franconi* : directeur d'un cirque célèbre.

mêle autant d'admiration que de douleur : les anciens donnaient aux Furies même un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords.

Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés ; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit ; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Montrouge, le Parthénon à un toit à porc : il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école *animalisée* et *matérialisée* qui nous mènerait, dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël. (2e partie.)

SHAKESPEARE AU NOMBRE DES CINQ OU SIX GRANDS GÉNIES DOMINATEURS

Pour conclure,

Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée : ces génies mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité ; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises ; Montaigne, La Fontaine, Molière viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes ; on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces : ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs (1) et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lu-

1) *Hoirs*. Lex.

mière ; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont des mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain. (2e partie.)

LES DEUX NOUVELLES ÉCOLES LITTÉRAIRES QUELQUES RESSEMBLANCES DE DESTINÉE

Il y aura peut-être (1) quelque intérêt à remarquer dans l'avenir (si pour moi il y a avenir) la rencontre des deux chefs de la nouvelle école française et anglaise, ayant un même fond d'idées, des destinées, sinon des mœurs, à peu près pareilles : l'un pair d'Angleterre, l'autre pair de France; tous deux voyageurs dans l'Orient, assez souvent l'un près de l'autre, et ne se voyant jamais : seulement la vie du poète anglais a été mêlée à de moins grands événements que la mienne.

Lord Byron est allé visiter après moi les ruines de la Grèce : dans *Childe Harold* il semble embellir de ses propres couleurs les descriptions de l'*Itinéraire*. Au commencement de mon pèlerinage, je reproduis l'adieu du sire de Joinville à son château ; Byron dit un égal adieu à sa demeure gothique.

Dans *les Martyrs*, Eudore part de la Messénie pour se rendre à Rome.

« Notre navigation fut longue, dit-il... Nous vîmes tous ces promontoires marqués par des temples ou des tombeaux... Nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous était Égine, à droite le Pirée, à gauche Corinthe. Ces villes jadis si florissantes n'offraient que des monceaux de ruines. Les matelots mêmes parurent touchés de ce spectacle. La foule accourue sur le pont gardait le silence : chacun tenait ses regards attachés à ces débris; chacun en tirait peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avaient étendu sous nos yeux les cadavres de ces cités. »

« ... Mes jeunes compagnons n'avaient entendu parler que des métamorphoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils avaient sous les yeux; moi, je m'étais déjà assis. avec le prophète, sur les ruines des villes désolées, et Babylone m'enseignait Corinthe. »

(1) Ce passage, inséré ici par Chateaubriand, est extrait de ses *Mémoires*. Il montre l'influence de Chateaubriand sur Byron.

Lisez maintenant lord Byron, quatrième chant de *Childe-Harold :*

« ... Lorsque ma barque effleurait le brillant azur des vagues sous une fraîche brise, Mégare vint devant moi, Égine restait derrière, le Pirée à ma droite, Corinthe à ma gauche. J'étais appuyé sur la proue, et je vis ces ruines réunies...

« Le Romain vit ces tombes dans son propre temps, ces sépulcres des cités qui excitent un triste étonnement; et cette page qui leur survit porte la morale leçon tirée d'un tel pèlerinage. »

Le poète anglais est ici, comme le prosateur français, derrière la lettre de Sulpicius à Cicéron; mais une rencontre si parfaite m'est singulièrement glorieuse, puisque j'ai devancé le chantre immortel au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines.

J'ai encore l'honneur d'être en rapport avec lord Byron dans la description de Rome : *les Martyrs* et ma *Lettre sur la campagne romaine* ont l'inappréciable avantage pour moi d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie. M. de Béranger, notre immortel chansonnier, a placé dans le dernier volume de ses *Chansons* une note trop obligeante pour que je la rapporte en entier; il a osé dire, en rappelant le mouvement que j'ai imprimé, selon lui, à la poésie française : « L'influence de l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être justice à reconnaître que le chantre de *Childe-Harold* est de la famille de René (1). »

S'il était vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans Childe-Harold, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour; si par hasard lord Byron m'avait fait vivre de sa vie, il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer? J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on est arrivé au pouvoir? Lord Byron peut-il m'avoir complètement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français ses contemporains? N'a-t-il jamais entendu parler de moi, quand les journaux anglais comme les journaux français ont retenti vingt ans auprès de lui de la controverse sur mes ouvrages, lorsque le *New Times* a fait un parallèle de l'auteur du *Génie du Christianisme* et de l'auteur de *Childe-Harold ?*

(1) « Dans un excellent article (*Biograph. univers., suppl.*) sur lord Byron, M. Villemain a renouvelé la remarque de M. de Béranger : qu'on me pardonne si je cite la phrase qui me concerne; je cherche une excuse à ce que je dis ici dans ces pages extraites de mes *Mémoires :* le lecteur voudra bien compter pour rien une louange donnée par l'indulgence du talent : « Quelques pages incomparables de *René* avaient, il est vrai,

Point de nature, si favorisée qu'elle soit, qui n'ait ses susceptibilités, ses défiances : on veut garder le sceptre ; on craint de le partager; on s'irrite des comparaisons. Ainsi un autre talent supérieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la *littérature* (1). Grâce à Dieu, m'estimant à ma juste valeur, je n'ai jamais prétendu à l'empire ; comme je ne crois qu'à la vérité religieuse dont la liberté est une forme, je n'ai pas plus de foi en moi qu'en toute autre chose ici-bas. Mais je n'ai jamais senti le besoin de me taire quand j'ai admiré : c'est pourquoi je proclame mon enthousiasme pour Mme de Staël et pour lord Byron.

CHAPITRE V

« LE CONGRÈS DE VÉRONE » ET « LA GUERRE D'ESPAGNE »

1838

Ces deux ouvrages, se rapportant au même sujet et publiés ensemble n'en forment, en réalité, qu'un seul : le tout était tiré des *Mémoires*. Chateaubriand y raconte des événements auxquels il prit une part directe. (Voir plus haut : livre III, chap. 1er, pp. 210.) Le but qu'il se propose est de montrer que « l'entreprise d'Espagne » a été commandée « par les intérêts de la France » et qu'il a été le promoteur de cette entreprise.

L'EMPEREUR ALEXANDRE DE RUSSIE

M. de Montmorency ayant quitté Vérone (2), Alexandre nous envoya chercher : nous ne nous fûmes pas plus tôt vus face à face un quart d'heure, que nous nous plûmes. Nous nous associons trop familièrement, nous le savons, à ce puissant de la terre, mais c'est une sorte de familiarité d'âmes : les âmes sont égales entre elles ; cela n'ôte rien au respect. L'empereur

« épuisé ce caractère poétique. Je ne sais si Byron les imitait ou les « renouvelait de génie. » (Note de Chateaubriand.)

(1) Mme de Staël.

(2) Mathieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères, avait promis, au Congrès, que la France interviendrait. M. de Villèle, mécontent, l'avait fait rappeler en France.

éprouva la surprise que nous avons remarquée souvent sur le visage des personnes qui nous avaient seulement connu sur un portrait de fantaisie. Préoccupé de la guerre d'Espagne, n'y voyant d'obstacle dangereux que la jalousie britannique, nous nous efforçâmes de gagner un peu Alexandre afin de l'opposer aux malignités du cabinet de Londres.

Dans nos diverses conversations, nous lui parlâmes de tout, et il écouta tout sans se souvenir de ce qu'il était. Nous lui témoignâmes notre opposition aux traités de Vienne; il ne pensa pas devoir s'expliquer, il se contenta de nous répondre : « Vous vous trouviez mieux du traité de Paris (1). »

A propos de la Pologne, nous osâmes lui en représenter le démembrement comme la conséquence d'une des plus grandes lâchetés de l'ancienne France. Nous lui dîmes que l'iniquité de ce démembrement pèserait à jamais sur la Russie, la Prusse et l'Autriche, et qu'Alexandre achèverait de se rendre immortel en le réparant. Le czar eut la patience de nous entendre, lorsque nous ajoutâmes qu'un petit pays très mal gouverné et pour lequel Rousseau avait en vain fabriqué un projet de constitution, n'avait pu être un danger pour les États voisins; que les Polonais seraient toujours tentés de se révolter, non par un esprit révolutionnaire, mais parce qu'il est dans la nature humaine qu'une nation veuille conserver son nom et refuse de perdre son indépendance.

Nous n'oubliâmes pas notre chère Athènes; nous avons plaidé longtemps sa cause en public et à la Chambre des pairs, et quand le czar mourut, nous ne craignîmes pas de nous adresser à Nicolas et à Constantin.

Il se passait dans Alexandre des conflits de nature et de position : né pour être à la tête du progrès de la société, il souffrait d'être obligé de repousser les Grecs, ses coreligionnaires, et de désavouer des peuples dont il était le protecteur. Mais, en aimant les libertés, il avait cru que l'Europe demandait sa protection contre des principes destructeurs; il était d'autant plus frappé de la puissance de ces principes qu'ils venaient de soulever Naples, le Piémont, l'Espagne (2), et que dans son armée se manifestaient des symptômes de la fièvre de France.

Ainsi, ce prince, après avoir donné une constitution aux Polonais, en suspendit le mouvement; après nous avoir fait *oc-*

(1) Le traité de Vienne (1815) nous faisait perdre plusieurs des territoires conquis par la Révolution ; celui de Paris (1814) avait ramené la France aux limites de 1792 en y joignant une partie de la Savoie, Montbéliard, le Comtat-Venaissin, etc.

(2) Allusion aux mouvements révolutionnaires qui s'étaient produits dans ces pays en 1821 et 1822.



CHATEAUBRIAND

D'après une caricature de Töpfer.

(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

Le maître déclinant est présenté dans l'attitude d'un doctrinaire laissant choir de sa bouche sibylline de péremptoires sentences.

troyer la charte, il en vit avec anxiété les développements; après avoir désiré l'indépendance de la Grèce, il désapprouva l'insurrection de 1820 : il n'aperçut dans la révolution des Hellènes qu'un ordre émané du comité directeur de Paris. Aux congrès de Troppau, de Laybach, de Vérone, il s'imagina défendre la civilisation contre l'anarchie, comme il l'avait sauvée du despotisme de Napoléon.

Nous touchâmes la réunion de l'Église grecque et latine : Alexandre y inclinait; mais il ne se croyait pas assez fort pour la tenter; il désirait faire le voyage à Rome, et il restait à la frontière de l'Italie : plus timide que César, il ne franchit pas le torrent sacré, à cause des interprétations qu'on n'eût pas manqué de donner à son voyage. Ces combats intérieurs ne se passaient pas sans syndérèse (1) ; dans les idées religieuses dont était dominé l'autocrate, il ne savait s'il n'obéissait point à la volonté cachée de Dieu, ou s'il ne cédait point à quelque suggestion inférieure qui faisait de lui un renégat et un sacrilège. (*Congrès de Vérone*, XXXII.)

JUSTIFICATION DE LA GUERRE D'ESPAGNE

Les contradicteurs de l'expédition d'Espagne ont perpétuellement confondu deux choses : la question *française* et la question *espagnole :* quand la seconde n'aurait pas été aussi heureusement résolue que la première, des ministres *français* n'étaient responsables à l'opinion *française* que de l'honneur et de la prospérité de la France. Nous reviendrons sur ce sujet.

On cherchait à soulever nos peuples et notre armée (2), il fallait opter entre une guerre et une révolution ; la première sembla moins dispendieuse : par l'expérience déjà faite, la gloire aux Français coûte moins que les malheurs.

La guerre n'a point été injuste ; nous avions le droit de l'entreprendre : nos intérêts essentiels étaient en péril.

A Dieu ne plaise que nous considérions les calamités d'un Etat comme une chose insignifiante : reproche aux hommes qui, violant le droit des nations, obtiendraient la prospérité de leur pays aux dépens de la prospérité d'un autre pays ! Il était de notre devoir d'épargner aux Espagnols les maux inséparables de toute invasion militaire. Nous ne nous étions rien dissimulé ; nos succès devaient avoir pour le

(1) *Syndérèse*. Lex.
(2) Par l'influence des sociétés secrètes, notamment celle des *Carbonari*.

peuple de Charles-Quint des inconvénients ainsi que nos revers ; mais à tout prendre, en nous sauvant, nous le délivrions du plus grand des fléaux, de la double tyrannie démagogique et soldatesque. Pourrait-on douter de cette vérité ? Est-ce comme ennemis ou comme libérateurs que nous avons été reçus à Madrid ?

Quel était l'état de la Péninsule au moment du passage de la Bidassoa ? Était-ce une contrée tranquille, heureuse, dans laquelle nous allions porter le désordre, sous prétexte de nous mettre en sûreté contre un mal imaginaire ? La guerre civile se s'étendaït-elle pas jusqu'aux portes de la capitale ? La Catalogne n'était-elle pas en armes ? Valence n'était-elle pas menacée d'un siège ? Le royaume de Murcie n'était-il point soulevé ? Ne se battait-on point dans les rues de Madrid ? L'anarchie constituée, l'insurrection des camps reconnue en droit, l'héritier du trône mis en accusation, les prisons violées, les prisonniers égorgés, les propriétés envahies, les prêtres déportés ou noyés, les citoyens exilés, des clubs prêchant le massacre et la terreur, des sociétés secrètes remuant et corrompant tout, les colonies perdues, la marine détruite, la dette nationale accrue d'une manière effrayante, voilà l'Espagne sous le règne des Cortès (1).

Dites-vous que peu importait la mise en accusation de l'héritier du trône, les noyades des prêtres et le reste ? Selon vous, le genre humain devait *marcher ;* tant pis pour ceux culbutés dans le fossé ou écrasés en route. Nous comprenons. Mais nous, mandataires de la France, nous voulions que la France *marchât* avant tout, et ces atrocités appelées *utiles* l'empêchaient d'aller à sa résurrection. Ensuite, ce que vous prenez pour un progrès était une descente dans un puits de sang ; heureux si, remontés de ce trou des meurtres, après un siècle d'efforts, vous ne fassiez pas horreur ? Qu'avons-nous gagné en 1793 ? Le Directoire, Bonaparte, la Restauration, le meilleur de nos temps d'arrêt, si elle avait su nous sauver en se sauvant. (*Guerre d'Espagne*, XXXVIII.)

CHATEAUBRIAND AU MINISTÈRE

Parmi les besogneux d'argent et d'intrigues de toutes les sortes s'avançaient en procession vers la rue des Capucines de mystérieux butors, personnages vêtus d'un habit brun boutonné, ressemblant à de sérieux et inintelligents bahuts

(1) Députés élus par le pays en 1808 et qui avaient publié en 1812 une constitution calquée sur celle que la France s'était donnée en 1791.

remplis de papiers secrets. Venaient des mouchards en enfance, à chevrons de la République, de l'Empire et de la Restauration : oubliant ce qu'ils devaient taire, ils disaient de chacun des choses étranges ; puis se présentèrent des marchands de songes ; nous n'en achetâmes pas, nous en avions à revendre. Des messieurs remirent entre nos mains de gros mémoires chargés de notes et de notules explicatives et corroboratives . . . .

. . . .

Ceux-ci nous demandaient des places, ceux-là des secours : tous se dénonçaient les uns aux autres; tous se seraient pris aux cheveux, n'était que ces espèces de morts de tous les régimes étaient chauves. Il y en avait de bien sales ; il y en avait de bien singuliers; ils se tenaient à quatre pour n'être pas bêtes, mais ils ne pouvaient s'en empêcher. Un vénérable prélat voulut bien nous consulter : homme de mœurs sévères et de religion sincère, il luttait pourtant en vain contre une nature parcimonieuse ; il ne se servait la nuit dans sa chambre que de la lune, et s'il avait eu le malheur de perdre son âme, il ne l'aurait pas rachetée.

De nobles galants à coiffure du temps de l'ordre de Malte nous contaient leurs amours d'antan entre parenthèses politiques ; d'autres, moins ardents, avaient les vertus des qualités qui leur manquaient. Des gens recommandés d'avance comme nantis de pensées fortes et de sentiments religieux nous honoraient de conseils : ils auraient été méchants s'ils n'eussent été couards, on voyait qu'ils avaient envie de vous déchirer, mais ils retiraient leurs griffes dans leur peau comme dans une gaine...

On nous annonça un homme de banque : sans façon et sans précaution oratoire, il nous déclara qu'il appartenait à des *maisons respectables*, que s'il était possible de lui communiquer des dépêches télégraphiques, Mon Excellence pourrait profiter des succès, sans nuire le moins du monde aux fonds publics. Nous regardâmes cet homme avec ébahissement, puis nous le priâmes de sortir par la porte, si mieux n'aimait sortir par la fenêtre. Il ne se déferra point ; il nous regarda à son tour comme il eût regardé un Osage (1). Nous sonnâmes : l'homme imperturbable s'en retourna avec son obligeant million. Ignare et stupide que nous étions! Aurait-on su notre bonne aubaine?...

Après cela apparut un homme d'une contenance embarrassée, tournant son chapeau dans ses mains et le brossant avec son

(1) Peuple sauvage de l'Amérique du Nord. A cette époque on avait précisément exhibé des Osages à Paris.

coude ; pourtant rien n'était moins embarrassé que cet homme de ressource, d'esprit et d'imagination en emprunts : nous l'avions déjà vu à Vérone. Il nous expliqua ses plans d'une manière un peu longue ; ils n'étaient pas très clairs, mais ils étaient ingénieux : si la lumière n'y pénétrait partout, les obscurités, laissées çà et là, étaient peut-être des obscurités savantes dont se dégagerait l'inconnue. Du reste, le changeur d'effets et de royaumes ne manquait pas d'élégance ; s'il en faut croire un proverbe d'Espagne, lorsque dans la jeunesse on a rencontré la beauté, elle vous laisse de quoi vous défendre du temps : la disgrâce des années tardives a moins de prise sur vous. (*Guerre d'Espagne*, LV.)

CHAPITRE VI

VIE DE RANCÉ

1844

Chateaubriand écrivit cet ouvrage, qui fut le dernier, en 1843, et le fit paraître en 1844. Il se confessait alors et communiait assez souvent, notamment aux grandes fêtes ; son directeur de conscience était l'abbé Séguin, de la congrégation de Saint-Sulpice. C'était un prêtre fort dévoué qui, né à Carpentras le 8 août 1748, devait mourir le 19 avril 1843 ; il avait refusé le serment à la constitution civile du clergé, et, pendant la Terreur, s'était consacré à administrer aux fidèles les secours de la religion, à la faveur d'un déguisement. Il se fit même garde national pour sauver ceux chez qui on ordonnait des perquisitions, et Mme de Montboissier, fille de Malesherbes, était sa pénitente. Chateaubriand allait le voir souvent, 16, rue Servandoni : c'est pour lui obéir que, « malgré sa répugnance » pour le sujet, il entreprit d'écrire la *Vie de Rancé*.

Le sujet était beau : Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé (1626-1700) d'abord mondain, se convertit en voyant mourir tragiquement Mme de Montbazon pour laquelle il éprouvait une violente passion. Il songe alors à quitter le monde et, après avoir cherché quelque temps le lieu de sa retraite, se décide pour la Trappe (près de Mortagne), dont il était d'ailleurs abbé commandataire. Il réforme le monastère, y rétablit la règle qui avait été fort abandonnée et meurt après avoir donné l'exemple de la plus austère pénitence.

Il y avait là de quoi composer un ouvrage simple, grave, d'une beauté sévère et vraiment chrétienne. Ce n'est pas ce qu'a fait Cha-

teaubriand. Son procédé constant est la digression. Il profite de tous les prétextes pour quitter son sujet, raconter l'histoire de l'Hôtel de Rambouillet, juger la politique du cardinal de Retz, donner son avis sur l'architecture du château de Chambord, parler d'Henri V, de Paul-Louis Courier, de George Sand, etc. Dans le style, il cherche toujours les images, préférant les plus forcées et les plus obscures. Parfois cependant, on rencontre de beaux passages où se retrouve le Chateaubriand de la bonne époque.

LA TRAPPE

Les moines étaient eux-mêmes les architectes et les maçons. Des frères convers (1), appendus au haut du clocher, étaient ballottés par les vents et rassurés par leur foi. Celui qui plaça le coq sur l'édifice vint avant son entreprise se prosterner aux pieds de Rancé. La Religion prit le frère par le bras, et il monta ferme. Les travailleurs se mettaient à genoux sur leurs cordes lorsque l'heure des prières venait à tinter. Rancé augmenta le couvent d'un nombre de cellules; il éleva une mense pour la réception des étrangers. On aperçoit dans l'avant-cour du couvent les écussons insultés des armes de France. Rancé fit bâtir deux chapelles, l'une en l'honneur de saint Jean Climaque, l'autre en l'honneur de sainte Marie d'Égypte : j'en ai déjà parlé. Il déposa sur l'autel de l'église les reliques qu'il avait apportées de Rome, et qui s'enrichirent ensuite de quelques autres. Dans l'église il remplaça, et il eut tort, par un beau groupe, cette vierge de peu de prix qui, sur la cime des Alpes, rassérène les lieux battus des tempêtes. Rancé retira le couvent de la désolation humaine, et l'épura par la désolation chrétienne. Ces lieux, que les Anglais avaient fait retentir de leurs pas armés, ne répétèrent que le susurrement de la sandale.

L'abbaye n'avait pas changé de lieu : elle était encore, comme au temps de la fondation (2), dans une vallée. Les collines assemblées autour d'elle la cachaient au reste de la terre. J'ai cru, en la voyant, revoir mes bois et mes étangs de Combourg, le soir, aux clartés allenties (3) du soleil. Le silence régnait ; si l'on entendait du bruit, ce n'était que le son des arbres ou les murmures de quelques ruisseaux ; murmures faibles ou renflés selon la lenteur ou la rapidité du vent; on n'était pas bien certain de n'avoir pas ouï la mer. Je n'ai rencontré qu'à

(1) Religieux faisant office de domestiques.
(2) 1140.
(3) *Allenties.* Lex.

l'Escurial (1) une pareille absence de vie : les chefs-d'œuvre de Raphaël se regardaient muets dans les obscures sacristies : à peine entendait-on la voix d'une femme étrangère qui passait.

L'hospitalité changea de nature; elle devint purement évangélique : on ne demanda plus aux étrangers qui ils étaient ni d'où ils venaient; ils entraient inconnus à l'hospice et en sortaient inconnus, il leur suffisait d'être hommes ; l'égalité primitive était remise en honneur. Le moine jeûnait tandis que l'hôte était pourvu; il n'y avait de commun entre eux que le silence (2). Rancé nourrissait par semaine jusqu'à quatre mille cinq cents nécessiteux. Il était persuadé que ses moines n'avaient droit aux revenus du couvent qu'en qualité de pauvres. Il assistait des malades honteux et des curés indigents. Il avait établi des maisons de travail et des écoles à Mortagne. Les maux auxquels il exposait ses moines ne lui paraissaient que des souffrances naturelles. Il appelait ces souffrances la *pénitence de tous les hommes.* La réforme fut si profonde que le vallon consacré au repentir devint une terre d'oubli.

Il résulta de cette éducation des effets que l'on ne remarque plus que dans l'histoire des Pères du désert. Un homme s'étant égaré entendit une cloche sur les huit heures du soir : il marche de ce côté et arrive à la Trappe. Il était nuit; on lui accorda l'hospitalité avec la charité ordinaire, mais on ne lui dit pas un mot : c'était l'heure du grand silence. Cet étranger, comme dans un château enchanté, était servi par des esprits muets, dont on croyait seulement entendre les évolutions mystérieuses.

Des religieux en se rendant au réfectoire suivaient ceux qui allaient devant eux sans s'embarrasser où ils allaient ; même chose pour le travail : ils ne voyaient que la trace de ceux qui marchaient les premiers. Un d'entre eux pendant l'année de son noviciat ne leva pas une seule fois les regards : il ignorait comment était fait le haut de sa cellule. Un autre reclus fut trois ou quatre mois sans apercevoir son frère, quoiqu'il lui tombât cent fois sous les yeux. La duchesse de Guise étant venue au couvent, un solitaire s'accusa d'avoir été tenté de regarder l'*évêque* qui était sous la lampe. Rancé savait seul qu'il y eût une terre. (Livre III.)

(1) *Escurial.* Monastère près de Madrid, fondé par Philippe II, et où sont enterrés les rois d'Espagne.

(2) La constitution donnée aux Trappistes par Rancé (1675) leur prescrivait le silence.

BOSSUET A LA TRAPPE

Bossuet, camarade de collège de Rancé, visita son condisciple; il se leva sur la Trappe comme le soleil sur une forêt sauvage. L'aigle de Meaux se transporta huit fois à cette aire. Ces différents vols vont toucher à des faits dont la mémoire est restée. En 1682 Louis XIV s'établit à Versailles. En 1685 Bossuet composa à la Trappe l'avertissement du *Catéchisme de Meaux*. En 1686 l'orateur mit fin à ses *Oraisons funèbres* par le chef-d'œuvre qu'il prononça devant le cercueil du grand Condé. En 1696 s'en alla à Dieu Sobieski, ancien mousquetaire de Louis le Grand. Sobieski entra dans Vienne par la brèche qu'avait ouverte le canon des Turcs. Les Polonais sauvèrent l'Europe, qui laisse exterminer aujourd'hui la Pologne. L'histoire n'est pas plus reconnaissante que les hommes.

La Trappe était le lieu où Bossuet se plaisait le mieux : les hommes éclatants ont un penchant pour les lieux obscurs. Devenu familier avec le chemin du Perche, Bossuet écrivait à une religieuse malade : « J'espère bien vous rendre, à mon retour de la Trappe, une plus longue visite, » paroles qui n'ont d'autre mérite que d'être jetées à la poste en passant et d'être signées : *Bossuet*.

Bossuet trouvait un charme dans la manière dont les compagnons de Rancé célébraient l'office divin : « Le chant des Psaumes, dit l'abbé Ledieu (1), qui venait seul troubler le silence de cette vaste solitude, les longues pauses de Complies, le son doux, tendre et perçant du *Salve Regina*, inspiraient au prélat une sorte de mélancolie religieuse ». A la Trappe il me semblait en effet pendant ces silences ouïr passer le monde avec le souffle du vent. Je me rappelais ces garnisons perdues aux extrémités du monde et qui font entendre aux échos des airs inconnus, comme pour attirer la patrie : ces garnisons meurent, et le bruit finit.

Bossuet assistait aux offices du jour et de la nuit. Avant Vêpres, l'évêque et le réformateur prenaient l'air. On m'a montré près de la *grotte de Saint-Bernard* une chaussée embarrassée de broussailles qui séparait autrefois deux étangs. J'ai osé profaner, avec les pas qui me servirent à rêver *René*, la

(1) Auteur de *Mémoires* et d'un *Journal* sur la vie et les ouvrages de Bossuet, dont il était le secrétaire. Ces deux ouvrages n'ont été publiés qu'en 1858 ; mais tous ceux qui ont écrit sur l'évêque de Meaux avant cette date, les avaient consultés, notamment le cardinal de Bausset dans son *Histoire de Bossuet* (1814).



MONSIEUR DE RANCÉ A LA TRAPPE

Gravure de Delannoy, d'après une composition de Demoraine.
(*Bibliothèque Nationale.*)

digue où Bossuet et Rancé s'entretenaient des choses divines. Sur la levée dépouillée je croyais voir se dessiner les ombres jumelles du plus grand des orateurs et du premier des nouveaux solitaires. (Livre IV.)

MORT DE RANCÉ

Plus Rancé s'était avancé vers le terme, plus il était devenu serein; son âme répandait sa clarté sur son visage : l'aube s'échappait de la nuit. On présenta le crucifix au mourant; il s'écria : « O éternité ! quel bonheur ! » Et il embrassa le signe du salut avec la plus vive tendresse; il baisa la tête de mort qui était au pied de la croix. En remettant cette croix à un moine, il remarqua que celui-ci ne l'imitait pas, il dit : « Pourquoi ne baisez-vous pas la tête de mort ? c'est par elle que finit notre misère. »

Le lit de cendres était préparé; Rancé le regarda tranquille avec une sorte d'amour, puis il s'aida lui-même à se coucher sur le lit d'honneur; l'évêque de Séez dit : « Monsieur, ne demandez-vous pas pardon à Dieu ? — Monsieur, répondit l'abbé, je supplie Dieu très humblement du fond de mon cœur de me remettre mes péchés et de me recevoir au nombre de ceux qu'il a destinés à chanter éternellement ses louanges. » Les forces venant à lui manquer, il s'arrêta. L'évêque dit : « Monsieur, me reconnaissez-vous ? — Monsieur, répliqua l'abbé, je vous connais parfaitement; je ne vous oublierai pas. »

L'évêque de Séez s'étant enquis si l'on avait donné quelque chose au mourant pour le soutenir, l'abbé de Rancé fit lui-même la réponse : « Rien n'a manqué à l'attention de leur charité. »

Il s'établit par les paroles de l'Écriture un dernier dialogue entre l'agonisant et l'évêque.

L'Évêque. — Le Seigneur est ma lumière et mon salut.

L'Abbé. — Je mettrai en lui ma confiance.

L'Évêque. — Seigneur, c'est vous qui êtes mon protecteur et mon libérateur.

L'Abbé. — Ne tardez pas, mon Dieu, hâtez-vous de venir.

Ce furent les dernières paroles de Rancé. Il regarda l'évêque, leva les yeux au ciel, et rendit l'esprit. Il fut enterré dans le cimetière commun des religieux. (Livre IV.)

CHAPITRE VII

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Rédaction des Mémoires. — A quelle époque Chateaubriand commença-t-il à les rédiger ? Les renseignements à ce sujet sont contradictoires : ce peut être en 1803, ainsi que l'indique une lettre à Joubert publiée par M. Paul de Raynal dans son livre : *les Correspondants de Joubert;* ou en 1809, si on en croit le manuscrit de 1826 (1), qui indique cette date dès la première ligne; ou encore en 1811, si on s'en réfère au texte imprimé en 1850, où on lit que l'ouvrage fut commencé le 4 octobre 1811, jour anniversaire de la fête de Chateaubriand et de son entrée à Jérusalem.

Pendant une période de quarante ans les *Mémoires* furent successivement abandonnés et repris, voici dans quel ordre :

Après avoir commencé à l'une des trois dates que l'on vient d'indiquer, il s'interrompt en 1814 pour se consacrer à la politique. Il a mené le récit de son enfance et de sa jeunesse jusqu'au moment de son départ pour l'Amérique.

Il se remet à l'œuvre pendant les loisirs que lui laissent en 1821 et 1822 ses ambassades à Berlin et à Londres, et raconte la suite de sa vie jusqu'à son retour d'exil en 1800. Ainsi est rédigée la première partie des *Mémoires*. Chateaubriand avait cinquante-trois ans quand il l'acheva.

Six ans se passent, et, en 1828, laissant de côté la partie de sa vie qui s'est écoulée depuis 1800, il décrit les événements actuels : ces chapitres devaient terminer les *Mémoires*, et Chateaubriand tenait à les écrire au moment où il se sentait encore dans toute la force de son talent : en toute œuvre, c'est la conclusion qui importe le plus.

De 1836 à 1841, il revient sur la période 1800-1828, et donne le tableau de sa carrière littéraire. Il a de soixante-huit à soixante et onze ans.

Les *Mémoires* contiennent quatre parties :

Premiere partie (1768 à 1800) : la Bretagne; le château de Combourg; la jeunesse de Chateaubriand; débuts de la Révolution; voyage en Amérique; l'armée des Princes ; exil à Londres ; en tout neuf livres.

Seconde partie (1800 à 1814) : carrière littéraire de Chateaubriand ; cinq livres.

(1) Publié sous le titre : *Esquisse d'un maître.* — Voir la *Bibliographie.*

Troisième partie (1814-1830) : carrière politique ; quinze livres.

Quatrième partie : vie de voyages à travers l'Allemagne et la Bohême, pour la cause de la duchesse de Berry : dix livres (dont les deux derniers furent écrits entre 1837 et 1841).

Chateaubriand avait décidé que ses *Mémoires* paraîtraient seulement après sa mort. Mais il en donnait lecture, ou même les communiquait à des amis choisis. Quelques fragments en furent imprimés.

C'est ainsi qu'on vit paraître en 1834 le volume intitulé : *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand, ou Recueil d'articles publiés sur ses Mémoires, avec des fragments originaux. A Paris, chez Lefebvre, libraire, rue de l'Éperon, n°* 6. C'est un in-8 de LX-356 pages avec préface de D. Nisard.

Un peu plus tard, en 1836, Chateaubriand, ayant besoin d'argent, vendit ses *Mémoires* à une société d'actionnaires ; il recevait en échange une somme de 250.000 francs et une pension viagère de 20.000 francs. Il stipula que l'ouvrage ne paraîtrait qu'après sa mort et porterait le titre de *Mémoires d'outre-tombe*. Ce marché que la nécessité lui arrachait l'attrista profondément. Une autre amertume lui était réservée. Les propriétaires du manuscrit, voyant que l'auteur tardait à mourir, firent paraître les *Mémoires* au lendemain de la révolution de Février dans *la Presse*, journal d'Emile de Girardin. La publication dura jusqu'en juillet 1850. Ils parurent ensuite, cette même année, à Bruxelles, chez Méline, Caus et Cie.

En 1874 un document encore inédit fut révélé par le volume intitulé : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand : manuscrit de* 1826. Il contenait un texte des trois premiers livres assez différent de celui qui était connu. Il provenait d'une copie faite par Mme Récamier et Charles Lenormant sur le manuscrit de Chateaubriand tel qu'il existait en 1826 et que l'auteur remania par la suite.

Enfin, en 1899, l'année même où la ville de Saint-Malo célébra solennellement la mémoire de Chateaubriand, M. Biré publia les trois premiers tomes de son édition des *Mémoires*. Cette édition préparée avec la méthode la plus scrupuleuse révéla enfin le vrai texte de ce grand ouvrage : elle compte six volumes, complétés par celui qui a pour titre : *les Dernières Années de Chateaubriand* (1830-1848). Et c'est l'édition définitive.

L'autobiographie dans les Mémoires d'outre-tombe. — Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand parle d'abord de lui-même. Il y raconte sa vie depuis l'enfance, analyse ses impressions, ses sentiments, ses passions aux différents âges. A ce titre, c'est un livre qui se rattache aux *Confessions* de saint Augustin et à celles de Rousseau. D'ailleurs le premier écrit une œuvre toute de piété et de théologie, à la différence de Chateaubriand chez qui le point de vue religieux, sans

être négligé entièrement, n'est pas le principal. Quant à Rousseau, on connaît le cynisme de ses aveux. Chateaubriand a su garder le respect de soi-même et celui du lecteur. Il le déclare expressément dans une lettre à Joubert (déc. 1803) : « Je n'entretiendrai pas la postérité du détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme, et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau. » S'il se rapproche de Rousseau, c'est par son orgueil et même par une vanité assez mesquine. Il juge tous les hommes fort au-dessous de lui, sauf Napoléon qu'il traite comme un rival de gloire; quand il parle parfois de ses faiblesses, c'est pour les glorifier; cependant, il ne va pas, comme Rousseau, jusqu'à défier qui que ce soit de dire : « Je fus meilleur que lui. »

L'histoire dans les Mémoires. — Chateaubriand a été mêlé à de grands événements politiques : par là, il se rattache au cardinal de Retz et à Saint-Simon. Comme eux il est partial, aigri, malveillant ; l'ironie et l'indignation lui inspirent ses pages les plus éclatantes; mais ce qui lui est surtout particulier, c'est cette mélancolie, cette amertume, ce désenchantement, en partie sincère, en partie affecté, qui avaient fait le succès de *René* et qui conviennent encore mieux à une voix qui semble sortir de la tombe. Quand les *Mémoires* parurent, on fut choqué de l'orgueil de Chateaubriand ; on l'accusa d'erreurs volontaires, de parti pris, de mauvaise foi. Mais il est difficile de juger des événements dont on est le contemporain. De plus, Chateaubriand est tout passion, et tout imagination; sa façon d'observer ne saurait être celle de l'historien désintéressé. Il faut toujours contrôler ses dires avant de les accepter. Mais ce qu'il faut chercher dans ces *Mémoires*, ce n'est pas un document, c'est Chateaubriand lui-même : « Ce qui est le plus intéressant en eux (Rousseau et Chateaubriand), ce ne sont pas leurs idées, ce ne sont point les vérités qu'ils ont cru trouver, ce n'est point ce qu'ils ont pensé du monde, mais ce qu'ils en ont senti : c'est leur sensibilité, c'est leur imagination, c'est leur personne même (1). » Ces paroles, venant d'un critique que n'aveugle nul enthousiasme, donnent bien l'idée de l'impression que nous font éprouver aujourd'hui les *Mémoires d'outre-tombe.* « Les *Mémoires*, dit encore M. J. Lemaître, sont précisément le genre où Chateaubriand pouvait avoir tout son génie... Et les *Mémoires* sont en effet un grand chef-d'œuvre, le plus divertissant, le plus éclatant qui soit et aussi magnifique que sont douloureuses et poignantes les *Confessions* (de Rousseau), l'autre chef-d'œuvre. »

Le style. — On peut dire que tout Chateaubriand se trouve dans les *Mémoires* : René, la Bretagne, l'Italie, l'Espagne; la politique et la

(1) Jules Lemaitre, *Revue hebdomadaire*, 30 mars 1912.

religion; la poésie des voyages; les grands tableaux de révolutions et de batailles; il faut y joindre les portraits de tant d'hommes grands, médiocres ou ridicules, de tant de femmes supérieures ou simplement aimables, le tout peint d'après nature, avec une vivacité, un éclat et une verve parfois méprisante dont ses autres ouvrages ne donnent pas l'idée. Il y a même dans certaines anecdotes une familiarité, une bonhomie, un enjouement malicieux et amusant, qu'on ne soupçonnerait pas chez l'auteur du *Génie* et des *Martyrs*, et que, seules, quelques pages de l'*Itinéraire* permettaient de deviner.

Le style, en conséquence, est de la plus abondante variété ; tous les tons s'y trouvent réunis et l'auteur passe de l'un à l'autre avec une souplesse de virtuose. Jamais non plus son vocabulaire n'a été plus riche. L'écrivain y fait appel à toutes les ressources de la langue : archaïsmes, provincialismes, néologismes même s'y rencontrent, tous expressifs et pittoresques. En résumé, les *Mémoires* restent l'œuvre la plus vivante de Chateaubriand.

N. B. — Les *Mémoires d'outre-tombe* sont divisés en quatre parties qui correspondent exactement aux livres I, II, III et V de nos *Morceaux choisis*. En tête de chacun de ces livres se trouve une partie biographique à laquelle on pourra se reporter : ce sera le cadre et le lien naturel des fragments tirés des *Mémoires*.

EXTRAITS

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE

1788-1800

ENFANCE DE CHATEAUBRIAND

C'est sur la grève (1) de la pleine mer, entre le Château et le Fort-Royal, que se rassemblent les enfants ; c'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et des vents. Un des premiers plaisirs que j'aie goûtés était de lutter contre les orages, de me jouer avec les vagues qui se retiraient devant moi, ou couraient après moi sur la rive. Un autre divertissement était de construire, avec l'arène de la plage, des monuments que mes camarades appelaient des *fours*. Depuis cette époque, j'ai

(1) La grève de St-Malo.

souvent vu bâtir pour l'éternité des châteaux plus vite écroulés que mes palais de sable.

Mon sort étant irrévocablement fixé, on me livra à une enfance oisive. Quelques notions de dessin, de langue anglaise, d'hydrographie et de mathématiques, parurent plus que suffisantes à l'éducation d'un garçon destiné à la rude vie d'un marin.

Je croissais sans étude dans ma famille ; nous n'habitions plus la maison où j'étais né : ma mère occupait un hôtel, place Saint-Vincent, presque en face de la porte qui communique au Sillon. Les polissons de la ville étaient devenus mes plus chers amis : j'en remplissais la cour et les escaliers de la maison. Je leur ressemblais en tout ; je parlais leur langage ; j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux ; déboutonné et débraillé comme eux : mes chemises tombaient en loques ; je n'avais jamais une paire de bas qui ne fût largement trouée ; je traînais de méchants souliers éculés, qui sortaient à chaque pas de mes pieds ; je perdais souvent mon chapeau et quelquefois mon habit. J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires. Ma figure était si étrange que ma mère, au milieu de sa colère, ne se pouvait empêcher de rire et de s'écrier : « Qu'il est laid ! »

J'aimais pourtant et j'ai toujours aimé la propreté, même l'élégance. La nuit, j'essayais de raccommoder mes lambeaux : la bonne Villeneuve et ma Lucile (1) m'aidaient à réparer ma toilette, afin de m'épargner des pénitences et des gronderies ; mais leur rapiécetage ne servait qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre. J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leur braverie.

Mes compatriotes avaient quelque chose d'étranger, qui rappelait l'Espagne. Des familles malouines (2) étaient établies à Cadix ; des familles de Cadix résidaient à Saint-Malo. La position insulaire, la chaussée, l'architecture, les maisons, les citernes, les murailles de granit de Saint-Malo, lui donnent un air de ressemblance avec Cadix : quand j'ai vu la dernière ville, je me suis souvenu de la première.

Enfermés le soir sous la même clef dans leur cité, les Malouins ne composaient qu'une famille. Les mœurs étaient si candides que de jeunes femmes qui faisaient venir des rubans et des gazes de Paris passaient pour des mondaines dont leurs compagnes effarouchées se séparaient.

(1) *La bonne Villeneuve*, une domestique de la maison. — *Ma Lucile*, la sœur de Chateaubriand.
(2) Originaires de Saint-Malo.

Certains jours de l'année, les habitants de la ville et de la campagne se rencontraient à des foires appelées *assemblées*, qui se tenaient dans les îles et sur des forts autour de Saint-Malo ; ils s'y rendaient à pied quand la mer était basse, en bateau lorsqu'elle était haute. La multitude de matelots et de paysans ; les charrettes entoilées ; les caravanes de chevaux, d'ânes et de mulets ; le concours des marchands ; les tentes plantées sur le rivage ; les processions de moines et de confréries qui serpentaient avec leurs bannières et leurs croix au milieu de la foule ; les chaloupes allant et venant à la rame ou à la voile ; les vaisseaux entrant au port, ou mouillant en rade ; les salves d'artillerie, le branle des cloches, tout contribuait à répandre dans ces réunions le bruit, le mouvement et la variété.

J'étais le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageât pas la joie. J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux. Evitant le mépris qui s'attache à la mauvaise fortune, je m'asseyais loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers. Là, je m'amusais à voir voler les pingouins et les mouettes, à béer aux lointains bleuâtres, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils. Le soir, au logis, je n'étais guère plus heureux ; j'avais une répugnance pour certains mets : on me forçait d'en manger. J'implorais des yeux La France (1) qui m'enlevait adroitement mon assiette, quand mon père tournait la tête. Pour le feu, même rigueur : il ne m'était pas permis d'approcher de la cheminée. Il y a loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui.

Mais si j'avais des peines qui sont inconnues de l'enfance nouvelle, j'avais aussi quelques plaisirs qu'elle ignore.

On ne sait plus ce que c'est que ces solennités de religion et de famille où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avaient l'air de se réjouir ; Noël, le premier de l'An, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean étaient pour moi des jours de prospérité. Peut-être l'influence de mon rocher natal a-t-elle agi sur mes sentiments et sur mes études. Dès l'année 1015, les Malouins firent vœu d'aller aider à bâtir *de leurs mains et de leurs moyens* les clochers de la cathédrale de Chartres : n'ai-je pas aussi travaillé de mes mains à relever la flèche abattue de la vieille basilique chrétienne ? « Le soleil, dit le P. Maunoir, n'a jamais éclairé canton où ait paru une plus constante et invariable fidélité dans la vraie foi, que la

(1) Domestique de la famille

Bretagne. Il y a treize siècles qu'aucune infidélité n'a souillé la langue qui a servi d'organe pour prêcher Jésus-Christ, et il est à naître qui ait vu Breton bretonnant prêcher autre religion que la catholique. »

Durant les jours de fête que je viens de rappeler, j'étais conduit en station (1) avec mes sœurs aux divers sanctuaires de la ville, à la chapelle de Saint-Aaron, au couvent de la Victoire ; mon oreille était frappée de la douce voix de quelques femmes invisibles : l'harmonie de leurs cantiques se mêlait aux mugissements des flots. Lorsque, dans l'hiver, à l'heure du Salut, la cathédrale se remplissait de la foule ; que de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants lisaient, avec de petites bougies, dans leurs Heures ; que la multitude, au moment de la bénédiction, répétait en chœur le *Tantum ergo* (2) ; que, dans l'intervalle de ces chants, les rafales de Noël frôlaient les vitraux de la basilique, ébranlaient les voûtes de cette nef que fit résonner la mâle poitrine de Jacques Cartier (3) et de Duguay-Trouin (4), j'éprouvais un sentiment extraordinaire de religion. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre les mains pour invoquer Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris ; je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux ; je courbais mon front : il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement sur nous, qu'on est tenté de ne plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels.

Tel marin, au sortir de ces pompes, s'embarquait tout fortifié contre la nuit, tandis que tel autre rentrait au port en se dirigeant sur le dôme éclairé de l'église : ainsi la religion et les périls étaient continuellement en présence, et leurs images se présentaient inséparables à ma pensée. A peine étais-je né, que j'ouïs parler de mourir : le soir, un homme allait avec une sonnette de rue en rue, avertissant les chrétiens de prier pour un de leurs frères décédé. Presque tous les ans, des vaisseaux se perdaient sous mes yeux, et, lorsque je m'ébattais le long des grèves, la mer roulait à mes pieds les cadavres d'hommes étrangers, expirés loin de leur patrie. Mme de Chateaubriand me disait, comme sainte Monique disait à son fils : *Nihil longe est a Deo*, « Rien n'est loin de Dieu. » On avait confié mon éducation à la Providence : elle ne m'épargnait pas les leçons.

Voué à la Vierge, je connaissais et j'aimais ma protectrice

(1) Etape de pèlerinage.
(2) Chant qui précède la bénédiction du Saint-Sacrement.
(3) Navigateur né à Saint-Malo en 1494, explorateur de l'Amérique septentrionale.
(4) Le célèbre marin contemporain de Louis XIV (1673-1736)

que je confondais avec mon ange gardien : son image, qui avait coûté un demi-sou à la bonne Villeneuve, était attachée, avec quatre épingles, à la tête de mon lit. J'aurais dû vivre dans ces temps où l'on disait à Marie : « Doulce Dame du ciel et de la terre, mère de pitié, fontaine de tous biens, qui portastes Jésus-Christ en vos prétieulx flancz, belle très-doulce Dame, je vous mercye et vous prye. »

La première chose que j'ai sue par cœur est un cantique de matelot commençant ainsi :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours;
Et quand ma dernière heure
Viendra finir mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

J'ai entendu depuis chanter ce cantique dans un naufrage. Je répète encore aujourd'hui ces méchantes rimes avec autant de plaisir que des vers d'Homère ; une madone coiffée d'une couronne gothique, vêtue d'une robe de soie bleue, garnie d'une frange d'argent m'inspire plus de dévotion qu'une Vierge de Raphaël.

Du moins, si cette pacifique *Étoile des mers* avait pu calmer les troubles de ma vie ! Mais je devais être agité, même dans mon enfance ; comme le dattier de l'Arabe, à peine ma tige était sortie du rocher qu'elle fut battue du vent. (Livre I.)

LE PRINTEMPS EN BRETAGNE

Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent (1) dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvre-

(1) *Hébergent*. Lex.

feuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce; la figue mûrit comme en Provence; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village. (Livre II.)

UNE AVENTURE D'ÉCOLIER

Lorsque le temps était beau, les pensionnaires du collège de Dol sortaient le jeudi et le dimanche. On nous menait souvent au mont Dol, au sommet duquel se trouvaient quelques ruines gallo-romaines : du haut de ce tertre isolé, l'œil plane sur la mer et sur des marais où voltigent pendant la nuit des feux follets, lumière des sorciers qui brûle aujourd'hui dans nos lampes. Un autre but de nos promenades était les prés qui environnaient un séminaire d'*Eudistes*, d'Eudes, frère de l'historien Mézerai, fondateur de leur congrégation.

Un jour du mois de mai, l'abbé Égault, préfet (1) de semaine, nous avait conduits à ce séminaire : on nous laissait une grande liberté de jeux, mais il était expressément défendu de monter sur les arbres. Le régent (2), après nous avoir établis dans un chemin herbu, s'éloigna pour dire son bréviaire.

Des ormes bordaient le chemin : tout à la cime du plus grand, brillait un nid de pie : nous voilà en admiration, nous montrant mutuellement la mère assise sur ses œufs, et pressés du plus vif désir de saisir cette superbe proie. Mais qui oserait tenter l'aventure ? L'ordre était si sévère, le régent si près, l'arbre si haut! Toutes les espérances se tournent vers moi; je grimpais comme un chat. J'hésite, puis la gloire l'emporte : je me dépouille de mon habit, j'embrasse l'orme et je commence à monter. Le tronc était sans branches, excepté aux deux tiers de sa crue (3), où se formait une fourche dont une des pointes portait le nid.

Mes camarades, assemblés sous l'arbre, applaudissaient à mes efforts, me regardant, regardant l'endroit d'où pouvait venir le préfet, trépignant de joie dans l'espoir des œufs,

(1) Surveillant.
(2) Même sens.
(3) *Crue.* Lex.

mourant de peur dans l'attente du châtiment. J'aborde au nid; la pie s'envole; je ravis les œufs, je les mets dans ma chemise et redescends. Malheureusement, je me laisse glisser entre les tiges jumelles et j'y reste à califourchon. L'arbre étant élagué, je ne pouvais appuyer mes pieds ni à droite ni à gauche pour me soulever et reprendre le limbe (1) extérieur : je demeure suspendu en l'air à cinquante pieds.

Tout à coup un cri : « Voici le préfet ! » et je me vois incontinent abandonné de mes amis, comme c'est l'usage. Un seul, appelé Le Gobbien, essaya de me porter secours, et fut tôt obligé de renoncer à sa généreuse entreprise. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de ma fâcheuse position, c'était de me suspendre en dehors par les mains à l'une des deux dents de la fourche, et de tâcher de saisir avec mes pieds le tronc de l'arbre au-dessous de sa bifurcation. J'exécutai cette manœuvre au péril de ma vie. Au milieu de mes tribulations, je n'avais pas lâché mon trésor; j'aurais pourtant mieux fait de le jeter, comme depuis j'en ai jeté tant d'autres. En dévalant (2) le tronc, je m'écorchai les mains, je m'éraillai les jambes et la poitrine, et j'écrasai les œufs : ce fut ce qui me perdit. Le préfet ne m'avait point vu sur l'orme; je lui cachai assez bien mon sang, mais il n'y eut pas moyen de lui dérober l'éclatante couleur d'or dont j'étais barbouillé. « Allons, me dit-il, monsieur, vous aurez le fouet. »

Si cet homme m'eût annoncé qu'il commuait cette peine en celle de mort, j'aurais éprouvé un mouvement de joie. L'idée de la honte n'avait point approché de mon éducation sauvage : à tous les âges de ma vie, il n'y a point de supplice que je n'eusse préféré à l'horreur d'avoir à rougir devant une créature vivante. L'indignation s'éleva dans mon cœur; je répondis à l'abbé Égault, avec l'accent non d'un enfant, mais d'un homme, que jamais ni lui ni personne ne lèverait la main sur moi. Cette réponse l'anima; il m'appela rebelle et promit de faire un exemple. « Nous verrons », répliquai-je, et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit.

Nous retournâmes au collège; le régent me fit entrer chez lui et m'ordonna de me soumettre. Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. Je représentai à l'abbé Égault qu'il m'avait appris le latin; que j'étais son écolier, son disciple, son enfant; qu'il ne voudrait pas déshonorer son élève, et me rendre la vue de mes camarades insupportable;

(1) *Limbe*. Lex.
(2) *Dévalant*. Lex.

qu'il pouvait me mettre en prison, au pain et à l'eau, me priver de mes récréations, me charger de *pensums ;* que je lui saurais gré de cette clémence et l'en aimerais davantage. Je tombai à ses genoux, je joignis les mains, je le suppliai par Jésus-Christ de m'épargner : il demeura sourd à mes prières. Je me levai plein de rage, et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu'il en poussa un cri. Il court en clochant à la porte de sa chambre, la ferme à double tour et revient sur moi. Je me retranche derrière son lit; il m'allonge à travers le lit des coups de férule. Je m'entortille dans la couverture, et m'animant au combat, je m'écrie :

Macte animo, generose puer (1) !

Cette érudition de grimaud (2) fit rire malgré lui mon ennemi ; il parla d'armistice : nous conclûmes un traité ; je convins de m'en rapporter à l'arbitrage du principal. Sans me donner gain de cause, le principal me voulut bien soustraire à la punition que j'avais repoussée. Quand l'excellent prêtre prononça mon acquittement, je baisai la manche de sa robe avec une telle effusion de cœur et de reconnaissance, qu'il ne se put empêcher de me donner sa bénédiction. Ainsi se termina le premier combat que me fit rendre cet honneur devenu l'idole de ma vie, et auquel j'ai tant de fois sacrifié repos, plaisir et fortune. (Livre II.)

VIE A COMBOURG. — JOURNÉES ET SOIRÉES

A mon retour de Brest, quatre maîtres (mon père, ma mère, ma sœur et moi) habitaient le château de Combourg. Une cuisinière, une femme de chambre, deux laquais et un cocher composaient tout le domestique (3) ; un chien de chasse et deux vieilles juments étaient retranchés dans un coin de l'écurie. Ces douze êtres vivants disparaissaient dans un manoir où l'on aurait à peine aperçu cent chevaliers, leurs dames, leurs écuyers, leurs varlets, les destriers et la meute du roi Dagobert.

Dans tout le cours de l'année aucun étranger ne se présentait au château, hormis quelques gentilshommes, le marquis de Monlouet, le comte de Goyon-Beaufort, qui demandaient l'hospitalité en allant plaider au Parlement. Ils arrivaient l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteau de chasse au côté, et

(1) « Courage, noble enfant. » VIRGILE, *Énéide*, IX, 640.
(2) *Grimaud.* Lex.
(3) *Domestique.* Lex.

suivis d'un valet également à cheval, ayant en croupe un gros portemanteau de livrée.

Mon père, toujours très cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leurs guerres de Hanovre, les affaires de leur famille et l'histoire de leurs procès. Le soir, on les conduisait dans la tour du Nord, à l'appartement de la *reine Christine*, chambre d'honneur occupée par un lit de sept pieds en tous sens, à doubles rideaux de gaze verte et de soie cramoisie, et soutenu par quatre amours dorés. Le lendemain matin, lorsque je descendais dans la grand'salle, et qu'à travers les fenêtres je regardais la campagne inondée ou couverte de frimas, je n'apercevais que deux ou trois voyageurs sur la chaussée solitaire de l'étang : c'étaient nos hôtes chevauchant vers Rennes.

Ces étrangers ne connaissaient pas beaucoup les choses de la vie ; cependant notre vue s'étendait par eux à quelques lieues au delà de l'horizon de nos bois. Aussitôt qu'ils étaient partis, nous étions réduits, les jours ouvrables (1) au tête-à-tête de famille, le dimanche à la société des bourgeois du village et des gentilshommes voisins.

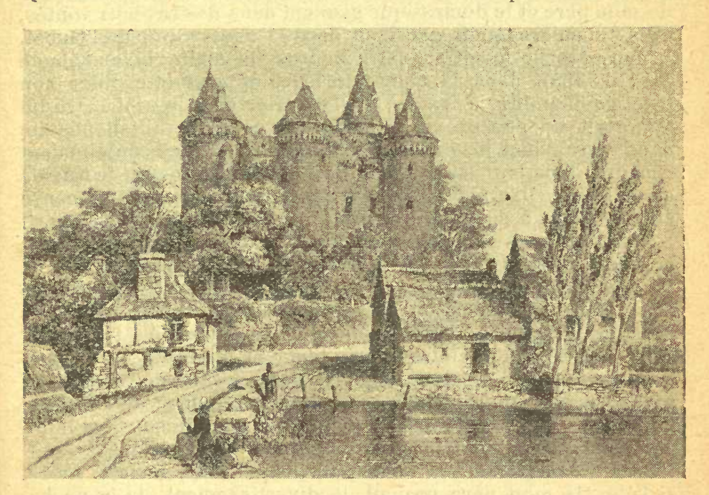
Le dimanche, quand il faisait beau, ma mère, Lucile et moi, nous nous rendions à la paroisse à travers le petit Mail, le long d'un chemin champêtre ; lorsqu'il pleuvait, nous suivions l'abominable rue de Combourg. Nous n'étions pas traînés, comme l'abbé de Marolles, dans un chariot léger que menaient quatre chevaux blancs, pris sur les Turcs en Hongrie. Mon père ne descendait qu'une fois l'an à la paroisse pour faire ses Pâques; le reste de l'année, il entendait la messe à la chapelle du château. Placés dans le banc du seigneur, nous recevions l'encens et les prières en face du sépulcre de marbre noir de Renée de Rohan, attenant l'autel : image des honneurs de l'homme ; quelques grains d'encens devant un cercueil !

Les distractions du dimanche expiraient avec la journée : elles n'étaient pas même régulières. Pendant la mauvaise saison, des mois entiers s'écoulaient sans qu'aucune créature humaine frappât à la porte de notre forteresse. Si la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg, elle était encore plus grande au château : on éprouvait, en pénétrant sous ses voûtes, la même sensation qu'en entrant à la Chartreuse de Grenoble. Lorsque je visitai celle-ci en 1805, je traversai un désert, lequel allait toujours croissant ; je crus qu'il se terminerait au monastère ; mais on me montra, dans les murs

(1) *Ouvrables*. Lex.

mêmes du couvent, les jardins des Chartreux encore plus abandonnés que les bois. Enfin, au centre du monument, je trouvai, enveloppé dans les replis de toutes ces solitudes, l'ancien cimetière des cénobites; sanctuaire d'où le silence éternel, divinité du lieu, étendait sa puissance sur les montagnes et dans les forêts d'alentour.

Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de



LE CHATEAU DE COMBOURG
D'après une lithographie de l'époque.
(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires (1) de vent de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'Est, et son cabinet dans la petite tour de l'Ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingole (2). L'appartement de

(1) *Aires*. Lex.
(2) *Espingole*. Lex.

ma mère régnait au-dessus de la grand'salle, entre les deux petites tours : il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes. Ma sœur habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'Ouest.

Mon père se levait à quatre heures du matin, hiver comme été : il venait dans la cour intérieure appeler et éveiller son valet de chambre, à l'entrée de l'escalier de la tourelle. On lui apportait un peu de café à cinq heures; il travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma sœur déjeunaient chacune dans leur chambre, à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever, ni pour déjeuner; j'étais censé étudier jusqu'à midi : la plupart du temps je ne faisais rien.

A onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on servait à midi. La grand'salle était à la fois salle à manger et salon : on dînait et l'on soupait à l'une de ses extrémités du côté de l'Est; après les repas, on se venait placer à l'autre extrémité du côté de l'Ouest, devant une énorme cheminée. La grand' salle était boisée, peinte en gris blanc et ornée de vieux portraits depuis le règne de François I[er] jusqu'à celui de Louis XIV; parmi ces portraits, on distinguait ceux de Condé et de Turenne : un tableau, représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie, était suspendu au-dessus de la cheminée.

Le dîner fait, on restait ensemble jusqu'à deux heures. Alors, si l'été (1), mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers, se promenait dans l'étendue du vol du chapon (2) ; si l'automne et l'hiver, il partait pour la chasse, ma mère se retirait dans la chapelle, où elle passait quelques heures en prière. Cette chapelle était un oratoire sombre, embelli de bons tableaux des plus grands maîtres, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un château féodal, au fond de la Bretagne. J'ai aujourd'hui en ma possession une *Sainte Famille* de l'Albane (3), peinte sur cuivre, tirée de cette chapelle : c'est tout ce qui me reste de Combourg.

(1) *Si l'été.* Si c'était l'été, même construction plus bas : si l'automne et l'hiver.

(2) *Le vol du chapon.* Etendue de terre qui appartenait à l'aîné, outre le manoir principal, dans un partage noble avec ses frères, et qui était évaluée à l'espace qu'un chapon pourrait franchir en volant, c'est-à-dire la valeur d'un arpent.

(3) Peintre né à Bologne (1578-1660).

Mon père parti et ma mère en prière, Lucile s'enfermait dans sa chambre ; je regagnais ma cellule, ou j'allais courir les champs.

A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures, on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise (1) flambée ; on mettait devant elle un guéridon et une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine (2) blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait : le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'Ouest, puis revenait son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante (3) de la petite tour de l'Est. Lucile et moi nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route

(1) *Siamoise*. Lex.
(2) *Ratine*. Lex.
(3) *Dépendante*. Grammaire. *Verbe*.

et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir. (Livre III.)

VIE A COMBOURG. — MON DONJON

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma sœur : elles se mettaient au lit mourantes de peur ; je me retirais au haut de ma tourelle ; la cuisinière rentrait dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur souterrain.

La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure ; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine (1) opposée, où végétaient des scolopendres (2) et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets (3), qui, durant l'été, s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit je n'apercevais qu'un petit morceau de ciel et quelques étoiles. Lorsque la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses rayons, qui venaient à mon lit au travers des carreaux losangés de la fenêtre. Des chouettes, voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers ; quelquefois il laissait échapper des plaintes ; tout à coup ma porte était

(1) *Courtine.* Lex.
(2) *Scolopendres.* Lex.
(3) *Martinets.* Lex.

ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore. A quatre heures du matin, la voix du maître du château, appelant le valet de chambre à l'entrée des voûtes séculaires, se faisait entendre comme la voix du dernier fantôme de la nuit. Cette voix remplaçait pour moi la douce harmonie au son de laquelle le père de Montaigne éveillait son fils (1).

L'entêtement du comte de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient : mais il tourna à mon avantage. Cette manière violente de me traiter me laissa le courage d'un homme, sans m'ôter cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. Au lieu de chercher à me convaincre qu'il n'y avait point de revenants, on me força de les braver. Lorsque mon père me disait avec un sourire ironique : « Monsieur le chevalier aurait-il peur? » il m'eût fait coucher avec un mort. Lorsque mon excellente mère me disait : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu ; vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits, tant que vous serez bon chrétien » ; j'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie. Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabitée, ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel. (Livre III.)

LUCILE (2)

Lucile était grande et d'une beauté remarquable mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant.

Lucile et moi nous nous étions inutiles. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable. Elle voyait en

(1) Le père de Montaigne éveillait son fils au son des instruments de musique. (*Essais*, I, 25.)

(2) C'était la quatrième sœur de Chateaubriand ; née en août 1764, elle avait quatre ans de plus que lui. Peu aimée de ses parents, elle porta toute son affection sur François-Auguste. Emprisonnée avec sa mère pendant la Terreur, elle fut rendue à la liberté et épousa M. de Caud, beaucoup plus âgé qu'elle. Elle le perdit bientôt, et mourut folle, le 11 novembre 1804. (Voir plus bas p 364.)

moi son protecteur, je voyais en elle mon amie. Il lui prenait des accès de pensées noires que j'avais peine à dissiper : à dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années ; elle se voulait ensevelir dans un cloître. Tout lui était souci, chagrin, blessure : une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers. Je l'ai souvent vue, un bras jeté sur sa tête, rêver immobile et inanimée ; retirée vers son cœur, sa vie cessait de paraître au dehors ; son sein même ne se soulevait plus. Par son attitude, sa mélancolie, sa vénusté (1) elle ressemblait à un Génie funèbre. J'essayais alors de la consoler et, l'instant d'après, je m'abîmais dans des désespoirs inexplicables.

Lucile aimait à faire seule, vers le soir, quelque lecture pieuse : son oratoire de prédilection était l'embranchement de deux routes champêtres, marqué par une croix de pierre et par un peuplier dont le long style (2) s'élevait dans le ciel comme un pinceau. Ma dévote mère, toute charmée, disait que sa fille lui représentait une chrétienne de la primitive Église, priant à ces stations appelées *laures* (3).

De la concentration de l'âme naissaient, chez ma sœur, des effets d'esprit extraordinaires : endormie, elle avait des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait le temps au silence ; Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule ; elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains. Se trouvant à Paris quelques jours avant le 10 août et demeurant avec mes autres sœurs dans le voisinage du couvent des Carmes, elle jette les yeux sur une glace, pousse un cri et dit : « Je viens de voir entrer la mort. » Dans les bruyères de la Calédonie (4), Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott (5), douée de la seconde vue ; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur. (Livre III.)

(1) *Vénusté.* Lex
(2) *Style.* Lex.
(3) *Laures.* Lex.
(4) Nom antique de l'Ecosse.
(5) Célèbre romancier écossais.



MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Lucile jette les yeux sur une glace et s'écrie : « Je viens de voir entrer la mort »
Cet épisode prophétique
se place à la veille de la sanglante journée du 10 août.

Gravure de Delannoy, d'après une composition de Staal
(*Bibliothèque Nationale.*)

JOIES DE L'AUTOMNE

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi ; le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang ou leur perchée à l'entrée de la nuit sur les hauts chênes du grand mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais (1) du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature (2). Rencontrais-je quelque laboureur, je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis, parmi lesquels il devait être moissonné et qui, retournant la terre de sa tombe avec le soc de sa charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne ; le sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre...

Le soir, je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles de nénuphar. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis. Tavernier (3) enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids couchait à peine et qu'elles remplissaient de leur ramage confus. La nuit descendait, les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquels la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait ; le lac battait ses bords ; les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois ; j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château. (Livre III.)

PRÉSENTATION A VERSAILLES

Le jour fatal arriva ; il fallut partir pour Versailles plus mort que vif. Mon frère m'y conduisit la veille de ma présen-

(1) *Lais*. Lex.
(2) Tout ce qui excitait en moi une sympathie naturelle.
(3) Célèbre voyageur qui visita la Turquie, la Perse et les Indes (1605-1686).

tation et me mena chez le maréchal de Duras, galant homme dont l'esprit était si commun qu'il réfléchissait quelque chose de bourgeois sur ses belles manières : ce bon maréchal me fit pourtant une peur horrible.

Le lendemain matin, je me rendis seul au château. On n'a rien vu quand on n'a pas vu la pompe de Versailles, même après le licenciement de l'ancienne maison du roi : Louis XIV était toujours là.

La chose alla bien tant que je n'eus qu'à traverser les salles des gardes : l'appareil militaire m'a toujours plu et ne m'a jamais imposé (1). Mais quand j'entrai dans l'Œil-de-Bœuf (2) et que je me trouvai au milieu des courtisans, alors commença ma détresse. On me regardait ; j'entendais demander qui j'étais. Il se faut souvenir de l'ancien prestige de la royauté pour se pénétrer de l'importance dont était alors une présentation. Une destinée mystérieuse s'attachait au *débutant;* on lui épargnait l'air protecteur méprisant qui composait, avec l'extrême politesse, les manières inimitables du grand seigneur. Qui sait si ce débutant ne deviendra pas le favori du maître? On respectait en lui la domesticité future dont il pouvait être honoré. Aujourd'hui (3), nous nous précipitons dans le palais avec encore plus d'empressement qu'autrefois et, ce qu'il y a d'étrange, sans illusion : un courtisan réduit à se nourrir de vérités est bien près de mourir de faim.

Lorsqu'on annonça le lever du roi, les personnes non présentées se retirèrent ; je sentis un mouvement de vanité : je n'étais pas fier de rester, j'aurais été humilié de sortir. La chambre à coucher du roi s'ouvrit : je vis le roi, selon l'usage, achever sa toilette, c'est-à-dire prendre son chapeau de la main du premier gentilhomme de service. Le roi s'avança allant à la messe ; je m'inclinai ; le maréchal de Duras me nomma : « Sire, le chevalier de Chateaubriand. » Le roi me regarda, me rendit mon salut, hésita, eut l'air de vouloir s'arrêter pour m'adresser la parole. J'aurais répondu d'une contenance assurée : ma timidité s'était évanouie. Parler au général de l'armée, au chef de l'Etat, me paraissait tout simple, sans que je me rendisse compte de ce que j'éprouvais. Le roi, plus embarrassé que moi, ne trouvant rien à me dire, passa outre. Vanité des destinées humaines ! ce souverain que je

(1) *N'a jamais imposé.* Grammaire. *Archaïsmes.*

(2) Salle du château de Versailles, dont la corniche était percée d'une fenêtre en forme d'œil-de-bœuf. C'était l'antichambre où on attendait le lever du roi.

(3) Cette phrase a été ajoutée par Chateaubriand lorsqu'il revit son manuscrit en 1846.

voyais pour la première fois, ce monarque si puissant, était Louis XVI à six ans de son échafaud ! Et ce nouveau courtisan qu'il regardait à peine, chargé de démêler les ossements parmi des ossements, après avoir été sur preuves de noblesse présenté aux grandeurs du fils de saint Louis, le serait un jour à sa poussière sur preuves de fidélité (1) ! double tribut de respect à la double royauté du sceptre et de la palme ! Louis XVI pouvait répondre à ses juges comme le Christ aux Juifs : « Je vous ai fait voir beaucoup de bonnes œuvres ; pour laquelle me lapidez-vous ? » (Livre IV.)

PARNY (2)

Je savais par cœur les élégies du chevalier de Parny, et je les sais encore. Je lui écrivis pour lui demander la permission de voir un poète dont les ouvrages faisaient mes délices ; il me répondit poliment : je me rendis chez lui rue de Cléry. Je trouvai un homme assez jeune encore, de très bon ton, grand, maigre, le visage marqué de petite vérole. Il me rendit ma visite ; je le présentai à mes sœurs. Il aimait peu la société et il en fut bientôt chassé par la politique : il était alors du vieux parti.

Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages : poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier. Il redoutait le bruit, cherchait à glisser dans la vie sans être aperçu, et sacrifiait tout à sa paresse. (Livre V.)

GINGUENÉ (3)

Ginguené vivait dans le monde sur la réputation d'une pièce de vers, assez gracieuse : *la Confession de Zulmé*, qui lui valut une chétive place dans les bureaux de M. de Necker. Le poète rennais savait bien la musique et composait des romances. D'humble qu'il était, nous vîmes croître son orgueil à mesure qu'il s'accrochait à quelqu'un de connu. Vers le temps de la convocation des États Généraux, Chamfort l'employa à bar-

(1) Au début de la Restauration, Chateaubriand assista à l'exhumation de Louis XVI.

(2) Poète alors très célèbre pour ses poésies élégiaques (1753-1814) ; il était né à l'île Bourbon.

(3) Critique et historien (1748-1816). Ecrivit une *Histoire littéraire de l'Italie*. D'abord ami de Chateaubriand, il critiqua *le Génie du Christianisme* avec malveillance. Il était né à Rennes.

bouiller des articles pour des journaux et des discours pour des clubs; il se fit superbe. A la première fédération il disait : « Voilà une belle fête ! on devrait pour mieux l'éclairer brûler quatre aristocrates aux quatre coins de l'autel. » Ginguené eut une connaissance anticipée des meurtres révolutionnaires. Mme Ginguené prévint mes sœurs et ma femme du massacre qui devait avoir lieu aux Carmes, et leur donna asile : elles demeuraient *cul-de-sac Férou*, dans le voisinage du lieu où l'on devait égorger. Après la Terreur, Ginguené devint quasi chef de l'instruction publique; ce fut alors qu'il chanta *l'Arbre de la liberté* au Cadran Bleu, sur l'air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.* On le jugea assez béat de philosophie pour une ambassade auprès d'un de ces rois qu'on découronnait. Il écrivait de Turin à M. de Talleyrand qu'il avait *vaincu un préjugé :* il avait fait recevoir sa femme en *pet-en-l'air* à la cour. Tombé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la niaiserie, et de la niaiserie dans le ridicule, il a fini ses jours littérateur distingué comme critique, et, ce qu'il y a de mieux, écrivain indépendant dans *la Décade;* la nature l'avait remis à la place d'où la société l'avait mal à propos tiré. Son savoir est de seconde main, sa prose lourde, sa poésie correcte et quelquefois agréable. (Livre V.)

LEBRUN (1)

Lebrun était tout bonnement un faux Monsieur de l'Empyrée; sa verve était aussi froide que ses transports étaient glacés. Son Parnasse, chambre haute dans la rue Montmartre, offrait pour tout meuble des livres entassés pêle-mêle sur le plancher, un lit de sangle dont les rideaux, formés de deux serviettes sales, pendillaient sur une tringle de fer rouillé et la moitié d'un pot à l'eau accotée contre un fauteuil dépaillé. Ce n'est pas que Lebrun ne fût à son aise, mais il était avare...

Parmi ses poésies lyriques, on trouve des strophes énergiques ou élégantes, comme dans l'ode sur le vaisseau *le Vengeur*, et dans l'ode sur *les Environs de Paris*. Ses élégies sortent de sa tête, rarement de son âme ; il a l'originalité recherchée, non l'originalité naturelle; il ne crée rien qu'à force d'art ; il se fatigue à pervertir le sens des mots et à les conjoindre (2) par des alliances monstrueuses. Lebrun n'avait de

(1) Ecouchard-Lebrun (1727-1807), poète lyrique très admiré alors ; on le surnomma Pindare parce qu'il tenta d'imiter les odes du poète thébain.

(2) Les marier, les unir

vrai talent que pour la satire. Quelques-unes de ses épigrammes sont à mettre auprès de celles de J.-B. Rousseau; La Harpe surtout l'inspirait. Il faut encore lui rendre une autre justice : il fut indépendant sous Bonaparte et il reste de lui, contre l'oppresseur de nos libertés, des vers sanglants. (Livre V.)

CHAMFORT (1)

Mais, sans contredit, le plus bilieux des gens de lettres que je connus à Paris à cette époque était Chamfort ; atteint de la maladie qui a fait les Jacobins, il ne pouvait pardonner aux hommes le hasard de sa naissance. Il trahissait la confiance des maisons où il était admis ; il prenait le cynisme de son langage pour la peinture des mœurs de la cour. On ne pouvait lui contester de l'esprit et du talent, mais de cet esprit et de ce talent qui n'atteignent point la postérité. Quand il vit que sous la Révolution il n'arrivait à rien, il tourna contre lui-même les mains qu'il avait levées sur la société. Le bonnet rouge ne parut plus à son orgueil qu'une autre espèce de couronne, le sans-culottisme qu'une sorte de noblesse, dont les Marat et les Robespierre étaient les grands seigneurs. Furieux de retrouver l'inégalité des rangs jusque dans le monde des douleurs et des larmes, condamné à n'être encore qu'un *vilain* dans la féodalité des bourreaux, il se voulut tuer pour échapper aux supériorités du crime ; il se manqua : la mort se rit de ceux qui l'appellent et qui la confondent avec le néant. (Livre V.)

JUILLET 1789

Peu de jours après la visite de Louis XVI à l'Hôtel de Ville, j'étais aux fenêtres de mon hôtel garni avec mes sœurs et quelques Bretons ; nous entendons crier : « Fermez les portes ! Fermez les portes ! » Un groupe de déguenillés arrive par un des bouts de la rue ; du milieu de ce groupe s'élevaient deux étendards que nous ne voyions pas bien de loin. Lorsqu'ils s'avancèrent, nous distinguâmes deux têtes échevelées et défigurées, que les devanciers de Marat portaient chacune au bout d'une pique : c'étaient les têtes de MM. Foulon et Berthier. Tout le monde se retira des fenêtres ; j'y restai. Les assassins s'arrêtèrent devant moi, me tendirent les piques en chantant, en faisant des gambades, en sautant pour approcher de mon

(1) Poète et critique (1741-1794) ; écrivit des *Eloges de Molière*, de *La Fontaine* et se rallia à la Révolution.

visage les pâles effigies. L'œil d'une de ces têtes, sorti de son orbite, descendait sur le visage obscur du mort; la pique traversait la bouche ouverte dont les dents mordaient le fer : « Brigands ! m'écriai-je plein d'une indignation que je ne pus contenir, est-ce comme cela que vous entendez la liberté ? » Si j'avais eu un fusil, j'aurais tiré sur ces misérables comme sur des loups. Ils poussèrent des hurlements, frappèrent à coups redoublés à la porte cochère pour l'enfoncer et joindre ma tête à celles de leurs victimes. Mes sœurs se trouvèrent mal; les poltrons de l'hôtel m'accablèrent de reproches. Les massacreurs, qu'on poursuivait, n'eurent pas le temps d'envahir la maison et s éloignèrent. Ces têtes, et d'autres que je rencontrai bientôt après, changèrent mes dispositions politiques; j'eus horreur des festins de cannibales, et l'idée de quitter la France pour quelque pays lointain germa dans mon esprit. (Livre V.)

A SAINT-PIERRE (1)

Un matin, j'étais allé seul au Cap-à-l'Aigle, pour voir se lever le soleil du côté de la France. Là, une eau hyémale (2) formait une cascade dont le dernier bond atteignait la mer. Je m'assis au ressaut d'une roche, les pieds pendants sur la vague qui déferlait au bas de la falaise. Une jeune marinière parut dans les déclivités supérieures du morne (3) ; elle avait les jambes nues, quoiqu'il fît froid, et marchait parmi la rosée. Ses cheveux noirs passaient en touffes sous le mouchoir des Indes dont sa tête était entortillée; par-dessus ce mouchoir elle portait un chapeau de roseaux du pays en façon de nef ou de berceau. Un bouquet de bruyère lilas sortait de son sein et de l'entoilage (4) blanc de sa chemise. De temps en temps elle se baissait et cueillait les feuilles d'une plante aromatique qu'on appelle dans l'île *thé naturel.* D'une main elle jetait ces feuilles dans un panier qu'elle tenait de l'autre main. Elle m'aperçut sans être effrayée, elle se vint asseoir à mon côté, posa son panier près d'elle, et se mit, comme moi, les jambes ballantes sur la mer, à regarder le soleil.

Nous restâmes quelques minutes sans parler ; enfin, je fus le plus courageux et je dis : « Que cueillez-vous là ? La saison des lucets (5) et des atocas (6) est passée. » Elle leva de

(1) Ile au sud de Terre-Neuve.
(2) *Hyémale.* Lex.
(3) *Morne.* Lex.
(4) *Entoilage.* Lex.
(5) *Lucets.* Lex.
(6) *Atocas.* Lex.

grands yeux noirs, timides et fiers, et me répondit : « Je cueillais du thé. » Elle me présenta son panier. « Vous portez ce thé à votre père et à votre mère ? — Mon père est à la pêche avec Guillaumy. — Que faites-vous l'hiver dans l'île ? — Nous tressons des filets, nous pêchons les étangs, en faisant des trous dans la glace ; le dimanche, nous allons à la messe et aux vêpres, où nous chantons des cantiques ; et puis nous jouons sur la neige et nous voyons les garçons chasser les ours blancs. — Votre père va bientôt revenir ? — Oh ! non : le capitaine mène le navire à Gênes avec Guillaumy. — Mais Guillaumy reviendra ? — Oh ! oui, à la saison prochaine, au retour des pêcheurs. Il m'apportera dans sa pacotille un corset de soie rayée, un jupon de mousseline et un collier noir. — Et vous serez parée pour le vent, la montagne et la mer. Voulez-vous que je vous envoie un corset, un jupon et un collier ? — Oh! non. »

Elle se leva, prit son panier, et se précipita par un sentier rapide, le long d'une sapinière. Elle chantait d'une voix sonore un cantique des Missions :

Tout brûlant d'une ardeur immortelle,
C'est vers Dieu que tendent mes désirs.

Elle faisait envoler sur sa route de beaux oiseaux appelés aigrettes, à cause du panache de leur tête ; elle avait l'air d'être de leur troupe. Arrivée à la mer, elle sauta dans un bateau, déploya la voile et s'assit au gouvernail ; on l'eût prise pour la Fortune : elle s'éloigna de moi. (Livre VI.)

PARALLÈLE DE WASHINGTON ET DE BONAPARTE

Washington n'appartient pas, comme Bonaparte, à cette race qui dépasse la stature humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne ; il n'est point placé sur un vaste théâtre ; il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles et les plus puissants monarques du temps ; il ne court point de Memphis à Vienne, de Cadix à Moscou : il se défend avec une poignée de citoyens sur une terre sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. Il ne livre point de ces combats qui renouvellent les triomphes d'Arbelle (1) et de Pharsale (2) ; il ne renverse point les trônes pour en recomposer

(1) Victoire d'Alexandre le Grand.
(2) Victoire de César sur Pompée.

d'autres avec leurs débris; il ne fait point dire aux rois à sa porte :

Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila (1) s'ennuie.

Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington; il agit avec lenteur; on dirait qu'il se sent chargé de la liberté de l'avenir et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce : ce sont celles de son pays; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas; mais de cette profonde humilité quelle lumière va jaillir ! Cherchez les bois où brilla l'épée de Washington : qu'y trouvez-vous ? Des tombeaux? Non; un monde ! Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

Bonaparte n'a aucun trait de ce grave Américain : il combat avec fracas sur une vieille terre; il ne veut créer que sa renommée; il ne se charge que de son propre sort. Il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui descend de si haut s'écoulera vite ; il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire, comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde. Il paraît sur tous les rivages; il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples; il jette des couronnes à sa famille et à ses soldats ; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire; mais, en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

Chacun est récompensé selon ses œuvres : Washington élève une nation à l'indépendance; magistrat en repos, il s'endort sous son toit au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération des peuples.

Bonaparte ravit à une nation son indépendance : empereur déchu, il est précipité dans l'exil, où la frayeur de la terre ne le croit pas encore assez emprisonné sous la garde de l'Océan. Il expire : cette nouvelle, publiée à la porte du palais devant laquelle le conquérant fit proclamer tant de funérailles, n'arrête ni n'étonne le passant : qu'avaient à pleurer les citoyens ?

La république de Washington subsiste; l'empire de Bonaparte est détruit. Washington et Bonaparte sortirent du sein

(1) Vers de Corneille dans sa tragédie d'*Attila*.

de la démocratie : nés tous deux de la liberté, le premier lui fut fidèle, le second la trahit.

Washington a été le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque; il a secondé, au lieu de contrarier, le mouvement des esprits; il a voulu ce qu'il devait vouloir, la chose même à laquelle il était appelé : de là la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes, a confondu son existence avec celle de son pays : sa gloire est le patrimoine de la civilisation; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires publics où coule une source féconde et intarissable.

Bonaparte pouvait enrichir également le domaine commun; il agissait sur la nation la plus intelligente, la plus brave, la plus brillante de la terre. Quel serait aujourd'hui le rang occupé par lui, s'il eût joint la magnanimité à ce qu'il avait d'héroïque, si, Washington et Bonaparte à la fois, il eût nommé la liberté légataire universelle de sa gloire!

Mais ce géant ne liait point ses destinées à celles de ses contemporains; son génie appartenait à l'âge moderne : son ambition était des vieux jours; il ne s'aperçut pas que les miracles de sa vie excédaient la valeur d'un diadème, et que cet ornement gothique lui siérait mal. Tantôt il se précipitait sur l'avenir, tantôt il reculait vers le passé : et soit qu'il remontât ou suivît le cours du temps, par sa force prodigieuse, il entraînait ou repoussait les flots. Les hommes ne furent à ses yeux qu'un moyen de puissance; aucune sympathie ne s'établit entre leur bonheur et le sien : il avait promis de les délivrer, il les enchaîna; il s'isola d'eux, ils s'éloignèrent de lui. Les rois d'Égypte plaçaient leurs pyramides funèbres non parmi des campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles; ces grands tombeaux s'élèvent comme l'éternité dans la solitude : Bonaparte a bâti à leur image le monument de sa renommée. (Livre VI.)

UN MAITRE A DANSER CHEZ LES IROQUOIS

Lorsque, après avoir passé le Mohawk (1), j'entrai dans des bois qui n'avaient jamais été abatus, je fus pris d'une sorte d'ivresse d'indépendance (2); j'allais d'arbre en arbre, à gauche, à droite, me disant : « Ici plus de chemins, plus de villes,

(1) Rivière des Etats-Unis, affluent de l'Hudson.

(2) Comparer dans le *Journal sans date* du *Voyage en Amérique* un mouvement tout semblable.

plus de monarchie, plus de république, plus de présidents, plus de rois, plus d'hommes. » Et, pour essayer si j'étais rétabli dans mes droits originels, je me livrais à des actes de volonté qui faisaient enrager mon guide, lequel, dans son âme, me croyait fou.

Hélas ! je me figurais être seul dans cette forêt où je levais une tête si fière ! tout à coup je viens m'énaser (1) contre un hangar. Sous ce hangar s'offrent à mes yeux ébaubis les premiers sauvages que j'aie vus de ma vie. Ils étaient une vingtaine, tant hommes que femmes, tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé, habit vert pomme, veste de droguet (2), jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau, pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il se résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec le succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes sauvages du nouveau monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait aux Iroquois : *A vos places !* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons.

N'était-ce pas une chose accablante pour un disciple de Rousseau que cette introduction à la vie sauvage par un bal que l'ancien marmiton du général Rochambeau donnait à des Iroquois? J'avais grande envie de rire, mais j'étais cruellement humilié. (Livre VI.)

RETOUR EN EUROPE. — NAUFRAGE

En mettant la tête hors de l'entrepont (3), je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer (4) de bord ; mais, n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le

(1) *Ménaser*. Lex.
(2) *Droguet*. Lex.
(3) *Entrepont*. Lex.
(4) *Virer*. Lex

vent. A la lueur de la lune écornée, qui émergeait des nuages pour s'y replonger aussitôt, on découvrait sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursouflait ses flots comme des monts dans le canal où nous nous trouvions engouffrés. tantôt ils s'épanouissaient en écumes et en étincelles; tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus; l'instant d'après, on distinguait le détaler (1) des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur aux plus intrépides matelots. La proue du navire tranchait la massse épaisse des vagues avec un froissement affreux, et au gouvernail des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant, comme à l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant qu'un certain murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit.

Éclairés d'un falot et contenus sous des plombs, des portulans (2), des cartes, des journaux de route étaient déployés sur une cage à poulets. Dans l'habitacle de la boussole, une rafale avait éteint la lampe. Chacun parlait diversement de la terre. Nous étions entrés dans la Manche sans nous en apercevoir; le vaisseau, bronchant à chaque vague, courait en dérive entre l'île de Guernesey et celle d'Aurigny. Le naufrage parut inévitable, et les passagers serrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux afin de le sauver.

Il y avait parmi l'équipage des matelots français; un d'entre eux, au défaut d'aumônier, entonna ce cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, premier enseignement de mon enfance; je le répétai à la vue des côtes de la Bretagne presque sous les yeux de ma mère. Les matelots américains protestants se joignaient de cœur aux chants de leurs camarades français catholiques; le danger apprend aux hommes leur faiblesse et unit leurs vœux. Passagers et marins, tous étaient sur le pont, qui accroché aux manœuvres, qui au bordage, qui au cabestan, qui au bec des ancres pour n'être pas balayé de la lame ou versé à la mer par le roulis. Le capitaine criait: « Une hache! une hache! » pour couper les mâts; et le gouvernail, dont le timon avait été abandonné, allait, tournant sur lui-même, avec un bruit rauque.

(1) *Le détaler*. Grammaire. *Verbe.*
(2) *Portulans*. Lex.



COUVERTURE D'UN CHANT DÉDIÉ A CHATEAUBRIAND (FÉVRIER 1848).

Au bas de cette couverture on lit cette mention curieuse : « Les événements de février ont retardé la publication de ce chant dont M. de Chateaubriand avait accepté la *dédicasse* (sic). » La publication de cette mélodie empêchée par la révolution de 48 ne put se faire sans doute qu'après la mort de Chateaubriand, survenue 5 mois plus tard.

Un essaï restait à tenter : la sonde ne marquait plus que quatre brasses sur un banc de sable qui traversait le chenal ; il était possible que la lame nous fît franchir le banc et nous portât dans une eau profonde : mais qui oserait saisir le gouvernail et se charger du salut commun ? Un faux coup de barre, nous étions perdus.

. Un de ces hommes qui jaillissent des événements et qui sont les enfants spontanés du péril se trouva : un matelot de New-York s'empare de la place désertée du pilote. Il me semble encore le voir en chemise, en pantalon de toile, les pieds nus, les cheveux épars et diluviés (1), tenant le timon dans ses fortes serres, tandis que, la tête tournée, il regardait à la poupe l'onde qui devait nous sauver ou nous perdre. Voici venir cette lame embrassant la longueur de la passe, roulant haut sans se briser ainsi qu'une mer envahissant les flots d'une autre mer : de grands oiseaux blancs, au vol calme, la précèdent comme les oiseaux de la mort. Le navire touchait et talonnait (2) ; il se fit un silence profond ; tous les visages blêmirent. La houle arrive : au moment où elle nous attaque, le matelot donne le coup de barre ; le vaisseau, près de tomber sur le flanc, présente l'arrière, et la lame, qui paraît nous engloutir, nous soulève. On jette la sonde ; elle rapporte vingt-sept brasses. Un hourra monte jusqu'au ciel et nous y joignons le cri de : *Vive le roi !* il ne fut point entendu de Dieu pour Louis XVI ; il ne profita qu'à nous. (Livre VI.)

SOUS LES MURS DE THIONVILLE. — DINARZADE

Un de nos camarades, capitaine à brevet (3), dont le nom s'est perdu pour moi dans celui de *Dinarzade* (4) que nous lui avions donné, était célèbre par ses contes ; il eût été plus correct de dire *Sheherazade*, mais nous n'y regardions pas de si près. Aussitôt que nous le voyions, nous courions à lui, nous nous le disputions : c'était à qui l'aurait à son écot. Taille courte, cuisses longues, figure avalée (5), moustaches tristes, yeux faisant la virgule à l'angle extérieur, voix creuse, grande épée à fourreau café au lait, prestance de poète militaire, entre

(1) *Diluviés.* Lex
(2) *Talonnait.* Lex.
(3) Officier sorti des rangs.
(4) Dans les *Mille et une Nuits*, Dinarzade est la sœur de Sheherazade. C'est cette dernière qui raconte au Sultan les histoires dont se compose cet ouvrage.
(5) *Avalée.* Lex.

le suicide (1) et le luron (2), Dinarzade, goguenard sérieux, ne riait jamais et on ne le pouvait regarder sans rire. Il était le témoin obligé de tous les duels. Il prenait au tragique tout ce qu'il disait et n'interrompait sa narration que pour boire à même d'une bouteille, rallumer sa pipe ou avaler une saucisse.

Une nuit qu'il pleuvinait (3), nous faisions cercle au robinet d'un tonneau penché vers nous sur une charrette dont les brancards étaient en l'air. Une chandelle collée à la futaille nous éclairait ; un morceau de serpillière (4), tendu du bout des brancards à deux poteaux, nous servait de toit. — Dinarzade, son épée de guingois (5) à la façon de Frédéric II, debout entre une roue de la voiture et la croupe d'un cheval, racontait une histoire à notre grande satisfaction. Les cantinières qui nous apportaient la pitance restaient avec nous pour écouter notre Arabe. La troupe attentive des bacchantes et des silènes (6) qui formaient le chœur accompagnait le récit des marques de sa surprise, de son approbation ou de son improbation.

« Messieurs, disait le ramenteur (7), vous avez tous connu le chevalier Vert, qui vivait au temps du roi Jean ? » Et chacun de répondre : « Oui, oui. » Dinarzade engloutit, en se brûlant, une crêpe roulée.

« Ce chevalier Vert, messieurs, vous le savez, puisque vous l'avez vu, était fort beau : quand le vent rebroussait ses cheveux roux sur son casque, cela ressemblait à un tortis de filasse autour d'un turban vert. »

L'assemblée : « Bravo ! »

« Par une soirée de mai, il sonna du cor au pont-levis d'un château de Picardie, ou d'Auvergne, n'importe. Dans ce château demeurait la *Dame des grandes compagnies*. Elle reçut bien le chevalier, le fit désarmer, conduire au bain et se vint asseoir avec lui à une table magnifique ; mais elle ne mangea point, et les pages-servants étaient muets. »

L'assemblée : « Oh ! oh ! »

« La dame, messieurs, était grande, plate, maigre et disloquée comme la femme du major ; d'ailleurs beaucoup de physionomie et l'air coquet. Lorsqu'elle riait et montrait ses dents longues sous son nez court, on ne savait plus où l'on était.

(1) *Suicide.* Lex.
(2) *Luron.* Lex.
(3) *Pleuvinait.* Lex.
(4) *Serpillière.* Lex.
(5) *Guingois.* Lex.
(6) Les cantinières et les soldats qui écoutent sont comparés aux Bacchantes et aux Silènes qui forment le cortège de Bacchus.
(7) *Ramenteur.* Lex.

Elle devint amoureuse du chevalier et le chevalier amoureux de la dame, bien qu'il en eût peur. »

Dinarzade vida la cendre de sa pipe sur la jante de la roue et voulut recharger son brûle-gueule ; on le força de continuer :

« Le chevalier Vert, tout anéanti, se résolut de quitter le château ; mais, avant de partir, il requiert de la châtelaine l'explication de plusieurs choses étranges ; il lui faisait en même temps une offre loyale de mariage, si toutefois elle n'était pas sorcière. »

La rapière de Dinarzade était plantée droite et raide entre ses genoux. Assis et penchés en avant, nous faisions au-dessous de lui, avec nos pipes, une guirlande de flammèches comme l'anneau de Saturne. Tout à coup Dinarzade s'écria comme hors de lui :

« Or, messieurs, la Dame des grandes compagnies, c'était la Mort ! »

Et le capitaine, rompant les rangs et s'écriant : « La mort ! la mort ! » mit en fuite les cantinières. La séance fut levée : le brouhaha fut grand et les rires prolongés. Nous nous rapprochâmes de Thionville, au bruit du canon de la place. (Livre VII.)

MADAME DE CHATEAUBRIAND (1)

Je ne sais s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme : elle devine la pensée et la parole à naître sur le front ou sur les lèvres de la personne à qui elle cause; la tromper en rien est imposible. D'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus piquante, racontant à merveille, Mme de Chateaubriand m'admire sans jamais avoir lu deux lignes de mes ouvrags ; elle craindrait d'y rencontrer des idées qui ne sont pas les siennes, ou de découvrir qu'on n'a pas assez d'enthousiasme pour ce que je vaux. Quoique juge passionné, elle est instruite et bon juge.

Les inconvénients de Mme de Chateaubriand, si elle en a, découlent de la surabondance de ses qualités ; mes inconvénients très réels résultent de la stérilité des miennes. Il est aisé d'avoir de la résignation, de la patience, de l'obligeance générale, de la sérénité d'humeur, lorsqu'on ne prend plaisir à rien, qu'on s'ennuie de tout, qu'on répond au malheur comme

(1) « Mlle de la Vigne avait dix-sept ans lorsque, à mon retour d'Amérique, j'arrivai à Saint-Malo. Elle était blanche, délicate, mince et fort jolie : elle laissait pendre, comme un enfant, de beaux cheveux blonds naturellement bouclés. On estimait sa fortune de 5 à 600.000 francs. » Chateaubriand.)

au bonheur par un désespéré et désespérant : « Qu'est-ce que cela me fait ? »

Mme de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile. Ai-je été irréprochable envers elle ? Ai-je reporté à ma compagne tous les sentiments qu'elle méritait et qui lui devaient appartenir ? S'en est-elle jamais plainte ? Quel bonheur a-t-elle goûté pour salaire d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? Elle a subi mes adversités ; elle a été plongée dans les cachots de la Terreur, les persécutions de l'Empire, les disgrâces de la Restauration, et n'a point trouvé dans les joies maternelles le contrepoids de ses chagrins. Privée d'enfants, qu'elle aurait eus peut-être dans une autre union, et qu'elle eût aimés avec folie ; n'ayant point ces honneurs et ces tendresses de la mère de famille, qui consolent une femme de ses belles années, elles s'est avancée, stérile et solitaire, vers la vieillesse. Souvent séparée de moi, adverse aux lettres, l'orgueil de porter mon nom ne lui est point un dédommagement. Timide et tremblante pour moi seul, ses inquiétudes sans cesse renaissantes lui ôtent le sommeil et le temps de guérir ses maux : je suis sa permanente infirmité et la cause de ses rechutes. Pourrais-je comparer quelques impatiences qu'elle m'a données aux soucis que je lui ai causés ? Pourrais-je opposer mes qualités telles quelles à ses vertus qui nourrissent le pauvre, qui ont élevé l'infirmerie de Marie-Thérèse (1) en dépit de tous les obstacles ? Qu'est-ce que mes travaux auprès des œuvres de cette chrétienne ? Quand l'un et l'autre nous paraîtrons devant Dieu, c'est moi qui serai condamné. (Livre VII.)

MISÈRE A LONDRES

Mes fonds s'épuisaient : Baylie et Deboffe s'étaient hasardés moyennant un billet de remboursement en cas de non-vente, à commencer l'impression de l'*Essai ;* là finissait leur générosité, et rien n'était plus naturel ; je m'étonne même de leur hardiesse. Les traductions ne venaient plus : Pelletier (2), homme de plaisir, s'ennuyait d'une obligeance prolongée. Il m'aurait bien donné ce qu'il avait, s'il n'eût préféré le manger ; mais quêter des travaux çà et là, faire une bonne œuvre de patience,

(1) Fondée par Mme de Chateaubriand rue d'Enfer. Voir plus loin p. 387 ce qu'en dit Chateaubriand.

(2) Journaliste et pamphlétaire royaliste, se réfugia à Londres en 1792 et procura à Chateaubriand des travaux de librairie qui l'aidèrent à vivre.

impossible à lui. Hingant (1) voyait aussi s'amoindrir son trésor; entre nous deux, nous ne possédions que soixante francs. Nous diminuâmes la ration des vivres, comme sur un vaisseau lorsque la traversée se prolonge. Au lieu d'un schelling par tête, nous ne dépensions plus à dîner qu'un demi-schelling. Le matin, à notre thé, nous retranchâmes la moitié du pain, et nous supprimâmes le beurre. Ces abstinences fatiguaient les nerfs de mon ami. Son esprit battait la campagne; il prêtait l'oreille, il avait l'air d'écouter quelqu'un ; en réponse, il éclatait de rire, ou versait des larmes. Hingant croyait au magnétisme (2), et s'était troublé la cervelle du galimatias de Swedenborg (3). Il me disait le matin qu'on lui avait fait du bruit la nuit ; il se fâchait si je lui niais ses imaginations. L'inquiétude qu'il me causait m'empêchait de sentir mes souffrances.

Elles étaient grandes pourtant : cette diète rigoureuse, jointe au travail, échauffait ma poitrine malade ; je commençais à avoir de la peine à marcher, et néanmoins je passais les jours et une partie des nuits dehors afin qu'on ne s'aperçût pas de ma détresse. Arrivés à notre dernier schelling, je convins avec mon ami de le garder pour faire semblant de déjeuner. Nous arrangeâmes que nous achèterions un pain de deux sous; que nous nous laisserions servir comme de coutume l'eau chaude de la théière ; que nous n'y mettrions point de thé; que nous ne mangerions pas le pain, mais que nous boirions l'eau chaude avec quelques petites miettes de sucre restées au fond du sucrier.

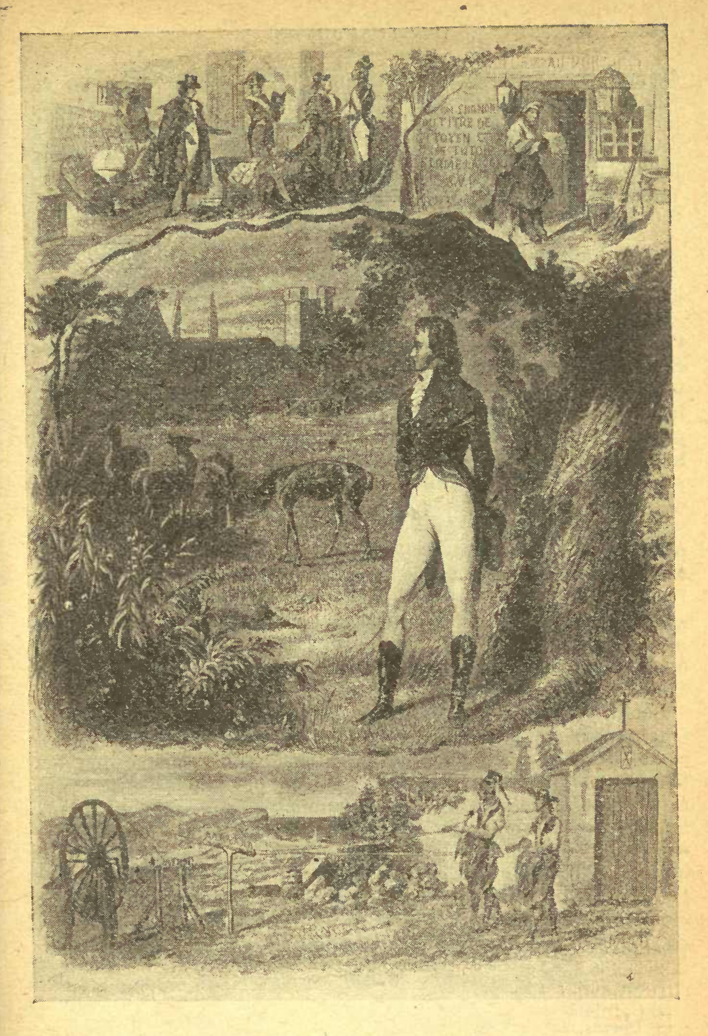
Cinq jours s'écoulèrent de la sorte. La faim me dévorait; j'étais brûlant ; le sommeil m'avait fui; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans de l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulangers, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais : j'aurais mangé non seulement les comestibles, mais leurs boîtes, paniers et corbeilles.

Le matin du cinquième jour, tombant d'inanition, je me traîne chez Hingant ; je heurte à la porte, elle était fermée ; j'appelle ; Hingant est quelque temps sans répondre ; il se lève enfin et m'ouvre. Il riait d'un air égaré ; sa redingote était bou-

(1) Ancien conseiller au Parlement de Bretagne, ami de Chateaubriand.

(2) Vers 1775, le Suisse Mesmer tourna toutes les têtes par ses théories et ses expériences sur le magnétisme animal.

(3) Poète, savant et philosophe (1688 à 1772), né à Stockholm. Fonda une secte religieuse : la *Nouvelle Eglise de Jérusalem*.



MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Chateaubriand dans le parc de Richemond
Gravure de Delannoy, d'après une composition de Demoraine.
(*Bibliothèque Nationale.*)

tonnée ; il s'assit devant la table à thé : « Notre déjeuner va venir », me dit-il d'une voix extraordinaire. Je crus voir quelques taches de sang à sa chemise ; je déboutonne brusquement sa redingote : il s'était donné un coup de canif profond de deux pouces dans le bout du sein gauche. Je criai au secours. La servante alla chercher un chirurgien. La blessure était dangereuse... (Livre VIII.)

NUIT A WESTMINSTER-ABBEY

Une fois, il arriva qu'ayant voulu contempler au jour tombé l'intérieur de la basilique, je m'oubliai dans l'admiration de cette architecture pleine de fougue et de caprice. Dominé par le sentiment de la *vastité sombre des églises chrestiennes* (Montaigne), j'errais à pas lents et je m'anuitai (1) ; on ferma les portes. J'essayai de trouver une issue ; j'appelai l'*usher* (2), je heurtai aux *gates* (3) : tout ce bruit, épandu et délayé dans le silence, se perdit ; il fallut me résigner à coucher avec les défunts.

Après avoir hésité dans le choix de mon gîte, je m'arrêtai près du mausolée de lord Chatham, au bas du jubé et du double étage de la chapelle des Chevaliers et de Henri VII. A l'entrée de ces escaliers, de ces ailes fermées de grilles, un sarcophage engagé dans le mur, vis-à-vis d'une mort de marbre armée de sa faux, m'offrit son abri. Le pli d'un linceul, également de marbre, me servit de niche : à l'exemple de Charles-Quint, je m'habituai à mon enterrement.

J'étais aux premières loges pour voir le monde tel qu'il est. Quel amas de grandeurs renfermé sous ces dômes ! Qu'en reste-t-il ? Les afflictions ne sont pas moins vaines que les félicités ; l'infortunée Jane Gray (4) n'est pas différente de l'heureuse Alix de Salisbury (5) ; son squelette est seulement moins horrible, parce qu'il est sans tête ; sa carcasse s'embellit de son supplice et de l'absence de ce qui fit sa beauté. Les tournois du vainqueur de Crécy, les jeux du camp du Drap d'Or de Henri VIII, ne recommenceront pas dans cette salle des spectacles funèbres. Bacon, Newton, Milton sont aussi profondément ensevelis, aussi passés à jamais que leurs plus obscurs contem-

(1) *M'anuitai.* Lex
(2) Gardien.
(3) Portes.
(4) Proclamée reine en 1553, fut emprisonnée et décapitée l'année suivante.
(5) Fut aimée d'Edouard III ainsi que le raconte Froissart. L'ordre de la Jarretière fut, dit-on, institué en son honneur

porains. Moi banni, vagabond, pauvre, consentirais-je à n'être plus la petite chose oubliée et douloureuse que je suis, pour avoir été un de ces morts fameux, puissants, rassasiés de plaisirs ? Oh ! la vie n'est pas tout cela ! Si du rivage de ce monde nous ne découvrons pas distinctement les choses divines, ne nous étonnons pas : le temps est un voile interposé entre nous et Dieu, comme notre paupière entre notre œil et la lumière.

Tapi sous mon linge de marbre, je redescendis de ces hauts pensers aux impressions naïves du lieu et du moment. Mon anxiété mêlée de plaisir était analogue à celle que j'éprouvais l'hiver dans ma tourelle de Combourg, lorsque j'écoutais le vent : un souffle et une ombre sont de nature pareille.

Peu à peu, m'accoutumant à l'obscurité, j'entrevis les figures placées aux tombeaux. Je regardais les encorbellements (1) du Saint-Denis d'Angleterre, d'où l'on eût dit que descendaient en lampadaires gothiques les événements passés et les années qui furent : l'édifice entier était comme un temple monolithe (2) de siècles pétrifiés.

J'avais compté dix heures, onze heures à l'horloge ; le marteau qui se soulevait et retombait sur l'airain était le seul être vivant avec moi dans ces régions. Au dehors une voiture roulante, le cri du *watchman* (3), voilà tout : ces bruits lointains de la terre me parvenaient d'un monde dans un autre monde. Le brouillard de la Tamise et la fumée du charbon de terre s'infiltrèrent dans la basilique, et y répandirent de secondes ténèbres. (Livre VIII.)

CHARLOTTE IVES

A quatre lieues de Beccles, dans une petite ville appelée Bungay, demeurait un ministre anglais, le révérend M. Ives, grand helléniste et grand mathématicien. Il avait une femme jeune encore, charmante de figure, d'esprit et de manières, et une fille unique, âgée de quinze ans. M. Ives, qui avait vu l'Amérique, aimait à conter ses voyages, à entendre le récit des miens, à parler de Newton et d'Homère. Sa fille, devenue savante pour lui plaire, était excellente musicienne. Elle paraissait au thé et charmait le sommeil communicatif du vieux ministre. Appuyé au bout du piano, j'écoutais miss Ives en silence.

(1) *Encorbellements*. Le
(2) *Monolithe*. Lex.
(3) Veilleur de nuit.

La musique finie, la *young lady* me questionnait sur la France, sur la littérature ; elle me demandait des plans d'études ; elle désirait particulièrement connaître les auteurs italiens, et me pria de lui donner quelques notes sur la *Divina Commedia* et la *Gerusalemme*. Peu à peu, j'éprouvai le charme timide d'un attachement sorti de l'âme : j'avais paré les Floridiennes, je n'aurais pas osé relever le gant de miss Ives ; je m'embarrassais quand j'essayais de traduire quelque passage du Tasse. J'étais plus à l'aise avec un génie plus chaste et plus mâle, Dante.

Ayant fait une chute de cheval, je restai quelque temps chez M. Ives. C'était l'hiver; les songes de ma vie commencèrent à fuir devant la réalité. Miss Ives devenait plus réservée; elle cessa de m'apporter des fleurs; elle ne voulut plus chanter.

Si l'on m'eût dit que je passerais le reste de ma vie, ignoré au sein de cette famille solitaire, je serais mort de plaisir : il ne manque à l'amour que la durée pour être à la fois l'Éden avant la chute et l'Hosanna sans fin. Faites que la beauté reste, que la jeunesse demeure, que le cœur ne se puisse lasser, et vous reproduirez le ciel. L'amour est si bien la félicité souveraine qu'il est poursuivi de la chimère d'être toujours; il ne veut prononcer que des serments irrévocables; au défaut de ses joies, il cherche à éterniser ses douleurs; ange tombé, il parle encore le langage qu'il parlait au séjour incorruptible; son espérance est de ne cesser jamais; dans sa double nature et dans sa double illusion ici-bas, il prétend se perpétuer par d'immortelles pensées et par des générations intarissables.

Je voyais venir avec consternation le moment où je serais obligé de me retirer. La veille du jour annoncé comme celui de mon départ, le dîner fut morne. A mon grand étonnement, M. Ives se retira au dessert en emmenant sa fille, et je restai seul avec Mme Ives : elle était dans un embarras extrême. Je crus qu'elle m'allait faire des reproches d'une inclination qu'elle avait pu découvrir, mais dont jamais je n'avais parlé. Elle me regardait, baissait les yeux, rougissait; elle-même séduisante dans ce trouble, il n'y a point de sentiment qu'elle n'eût pu revendiquer pour elle. Enfin, brisant avec effort l'obstacle qui lui ôtait la parole : « Monsieur, me dit-elle en anglais, vous avez vu ma confusion : je ne sais si Charlotte vous plaît, mais il est impossible de tromper une mère : ma fille a certainement conçu de l'attachement pour vous. M. Ives et moi nous nous sommes consultés; vous nous convenez sous tous les rapports ; nous croyons que vous rendrez notre fille heureuse. Vous n'avez plus de patrie, vous venez de perdre vos parents ; vos biens sont vendus ; qui pourrait donc vous rappeler en

France? En attendant notre héritage, vous vivrez avec nous. »

De toutes les peines que j'avais endurées, celle-là me fut la plus sensible et la plus grande. Je me jetai aux genoux de Mme Ives; je couvris ses mains de mes baisers et de mes larmes. Elle croyait que je pleurais de bonheur, et elle se mit à sangloter de joie. Elle étendit le bras pour tirer le cordon de la sonnette; elle appela son mari et sa fille: « Arrêtez! m'écriai-je; je suis marié ! » Elle tomba évanouie.

Je sortis, et, sans rentrer dans ma chambre, je partis à pied (Livre VIII.)

DEUXIÈME PARTIE

LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE

1800-1814

1801. TRANSFORMATION SOCIALE

Cependant le monde ordonné commençait à renaître; on quittait les cafés et la rue pour rentrer dans sa maison; on recueillait les restes de sa famille; on recomposait son héritage en en rassemblant les débris, comme, après une bataille, on bat le rappel et on fait le compte de ce que l'on a perdu. Ce qui demeurait d'églises entières se rouvrait : j'eus le bonheur de sonner la trompette à la porte du temple (1). On distinguait les vieilles générations républicaines qui se retiraient, des générations impériales qui s'avançaient. Des généraux de la réquisition (2), pauvres, au langage rude, à la mine sévère, et qui, de toutes leurs campagnes, n'avaient remporté que des blessures et des habits en lambeaux, croisaient les officiers brillants de dorure de l'armée consulaire. L'émigré rentré causait paisiblement avec les assassins de quelques-uns de ses proches. Tous les portiers, grands partisans de feu M. de Robespierre, regrettaient les spectacles de la place Louis XV, où l'on coupait la tête à des *femmes qui*, me disait mon propre concierge de la rue de Lille, *avaient le cou blanc comme de la chair de poulet*. Les septembriseurs (3), ayant changé de nom et de

(1) Par la publication du *Génie du Christianisme*.
(2) Réquisition : levée d'hommes ordonnée par décret de la Convention, 23 août 1793.
(3) Ceux qui ont pris part aux massacres de septembre 1792.

quartier, s'étaient faits marchands de pommes cuites au coin des bornes ; mais ils étaient souvent obligés de déguerpir, parce que le peuple, qui les reconnaissait, renversait leur échoppe et les voulait assommer. Les révolutionnaires enrichis commençaient à s'emménager dans les grands hôtels vendus du faubourg Saint-Germain. En train de devenir barons et comtes, les Jacobins ne parlaient que des horreurs de 1793, de la nécessité de châtier les prolétaires et de réprimer les excès de la populace. Bonaparte, plaçant les Brutus et les Scévola (1) à sa police, se préparait à les barioler de rubans, à les salir de titres, à les forcer de trahir leurs opinions et de déshonorer leurs crimes. Entre tout cela poussait une génération vigoureuse semée dans le sang, et s'élevant pour ne plus répandre que celui de l'étranger : de jour en jour s'accomplissait la métamorphose des républicains en impérialistes et de la tyrannie de tous dans le despotisme d'un seul. (Livre I.)

PORTRAIT DE MADAME DE BEAUMONT (2)

Mme de Beaumont, plutôt mal que bien de figure, est très ressemblante dans un portrait fait par Mme Lebrun (3). Son visage était amaigri et pâle; ses yeux, coupés en amande, auraient peut-être jeté trop d'éclat, si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant briller languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau. Son caractère avait une sorte de roideur et d'impatience qui tenait à la force de ses sentiments et au mal intérieur qu'elle éprouvait. Ame élevée, courage grand, elle était née pour le monde d'où son esprit s'était retiré par choix et malheur; mais quand une voix amie appelait au dehors cette intelligence solitaire, elle venait et vous disait quelques paroles du ciel. L'extrême faiblesse de Mme de Beaumont rendait son expression lente, et cette lenteur touchait ; je n'ai connu cette femme affligée qu'au moment de sa fuite ; elle était déjà frappée de mort, et je me consacrai à ses douleurs. J'avais

(1) Les septembriseurs prenaient volontiers de ces surnoms romains.

(2) « Mme de Beaumont ouvre la marche funèbre de ces femmes qui ont passé devant moi. Mes souvenirs les plus éloignés reposent sur des cendres, et ils ont continué de tomber de cercueil en cercueil ; comme le Pandit indien, je récite les prières des morts, jusqu'à ce que les fleurs de mon chapelet soient fanées. » (Chateaubriand.) Mme de Beaumont était la fille d'Armand de Saint-Hérem, comte de Montmorin, ambassadeur de France à Madrid, et, sous Louis XVI, ministre des Affaires étrangères.

(3) Célèbre peintre de portraits (1755-1842). Plusieurs de ses plus belles œuvres sont au Musée du Louvre.

pris un logement rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Étampes, près de la rue Neuve-du-Luxembourg. Mme de Beaumont occupait dans cette dernière rue un appartement ayant vue sur les jardins du ministère de la Justice. Je me rendais chaque soir chez elle, avec ses amis et les miens, M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. Molé, M. Pasquier, M. Chênedollé, hommes qui ont occupé une place dans les lettres et dans les affaires. (Livre I.)

A SAVIGNY (1)

Je me rappellerai éternellement quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié : nous nous réunissions, au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un gazon dans le potager : Mme Joubert, Mme de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc ; le fils de Mme Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse : cet enfant a déjà disparu. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée; deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil, après avoir passé huit ans dans un abandon profond, excepté quelques jours promptement écoulés ! C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages ; je n'ai jamais si bien peint qu'alors le désert du Nouveau Monde. La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, Mme de Beaumont remarquait diverses constellations, en me disant que je me rappellerais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître : depuis que je l'ai perdue, non loin de son tombeau, à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elle m'avait nommées; je les ai aperçues brillant au-dessus des montagnes de la Sabine; le rayon prolongé de ces astres venait frapper la surface du Tibre. Le lieu où je les ai vus sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir? (Livre I.)

(1) Ce fut là, chez Mme de Beaumont, que Chateaubriand composa presque entièrement *le Génie du Christianisme*.

JOUBERT. — FONTANES

Plein de manies et d'originalités, M. Joubert (1) manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait,. comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme et personne n'était aussi troublé que lui : il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement chez lui, pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait. M. Joubert changeait à chaque moment de diète et de régime, vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes, ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant, de la sorte, une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés, renfermés dans des couvertures trop larges.

Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture ou poésie; Platon à cœur de La Fontaine, il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit : « Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons et qui n'exécute aucun air ». Mme Victorine de Chastenay prétendait *qu'il avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps, et qui s'en tirait comme elle pouvait :* définition charmante et vraie.

Nous riions des ennemis de M. de Fontanes (2), qui le voulaient faire passer pour un politique profond et dissimulé :

(1) Philosophe et moraliste (1754-1824) fut un des plus précieux conseillers littéraires de Chateaubriand qui publia ses *Pensées, Essais et Maximes* en 1842.

(2) Louis de Fontanes (1757-1821), écrivain élégant et de goût fort classique, donna aussi de nombreux conseils à Chateaubriand. Réfugié en Angleterre après le 18 fructidor, président du Corps législatif (1805), grand maître de l'Université (1808), sénateur (1810), vota la déchéance de Napoléon, et devint pair de France sous la Restauration.



LE MARQUIS DE FONTANES (LOUIS)

Né à Niort le 6 mars 1757. Mort à Paris le 17 mars 1821
Ancien Grand Maître de l'Université
Pair de France — Ministre d'État — Membre de l'Académie française

Lithographie de G. Engelmann, d'après un dessin de E.-P. Robert (1823)
(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

c'était tout simplement un poète irascible, franc jusqu'à la colère, un esprit que la contrariété poussait à bout, et qui ne pouvait pas plus cacher son opinion qu'il ne pouvait prendre celle d'autrui. Les principes littéraires de son ami Joubert n'étaient pas les siens : celui-ci trouvait quelque chose de bon partout et dans tout écrivain; Fontanes, au contraire, avait horreur de telle ou telle doctrine, et ne pouvait entendre prononcer le nom de certains auteurs. Il était ennemi juré des principes de la composition moderne : transporter sous les yeux du lecteur l'action matérielle, le crime besognant ou le gibet avec sa corde, lui paraissait des énormités; il prétendait qu'on ne devait jamais apercevoir l'objet que dans un milieu poétique, comme sous un globe de cristal. La douleur s'épuisant machinalement par les yeux ne lui semblait qu'une sensation du Cirque ou de la Grève (1); il ne comprenait le sentiment tragique qu'ennobli par l'admiration, et changé, au moyen de l'art, en une *pitié charmante* (2). Je lui citais des vases grecs : dans les arabesques de ces vases, on voit le corps d'Hector traîné au char d'Achille (3), tandis qu'une petite figure, qui vole en l'air, représente l'ombre de Patrocle, consolée par la vengeance du fils de Thétis. « Eh bien ! Joubert, s'écria Fontanes, que dites-vous de cette métamorphose de la muse ? comme ces Grecs respectaient l'âme ! » Joubert se crut attaqué, et il mit Fontanes en contradiction avec lui-même en lui reprochant son indulgence pour moi.

Ces débats, souvent très comiques, étaient à ne point finir : un soir, à onze heures et demie, quand je demeurais place Louis XV, dans l'attique de Mme de Coislin, Fontanes remonta mes quatre-vingt-quatre marches pour venir, furieux, en frappant du bout de sa canne, achever un argument qu'il avait laissé interrompu : il s'agissait de Picard, qu'il mettait, dans ce moment-là, fort au-dessus de Molière; il se serait donné de garde d'écrire un seul mot de ce qu'il disait : Fontanes parlant et Fontanes la plume à la main étaient deux hommes.

C'est M. de Fontanes, j'aime à le redire, qui encouragea mes premiers essais; c'est lui qui annonça *le Génie du Christianisme* (4); c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était pré-

(1) La place de Grève, entre l'Hôtel de Ville et la Seine, était le lieu des exécutions capitales.
(2) Boileau, *Art poétique*, III, v. 19.
(3) *Traîné au.* Grammaire. *Prépositions.*
(4) *Mercure de France*, 16 germinal, an IX : article sur *Atala ; id.*, 25 germinal, an X et *Moniteur*, 28 germinal, an X (18 avril 1802) : article sur *le Génie du Christianisme.*

cipitée; il m apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer; à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût, comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides; ils ne laissaient entrer la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter. (Livre I.)

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME
RENÉ

Ce fut au milieu des débris de nos temples que je publiai *le Génie du Christianisme* (1). Les fidèles se crurent sauvés : on avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses, qui venaient de la privation de ces consolations depuis de longues années... Les victimes de nos troubles (et que de sortes de victimes !) se sauvaient à l'autel, naufragés s'attachant au rocher sur lequel ils cherchent leur salut.

Bonaparte, désirant alors fonder sa puissance sur la première base de la société, venait de faire des arrangements avec la cour de Rome : il ne mit d'abord aucun obstacle à la publication d'un ouvrage utile à la popularité de ses desseins; il avait à lutter contre les hommes qui l'entouraient et contre des ennemis déclarés du culte; il fut donc heureux d'être défendu au dehors par l'opinion que *le Génie du Christianisme* appelait. Plus tard il se repentit de sa méprise: les idées monarchiques régulières étaient arrivées avec les idées religieuses.

Un épisode du *Génie du Christianisme*, qui fit moins de bruit alors qu'*Atala*, a déterminé un des caractères de la littérature moderne; mais, au surplus, si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de René poètes et de René prosateurs a pullulé : on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de mots inconnus livrés aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes; de bambin qui à seize ans n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie; qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au *vague de ses passions;* qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, et n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus.

(1) Voir la notice sur *le Génie*, p. 52.

Dans *René*, j'avais exposé une infirmité de mon siècle; mais c'était une autre folie aux romanciers d'avoir voulu rendre universelles des afflictions en dehors de tout. Les sentiments généraux qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amour, sont inépuisables; mais les manières particulières de sentir, les individualités d'esprit et de caractère, ne peuvent s'étendre et se multiplier que dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit; il ne reste rien à recueillir dans ce champ après la main qui l'a moissonné la première. Une maladie de l'âme n'est pas un état permanent et naturel : on ne peut la reproduire, en faire une littérature, en tirer parti comme d'une passion générale incesssamment modifiée au gré des artistes qui la manient et en changent la forme (1).

Quoi qu'il en soit, la littérature se teignit des couleurs de mes tableaux religieux. Des écrivains me firent l'honneur d'imiter *Atala* et *René*, de même que la chaire emprunta mes récits des missions et des bienfaits du christianisme. Les passages dans lesquels je démontre qu'en chassant les divinités païennes des bois, notre culte élargi a rendu la nature à sa solitude; les paragraphes où je traite de l'influence de notre religion dans notre manière de voir et de peindre, où j'examine les changements opérés dans la poésie et l'éloquence; les chapitres que je consacre à des recherches sur les sentiments étrangers introduits dans les caractères dramatiques de l'antiquité, renferment le germe de la critique nouvelle. Les personnages de Racine, comme je l'ai dit, sont et ne sont point des personnages grecs, ce sont des personnages chrétiens : c'est ce qu'on n'avait point du tout compris.

Si l'effet du *Génie du Christianisme* n'eût été qu'une réaction contre les doctrines auxquelles on attribuait les malheurs révolutionnaires, cet effet aurait cessé avec la cause disparue ; il ne se serait pas prolongé jusqu'au moment où j'écris. Mais l'action du *Génie du Christianisme* sur les opinions ne se borna pas à une résurrection momentanée d'une religion qu'on prétendait au tombeau : une métamorphose plus durable s'opéra. S'il y avait dans l'ouvrage innovation de style, il y avait aussi changement de doctrine : le fond était altéré comme la forme; l'athéisme et le matérialisme ne furent plus la base de la croyance ou de l'incroyance des jeunes esprits ; l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme reprit son empire : dès lors, alté-

(1) Allusion à tant d'écrivains qui ont imité *René* ou s'en sont inspirés (voir la notice sur *René*, p. 109)

ration dans la chaîne des idées qui se lient les unes avec les autres. On ne fut plus cloué dans sa place par un préjugé antireligieux; on ne se crut plus obligé de rester momie du néant, entourée de bandelettes philosophiques; on se permit d'examiner tout système, si absurde qu'on le trouvât, *fût-il même chrétien.* (Livre I.)

ENTREVUE AVEC BONAPARTE

Après l'adoption du Concordat par le corps législatif en 1802, Lucien, ministre de l'Intérieur, donna une fête à son frère ; j'y fus invité, comme ayant rallié les forces chrétiennes et les ayant ramenées à la charge. J'étais dans la galerie, lorsque Napoléon entra : il me frappa agréablement; je ne l'avais jamais aperçu que de loin. Son sourire était caressant et beau; son œil admirable, surtout par la manière dont il était placé sous son front et encadré dans ses sourcils. Il n'avait encore aucune charlatanerie dans le regard, rien de théâtral et d'affecté. *Le Génie du Christianisme*, qui faisait en ce moment beaucoup de bruit, avait agi sur Napoléon. Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid : il n'eût pas été ce qu'il était, si la Muse n'eût été là; la raison accomplissait les idées du poète. Tous ces hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures, car il les faut capables d'inspiration et d'action : l'une enfante le projet, l'autre l'accomplit.

Bonaparte m'aperçut et me reconnut, j'ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait; les rangs s'ouvraient successivement; chacun espérait que le consul s'arrêterait à lui; il avait l'air d'éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m'enfonçai derrière mes voisins; Bonaparte éleva tout à coup la voix et me dit : « Monsieur de Chateaubriand ! » Je restai seul en avant, car la foule se retira et bientôt se reforma en cercle autour des interlocuteurs. Bonaparte m'aborda avec simplicité : sans me faire de compliments, sans questions oiseuses, sans préambule, il me parla sur-le-champ de l'Égypte et des Arabes, comme si j'eusse été de son intimité et comme s'il n'eût fait que continuer une conversation déjà commencée entre nous. « J'étais toujours frappé, me dit-il, quand je voyais les cheiks (1) tomber à genoux, au milieu du désert, se tourner vers l'Orient et toucher le sable de leur front. Qu'était-ce que cette chose inconnue qu'ils adoraient vers l'Orient ? »

(1) *Cheiks.* Lex.

Bonaparte s'interrompit, et passant sans transition à une autre idée : « Le christianisme ! Les idéologues (1) n'ont-ils pas voulu en faire un système d'astronomie ? Quand cela serait, croient-ils me persuader que le christianisme est petit ? Si le christianisme est l'allégorie du mouvement des sphères, la géométrie des astres, les esprits forts ont beau faire, malgré eux ils ont encore laissé assez de grandeur à l'*infâme* (2). »

Bonaparte incontinent s'éloigna. (Livre II.)

MORT DE MADAME DE BEAUMONT (3)

Mme de Beaumont était frappée de l'idée qu'elle ne passerait pas le 2 novembre, jour des Morts ; puis elle se rappela qu'un de ses parents, je ne sais lequel, avait péri le 4 novembre. Je lui disais que son imagination était troublée ; qu'elle reconnaîtrait la fausseté de ses frayeurs ; elle me répondait, pour me consoler : « Oh ! oui, j'irai plus loin ! » Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober; elle me tendit la main, et me dit : « Vous êtes un enfant; est-ce que vous ne vous y attendiez pas ? »

La veille de sa fin, jeudi 3 novembre, elle parut plus tranquille. Elle me parla d'arrangements de fortune, et me dit, à propos de son testament, que *tout était fini ; mais que tout était à faire, et qu'elle aurait désiré seulement avoir deux heures pour s'occuper de cela.* Le soir, le médecin m'avertit qu'il se croyait obligé de prévenir la malade qu'il était temps de songer à mettre ordre à sa conscience ; j'eus un moment de faiblesse : la crainte de précipiter, par l'appareil de la mort, le peu d'instants que Mme de Beaumont avait encore à vivre, m'accabla. Je m'emportai contre le médecin, puis je le suppliai d'attendre au moins jusqu'au lendemain.

Ma nuit fut cruelle, avec le secret que j'avais dans le sein. La malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai en dehors, tremblant à tous les bruits que j'entendais : quand on entr'ouvrait la porte, j'apercevais la clarté débile d'une veilleuse qui s'éteignait.

Le vendredi 4 novembre, j'entrai, suivi du médecin. Mme de Beaumont s'aperçut de mon trouble, elle me dit : « Pourquoi êtes-vous comme cela ? J'ai passé une bonne nuit. » Le méde-

(1) C'est ainsi que Napoléon désignait avec mépris les philosophes qu'il traitait d'utopistes et de rêveurs.

(2) Mot par lequel les philosophes désignaient le catholicisme.

(3) Elle se trouve alors à Rome, ainsi que Chateaubriand qui était secrétaire d'ambassade (voir plus haut, p 122).

cin affecta alors de me dire tout haut qu'il désirait m'entretenir dans la chambre voisine. Je sortis : quand je rentrai, je ne savais plus si j'existais. Mme de Beaumont me demanda ce que me voulait le médecin. Je me jetai au bord de son lit, en fondant en larmes. Elle fut un moment sans parler, me regarda et me dit d'une voix ferme, comme si elle eût voulu me donner de la force : « Je ne croyais pas que c'eût été tout à fait aussi prompt ; allons, il faut bien vous dire adieu. Appelez l'abbé de Bonnevie. »

L'abbé de Bonnevie, s'étant fait donner des pouvoirs (1), se rendit chez Mme de Beaumont. Elle lui déclara qu'elle avait toujours eu dans le cœur un profond sentiment de religion ; mais que les malheurs inouïs dont elle avait été frappée pendant la Révolution l'avaient fait douter quelque temps de la justice de la Providence ; qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la miséricorde éternelle; qu'elle espérait, toutefois, que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde-ci abrégeraient son expiation dans l'autre. Elle me fit signe de me retirer et resta seule avec son confesseur.

Je le vis revenir une heure après, essuyant ses yeux en disant qu'il n'avait jamais entendu un plus beau langage, ni vu un pareil héroïsme. On envoya chercher le curé, pour administrer les sacrements. Je retournai auprès de Mme de Beaumont. En m'apercevant, elle me dit : « Eh bien! êtes-vous content de moi ? » Elle s'attendrit sur ce qu'elle daignait appeler *mes bontés* pour elle : ah ! si j'avais pu dans ce moment racheter un seul de ses jours par le sacrifice de tous les miens, avec quelle joie je l'aurais fait ! Les autres amis de Mme de Beaumont, qui n'assistaient pas à ce spectacle, n'avaient du moins qu'une fois à pleurer : debout, au chevet de ce lit de douleur, d'où l'homme entend sonner son heure suprême, chaque sourire de la malade me rendait la vie et me la faisait perdre en s'effaçant. Une idée déplorable vint me bouleverser : je m'aperçus que Mme de Beaumont ne s'était doutée qu'à son dernier soupir de l'attachement véritable que j'avais pour elle : elle ne cessait d'en marquer sa surprise, et elle semblait mourir désespérée et ravie. Elle avait cru qu'elle m'était à charge, et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle.

Le curé arriva à onze heures : la chambre se remplit de curieux et d'indifférents qu'on ne peut empêcher de suivre le prêtre à Rome. Mme de Beaumont vit la formidable solennité sans le moindre signe de frayeur. Nous nous mîmes à genoux,

(1) Pour confesser et donner l'absolution dans un diocèse auquel il n'appartient pas.

et la malade reçut à la fois la communion et l'extrême-onction. Quand tout le monde se fut retiré, elle me fit asseoir au bord de son lit et me parla pendant une demi-heure de mes affaires et de mes intentions avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante; elle m'engagea surtout à vivre auprès de Mme de Chateaubriand et de M. Joubert; mais M. Joubert devait-il vivre ?

Elle me pria d'ouvrir la fenêtre, parce qu'elle se sentait oppressée. Un rayon de soleil vint éclairer son lit et sembla la réjouir. Elle me rappela alors des projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et elle se mit à pleurer.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, Mme de Beaumont demanda à changer de lit à Mme Saint-Germain, vieille femme de chambre espagnole qui la servait avec une affection digne d'une aussi bonne maîtresse: le médecin s'y opposa dans la crainte que Mme de Beaumont n'expirât pendant le transport. Alors elle me dit qu'elle sentait l'approche de l'agonie. Tout à coup elle rejeta sa couverture, me tendit une main, serra la mienne avec contraction ; ses yeux s'égarèrent. De la main qui lui restait libre, elle faisait des signes à quelqu'un qu'elle voyait au pied de son lit; puis, reportant cette main sur sa poitrine, elle disait : *C'est là !* Consterné, je lui demandai si elle me reconnaissait: l'ébauche d'un sourire parut au milieu de son égarement; elle me fit une légère affirmation de tête: sa parole n'était déjà plus dans ce monde. Les convulsions ne durèrent que quelques minutes. Nous la soutenions dans nos bras, moi, le médecin et la garde : une de mes mains se trouvait appuyée sur son cœur qui touchait à ses légers ossements; il palpitait avec rapidité comme une montre qui dévide sa chaîne brisée. Oh ! moment d'horreur et d'effroi, je le sentis s'arrêter ! nous inclinâmes sur son oreiller la femme arrivée au repos: elle pencha la tête. Quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front; ses yeux étaient fermés, la nuit éternelle était descendue. Le médecin présenta un miroir et une lumière à la bouche de l'étrangère : le miroir ne fut point terni du souffle de la vie et la lumière resta immobile. Tout était fini. (Livre II.)

EXÉCUTION DU DUC D'ENGHIEN (1)

Deux jours avant le 20 mars, je m'habillai pour aller prendre

(1) Louis de Bourbon, duc d'Enghien, né à Chantilly en 1772; émigra avec son père; après la paix de Lunéville, il se fixa dans le grand-duché de Bade. Soupçonné à tort de conspirer contre le premier Consul, il fut

congé de Bonaparte aux Tuileries (1); je ne l'avais pas revu depuis le moment où il m'avait parlé chez Lucien. La galerie où il recevait était pleine ; il était accompagné de Murat et d'un premier aide de camp; il passait presque sans s'arrêter. A mesure qu'il s'approcha de moi, je fus frappé de l'altération de son visage : ses joues étaient dévalées (2) et livides, ses yeux âpres, son teint pâli et brouillé, son air sombre et terrible. L'attrait qui m'avait précédemment poussé vers lui cessa; au lieu de rester sur son passage, je fis un mouvement afin de l'éviter. Il me jeta un regard comme pour chercher à me reconnaître, dirigea quelques pas vers moi, puis se détourna et s'éloigna. Lui étais-je apparu comme un avertissement ? Son aide de camp me remarqua ; quand la foule me couvrait, cet aide de camp essayait de m'entrevoir entre les personnages placés devant moi, et rentraînait le consul de mon côté. Ce jeu continua près d'un quart d'heure, moi toujours me retirant, Napoléon me suivant toujours sans s'en douter. Je n'ai jamais pu m'expliquer ce qui avait frappé l'aide de camp. Me prenait-il pour un homme suspect qu'il n'avait jamais vu ? Voulait-il, s'il savait qui j'étais, forcer Bonaparte à s'entretenir avec moi ? Quoi qu'il en soit, Napoléon passa dans un autre salon. Satisfait d'avoir rempli ma tâche en me présentant aux Tuileries, je me retirai. A la joie que j'ai toujours éprouvée en sortant d'un château, il est évident que je n'étais pas fait pour y entrer.

Retourné à l'hôtel de France, je dis à plusieurs de mes amis : « Il faut qu'il y ait quelque chose d'étrange que nous ne savons pas, car Bonaparte ne peut être changé à ce point, à moins d'être malade. »

Le surlendemain, 20 mars, je me levai de bonne heure, je descendis le boulevard et l'esplanade des Invalides, traversai le pont Louis XVI et le jardin des Tuileries, d'où je sortis près du pavillon Marsan, à la grille qui s'ouvre aujourd'hui sur la rue de Rivoli. Là, entre onze heures et midi, j'entendis un homme et une femme qui criaient une nouvelle officielle ; des passants s'arrêtaient, subitement pétrifiés par ces mots : « Jugement de la commission militaire spéciale convoquée à Vincennes, qui condamne à la peine de mort LE NOMMÉ LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, NÉ LE 2 AOUT 1772, A CHANTILLY. »

Ce cri tomba sur moi comme la foudre ; il changea ma vie, de même qu'il changea celle de Napoléon. Je rentrai chez

fusillé par ordre de Bonaparte dans les fossés du château de Vincennes, le 21 mars 1804.

(1) Il allait partir pour le Valais, où il venait d'être nommé chargé d'affaires de France.

(2) *Dévalées.* Lex.

moi; je dis à Mme de Chateaubriand : « Le duc d'Enghien vient d'être fusillé. » Je m'assis devant une table, et je me mis à écrire ma démission. Mme de Chateaubriand ne s'y opposa point et me vit écrire avec un grand courage. Elle ne se dissimulait pas mes dangers : on faisait le procès au général Moreau et à Georges Cadoudal (1) ; le lion avait goûté le sang, et ce n'était pas le moment de l'irriter. (Livre II.)

LA DERNIÈRE LETTRE DE LUCILE (2)

« Mon frère, ne te fatigue ni de mes lettres ni de ma présence ; pense que bientôt tu seras pour toujours délivré de mes importunités. Ma vie jette sa dernière clarté, lampe qui s'est consumée dans les ténèbres d'une longue nuit, et qui voit naître l'aurore où elle va mourir. Veuille, mon frère, donner un seul coup-d'œil sur les premiers moments de notre existence; rappelle-toi que souvent nous avons été assis sur les mêmes genoux et pressés ensemble sur le même sein ; que déjà tu donnais des larmes aux miennes, que dès les premiers jours de ta vie tu as protégé, défendu ma frêle existence, que nos jeux nous réunissaient et que j'ai partagé tes premières études. Je ne te parlerai point de notre adolescence, de l'innocence de nos pensées et de nos joies, et du besoin mutuel de nous voir sans cesse. Si je te retrace le passé, je t'avoue ingénûment, mon frère, que c'est pour me faire revivre davantage dans ton cœur. Lorsque tu partis pour la seconde fois de France, tu remis ta femme entre mes mains, tu me fis promettre de ne m'en point séparer. Fidèle à ce cher engagement, j'ai tendu volontairement mes mains aux fers et je suis entrée dans ces lieux destinés aux seules victimes vouées à la mort. Dans ces demeures, je n'ai eu d'inquiétude que sur ton sort; sans cesse j'interrogeai sur toi les pressentiments de mon cœur. Lorsque j'eus recouvré la liberté, au milieu des maux qui vinrent m'accabler, la seule pensée de notre réunion m'a soutenue. Aujourd'hui que je perds sans retour l'espoir de couler ma carrière auprès de toi, souffre mes chagrins. Je me résignerai à ma destinée, et ce n'est que parce que je dispute

(1) Tous deux avaient conspiré contre Bonaparte.
(2) Mme de Caud, dont la raison était dérangée, demeurait rue du Faubourg-Saint-Jacques, dans le couvent des Dames de Saint-Michel, au moment où Chateaubriand la quitta pour son voyage au Mont-Blanc. Quand il revint à Paris, ou plus exactement à Villeneuve, il apprit que sa sœur était morte et enterrée parmi les pauvres. Il ne put même retrouver son domicile. D'après M. Biré, elle s'était réfugiée rue d'Orléans, n° 6, dans le quartier du Marais.

encore avec elle, que j'éprouve de si cruels déchirements; mais quand je me serai soumise à mon sort... Et quel sort! Où sont mes amis, mes protecteurs et mes richesses! A qui importe mon existence, cette existence délaissée de tous, et qui pèse tout entière sur elle-même? Mon Dieu! n'est-ce pas assez pour ma faiblesse de mes maux présents, sans y joindre encore l'effroi de l'avenir? Pardon, trop cher ami, je me résignerai; je m'endormirai d'un sommeil de mort sur ma destinée. Mais, pendant le peu de jours que j'ai affaire dans cette ville, laisse-moi chercher en toi mes dernières consolations; laisse moi croire que ma présence t'est douce. Crois que, parmi les cœurs qui t'aiment, aucun n'approche de la sincérité et de la tendresse de mon impuissante amitié pour toi. Remplis ma mémoire de souvenirs agréables qui prolongent auprès de toi mon existence. Hier, lorsque tu me parlas d'aller chez toi, tu me semblais inquiet et sérieux, tandis que tes paroles étaient affectueuses. Quoi, mon frère, serais-je aussi pour toi un sujet d'éloignement et d'ennui? Tu sais que ce n'est pas moi qui t'ai proposé l'aimable distraction d'aller te voir, que je t'ai promis de ne point en abuser; mais si tu as changé d'avis que, ne me l'as-tu dit avec franchise? Je n'ai point de courage contre tes politesses. Autrefois, tu me distinguais un peu plus de la foule commune et me rendais plus de justice. Puisque tu comptes sur moi aujourd'hui, j'irai tantôt te voir à onze heures. Nous arrangerons ensemble ce qui te conviendra le mieux pour l'avenir. Je t'ai écrit, certaine que je n'aurais pas le courage de te dire un seul mot de ce que contient cette lettre. » (Livre III.)

LA VALLÉE-AUX-LOUPS

Le premier livre de ces *Mémoires* est daté de *la Vallée-aux-Loups*, le 4 octobre 1811. Quittant notre appartement chez Mme de Coislin, nous allâmes d'abord demeurer rue des Saints-Pères, hôtel de Lavalette, qui tirait son nom de la maîtresse et du maître de l'hôtel.

M. de Lavalette, trapu, vêtu d'un habit prune(1) de Monsieur, et marchant avec une canne à pomme d'or, devint mon homme d'affaires, si j'ai jamais eu des affaires. Il avait été officier du gobelet chez le roi, et ce que je ne mangeais pas, il le buvait.

Vers la fin de novembre, voyant que les réparations de ma chaumière n'avançaient pas, je pris le parti de les aller surveiller. Nous arrivâmes le soir à la vallée. Nous ne suivîmes pas la route ordinaire; nous entrâmes par la grille au bas du jar

(1) C'est-à-dire de la couleur des prunes appelées prunes de Monsieur.

din. La terre des allées, détrempée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer ; la voiture versa. Le buste en plâtre d'Homère, placé auprès de Mme de Chateaubriand, sauta par la portière et se cassa le cou : mauvais augure pour *les Martyrs*, dont je m'occupais alors.

La maison, pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient, cognaient, était chauffée avec des copeaux et éclairée par des bouts de chandelle, elle ressemblait à un ermitage illuminé la nuit par des pèlerins, dans les bois. Charmés de trouver deux chambres passablement arrangées et dans l'une desquelles on avait préparé le couvert, nous nous mîmes à table. Le lendemain, réveillé au bruit des marteaux et des chants des colons, je vis le soleil se lever avec moins de souci que le maître des Tuileries.

J'étais dans des enchantements sans fin ; sans être Mme de Sévigné (1), j'allais, muni d'une paire de sabots, planter mes arbres dans la boue, passer et repasser dans les mêmes allées, voir et revoir tous les petits coins, me cacher partout où il y avait une broussaille, me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir, car alors l'avenir ne manquait point. En cherchant à rouvrir aujourd'hui par ma mémoire l'horizon qui s'est fermé, je ne retrouve plus le même, mais j'en rencontre d'autres. Je m'égare dans mes pensées évanouies ; les illusions sur lesquelles je tombe sont peut-être aussi belles que les premières ; seulement elles ne sont plus si jeunes ; ce que je voyais dans la splendeur du midi, je l'aperçois à la lueur du couchant (2). Si je pouvais néanmoins cesser d'être harcelé par des songes ! Bayard, sommé de rendre une place, répondit : « Attendez que j'aie fait un pont de corps morts, pour pouvoir passer avec ma garnison. » Je crains qu'il ne me faille, pour sortir, passer sur le ventre de mes chimères. (Livre V.)

TROISIÈME PARTIE

LA CARRIÈRE POLITIQUE

1814-1830

LA JEUNESSE

La jeunesse est une chose charmante ; elle part au commencement de la vie couronnée de fleurs comme la flotte athé-

(1) Allusion au plaisir que prenait Mme de Sévigné lorsque, dans sa campagne des Rochers, elle se mêlait aux travaux des paysans.
(2) Chateaubriand écrivait ceci à soixante-dix ans.

nienne (1) pour aller conquérir la Sicile et les délicieuses campagnes d'Enna (2). La prière est dite à haute voix par le prêtre de Neptune ; les libations sont faites avec des coupes d'or ; la foule, bordant la mer, unit ses invocations à celle du pilote ; le pæan (3) est chanté tandis que la voile se déploie aux rayons et au souffle de l'aurore. Alcibiade (4), vêtu de pourpre et beau comme l'Amour, se fait remarquer sur les trirèmes, fier des sept chars qu'il a lancés dans la carrière d'Olympie (5). Mais à peine l'île d'Alcinoüs (6) est-elle passée, l'illusion s'évanouit : Alcibiade banni va vieillir loin de sa patrie et mourir percé de flèches sur le sein de Timandra (7). Les compagnons de ses premières espérances, esclaves à Syracuse, n'ont pour alléger le poids de leurs chaînes que quelques vers d'Euripide (8).

Vous avez vu ma jeunesse quitter le rivage ; elle n'avait pas la beauté du pupille de Périclès, élevé sur les genoux d'Aspasie (9), mais elle en avait les heures matineuses : et des désirs et des songes, Dieu sait ! Je vous les ai peints, ces songes : aujourd'hui, retournant à la terre après maint exil, je n'ai plus à vous raconter que des vérités tristes comme mon âge. Si parfois je fais encore entendre les accords de la lyre, ce sont les dernières harmonies du poète qui cherche à se guérir de la blessure des flèches du temps ou à se consoler de la servitude des années. (Livre I.)

LA RETRAITE DE RUSSIE (10)

Le 6 novembre (1812), le thermomètre descendit à dix-huit degrés au-dessous de zéro, tout disparaît sous la blancheur

(1) Allusion au beau récit de Thucydide (*Histoire de la guerre du Péloponèse*, VI, 33).

(2) Une des villes les plus pittoresques de la Sicile. C'est là, dit-on, que Pluton enleva Proserpine au moment où elle cueillait des fleurs.

(3) *Pæan*. Lex.

(4) Homme d'Etat et général Athénien, célèbre pour sa beauté (450-404).

(5) Il fut en effet vainqueur aux jeux Olympiques.

(6) Corfou. Alcinoüs, roi de ce pays, donna l'hospitalité à Ulysse (*Odyssée*, VI, VII, VIII).

(7) Condamné à mort par les Athéniens, il s'enfuit en Phrygie où il fut assassiné ainsi que Timandra, sa compagne.

(8) Après leur défaite devant Syracuse, les Athéniens furent faits prisonniers ; quelques-uns obtinrent leur liberté en chantant des vers d'Euripide.

(9) Une des femmes les plus élégantes et les plus intelligentes d'Athènes.

(10) Comme certains peintres aiment à reprendre plusieurs fois le même sujet, Chateaubriand a repris ici le tableau qu'il avait déjà traité

universelle. Les soldats sans chaussure sentent leurs pieds mourir ; leurs doigts violâtres ou raidis laissent échapper le mousquet dont le toucher brûle ; leurs cheveux se hérissent de givre, leurs barbes de leur haleine congelée ; leurs méchants habits deviennent une casaque de verglas. Ils tombent, la neige les couvre ; ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux. On ne sait plus de quel côté les fleuves coulent ; on est obligé de casser la glace pour apprendre à quel orient (1) il faut se diriger. Égarés dans l'étendue, les divers corps font des feux de bataillons pour se rappeler et se reconnaître, de même que des vaisseaux en péril tirent le canon de détresse. Les sapins changés en cristaux immobiles s'élèvent çà et là, candélabres de ces pompes funèbres. Des corbeaux et des meutes de chiens blancs sans maîtres suivaient à distance cette retraite de cadavres.

Il était dur, après les marches, d'être obligé, à l'étape déserte, de s'entourer des précautions d'un ost (2) sain, largement pourvu, de poser des sentinelles, d'occuper des postes, de placer des grand'gardes (3). Dans des nuits de seize heures, battu des rafales du nord, on ne savait ni où s'asseoir, ni où se coucher ; les arbres jetés bas avec tous leurs albâtres refusaient de s'enflammer ; à peine parvenait-on à faire fondre un peu de neige, pour y démêler une cuillerée de farine de seigle. On ne s'était pas reposé sur le sol nu que des hurlements de cosaques faisaient retentir les bois ; l'artillerie volante de l'ennemi grondait ; le jeûne de nos soldats était salué comme le festin des rois, lorsqu'ils se mettent à table ; les boulets roulaient leurs pains de fer au milieu des convives affamés. A l'aube, que ne suivait point l'aurore, on entendait le battement d'un tambour drapé de frimas ou le son enroué d'une trompette : rien n'était triste comme cette diane lugubre, appelant sous les armes des guerriers qu'elle ne réveillait plus. Le jour grandissant éclairait des cercles de fantassins raidis et morts autour des bûchers expirés.

Quelques survivants partaient ; ils s'avançaient vers des horizons inconnus qui, reculant toujours, s'évanouissaient à chaque pas dans le brouillard. Sous un ciel pantelant, et comme lassé des tempêtes de la veille, nos files éclaircies traver-

dans son livre : *De Buonaparte et des Bourbons*. On pourra comparer la rédaction de 1814 (p. 242) avec celle-ci qui a été écrite une trentaine d'années après, et qui n'est pas moins belle. Victor Hugo s'en est aussi inspiré pour composer le célèbre morceau de *l'Expiation :* « Il neigeait... » Voyez V. Giraud, *Chateaubriand, Etudes littéraires*, p. 311.

(1) *Orient*. Lex.
(2) *Ost*. Lex.
(3) *Grand'gardes*. Lex

saient des landes après des landes, des forêts suivies de forêts et dans lesquelles l'océan semblait avoir laissé son écume attachée aux branches échevelées des bouleaux. On ne rencontrait même pas dans ces bois ce triste et petit oiseau de l'hiver qui chante, ainsi que moi, parmi les buissons dépouillés. Si je me retrouve tout à coup par ce rapprochement en présence de mes vieux jours, ô mes camarades ! (les soldats sont frères), vos souffrances me rappellent aussi mes jeunes années, lorsque, me retirant devant vous, je traversais, si misérable et si délaissé, la bruyère des Ardennes.

Le 9 novembre, on avait enfin gagné Smolensk. Un ordre de Bonaparte avait défendu d'y laisser entrer personne avant que les postes n'eussent été remis à la garde impériale. Des soldats du dehors confluent au pied des murailles; les soldats du dedans se tiennent renfermés. L'air retentit des imprécations des désespérés forclos (1), vêtus de sales lévites de cosaques, de capotes rapetassées, de manteaux et d'uniformes en loques, de couvertures de lit ou de cheval, la tête couverte de bonnets, de mouchoirs roulés, de shakos défoncés, de casques faussés et rompus; tout cela sanglant ou neigeux, percé de balles ou haché de coups de sabre. Le visage hâve et dévalé (2), les yeux sombres et étincelants, ils regardaient au haut des remparts en grinçant les dents, ayant l'air de ces prisonniers mutilés qui, sous Louis le Gros, portaient dans leur main droite leur main gauche coupée: on les eût pris pour des masques en furie ou pour des malades affolés, échappés des hôpitaux. La jeune et la vieille garde arrivèrent; elles entrèrent dans la place incendiée à notre premier passage. Des cris s'élèvent contre la troupe privilégiée : « L'armée n'aurait-elle jamais que ses restes ? » Ces cohortes faméliques courent tumultuairement aux magasins comme une insurrection de spectres; on les repousse; on se bat: les tués restent dans les rues, les femmes, les enfants, les mourants sur les charrettes. L'air était empesté de la corruption d'une multitude d'anciens cadavres; des militaires étaient atteints d'imbécillité ou de folie; quelques-uns dont les cheveux s'étaient dressés et tordus, blasphémant ou riant d'un rire hébété, tombaient morts. Bonaparte exhale sa colère contre un misérable fournisseur impuissant dont aucun des ordres n'avait été exécuté. (Livre II.)

(1) *Forclos.* Lex
(2) *Dévalé.* Lex.

ENTRÉE DE LOUIS XVIII A PARIS

J'ai présent à la mémoire, comme si je le voyais encore, le spectacle dont je fus témoin lorsque Louis XVIII, entrant dans Paris le 3 mai (1), alla descendre à Notre-Dame : on avait voulu épargner au roi l'aspect des troupes étrangères; c'était un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le long du quai des Orfèvres. Je ne crois pas que figures humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces grenadiers couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe, qui avaient vu tant de milliers de boulets passer sur leurs têtes, qui sentaient le feu et la poudre; ces mêmes hommes, privés de leur capitaine, étaient forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps (2), non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon. Les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poil sur leurs yeux comme pour ne pas voir; les autres abaissaient les deux coins de leur bouche dans le mépris de la rage; les autres, à travers les moustaches, laissaient voir leurs dents comme des tigres. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. Jamais, il faut en convenir, hommes n'ont été mis à une pareille épreuve et n'ont souffert un tel supplice. Si dans ce moment, ils eussent été appelés à la vengeance, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre.

Au bout de la ligne était un jeune hussard, à cheval ; il tenait son sabre nu ; il le faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle ; ses yeux pivotaient dans leur orbite ; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne peut se dire. Quand la voiture du roi passa devant lui, il fit bondir son cheval, et certainement il eut la tentation de se précipiter sur le roi. (Livre III.)

(1) 1814.
(2) Il marchait avec peine.

DÉBARQUEMENT DE NAPOLÉON REVENANT DE L'ILE D'ELBE

Une nuit, entre le 25 et le 26 février, au sortir d'un bal dont la princesse Borghèse (1) faisait les honneurs, il s'évade avec la victoire, longtemps sa complice et sa camarade ; il franchit une mer couverte de nos flottes, rencontre deux frégates, un vaisseau de soixante et quatorze et le brick de guerre *le Zéphyr* qui l'accoste et l'interroge ; il répond lui-même aux questions du capitaine ; la mer et les flots le saluent, et il poursuit sa course. Le tillac de *l'Inconstant*, son petit navire, lui sert de promenoir et de cabinet ; il dicte au milieu des vents, et fait copier sur cette table agitée, trois proclamations à l'armée et à la France ; quelques felouques (2) chargées de ses compagnons d'aventures portent, autour de sa barque amirale, pavillon blanc semé d'étoiles. Le 1er mars, à trois heures du matin, il aborde la côte de France entre Cannes et Antibes, dans le golfe Juan : il descend, parcourt la rive, cueille des violettes et bivouaque dans une plantation d'oliviers. La population stupéfaite se retire. Il manque Antibes et se jette dans les montagnes de Grasse, traverse Séranon, Barrême, Digne et Gap. A Sisteron vingt hommes le peuvent arrêter, et il ne trouve personne. Il s'avance sans obstacle parmi ces habitants qui, quelques mois auparavant, avaient voulu l'égorger. Dans le vide qui se forme autour de son ombre gigantesque, s'il entre quelques soldats, ils sont invinciblement entraînés par l'attraction de ses aigles. Ses ennemis fascinés le cherchent et ne le voient pas ; il se cache dans sa gloire, comme le lion du Sahara se cache dans les rayons du soleil pour se dérober aux regards des chasseurs éblouis. Enveloppés dans une trombe ardente, les fantômes sanglants d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, de la Moskowa, de Lutzen, de Bautzen, lui font un cortège avec un million de morts. Du sein de cette colonne de feu et de nuée, sortent à l'entrée des villes quelques coups de trompettes mêlés aux signaux du labarum (3) tricolore : et les portes des villes tombent. Lorsque Napoléon passa le Niémen à la tête de quatre cent mille fantassins et de cent mille chevaux pour faire sauter le palais des czars à Moscou, il fut moins étonnant que lorsque, rompant son ban, jetant ses

(1) Pauline Bonaparte (1781-1825), sœur de Napoléon.
(2) *Felouques*. Lex.
(3) *Labarum*. Lex

fers au visage des rois, il vint seul, de Cannes à Paris, coucher paisiblement aux Tuileries. (Livre IV.)

MADAME DE DURAS

Une forte et vive amitié remplissait alors mon cœur : la duchesse de Duras (1) avait de l'imagination, et un peu même dans le visage de l'expression de Mme de Staël : on a pu juger de son talent d'auteur par *Ourika*. Rentrée de l'émigration, renfermée pendant plusieurs années dans son château d'Ussé, au bord de la Loire, ce fut dans les beaux jardins de Méréville que j'en entendis parler pour la première fois, après avoir passé auprès d'elle à Londres sans l'avoir rencontrée. Elle vint à Paris pour l'éducation de ses charmantes filles, Félicie et Clara. Des rapports de famille, de province, d'opinions littéraires et politiques, m'ouvrirent la porte de sa société. La chaleur de l'âme, la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité de sentiments, en faisaient une femme supérieure. Au commencement de la Restauration, elle me prit sous sa protection; car, malgré ce que j'avais fait pour la monarchie légitime et les services que Louis XVIII confessait avoir reçus de moi, j'avais été mis si fort à l'écart que je songeais à me retirer en Suisse. Peut-être eussé-je bien fait : dans ces solitudes que Napoléon m'avait destinées comme à son ambassadeur aux montagnes (2), n'aurais-je pas été plus heureux qu'au château des Tuileries ? Quand j'entrai dans ces salons au retour de la légitimité, ils me firent une impression presque aussi pénible que le jour où j'y vis Bonaparte prêt à tuer le duc d'Enghien. Mme de Duras parla de moi à M. de Blacas (3). Il répondit que j'étais bien libre d'aller où je voudrais. Mme de Duras fut si orageuse, elle avait un tel courage pour ses amis, qu'on déterra une ambassade vacante, l'ambassade de Suède. Louis XVIII, déjà fatigué de mon bruit, était heureux de faire présent de moi à son bon frère le roi Bernadotte (4). Celui-ci ne se figurait-il pas qu'on m'envoyait à Stockholm pour le détrôner ? Eh ! bon Dieu ! princes de la terre, je ne détrône personne; gardez vos couronnes, si vous pouvez, et surtout ne me les donnez pas, car *je n'en veux mie*.

(1) Fille de l'amiral de Kersaint, femme du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre sous Louis XVI, maréchal de camp et pair de France sous Louis XVIII. Elle a écrit deux romans : *Ourika* (1823), *Edouard* (1825).

(2) Dans le Valais.

(3) Ministre de la maison du roi et fort en faveur.

(4) Roi de Suède.

Mme de Duras, femme excellente qui me permettait de l'appeler ma sœur, que j'eus le bonheur de revoir à Paris pendant plusieurs années, est allée mourir à Nice : encore une plaie rouverte. La duchesse de Duras connaissait beaucoup Mme de Staël ; je ne puis comprendre comment je ne fus pas attiré sur les traces de Mme Récamier, revenue d'Italie en France : j'aurais salué le secours qui venait en aide à ma vie : déjà je n'appartenais plus à ces matins qui se consolent eux-mêmes, je touchais à ces heures du soir qui ont besoin d'être consolées. (Livre IV.)

BATAILLE DE WATERLOO

Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles; j'allai seul achever ma promenade sur la grande route. J'avais emporté les *Commentaires de César* et je cheminais lentement, plongé dans ma lecture. J'étais déjà à plus d'une lieue de la ville, lorsque je crus ouïr un roulement sourd : je m'arrêtai, regardai le ciel assez chargé de nuées, délibérant en moi-même si je continuerais d'aller en avant, ou si je me rapprocherais de Gand dans la crainte d'un orage. Je prêtai l'oreille ; je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans les joncs et le son d'une horloge de village. Je poursuivis ma route : je n'avais pas fait trente pas que le roulement recommença, tantôt bref, tantôt long et à intervalles inégaux ; quelquefois il n'était sensible que par une trépidation de l'air, laquelle se communiquait à la terre sur ces plaines immenses, tant il était éloigné. Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre, firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat. Je me trouvais devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon, je traversai le chemin et je m'appuyai debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo !

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait : Quel était ce combat ? Était-il définitif ? Napoléon était-il là en per-

sonne ? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples : liberté ou esclavage ? Mais quel sang coulait ? chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français ? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France ? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté ? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait dans ce moment dans mon cœur ; mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

Wellington triomphait-il? La légitimité rentrerait donc dans Paris derrière ces uniformes rouges qui venaient de reteindre leur pourpre au sang des Français. La royauté aurait donc pour carrosses de son sacre les chariots d'ambulance remplis de nos grenadiers mutilés ! Que sera-ce qu'une restauration accomplie sous de tels auspices ?... Ce n'est là qu'une bien petite partie des idées qui me tourmentaient. Chaque coup de canon me donnait une secousse et doublait le battement de mon cœur. A quelques lieues d'une catastrophe immense, je ne la voyais pas ; je ne pouvais toucher le vaste monument funèbre croissant de minute en minute à Waterloo, comme du rivage de Boulaq, au bord du Nil, j'étendais vainement mes mains vers les Pyramides (1).

Aucun voyageur ne paraissait; quelques femmes dans les champs, sarclant paisiblement les sillons de légumes, n'avaient pas l'air d'entendre le bruit que j'écoutais. Mais voici venir un courrier : je quitte le pied de mon arbre et je me place au milieu de la chaussée ; j'arrête le courrier et l'interroge. Il appartenait au duc de Berry et venait d'Alost : « Bonaparte est entré hier (17 juin) dans Bruxelles, après un combat sanglant. La bataille a dû recommencer aujourd'hui (18 juin). On croit à la défaite définitive des Alliés, et l'ordre de la retraite est donné. » Le courrier continua sa route.

Je le suivis en me hâtant : je fus dépassé par la voiture d'un négociant qui fuyait en poste avec sa famille ; il me confirma le récit du courrier. (Livre V.)

(1) « Bientôt nous découvrîmes le sommet des Pyramides, nous en étions à plus de dix lieues. Pendant le reste de notre navigation, qui dura encore près de huit heures, je demeurai sur le pont à contempler ces tombeaux ; ils paraissaient s'agrandir et monter dans le ciel à mesure que nous en approchions. Le Nil, qui était alors comme une petite mer ; le mélange des sables du désert et de la plus fraîche ver-

GRANDEUR DE BONAPARTE

Bonaparte n'est point grand par ses paroles, ses discours, ses écrits, par l'amour des libertés qu'il n'a jamais prétendu établir ; il est grand pour avoir créé un gouvernement régulier et puissant, un code de lois adopté en divers pays, des cours de justice, des écoles, une administration forte, active, intelligente, et sur laquelle nous vivons encore ; il est grand pour avoir ressuscité, éclairé et géré supérieurement l'Italie ; il est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos, pour avoir relevé les autels, pour avoir réduit de furieux démagogues, d'orgueilleux savants, des littérateurs anarchiques, des athées voltairiens, des orateurs de carrefours, des égorgeurs de prisons et de rues, des claquedents (1) de tribune, de clubs et d'échafauds, pour les avoir réduits à servir sous lui ; il est grand pour avoir enchaîné une tourbe anarchique ; il est grand pour avoir fait cesser les familiarités d'une commune fortune, pour avoir forcé des soldats, ses égaux, des capitaines, ses chefs ou ses rivaux, à fléchir sous sa volonté ; il est grand surtout pour être né de lui seul, pour avoir su, sans autre autorité que celle de son génie, pour avoir su, lui, se faire obéir par trente-six millions de sujets à l'époque où aucune illusion n'environne les trônes ; il est grand pour avoir abattu tous les rois ses opposants, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir surpassé tous les vainqueurs qui le précédèrent, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à les comprendre. (Livre VI.)

L'AMBASSADE DE BERLIN

LE PARC A BERLIN

Ce qu'on nomme le parc, à Berlin, est un bois de chênes, de bouleaux, de hêtres, de tilleuls et de blancs (2) de Hollande. Il est situé à la porte de Charlottenbourg et traversé par la grande route qui mène à cette résidence royale. A droite du parc est un Champ de Mars, à gauche des guinguettes.

dure ; les palmiers, les sycomores, les dômes, les mosquées et les minarets du Caire ; les pyramides lointaines de Sacarah, d'où le fleuve semblait sortir comme de ses immenses réservoirs : tout cela formait un tableau qui n'a point d'égal sur la terre. » (*Itinéraire.*)

(1) *Claquedents.* Lex.
(2) Peupliers blancs.

Dans l'intérieur du parc, qui n'était pas alors percé d'allées régulières, on rencontrait des prairies, des endroits sauvages et des bancs de hêtre sur lesquels la Jeune-Allemagne avait naguère gravé, avec un couteau, des cœurs percés de poignards : sous ces cœurs poignardés on lisait le nom de *Sand* (1). Des bandes de corbeaux, habitant les arbres aux approches du printemps, commencèrent à ramager. La nature vivante se ranimait avant la nature végétale, et des grenouilles toutes noires étaient dévorées par des canards, dans les eaux çà et là dégelées : ces rossignols-là *ouvraient le printemps dans les bois* (2) de Berlin. Cependant, le parc n'était pas sans quelques jolis animaux : des écureuils circulaient sur les branches ou se jouaient à terre, en se faisant un pavillon de leur queue. Quand j'approchais de la fête, les acteurs remontaient le tronc des chênes, s'arrêtaient dans une fourche et grognaient en me voyant passer au-dessous d'eux. Peu de promeneurs fréquentaient la futaie dont le sol inégal était bordé et coupé de canaux. Quelquefois je rencontrais un vieil officier goutteux qui me disait, tout réchauffé et tout réjoui, en me parlant du pâle rayon de soleil sous lequel je grelottais : « Ça pique ! » De temps en temps je trouvais le duc de Cumberland (3), à cheval et presque aveugle, arrêté devant un blanc de Hollande contre lequel il était venu se cogner le nez. Quelques voitures attelées de six chevaux passaient : elles portaient ou l'ambassadrice d'Autriche, ou la princesse de Radzivill et sa fille âgée de quinze ans, charmante comme une de ces nues à figure de vierge qui entourent la lune d'Ossian. La duchesse de Cumberland faisait presque tous les jours la même promenade que moi : tantôt elle revenait de secourir dans une chaumière une pauvre femme de Spandau, tantôt elle s'arrêtait et me disait gracieusement qu'elle avait voulu me rencontrer ; aimable fille des trônes descendue de son char comme la déesse de la nuit pour errer dans les forêts. (Livre VIII.)

MADAME RÉCAMIER (4) A L'ABBAYE-AUX-BOIS

Un corridor noir séparait deux petites pièces. Je prétendais que ce vestibule était éclairé d'un jour doux. La chambre à

(1) Etudiant de l'Université d'Iéna qui avait, le 23 mars 1819, assassiné l'écrivain Kotzebue qu'il considérait comme ennemi de la liberté. Il fut exécuté en mai 1820.

(2) Mme de Sévigné, lettre du 29 avril 1674.

(3) Fils de Georges III, roi d'Angleterre. Il avait épousé une princesse allemande, Frédérique de Mecklembourg.

(4) Julie-Adélaïde Bernard, mariée au banquier Récamier. Son salon



MADAME RÉCAMIER DANS SON SALON DE L'ABBAYE-AUX-BOIS
Lithographie d'Aubry-Lecomte (1827), d'après le tableau de de Juinne (1826).
A remarquer, à gauche, le cadre reproduisant un des principaux épisodes de Corinne, le célèbre roman de Mme de Staël.

coucher était ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de Mme de Staël et d'une vue de Coppet (1) au clair de lune; sur les fenêtres étaient des pots de fleurs. Quand, tout essoufflé après avoir grimpé trois étages, j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi: la plongée des fenêtres était sur le jardin de l'Abbaye, dans la corbeille verdoyante duquel tournoyaient des religieuses et couraient des pensionnaires. La cime d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil. Des clochers pointus coupaient le ciel et l'on apercevait à l'horizon les collines de Sèvres. Le soleil couchant dorait le tableau et entrait par les fenêtres ouvertes. Mme Récamier était à son piano ; l'*angelus* tintait : les sons de la cloche, « qui semblait pleurer le jour qui se mourait », *il giorno pianger che si muore* (2), se mêlaient aux derniers accents de l'invocation à la nuit de *Roméo et Juliette* de Steibelt (3). Quelques oiseaux se venaient coucher dans les jalousies relevées de la fenêtre ; je rejoignais au loin le silence et la solitude, par-dessus le tumulte et le bruit d'une grande cité.

Dieu, en me donnant ces heures de paix, me dédommageait de mes heures de trouble ; j'entrevoyais le prochain repos que croit ma foi, que mon espérance appelle. Agité au dehors par les occupations politiques ou dégoûté par l'ingratitude des cours, la placidité du cœur m'attendait au fond de cette retraite, comme le frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une femme de qui la sérénité s'étendait autour d'elle sans que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle passait au travers d'affections profondes. (Livre XI.)

L'AMBASSADE DE ROME

LA JOURNÉE D'UN AMBASSADEUR

Rome, le samedi 3 janvier 1829.

Voulez-vous savoir exactement ce que je fais ? Je me lève à cinq heures et demie, je déjeune à sept heures; à huit heures

réunit d'abord plusieurs personnages faisant opposition à l'Empire. Elle dut quitter Paris et n'y revint que sous la Restauration.

(1) Sur le lac de Genève. Résidence de Mme de Staël bannie de Paris par Napoléon.

(2) « C'était déjà l'heure qui réveille les regrets des navigateurs et attendrit leur âme, le jour où ils ont dit adieu à leurs doux amis ; l'heure où le nouveau pèlerin se sent blessé d'amour, s'il entend dans le lointain une cloche *qui paraît pleurer le jour près de mourir.* » (DANTE, *Purgatoire*, VIII, 1-6.)

(3) Compositeur allemand. Son opéra *Roméo et Juliette* fut représenté

je reviens dans mon cabinet : je vous écris ou je fais quelques affaires quand il y en a (les détails pour les établissements français et pour les pauvres français sont assez grands) ; à midi, je vais errer deux ou trois heures parmi des ruines, ou à Saint-Pierre, ou au Vatican. Quelquefois, je fais une visite obligée avant ou après la promenade ; à cinq heures je rentre ; je m'habille pour la soirée ; je dîne à six heures ; à sept heures et demie je vais à une soirée avec Mme de Ch., ou je reçois quelques personnes chez moi. Vers onze heures je me couche, ou bien je retourne encore dans la campagne malgré les voleurs et la *malaria* (1) : qu'y fais-je ? Rien : j'écoute le silence, et je regarde passer mon ombre de portique en portique, le long des aqueducs éclairés par la lune.

Les Romains sont si accoutumés à ma vie *méthodique*, que je leur sers à compter les heures. Qu'ils se dépêchent, j'aurai bientôt achevé le tour du cadran. (*Lettre à Mme Récamier.*) (Livre XIII.)

LE MISERERE DANS LA CHAPELLE SIXTINE

Mercredi saint, 15 avril.

Je sors de la chapelle Sixtine, après avoir assisté à ténèbres (2) et entendu chanter le *Miserere*. Je me souvenais que vous m'aviez parlé de cette cérémonie et j'en étais à cause de cela cent fois plus touché.

Le jour s'affaiblissait ; les ombres envahissaient lentement les fresques de la chapelle et l'on n'apercevait plus que quelques grands traits du pinceau de Michel-Ange. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échapper de leur lumière étouffée une légère fumée blanche, image assez naturelle de la vie que l'Écriture compare à *une petite vapeur*. Les cardinaux étaient à genoux, le nouveau pape (3) prosterné au même autel où quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur ; l'admirable prière de pénitence et de miséricorde, qui avait succédé aux Lamentations du prophète (4), s'élevait par intervalles dans le silence et la nuit. On se sentait accablé sous le grand mystère d'un Dieu mourant pour effacer les crimes des

avec grand succès au théâtre Feydeau pendant la Terreur, le 10 septembre 1793.

(1) Fièvre produite par les Marais-Pontins.

(2) Offices de la semaine sainte, ainsi nommés parce qu'on les célèbre toute lumière éteinte.

(3) Pie VIII, qui venait de succéder à Léon XII (1829).

(4) Jérémie

hommes. La catholique héritière (1) sur ses sept collines était là avec tous ses souvenirs : mais, au lieu de ces pontifes puissants, de ces cardinaux qui disputaient la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Église sans éclat, annonçaient la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne. Les chefs-d'œuvre des arts disparaissaient avec elle, s'effaçaient sur les murs et sur les voûtes du Vatican, palais à demi abandonné. De curieux étrangers, séparés de l'unité de l'Église (2), assistaient en passant à la cérémonie et remplaçaient la communauté des fidèles. Une double tristesse s'emparait du cœur. Rome chrétienne en commémorant l'agonie de Jésus-Christ avait l'air de célébrer la sienne, de redire pour la nouvelle Jérusalem les paroles que Jérémie adressait à l'ancienne. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, mépriser tout et mourir. (*Lettre à Mme Récamier.*) (Livre XIII.)

FÊTE A LA VILLA MÉDICIS (3)

J'avais donné des bals et des soirées à Londres et à Paris, et, bien qu'enfant d'un autre désert, je n'avais pas trop mal traversé ces nouvelles solitudes; mais je ne m'étais pas douté de ce que pouvaient être des fêtes à Rome : elles ont quelque chose de la poésie antique qui place la mort à côté des plaisirs. A la villa Médicis, dont les jardins sont déjà une parure et où j'ai reçu la grande-duchesse Hélène (4), l'encadrement du tableau est magnifique : d'un côté la villa Borghèse avec la maison de Raphaël; de l'autre la villa de Monte-Mario et les coteaux qui bordent le Tibre; au-dessous du spectateur, Rome entière comme un vieux nid d'aigle abandonné. Au milieu des bosquets se pressaient, avec les descendants des Paula et des Cornélie, les beautés venues de Naples, de Florence et de Milan : la princesse Hélène semblait leur reine. Borée, tout à coup descendu de la montagne, a déchiré la tente du festin, et s'est enfui avec des lambeaux de toile et de guirlandes, comme pour nous donner une image de tout ce que le temps a balayé sur cette rive. L'ambassade était consternée; je sentais je ne sais quelle gaieté ironique à voir un souffle du ciel

(1) La Rome papale, héritière de la Rome antique.
(2) Des protestants.
(3) L'Académie de France, où sont reçus et entretenus aux frais de l'Etat les jeunes gens qui ont obtenu les grands prix de l'Ecole des Beaux-Arts, était, depuis 1800, établie à la Villa Médicis.
(4) La grande-duchesse Hélène, femme du grand-duc Michel, le dernier fils de Paul Ier, se trouvait alors à Rome.

emporter mon or d'un jour et mes joies d'une heure. Le mal a été promptement réparé. Au lieu de déjeuner sur la terrasse, on a déjeuné dans l'élégant palais : l'harmonie des cors et des hautbois, dispersée par le vent, avait quelque chose du murmure de mes forêts américaines. Les groupes qui se jouaient dans les rafales, les femmes dont les voiles tourmentés battaient leurs visages et leurs cheveux, le *sartarello* (1) qui continuait dans la bourrasque, l'improvisatrice qui déclamait aux nuages, le ballon qui s'envolait de travers avec le chiffre de la fille du Nord, tout cela donnait un caractère nouveau à ces jeux où semblaient se mêler les tempêtes accoutumées de ma vie.

ROME

La première fois que j'ai vu Rome, c'était à la fin de juin ; la saison des chaleurs augmente le délaisser de la cité, l'étranger fuit, les habitants du pays se renferment chez eux ; on ne rencontre pendant le jour personne dans les rues. Le soleil darde ses rayons sur le Colisée où pendent des herbes immobiles, où rien ne remue que les lézards. La terre est nue ; le ciel sans nuages paraît encore plus désert que la terre. Mais bientôt la nuit fait sortir les habitants de leurs palais et les étoiles du firmament ; la terre et le ciel se repeuplent ; Rome ressuscite ; cette vie recommencée en silence dans les ténèbres, autour des tombeaux, a l'air de la vie et de la promenade des ombres qui redescendent à l'Érèbe aux approches du jour.

Hier j'ai vagué au clair de la lune dans la campagne entre la porte Angélique et le mont Marius. On entendait un rossignol dans un étroit vallon balustré de cannes. Je n'ai retrouvé que là cette tristesse mélodieuse dont parlent les poètes anciens, à propos de l'oiseau du printemps. Le long sifflement que chacun connaît, et qui précède les brillantes batteries du musicien ailé, n'était pas perçant comme celui de nos rossignols ; il avait quelque chose de voilé comme le sifflement du bouvreuil de nos bois. Toutes ses notes étaient baissées d'un demi-ton ; sa romance à refrain était transposée du majeur au mineur ; il chantait à demi-voix ; il avait l'air de vouloir charmer le sommeil des morts et non de les réveiller. Dans ces parcours incultes, la Lydie d'Horace, la Délie de Tibulle. la Corinne d'Ovide, avaient passé ; il n'y restait que la Philomèle de Virgile. Cet hymne d'amour était puissant dans ce

(1) C'est probablement *salterello* (mot dont se désigne une des danses nationales) que Chateaubriand a voulu écrire.

lieu et à cette heure ; il donnait je ne sais quelle passion d'une seconde vie : selon Socrate, l'amour est le désir de renaître par l'entremise de la beauté ; c'était ce désir que faisait sentir à un jeune homme une jeune fille grecque en lui disant : « S'il ne me restait que le fil de mon collier de perles, je le partagerais avec toi. » (Livre XIII.)

JOURNÉE DU 28 JUILLET 1830

Sous le commandement du comte de Saint-Chamans, la première colonne de la garde partit de la Madeleine pour suivre les boulevards jusqu'à la Bastille. Dès les premiers pas un peloton que commandait M. Sala fut attaqué ; l'officier royaliste repoussa vivement l'attaque. A mesure qu'on avançait, les postes de communication laissés sur la route, trop faibles et trop éloignés les uns des autres, étaient coupés par le peuple et séparés les uns des autres par des abattis d'arbres et des barricades. Il y eut une affaire sanglante aux portes Saint-Denis et Saint-Martin. M. de Saint-Chamans, passant sur le théâtre des exploits futurs de Fieschi (1), rencontra à la place de la Bastille des groupes nombreux de femmes et d'hommes. Il les invita à se disperser, en leur distribuant quelque argent ; mais on ne cessait de tirer des maisons environnantes. Il fut obligé de renoncer à rejoindre l'Hôtel de Ville par la rue Saint-Antoine, et, après avoir traversé le pont d'Austerlitz, il regagna le Carrousel le long des boulevards du sud. Turenne devant la Bastille non encore démolie avait été plus heureux pour la mère de Louis XIV enfant.

La colonne chargée d'occuper l'Hôtel de Ville suivit les quais des Tuileries, du Louvre et de l'École, passa la moitié du Pont-Neuf, prit le quai de l'Horloge, le Marché aux Fleurs, et se porta à la place de Grève par le pont Notre-Dame. Deux pelotons de la garde firent une diversion en filant jusqu'au nouveau pont suspendu. Un bataillon du 15e léger appuyait la garde, et devait laisser deux pelotons sur le Marché aux Fleurs.

On se battit au passage de la Seine sur le pont Notre-Dame. Le peuple, tambour en tête, aborda bravement la garde. L'officier qui commandait l'artillerie royale fit observer à la masse populaire qu'elle s'exposait inutilement, et que n'ayant pas de canons elle serait foudroyée sans aucune chance de succès. La

(1) Le 28 juillet 1835, Joseph Fieschi tentera de tuer Louis-Philippe à l'aide de la fameuse *machine infernale*.

plèbe s'obstina : l'artillerie fit feu. Les soldats inondèrent les quais et la place de Grève, où débouchèrent par le pont d'Arcole deux autres pelotons de la garde. Ils avaient été obligés de forcer des rassemblements d'étudiants du faubourg Saint-Jacques. L'Hôtel de Ville fut occupé.

Une barricade s'élevait à l'entrée de la rue du Mouton : une brigade de Suisses emporta cette barricade : le peuple, se ruant des rues adjacentes, reprit son retranchement avec de grands cris. La barricade resta finalement à la garde.

Dans tous ces quartiers pauvres et populaires on combattit instantanément, sans arrière-pensée : l'étourderie française, moqueuse, insouciante, intrépide était montée au cerveau de tous ; la gloire a, pour notre nation, la légèreté du vin de Champagne. Les femmes, aux croisées, encourageaient les hommes dans la rue ; des billets promettaient le bâton de maréchal au premier colonel qui passerait au peuple ; des groupes marchaient au son d'un violon. C'étaient des scènes tragiques et bouffonnes, des spectacles de tréteaux et de triomphe : on entendait des éclats de rire et des jurements au milieu des coups de fusil, du sourd mugissement de la foule, à travers des masses de fumée. Pieds nus, bonnet de police en tête, des charretiers improvisés conduisaient avec un laisser-passer de chefs inconnus des convois de blessés parmi les combattants qui se séparaient.

Dans les quartiers riches régnait un autre esprit. Les gardes nationaux, ayant repris les uniformes dont on les avait dépouillés (1), se rassemblaient en grand nombre à la mairie du Ier arrondissement pour maintenir l'ordre. Dans ces combats, la garde souffrait plus que le peuple, parce qu'elle était exposée au feu des ennemis invisibles enfermés dans les maisons. D'autres nommeront les vaillants des salons qui, reconnaissant des officiers de la garde, s'amusaient à les abattre, en sûreté qu'ils étaient derrière un volet ou une cheminée. Dans la rue, l'animosité de l'homme de peine ou du soldat n'allait pas au delà du coup porté : blessé, on se secourait mutuellement. Le peuple sauva plusieurs victimes. Deux officiers, M. de Goyon et M. Rivaux, après une défense héroïque, durent la vie à la générosité des vainqueurs. Un capitaine de la garde, Kauffmann, reçoit un coup de barre de fer sur la tête : étourdi et les yeux sanglants, il relève avec son épée les baïonnettes de ses soldats qui mettaient en joue l'ouvrier.

La garde était remplie des grenadiers de Bonaparte. Plusieurs officiers perdirent la vie, entre autres le lieutenant Noirot,

(1) Ils avaient été licenciés en 1827

d'une bravoure extraordinaire, qui avait reçu du prince Eugène la croix de la Légion d'honneur, en 1813, pour un fait d'armes accompli dans une des redoutes de Caldiera. Le colonel de Pleinselve, blessé mortellement à la porte Saint-Martin, avait été aux guerres de l'Empire, en Hollande, en Espagne, à la grande armée et dans la garde impériale. A la bataille de Leipzig, il fit prisonnier de sa propre main le général autrichien Merfeld. Porté par ses soldats à l'hôpital du Gros-Caillou, il ne voulut être pansé que le dernier des blessés de Juillet. Le docteur Larrey (1), qui l'avait rencontré sur d'autres champs de bataille, lui amputa la cuisse ; il était trop tard pour le sauver. Heureux ces nobles adversaires, qui avaient vu tant de boulets passer sur leur tête, s'ils ne succombèrent pas sous la balle de quelques-uns de ces forçats libérés que la justice a retrouvés depuis la victoire dans les rangs des vainqueurs ! Ces galériens n'ont pu polluer le triomphe national républicain ; ils n'ont été nuisibles qu'à la royauté de Louis-Philippe. Ainsi s'abîmèrent obscurément dans les rues de Paris les restes de ces soldats fameux, échappés au canon de la Moskowa, de Lützen et de Leipzig : nous massacrions, sous Charles X, ces braves que nous avions tant admirés sous Napoléon. Il ne leur manquait qu'un homme : cet homme avait disparu à Sainte-Hélène.

Au tomber de la nuit, un sous-officier déguisé vint apporter l'ordre aux troupes de l'Hôtel de Ville de se replier sur les Tuileries. La retraite était rendue hasardeuse à cause des blessés que l'on ne voulait pas abandonner, et de l'artillerie difficile à passer à travers les barricades. Elle s'opéra cependant sans accident. Lorsque les troupes revinrent des différents quartiers de Paris, elles croyaient le roi et le dauphin arrivés de leur côté comme elles : cherchant en vain des yeux le drapeau blanc sur le pavillon de l'Horloge, elles firent entendre le langage énergique des camps. (Livre XIV.)

(1) Célèbre chirurgien (1766-1842) ; assista à presque toutes les batailles de l'Empire et organisa les premières ambulances volantes.

QUATRIÈME PARTIE

LES DERNIÈRES ANNÉES

1830-1841

L'ARGENT

Aux Paquis, près Genève, 15 septembre 1831.

Oh ! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer que tu as pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer ? Avec toi on est beau, jeune, adoré ; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous me direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela : qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux ? trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste : la vie est-elle autre chose qu'un mensonge ? Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté ; eh bien ! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se bouder, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre : la misère les serre l'une contre l'autre, et, dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser elles se mordent (1). Sans argent, nul moyen de fuite ; on ne peut aller chercher un autre soleil, et, avec une âme fière, on porte incessamment des chaînes. (Livre I.)

LE CHOLÉRA DE 1832

Comme la Terreur en 1793, il s'est promené d'un air moqueur à la clarté du jour, dans un monde tout neuf, accompagné de son bulletin, qui racontait les remèdes qu'on avait employés

(1) Quelques critiques, et notamment M. Jules Lemaître, ont cru voir dans ce passage une allusion à la vie conjugale de Chateaubriand.

contre lui, le nombre des victimes qu'il avait faites, où il en était, l'espoir qu'on avait de le voir encore finir, les précautions qu'on devait prendre pour se mettre à l'abri, ce qu'il fallait manger, comment il était bon de se vêtir. Et chacun continuait de vaquer à ses affaires, et les salles de spectacle étaient pleines. J'ai vu des ivrognes à la barrière, assis devant la porte du cabaret, buvant sur une petite table de bois et disant en élevant leur verre : « A ta santé, *Morbus* (1) ! » Morbus, par reconnaissance, accourait, et ils tombaient morts sous la table. Les enfants jouaient au *choléra*, qu'ils appelaient le *Nicolas Morbus* et le *scélérat Morbus*. Le choléra avait pourtant sa terreur : un brillant soleil, l'indifférence de la foule, le train ordinaire de la vie qui se continuait partout, donnaient à ces jours de peste un caractère nouveau et une autre sorte d'épouvante. On sentait un malaise dans tous les membres ; un vent du nord, sec et froid, vous desséchait ; l'air avait une certaine saveur métallique qui prenait à la gorge. Dans la rue du Cherche-Midi, des fourgons du dépôt d'artillerie faisaient le service des cadavres. Dans la rue de Sèvres, complètement dévastée, surtout d'un côté, les corbillards allaient et venaient de porte en porte ; ils ne pouvaient suffire aux demandes ; on leur criait par les fenêtres : « Corbillard, ici ! » Le cocher répondait qu'il était chargé et ne pouvait servir tout le monde. Un de mes amis, M. Pouqueville, venant dîner chez moi le jour de Pâques, arrivé au boulevard du Mont-Parnasse, fut arrêté par une succession de bières presque toutes portées à bras. Il aperçut, dans cette procession, le cercueil d'une jeune fille sur lequel était déposée une couronne de roses blanches. Une odeur de chlore formait une atmosphère empestée à la suite de cette ambulance fleurie. (Livre II.)

ARRESTATION DE CHATEAUBRIAND (2)

JUIN 1832

Le geôlier qui devait me mettre en souricière n'était pas levé, on le réveilla en frappant à son guichet, et il alla préparer mon gîte. Tandis qu'il s'occupait de son œuvre, je me promenais dans la cour de long en large avec le sieur Léotaud (3)

(1) On distingue deux formes de choléra : le choléra endémique ou *choléra nostras* et le choléra asiatique ou *choléra morbus*.

(2) Il vient d'être arrêté chez lui, pour avoir accepté de distribuer aux cholériques 12.000 francs offerts par la duchesse de Berry. Un fiacre vient de le conduire à la Préfecture de police.

(3) Agent de police.

qui me gardait. Il causait et me disait amicalement, car il était très honnête : « Monsieur le vicomte, j'ai bien l'honneur de vous remettre ; je vous ai présenté les armes plusieurs fois lorsque vous étiez ministre et que vous veniez chez le roi : je servais dans les gardes du corps ; mais que voulez-vous ! on a une femme, des enfants ; il faut vivre ! — Vous avez raison, monsieur Léotaud : combien ça vous rapporte-t-il? — Ah ! monsieur le vicomte, c'est selon les captures... Il y a des gratifications tantôt bien, tantôt mal, comme à la guerre. »

Pendant ma promenade, je voyais rentrer les mouchards (1) dans différents déguisements comme des masques le mercredi des Cendres à la descente de la Courtille (2) : ils venaient rendre compte des faits et gestes de la nuit. Les uns étaient habillés en marchands de salade, en crieurs des rues, en charbonniers, en forts de la halle, en marchands de vieux habits, en chiffonniers, en joueurs d'orgue ; les autres étaient coiffés de perruques sous lesquelles paraissaient des cheveux d'une autre couleur ; les autres avaient barbes, moustaches et favoris postiches ; les autres traînaient les jambes comme de respectables invalides et portaient un éclatant ruban rouge à leur boutonnière. Ils s'enfonçaient dans une petite cour et bientôt revenaient sous d'autres costumes, sans moustaches, sans barbes, sans favoris, sans perruques, sans bottes, sans jambes de bois, sans bras en écharpe : tous ces oiseaux du lever de l'aurore de la police s'envolaient et disparaissaient avec le jour grandissant. Mon logis étant prêt, le geôlier vint nous avertir, et M. Léotaud, chapeau bas, me conduisit jusqu'à la porte de l'honnête demeure et me dit, en me laissant aux mains du geôlier et de ses aides : « Monsieur le vicomte, j'ai bien l'honneur de vous saluer : au plaisir de vous revoir. » La porte d'entrée se referma sur moi. (Livre II.)

LA MAISON DE LA RUE D'ENFER

Une fois ma maison achetée, ce que j'avais de mieux à faire était de l'habiter ; je l'ai arrangée telle qu'elle est. Des fenêtres du salon on aperçoit d'abord ce que les Anglais appellent *pleasure-ground* (3), avant-scène formée d'un gazon et de massifs d'arbustes. Au delà de ce pourpris, par-dessus un mur

(1) Policiers.
(2) La courtille de Belleville, rendez-vous des gens du peuple pendant le carnaval.
(3) Pelouse de jeu.

d'appui que surmonte une barrière blanche losangée, est un champ variant de cultures et consacré à la nourriture des bestiaux de l'*Infirmerie.* Au delà de ce champ vient un autre terrain séparé du champ par un autre mur d'appui à claire-voie verte, entrelacée de viornes et de rosiers du Bengale ; cette marche de mon État consiste en un bouquet de bois, un préau et une allée de peupliers. Ce recoin est extrêmement solitaire, il ne me rit point comme le recoin d'Horace, *angulus ridet* (1). Tout au contraire, j'y ai quelquefois pleuré. Le proverbe dit : *Il faut que jeunesse se passe.* L'arrière-saison a aussi quelque frasque à passer :

Les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes.

(LA FONTAINE.)

Mes arbres sont de mille sortes. J'ai planté vingt-trois cèdres de Salomon et deux chênes de druides ; ils font les cornes à leur maître de peu de durée, *brevem dominum* (2). Un mail, double allée de marronniers, conduit du jardin supérieur au jardin inférieur ; le long du champ intermédiaire la déclivité du sol est rapide.

Ces arbres, je ne les ai pas choisis comme à la *Vallée-aux-Loups* en mémoire des lieux que j'ai parcourus : qui se plaît au souvenir conserve des espérances. Mais lorsqu'on n'a ni enfants, ni jeunesse, ni patrie, quel attachement peut-on porter à des arbres dont les feuilles, les fleurs, les fruits ne sont plus les chiffres mystérieux employés au calcul des époques d'illusion ? En vain on me dit : « Vous rajeunissez », croit-on me faire prendre pour ma dent de lait ma dent de sagesse ? encore celle-ci ne m'est venue que pour manger un pain amer sous la royauté du 7 août.

Au reste mes arbres ne s'informent guère s'ils servent de calendrier à mes plaisirs ou d'extraits mortuaires à mes ans ; ils croissent chaque jour, du jour que je décrois : ils se marient à ceux de l'enclos des Enfants-Trouvés et du boulevard d'Enfer qui m'enveloppent. Je n'aperçois pas une maison ; à deux cents lieues de Paris je serais moins séparé du monde. J'entends bêler les chèvres qui nourrissent les orphelins délaissés. Ah ! si j'avais été comme eux dans les bras de saint Vincent de Paul ! Né d'une faiblesse, obscur et inconnu comme eux, je serais aujourd'hui quelque ouvrier sans nom, n'ayant rien

(1) « Le petit coin sourit. » (HORACE, *Odes*, II, 6.)
(2) « Leur maître d'un jour. » (HORACE, *Odes*, II, 14.)

à démêler avec les hommes, ne sachant ni pourquoi ni comment j'étais venu à la vie, ni comment ni pourquoi j'en dois sortir.

La démolition d'un mur m'a mis en communication avec l'Infirmerie de Marie-Thérèse (1) ; je me trouve à la fois dans un monastère, dans une ferme, un verger et un parc. Le matin, je m'éveille au son de l'*Angelus ;* j'entends de mon lit le chant des prêtres dans la chapelle ; je vois de ma fenêtre un calvaire qui s'élève entre un noyer et un sureau : des vaches, des poules, des pigeons et des abeilles, des sœurs de charité en robe d'étamine (2) noire et en cornette de basin (3) blanc, des femmes convalescentes, de vieux ecclésiastiques vont errant parmi les lilas, les azaléas (4), les pompadouras (5) et les rhododendrons (6) du jardin, parmi les rosiers, les groseilliers, les framboisiers et les légumes du potager. Quelques-uns de mes curés octogénaires étaient exilés avec moi : après avoir mêlé ma misère à la leur sur les pelouses de Kensington, j'ai offert à leurs derniers pas les gazons de mon hospice : ils y traînent leur vieillesse religieuse comme les plis du voile du sanctuaire. J'ai pour compagnon un gros chat gris roux à bandes noires transversales, né au Vatican dans la loge (7) de Raphaël : Léon XII l'avait élevé dans un pan de sa robe où je l'avais vu avec envie lorsque le pontife me donnait mes audiences d'ambassadeur. Le successeur de saint Pierre étant mort, j'héritai du chat sans maître. On l'appelait *Micetto*, surnommé le *chat du pape.* Il jouit en cette qualité d'une extrême considération auprès des âmes pieuses. Je cherche à lui faire oublier l'exil, la chapelle Sixtine et le soleil de cette coupole de Michel-Ange sur laquelle il se promenait loin de la terre.

Ma maison, les divers bâtiments de l'*Infirmerie* avec leur chapelle et la sacristie gothique, ont l'air d'une colonie ou d'un hameau. Dans les jours de cérémonie, la religion cachée chez moi, la vieille monarchie à mon hôpital, se mettent en marche. Des processions, composées de tous nos infirmes, précédés des jeunes filles du voisinage, passent en chantant sous les arbres avec le Saint-Sacrement, la croix et la bannière. Mme de Chateaubriand les suit le chapelet à la main, fière du troupeau

(1) Fondée par la duchesse d'Angoulême (Marie-Thérèse de France), en 1819, pour les prêtres pauvres. Mme de Chateaubriand s'était consacrée à cette œuvre.
(2) *Etamine.* Lex
(3) *Basin.* Lex.
(4) *Azaléas.* Lex.
(5) *Pompadouras.* Lex.
(6) *Rhododendrons.* Lex.
(7) Galerie du Vatican décorée par Raphaël.

objet de sa sollicitude. Les merles sifflent, les fauvettes gazouillent, les rossignols luttent avec les hymnes. Je me reporte aux Rogations dont j'ai décrit la pompe champêtre (1) : de la théorie du christianisme, j'ai passé à la pratique.

Mon gîte fait face à l'occident. Le soir, la cime des arbres éclairés par derrière grave sa silhouette noire et dentelée sur l'horizon d'or. Ma jeunesse revient à cette heure ; elle ressuscite ces jours écoulés que le temps a réduits à l'insubstance (2) des fantômes. Quand les constellations percent leur voûte bleue, je me souviens de ce firmament splendide que j'admirais du giron des forêts américaines, ou du sein de l'Océan. La nuit est plus favorable que le jour aux réminiscences du voyageur; elle lui cache les paysages qui lui rappelleraient les lieux qu'il habite; elle ne lui laisse voir que les astres, d'un aspect semblable, sous les différentes latitudes du même hémisphère. Alors il reconnaît ces étoiles qu'il regardait de tel pays, à telle époque; les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva dans les diverses parties de la terre, remontent et s'attachent au même point du ciel (3). (Livre III.)

VOYAGE EN BOHÊME

UNE CHAMBRE D'AUBERGE A WALDMÜNCHEN

Sachez donc, arrière-neveux, que cette chambre était une chambre à l'italienne, murs nus, badigeonnés en blanc, sans boiseries ni tapisserie aucune, large plinthe ou bandeau coloré au bas, plafond avec un cercle à trois filets, corniche peinte en rosaces bleues avec une guirlande de feuilles de laurier chocolat, et au-dessous de la corniche, sur le mur, des rinceaux à dessins rouges sur un fond vert américain. Çà et là, de petites gravures françaises et anglaises encadrées. Deux fenêtres avec rideaux de coton blanc. Entre les fenêtres un miroir. Au milieu de la chambre une table de douze couverts au moins, garnie de sa toile cirée à fond élevé, imprimé de roses et de fleurs diverses. Six chaises avec leurs coussins recouverts d'une toile rouge à carreaux écossais. Une commode, trois couchettes autour de la chambre; dans un angle,

(1) Dans *le Génie du Christianisme* (voyez plus haut, p. 103).
(2) Les fantômes n'ont pas de corps, de consistance, de substance.
(3) « La méchante habitude du papier et de l'encre fait qu'on ne peut s'empêcher de griffonner. J'ai pris la plume, ignorant ce que j'allais écrire, et j'ai barbouillé cette description, trop longue au moins d'un tiers : si j'ai le temps, je l'abrégerai. » (Note de Chateaubriand.)

auprès de la porte, un poêle de faïence vernissée noir, et dont les faces présentent en relief les armes de Bavière; il est surmonté d'un récipient en forme de couronne gothique. La porte est munie d'une machine de fer compliquée, capable de clore les huis (1) d'une geôle et de déjouer les rossignols des amants et des voleurs. (Livre III.)

SPECTACLE A WALDMÜNCHEN

Tous les jours il y a, *ut mos* (2), spectacle à Waldmünchen, et j'y assistais à la première place. A six heures du matin, un vieux berger, grand et maigre, parcourt le village à différentes stations; il sonne d'une trompe droite, longue de six pieds, qu'on prendrait de loin pour un porte-voix ou une houlette. Il en tire d'abord trois sons métalliques assez harmonieux, puis il fait entendre l'air précipité d'une espèce de galop et de ranz des vaches (3), imitant des mugissements de bœufs et des rires de pourceaux. La fanfare finit par une note soutenue et montante en fausset.

Soudain débouchent de toutes les portes des vaches, des génisses, des veaux, des taureaux; ils envahissent en beuglant la place du village; ils montent ou descendent de toutes les rues circonvoisines, et, s'étant formés en colonne, ils prennent le chemin accoutumé pour aller paître. Suit en caracolant l'escadron des porcs qui ressemblent à des sangliers et qui grognent. Les moutons et les agneaux placés à la queue font en bêlant la troisième partie du concert; les oies composent la réserve : en un quart d'heure tout a disparu.

Le soir, à sept heures, on entend de nouveau la trompe; c'est la rentrée des troupeaux. L'ordre de la troupe est changé : les porcs font l'avant-garde, toujours avec la même musique ; quelques-uns, détachés en éclaireurs, courent au hasard ou s'arrêtent à tous les coins. Les moutons défilent; les vaches, avec leurs fils, leurs filles et leurs maris, ferment la marche ; les oies dandinent sur les flancs. Tous ces animaux regagnent leurs toits, aucun ne se trompe de porte ; mais il y a des cosaques qui vont à la maraude, des étourdis qui jouent et ne veulent pas rentrer, de jeunes taureaux qui s'obstinent à rester avec une compagne qui n'est pas de leur crèche. Alors viennent les femmes et les enfants avec leurs petites gaules; ils obligent les traînards à rejoindre le corps, et les réfractaires à se soumettre à la règle. Je me réjouissais de ce spectacle,

(1) *Huis.* Lex.
(2) « Comme d'habitude. »
(3) Air populaire chez les bergers suisses.

comme jadis Henri IV à Chauny s'amusait du vacher nommé *Tout-le-Monde* qui rassemblait ses troupeaux au son de la trompette. (Livre III.)

CHATEAUBRIAND EST REÇU PAR CHARLES X

A neuf heures et demie du soir, je me mis en marche; un homme de l'auberge, sachant quelques mots de français, me conduisit (1). Je gravis des rues silencieuses, sombres, sans réverbères, jusqu'au pied de la haute colline que couronne l'immense château des rois de Bohême. L'édifice dessinait sa masse noire sur le ciel; aucune lumière ne sortait de ses fenêtres : il y avait là quelque chose de la solitude, du site et de la grandeur du Vatican, ou du temple de Jérusalem vu de la vallée de Josaphat. On n'entendait que le retentissement de mes pas et de ceux de mon guide; j'étais obligé de m'arrêter par intervalles sur les plates-formes des pavés échelonnés, tant la pente était rapide.

A mesure que je montais, je découvrais la ville au-dessous. Les enchaînements de l'histoire, le sort des hommes, la destruction des empires, les desseins de la Providence se présentaient à ma mémoire en s'identifiant aux souvenirs de ma propre destinée : après avoir exploré des ruines mortes, j'étais appelé au spectacle des ruines vivantes.

Parvenu au plateau sur lequel est bâti Hradschin, nous traversâmes un poste d'infanterie dont le corps de garde avoisinait le guichet extérieur. Nous pénétrâmes par ce guichet dans une cour carrée, environnée de bâtiments uniformes et déserts. Nous enfilâmes à droite, au rez-de-chaussée, un long corridor qu'éclairaient de loin en loin des lanternes de verre accrochées aux parois du mur, comme dans une caserne ou dans un couvent. Au bout de ce corridor s'ouvrait un escalier, au pied duquel se promenaient deux sentinelles. Comme je montais le second étage, je rencontrai M. de Blacas qui descendait. J'entrai avec lui dans les appartements de Charles X; là étaient encore deux grenadiers en faction. Cette garde étrangère, ces habits blancs à la porte du roi de France, me faisaient une impression pénible : l'idée d'une prison plutôt que d'un palais me vint.

Nous passâmes trois salles anuitées (2) et presque sans meubles : je croyais errer encore dans le terrible monastère

(1) Charles X et son fils étaient venus, en 1833, sur l'invitation de l'Empereur, se fixer au château de Hradschin, à Prague.
(2) *Anuitées.* Lex.

de l'Escurial (1). M. de Blacas me laissa dans la troisième salle pour aller avertir le roi, avec la même étiquette qu'aux Tuileries. Il revint me chercher, m'introduisit dans le cabinet de Sa Majesté, et se retira.

Charles X s'approcha de moi, me tendit la main avec cordialité en me disant : « Bonjour, bonjour, monsieur de Chateaubriand, je suis charmé de vous voir. Je vous attendais. Vous n'auriez pas dû venir ce soir, car vous devez être bien fatigué. Ne restez pas debout; asseyons-nous. Comment se porte votre femme ? »

Rien ne brise le cœur comme la simplicité des paroles dans les hautes positions de la société et les grandes catastrophes de la vie. Je me mis à pleurer comme un enfant; j'avais peine à étouffer avec mon mouchoir le bruit de mes larmes. Toutes les choses hardies que je m'étais promis de dire (2), toute la vaine et impitoyable philosophie dont je comptais armer mes discours, me manqua. Moi, devenir le pédagogue du malheur ! Moi, oser en remontrer à mon roi, à mon roi en cheveux blancs, à mon roi proscrit, exilé, prêt à déposer sa dépouille mortelle dans la terre étrangère ! Mon vieux prince me prit de nouveau par la main en voyant le trouble de cet *impitoyable ennemi*, de ce *dur opposant* des ordonnances de juillet. Ses yeux étaient humides ; il me fit asseoir à côté d'une petite table de bois, sur laquelle il y avait deux bougies ; il s'assit auprès de la même table, penchant vers moi sa bonne oreille pour mieux m'entendre, m'avertissant ainsi de ses années qui venaient mêler leurs infirmités communes aux calamités extraordinaires de sa vie.

Il m'était impossible de retrouver la voix, en regardant dans la demeure des empereurs d'Autriche le soixante-huitième roi de France courbé sous le poids de ces règnes et de soixante-seize années : de ces années, vingt-quatre s'étaient écoulées dans l'exil, cinq sur un trône chancelant ; le monarque achevait ses derniers jours dans un dernier exil, avec le petit-fils dont le père avait été assassiné et de qui la mère était captive. Charles X, pour rompre ce silence, m'adressa quelques questions. Alors j'expliquai brièvement l'objet de mon voyage : je me dis porteur d'une lettre de Mme la duchesse de Berry, adressée à Mme la dauphine, dans laquelle la prisonnière de Blaye confiait le soin de ses enfants à la prisonnière du Temple, comme ayant la pratique du malheur. J'ajoutai que

(1) Palais des rois d'Espagne et monastère, à 40 kilomètres de Madrid.
(2) Il doit lui annoncer le mariage de la duchesse de Berry avec le comte de Lucchesi-Palli.

j'avais aussi une lettre pour les enfants. Le roi me répondit : « Ne la leur remettez pas ; ils ignorent en partie ce qui est arrivé à leur mère ; vous me donnerez cette lettre. Au surplus, nous parlerons de cela demain à deux heures : allez vous coucher. Vous verrez mon fils et les enfants à onze heures et vous dînerez avec nous. » Le roi se leva, me souhaita une bonne nuit et se retira.

Je sortis ; je rejoignis M. de Blacas dans le salon d'entrée ; le guide m'attendait sur l'escalier. Je retournai à mon auberge, descendant les rues sur les pavés glissants, avec autant de rapidité que j'avais mis de lenteur à les monter. (Livre III.)

SUR LE CHEMIN D'ÉGRA. — INVOCATION A CYNTHIE

Du fond de ma calèche, je regardais se lever les étoiles (1).

N'ayez pas peur, Cynthie ; ce n'est que la susurration (2) des roseaux inclinés par notre passage dans leur forêt mobile. J'ai un poignard pour les jaloux et du sang pour toi. Que ce tombeau ne vous cause aucune épouvante ; c'est celui d'une femme jadis aimée comme vous : Cecilia Metella (3) reposait ici.

Qu'elle est admirable cette nuit, dans la campagne romaine ! La lune se lève derrière la Sabine pour regarder la mer ; elle fait sortir des ténèbres diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano (4), les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte (5). Le long canal des vieux aqueducs laisse échapper quelques globules de son onde à travers les mousses, les ancolies (6), les giroflées, et joint les montagnes aux murailles de la ville. Plantés les uns sur les autres, les portiques aériens, en découpant le ciel, promènent dans les airs le torrent des âges et le cours des ruisseaux. Législatrice du monde, Rome, assise sur la pierre de son sépulcre, avec sa robe de siècles, projette le dessin irrégulier de sa grande figure dans la solitude lactée (7).

Asseyons-nous : ce pin, comme le chevrier des Abruzzes (8),

(1) Daté du 1er juin, au soir, 1833. Il revient de Prague et se dirige vers Paris. La beauté de cette soirée le fait rêver à la campagne romaine ; il imagine qu'il a pour l'accompagner le fantôme de Cynthie, célébrée par le poète latin Properce.

(2) *Susurration*. Lex.

(3) Femme du triumvir Crassus. Son tombeau se trouve sur la voie Appienne.

(4) Petite ville près de Rome.

(5) Montagne voisine de Rome.

(6) *Ancolies*. Lex.

(7) Blanche comme le lait sous les rayons de la lune.

(8) Montagnes du centre de l'Italie.

déploie son ombrelle (1) parmi des ruines. La lune neige sa lumière sur la couronne gothique de la tour du tombeau de Metella et sur les festons de marbre enchaînés aux cornes des bucranes (2); pompe élégante qui nous invite à jouir de la vie, sitôt écoulée.

Écoutez ! la nymphe Égérie (3) chante au bord de sa fontaine ; le rossignol se fait entendre dans la vigne de l'hypogée (4) des Scipions; la brise alanguie de la Syrie nous apporte indolemment la senteur des tubéreuses (5) sauvages. Le palmier de la *villa* abandonnée se balance à demi noyé dans l'améthyste (6) et l'azur des clartés phébéennes (7). Mais toi, pâlie par les reflets de la candeur de Diane, ô Cynthie, tu es mille fois plus gracieuse que ce palmier. Les mânes de Délie, de Lalagé, de Lydie (8), de Lesbie, posés sur des corniches ébréchées, balbutient autour de toi des paroles mystérieuses. Tes regards se croisent avec ceux des étoiles et se mêlent à leurs rayons.

Mais, Cynthie, il n'y a de vrai que le bonheur dont tu peux jouir. Ces constellations si brillantes sur ta tête ne s'harmonisent à tes félicités que par l'illusion d'une perspective trompeuse. Jeune Italienne, le temps fuit ! sur ces tapis de fleurs tes compagnes ont déjà passé.

Une vapeur se déroule, monte et enveloppe l'œil de la nuit d'une rétine (9) argentée ; le pélican crie et retourne aux grèves; la bécasse s'abat dans les prêles (10) des sources diamantées ; la cloche résonne sous la coupole de Saint-Pierre ; le plain-chant nocturne, voix du moyen âge, attriste le monastère isolé de Sainte-Croix ; le moine psalmodie à genoux les laudes, sur les colonnes calcinées de Saint-Paul ; des vestales se prosternent sur la dalle glacée qui ferme leurs cryptes ; le *pifferaro* (11) souffle sa complainte de minuit devant la Madone solitaire, à la porte condamnée d'une catacombe. Heure de la mélancolie, la religion s'éveille et l'amour s'endort !

(1) Il s'agit de pins-parasols.
(2) *Bucranes*. Lex.
(3) Nymphe qui habitait la campagne voisine de la voie Appienne et qui inspira, dit-on, le roi Numa.
(4) *Hypogée*, Lex.
(5) *Tubéreuses*. Lex.
(6) *Améthyste*. Lex.
(7) Clartés lunaires. Phœbé est un des noms mythologiques de la lune.
(8) Femmes célébrées par les poètes romains Tibulle, Horace, Catulle, Properce.
(9) *Rétine*. Lex.
(10) *Prêles*. Lex.
(11) *Pifferaro*. Lex.

Cynthie, ta voix s'affaiblit : il expire sur tes lèvres, le refrain que t'apprit le pêcheur napolitain dans sa barque vélivole (1), ou le rameur vénitien dans sa gondole légère. Va aux défaillances de ton repos ; je protégerai ton sommeil. La nuit dont tes paupières couvrent tes yeux dispute de suavité avec celle que l'Italie assoupie et parfumée verse sur ton front. Quand le hennissement de nos chevaux se fera entendre dans la campagne, quand l'étoile du matin annoncera l'aube, le berger de Frascati (2) descendra avec ses chèvres, et moi je cesserai de te bercer de ma chanson à demi-voix soupirée. (Livre V.)

LES GONDOLIERS DE VENISE

La gaieté de ces fils de Nérée (3) ne les abandonne jamais ; vêtus du soleil, la mer les nourrit. Ils ne sont pas couchés et désœuvrés comme les lazzaroni (4) à Naples : toujours en mouvement, ce sont des matelots qui manquent de vaisseaux et d'ouvrage, mais qui feraient encore le commerce du monde et gagneraient la bataille de Lépante (5), si le temps de la liberté et de la gloire vénitienne n'était passé.

A dix heures du matin ils arrivent à leurs gondoles attachées, la proue à terre, à des poteaux. Alors ils commencent à gratter et laver leurs *barchette* (6) aux *Traghetti* (7), comme des dragons étrillent, brossent et épongent leurs chevaux au piquet. La chatouilleuse cavale marine s'agite, se tourmente aux mouvements de son cavalier qui puise de l'eau dans un vase de bois, la répand sur les flancs et dans l'intérieur de la nacelle. Il renouvelle plusieurs fois l'aspersion, ayant soin d'écarter l'eau de la surface de la mer pour prendre dessous une eau plus pure. Puis il frotte les avirons, éclaircit les cuivres et les glaces du petit château noir (8), il époussette les coussins, les tapis, et fourbit le fer taillant de la proue. Le tout ne se fait pas sans quelques mots d'humeur ou de tendresse, adressés, dans le joli dialecte vénitien, à la gondole quinteuse ou docile.

La toilette de la gondole achevée, le gondolier passe à la

(1) *Vélivole.* Lex.
(2) Ville voisine de Rome, anciennement Tibur.
(3) C'est-à-dire : gondoliers. Nérée était le dieu de la mer, père des Néréides.
(4) *Lazzaroni.* Lex.
(5) Bataille où don Juan d'Autriche, aidé des Vénitiens et des Espagnols, détruisit la flotte turque (1561).
(6) Petites barques.
(7) Piquets auxquels on attache les gondoles.
(8) La cabine des passagers.

sienne. Il se peigne, secoue sa veste et son bonnet bleu, rouge ou gris ; se lave le visage, les pieds et les mains. Sa femme, sa fille ou sa maîtresse lui apporte dans une gamelle une miscellanée (1) de légumes, de pain et de viande. Le déjeuner fait, chaque gondolier attend en chantant la fortune : il l'a devant lui, un pied en l'air, présentant son écharpe au vent et servant de girouette, au haut du monument de la Douane de mer (2). A-t-elle donné le signal ? le gondolier favorisé, l'aviron levé, part debout à l'arrière de sa nacelle, de même qu'Achille (3) voltigeait autrefois, ou qu'un écuyer de Franconi (4) galope aujourd'hui sur la croupe d'un destrier. La gondole, en forme de patin, glisse sur l'eau comme sur la glace. *Sia stati ! sta longo* (5) ! en voilà pour toute la journée. Puis vienne la nuit, et la *calle* (6) verra mon gondolier chanter et boire le demi-sequin que je lui laisse. (Livre VI.)

PLAINE DE SALZBOURG (7)

L'Allemagne s'est voulu venger de ma mauvaise humeur contre elle. Dans la plaine de Salzbourg, le 24, au matin, le soleil parut à l'est des montagnes que je laissais derrière moi ; quelques pitons de rochers à l'occident s'illuminaient de ses premiers feux extrêmement doux. L'ombre flottait encore sur la plaine, moitié verte, moitié labourée et d'où s'élevait une fumée, comme la vapeur des sueurs de l'homme. Le château de Salzbourg, accroissant le sommet du monticule qui domine la ville, incrustait dans le ciel bleu son relief blanc. Avec l'ascension du soleil, émergeaient, du sein de la fraîche rosée, les avenues, les bouquets de bois, les maisons de briques rouges, les chaumières crépies d'une chaux éclatante, les tours du moyen âge balafrées et percées, vieux champions du temps, blessés à la tête et à la poitrine, restés seuls debout sur le champ de bataille des siècles. La lumière automnale de cette scène avait la couleur violette des veilleuses (8) qui s'épanouissent dans cette saison, et dont les prés le long de la Saltz étaient semés. Des bandes de corbeaux, quittant les

(1) Mélange.
(2) Allusion à la girouette de la Douane.
(3) Dans les poèmes homériques, Achille est désigné par un adjectif qui signifie : *aux pieds légers*.
(4) Vénitien qui fonda à Paris le *Cirque Olympique*
(5) « Arrêtez ! Tenez-vous à distance ! »
(6) Rue.
(7) Ville de la Haute-Autriche.
(8) Nom de fleur.

lierres et les trous des ruines, descendaient sur les guérets; leurs ailes moirées se glaçaient de rose au reflet du matin.

Fête était de saint Rupert, patron de Salzbourg. Les paysannes allaient au marché, parées à la façon de leur village : leur chevelure blonde et leur front de neige se renfermaient sous des espèces de casques d'or, ce qui seyait bien à des Germaines. Lorsque j'eus traversé la ville, propre et belle, j'aperçus, dans une prairie, deux ou trois mille hommes d'infanterie; un général, accompagné de son état-major, les passait en revue. Ces lignes blanches sillonnant un gazon vert, les éclairs des armes au jour levant, étaient une pompe digne de ces peuples peints ou plutôt chantés par Tacite : Mars le Teuton offrait un sacrifice à l'Aurore. Que faisaient dans ce moment mes gondoliers à Venise? Ils se réjouissante comme les hirondelles après la nuit à l'ombre renaissaient et se préparaient à raser la surface de l'eau; ensuite viendront les joies de la nuit, les barcarolles (1) et les amours. A chaque peuple son lot : aux uns la force, aux autres les plaisirs; les Alpes font le partage. (Livre VIII.)

RÉCAPITULATION

Vous m'avez vu naître; vous avez vu mon enfance, ma présentation à Versailles, mon assistance à Paris au premier spectacle de la Révolution. Dans le nouveau monde, je rencontre Washington; je m'enfonce dans les bois; le naufrage me ramène sur les côtes de ma Bretagne. Arrivent mes souffrances comme soldat, ma misère comme émigré. Rentré en France, je deviens auteur du *Génie du Christianisme.* Dans une société changée, je compte et je perds mes amis. Bonaparte m'arrête et se jette, avec le corps sanglant du duc d'Enghien, devant mes pas; je m'arrête à mon tour et je conduis le grand homme de son berceau, en Corse, à sa tombe, à Sainte-Hélène. Je participe à la Restauration et je la vois finir.

Ainsi la vie publique et privée m'a été connue. Quatre fois j'ai traversé les mers; j'ai suivi le soleil en Orient, touché les ruines de Memphis, de Carthage, de Sparte et d'Athènes; j'ai prié au tombeau de saint Pierre et adoré sur le Golgotha. Pauvre et riche, puissant et faible, heureux et misérable, homme d'action, homme de pensée, j'ai mis ma main dans le siècle, mon intelligence au désert; l'existence effective s'est montrée à moi au milieu des illusions, de même que la terre apparaît aux matelots parmi les nuages. Si ces faits répandus

(1) Chanson de gondoliers.

sur mes songes, comme le vernis qui préserve des peintures fragiles, ne disparaissent pas, ils indiqueront le lieu par où a passé ma vie.

Dans chacune de mes trois carrières je m'étais proposé un but important: voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir le culte sur ses ruines ; homme d'État, je me suis efforcé de donner aux peuples le système de la monarchie pondérée, de replacer la France à son rang en Europe, de lui rendre la force que les traités de Vienne lui avaient fait perdre ; j'ai du moins aidé à conquérir celle de nos libertés qui les vaut toutes, la liberté de la presse. Dans l'ordre divin, religion et liberté ; dans l'ordre humain, honneur et gloire (qui sont la génération humaine de la religion et de la liberté) : voilà ce que j'ai désiré pour ma patrie.

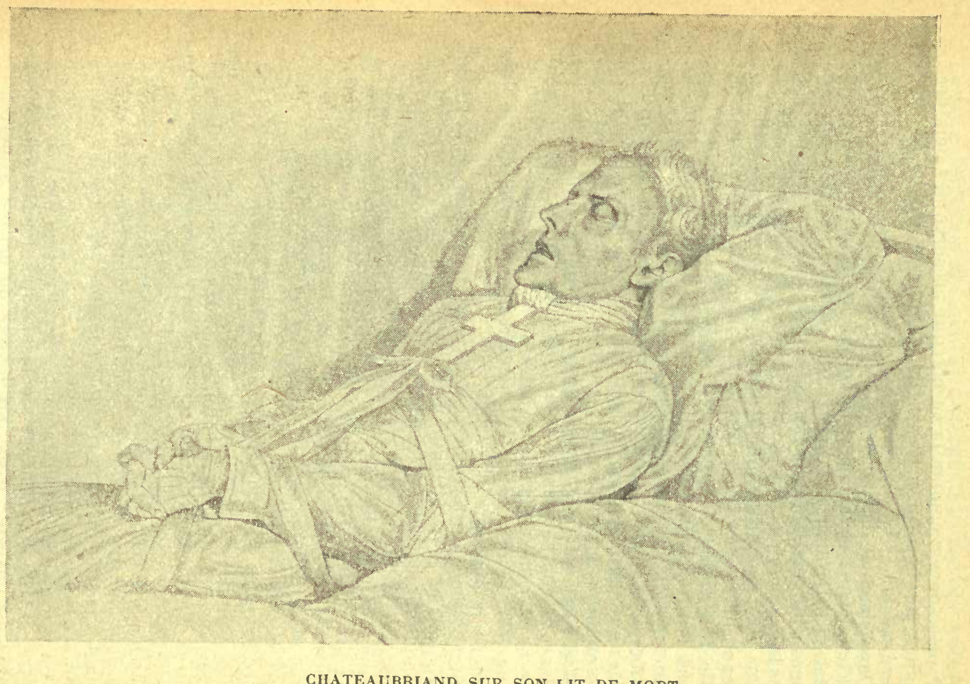
Des auteurs français de ma date, je suis quasi le seul qui ressemble à ses ouvrages : voyageur, soldat, publiciste, ministre, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint l'Océan, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées que j'ai étudié les princes, la politique et les lois.

Soit bonheur ou fortune, après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, après avoir revêtu la casaque du sauvage et le cafetan (1) du mamelouck (2), je me suis assis à la table des rois pour retomber dans l'indigence. Je me suis mêlé de paix et de guerre : j'ai signé des traités et des protocoles ; j'ai assisté à des sièges, des congrès et des conclaves ; à la réédification et à la démolition des trônes ; j'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire : et ma vie solitaire et silencieuse marchait au travers du tumulte et du bruit avec les filles de mon imagination : Atala, Amélie, Blanca, Velléda, sans parler de ce que je pourrais appeler les réalités de mes jours, si elles n'avaient elles-mêmes la séduction des chimères. J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée.

Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves : j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue...

En traçant ces derniers mots, ce 16 novembre 1841, ma fenêtre, qui donne à l'ouest sur les jardins des Missions étrangères, est ouverte : il est six heures du matin ; j'aperçois la

(1) *Cafetan*. Lex.
(2) *Mamelouck*. Lex.



CHATEAUBRIAND SUR SON LIT DE MORT

Il s'éteignit à l'âge de 86 ans, le 4 juillet 1848, à 8 heures du matin, 110, rue du Bac.

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.)



MADAME RÉCAMIER SUR SON LIT DE MORT
le 15 mai 1849.
(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'orient : on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. (Livre X.)

CHAPITRE VIII

CORRESPONDANCE

On commence à recueillir et à publier la volumineuse correspondance de Chateaubriand. On a pu voir, au cours de ce recueil, quelques-unes de ses lettres, par exemple, celle qu'il écrivit au comte Daru en 1811 à propos de son discours à l'Académie française (p. 175) et quelques autres à Mme Récamier sur Rome (p. 378 et suiv.). En voici trois intéressantes pour connaître le caractère de Chateaubriand : la première prouvant la sincérité de sa conversion ; la seconde remarquable par la délicatesse du sentiment, et la dernière où l'on voit un homme arrivé payant à une jeune arriviste la rançon de la gloire.

LETTRE DE CHATEAUBRIAND A FONTANES

En se rapportant à la période de Londres, il sera intéressant de lire une lettre datant de cette époque et écrite par Chateaubriand à Fontanes. Celui-ci, informé de la mort de Mme de Chateaubriand, avait adressé à son ami des condoléances émues. Il reçut cette réponse qui ne laisse aucun doute sur les sentiments de celui qui l'écrit : elle est, dans son style négligé, un témoignage irrécusable et pathétique de la sincérité de Chateaubriand au moment de sa conversion, qui est aussi celui où il commença *le Génie du Christianisme*. Elle se trouve au tome X[e] des *Causeries du Lundi* et Sainte-Beuve la publia le 17 avril 1854, dans l'intention de célébrer le cinquante-deuxième anniversaire du *Génie*.

Ce 25 octobre 1799 (Londres).

Je reçois votre lettre en date du 17 septembre. La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes aux yeux, dites-vous. Le Ciel m'est témoin que les miens n'ont

jamais manqué d'être pleins d'eau (1), toutes les fois que je parle de vous. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrit davantage (2), parce que vous êtes selon les choses de mon cœur et selon l'idée que je m'étais faite de l'homme à grandes espérances. Mon cher ami, si vous ne faisiez que des vers comme Racine (3), si vous n'étiez pas bon par excellence comme vous l'êtes, je vous admirerais, mais vous ne posséderiez pas toutes mes pensées comme aujourd'hui, et mes vœux pour votre bonheur ne seraient pas si constamment attachés à mon admiration pour votre beau génie. Au reste, c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. Je viens encore de perdre une sœur (4) que j'aimais tendrement et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures passent si vite (5) et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau. Toutefois, Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait pas dans les voies iniques de l'ambition (6), ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver où il fallait me frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile (7) et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité (8) : il m'en a privé afin que j'élevasse mes yeux vers lui (9). Il aura dé-

(1) « Style de la première manière. » (Note de Sainte-Beuve.) Le goût de Chateaubriand se formera plus tard, à l'école de Fontanes lui-même.

(2) Incorrection dont on ne saurait s'étonner dans une lettre improvisée sous le coup de l'émotion.

(3) Fontanes écrivait des vers élégants, mais qui ne sauraient soutenir cette comparaison.

(4) Emprisonnée sous la Terreur, Mme de Farcy était morte des suites de sa captivité.

(5) Souvenir de saint Paul : *Præterit figura hujus mundi* (I, Cor., VIII, 31).

(6) Expression renouvelée des psaumes : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum et in via peccatorum non stetit :* « Heureux celui qui n'a pas été dans le conseil des impies et n'a pas *marché dans la voie* des pécheurs. » (Ps. I.)

(7) *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me :* « *Tes mains* m'ont formé et m'ont *pétri.* » (Ps. CXVIII.)

(8) Vanité, c'est-à-dire une affection vaine, l'amour de Dieu étant le seul qui ne trompe pas.

(9) *Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis :* « J'ai levé mes yeux vers toi qui habites dans les cieux. » (Ps. CXXII.)

Tout ce passage est pénétré du style de la Bible et de celui de

sormais toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants.

Il faut que je vous parle encore de l'ouvrage auquel vous vous intéressez (1). Je ne saurais guère vous en donner une idée à cause de l'extrême variété des tons qui le composent; mais je puis vous assurer que j'y ai mis tout ce que je puis, car j'ai senti vivement l'intérêt du sujet.

Suivent quelques détails sur le chapitre du *Génie : Tombeaux chrétiens* (4e partie, livre II).

Sainte-Beuve, qui n'est cependant pas indulgent pour Chateaubriand, ajoute : « La lettre à M. de Fontanes qu'on vient de lire, écrite dans le feu de la composition du *Génie du Christianisme,* est évidemment celle d'un homme qui croit d'une certaine manière, qui prie, qui pleure, d'un homme qui *s'est mis à genoux* auparavant et après, pour parler le langage de Pascal (2). »

Et plus loin : « ... Un point nous est fermement acquis : jeune exilé, malheureux, vers le temps où il écrivait ces pages pleines d'émotion et de tendresse adressées *Aux Infortunés* (3), sous le double coup de la mort de sa mère et de celle de sa sœur, — les souvenirs de son enfance pieuse le ressaisirent ; il se repentit, il s'agenouilla et pria avec larmes ; la lettre à Fontanes, expression et témoignage de cet état d'exaltation et de crise mystique, est écrite de la même plume, et, si je puis dire, de la même encre que l'ouvrage religieux qu'il composait à ce moment, et dont il transcrivait pour son ami quelques pages. »

LETTRE A M. DE MARCELLUS

Chateaubriand, en Terre Sainte, se lia d'amitié avec un religieux, le P. Munoz, dont il parle dans l'*Itinéraire.*

Le 13 septembre 1818 il lui écrivit une lettre de bon souvenir. Le P. Munoz était mourant quand il la reçut. Il la remit à M. de Marcellus qui était alors auprès de lui, en lui disant : « Ce sera toute ma

l'Evangile. Mais il faut remarquer surtout cet esprit de foi et de soumission qui ne considère le malheur que comme une occasion de s'attacher à Dieu plus fortement.

(1) C'est *le Génie du Christianisme.*

(2) *Pensées*, titre VIII (éd. de Port-Royal).

(3) Dans l'*Essai sur les révolutions.* Voir plus haut ces pages dans les extraits de l'*Essai*, p. 13.

réponse. M. de Chateaubriand apprendra ainsi à la fois que je l'ai reçue et que je n'existe plus. »

Rentré en France, M. de Marcellus envoya à Chateaubriand cette lettre accompagnée du récit de son entrevue avec le P. Munoz. Chateaubriand lui répondit :

(Dans : *Souvenirs de l'Orient*, par le vicomte DE MARCELLUS, Bruxelles, Hauman, 1840, t. II, pp. 167-169, reproduit par GIRAUD, *Chateaubriand, Études critiques*, p. 265.)

Paris, ce 13 décembre 1820.

Vous m'avez écrit une lettre charmante, monsieur, et vous étiez bien digne de visiter la terre des miracles. L'extrait de votre journal me donne un grand désir de voir le reste; malheureusement je suis obligé de reprendre le bâton du voyageur; je vais à Berlin, et les embarras de mon départ ne me laissent pas un moment à moi.

Gardez soigneusement, monsieur, l'héritage du bon Père Munoz, un cœur *limpido e bianco* (1); ce cœur-là est de votre âge; et vous avez vu, par l'exemple de mon vieil hôte de Jérusalem, que la religion peut le conserver tel, au milieu de toutes les peines et dans l'âge le plus avancé de la vie.

Pardonnez-moi, monsieur: je vous écris ces deux mots à la hâte, et ayant à peine le temps de me dire votre très humble et bien dévoué serviteur.

CHATEAUBRIAND.

LETTRE A ÉLISA MERCŒUR

Cette Élisa Mercœur, femme poète aujourd'hui complètement et justement oubliée, eut son heure de notoriété. Sa précocité lui valut le surnom de *Muse armoricaine*. Née à Nantes en 1809, morte à Paris en 1835, elle publia en effet dès 1827, soit à l'âge de 18 ans, son premier recueil de poésies. Elle en fit aussitôt hommage à Chateaubriand et pour mieux fixer son attention et obtenir sa protection elle accompagna son envoi d'un long poème auquel le dieu littéraire du jour fait à trois reprises allusion dans sa réponse qu'on lira ci-dessous et dont on trouvera plus loin le *fac-simile*. Ce billet est curieux à plus d'un titre. On y peut voir qu'il y a quatre-vingt-dix ans les poétesses arrivistes harcelaient déjà les écrivains arrivés. On y peut apprécier encore la sourde ironie avec laquelle parle de l'obscurité un

(1) Limpide et blanc. « Nous vous recevons, me disait le père François Munoz, avec un cœur *limpido e bianco*. » (*Itin.*, 3ᵉ partie.)

homme célèbre en butte aux pires sollicitations et la spirituelle courtoisie avec laquelle le vieux chêne « écarte le jeune lierre » trop impatient de grimper après sa gloire.

(Voir p. 12 : *Œuvres complètes d'Élisa Mercœur*, de Nantes, précédées de Mémoires et Notices sur la vie de l'auteur écrits par sa mère, ornés d'un très beau portrait par A. Deveria et de 3 *fac-simile*, Paris, chez Mme veuve Mercœur, rue de Sèvres, 120, 1843.)

Paris, le 18 juillet 1827.

Si la célébrité, mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peut la promettre sans crainte de se tromper à l'auteur de ces vers charmants :

« Mais il est des moments où la harpe repose,
« Où l'inspiration sommeille au fond du cœur. »

Puissiez-vous seulement, mademoiselle, ne regretter jamais cet oubli (1), contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse.

Je vous remercie, mademoiselle, de votre confiance et de vos éloges. Je ne mérite pas les derniers; je tâcherai de ne pas tromper la première; mais je suis un mauvais appui (2). Le chêne est bien vieux et il s'est si mal défendu des tempêtes, qu'il ne peut offrir d'abri à personne.

Agréez de nouveau, je vous prie, mademoiselle, mes remerciements et les respectueux hommages que j'ai l'honneur de vous offrir.

CHATEAUBRIAND.

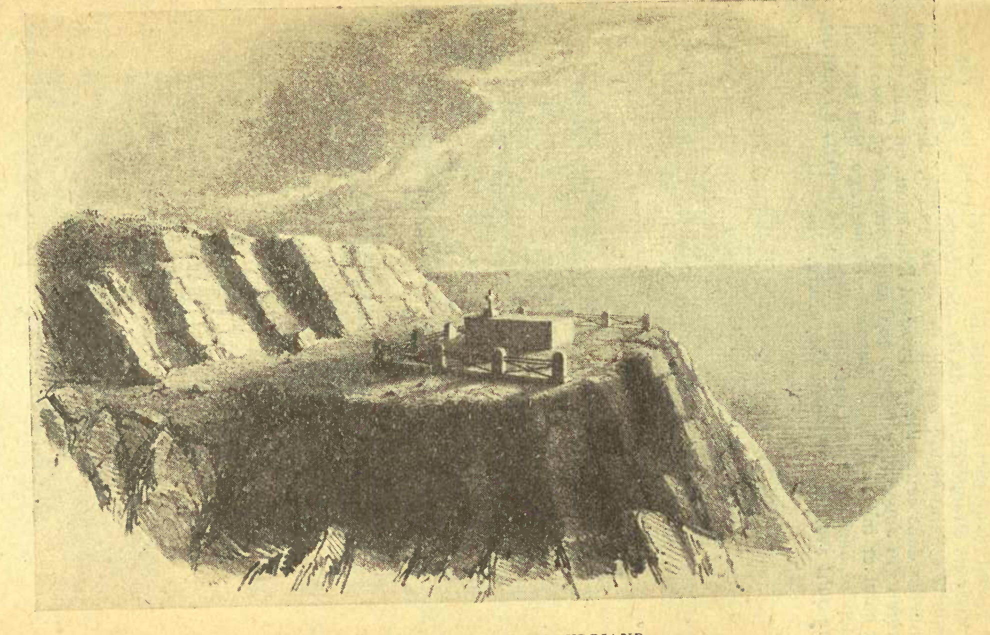
MORT DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand voit mourir sa femme le 9 février 1847 et son ami Ballanche, le 12 juin de la même année. — Il s'alite le 2 juillet 1848, reçoit les sacrements, et meurt le mardi 4 juillet après avoir vu proclamer la déchéance des Bourbons, s'établir la République, et le général Cavaignac devenir chef du pouvoir exécutif.

(1) « Quoi ! pas un de mes jours n'a laissé de mémoire ?
Quoi ! mon nom reste encor dans l'ombre enseveli ?
Ah ! pour moi chaque instant qui s'écoule sans gloire
Est un siècle fané par la main de l'Oubli ! »

N'oublions pas que la versificatrice vient à peine d'atteindre 18 ans.

(2) « Ainsi l'on voit le faible lierre
Mourir lorsqu'il est sans appui !
Si le chêne lui prête un rameau tutélaire,
Il s'attache, il s'élève avec lui. »



LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND

Sur l'îlot du Grand-Bé, près de Saint-Malo, d'après une lithographie de 1838.

On sait que, bien avant sa mort, Chateaubriand s'était préoccupé de sa sépulture. Cette composition un peu arrangée selon le goût de l'époque montre le hautain et sauvage refuge que Chateaubriand ne devait

Le samedi 8, un service funèbre fut célébré pour lui à l'église des Missions étrangères, rue du Bac. Son corps fut, selon son vœu, transporté à Saint-Malo ; on lui fit, le 18 juillet, des obsèques solennelles dans cette ville, et, pendant l'élévation, on joua l'air : *Combien j'ai douce souvenance*, qu'il avait composé en pensant au pays natal et inséré dans *le Dernier Abencerage*. Son cercueil fut déposé dans l'îlot du Grand-Bé, en face de la mer, à l'endroit même qu'il avait choisi pour sa sépulture.

Paris, le 14 juillet, 1827

Si la célébrité, Mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peut la promettre sans crainte de se tromper à l'auteur de ces vers charmants :

„ Mais il est des moments où la harpe repose
„ Où l'inspiration sommeille au fond du cœur

Puissiez vous seulement, Mademoiselle, ne regretter jamais cet oubli, contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse.

Je vous remercie, Mademoiselle, de votre confiance et de vos éloges. Je ne mérite pas les derniers; je tâcherai de ne pas tromper la première; mais je suis un mauvais appui. Le chêne est bien vieux et il s'est si mal défendu des tempêtes, qu'il ne peut offrir d'abri à personne.

agréez de nouveau, je vous prie
Mademoiselle mes remerciements
et les respectueux hommages que
j'ai l'honneur de vous offrir.

Chateaubriand

Fac-similé de la lettre autographe de Chateaubriand à la poètesse Elisa Mercœur qui, à l'occasion de son premier recueil de poèmes, avait invoqué la protection du maître.

GRAMMAIRE

Novateur par les sentiments qu'il exprime, par les images qu'il crée en abondance et par une harmonie de style qui lui est propre, Chateaubriand, au point de vue de la syntaxe, est strictement fidèle à la tradition et à la règle. Tout au plus peut-on noter dans l'*Essai sur les révolutions* quelques maladresses de débutant, quelques constructions embarrassées et quelques anglicismes. Dans le reste de son œuvre, il est scrupuleusement correct, ou, s'il s'écarte de l'usage de son temps, c'est pour se montrer plus fidèle à la tradition du dix-septième siècle. Voici ce qu'il y a de plus remarquable à cet égard.

I. — Article.

Devant les noms propres, il l'emploie parfois là où nous le supprimons, et inversement.

Il dira par exemple : *à* ia Chine, pour : *en* Chine ; la cataracte *de* Niagara, pour : *du* Niagara (*Essai : Une nuit chez les sauvages*) ; le Dieu *de* Sinaï, pour : *du* Sinaï (*Génie : Ruines des mon. chr.*) ; les sommets *d'*Hermon, *d'*Horeb, *de* Sinaï (*Martyrs*, II)

II. — Verbe.

1. **Accord avec le sujet.** Lorsque le sujet est un nom collectif, au singulier, Chateaubriand, suivant l'usage latin, met le verbe au pluriel : *Une troupe* de canards sauvages, tous rangés à la file, *traversent* en silence un ciel mélancolique (*Génie : Migrations des oiseaux*) : l'accord se fait ici, non avec le sujet grammatical, qui est le plus éloigné, mais avec le substantif pluriel, qui est plus voisin du verbe.

2. **Accord du complément.** Nous trouvons dans l'*Itinéraire* l'expression : « des noyers qui se succèdent les uns *les* autres », au lieu de : les uns *aux* autres. Racine disait de même dans son *Eloge de Corneille :* « Ne se ressemblant jamais les uns *les* autres. »

3. **Infinitifs employés comme substantifs.** Cette figure de grammaire est fréquente dans Chateaubriand : *le raisonner* (ressemble) à la raison (article du *Conservateur*, p. 218) ; *le baisser* du soleil, *le détaler* des courants. C'est une construction fort classique dont La Fontaine a donné l'exemple le plus célèbre : *le dormir, le manger, le boire* (*le Savetier et le Financier*).

4. Chateaubriand emploie de temps en temps une vieille tournure qui consiste à faire suivre le verbe *aller*, ou s'*en aller*, d'un participe présent, le tout pour exprimer une action qui se continue ou se répète : Je *m'en allai m'asseyant* (*René*) ; ils *allaient mesurant* le terrain, etc. C'est l'usage de La Fontaine : Je *me vas désaltérant* (*le Loup et l'Agneau*), et de Malherbe : Les plaisirs *me vont décevant.*

5. **Accord du participe.** Au dix-septième siècle, on ne distinguait pas aussi rigoureusement qu'aujourd'hui le participe présent (un nuage *courant* dans le ciel) de l'adjectif verbal (une eau *courante*). C'est ce qui justifie des expressions comme : une chambre *dépendante* de la tour de l'Est (*Mém. d'outre-tombe*).

6. **Participe présent précédé de** EN. Il est de règle aujourd'hui que ce participe doit se rapporter au sujet. Il n'en était pas ainsi au dix-septième siècle, où le participe pouvait se rapporter à un mot non exprimé, que l'on devinait sans peine. Chateaubriand dit de même : « Une idée qui console notre petitesse *en voyant* que » (*Génie : Des ruines en général*). Il faudrait dire aujourd'hui : *lorsque nous voyons.* A l'ancien usage se rapportent les formules : L'appétit vient *en mangeant ;* la fortune vient *en dormant ;* c'est-à-dire quand nous mangeons, quand nous dormons.

III. — Prépositions.

1. **A** et **de**. Au dix-septième siècle, ces deux prépositions tenaient lieu de toutes les autres. Fidèle à cette tradition, Chateaubriand dira : Se laisser vaincre *du* chagrin (Malherbe : Je suis vaincu *du* temps) ; Hector traîné *au* char d'Achille ; de loin *à* loin, etc. Il dira aussi : « Appellations empruntées *de* la religion » (*Voy. au Mont Blanc*), pour : empruntées *à* (Que toujours vos écrits empruntent *d*'elle seule... Boileau, *Art poét.*, I).

Il s'éloigne de l'usage classique en disant : Réconcilier *à* la religion (*Génie : Introd.*), car Vaugelas exige que l'on dise : récon-

cilier *avec*. Pourtant La Bruyère a dit : Un sourire *nous* les réconcilie (*Caract.*, IX).

2. **Près de, prêt à.** Toujours comme au dix-septième siècle, Chateaubriand emploie *prêt à* au lieu de *près de :* Le globe du soleil *prêt à* se plonger (*Génie: Deux perspect. de la nature*), etc. De même La Fontaine : L'oiseau *prêt à* mourir (*Fables*, III, 12) et même A. Chénier : Aujourd'hui qu'au tombeau je suis *prêt à* descendre (*Élég.*, VIII).

3. **En.** Un oiseau *en* blason (*Génie : Migrations des oiseaux*), c'est-à-dire un oiseau figurant, se trouvant *dans un* blason. On dit ainsi : se trouver *en* plaine, demeurer *en* forêt.

IV. — Conjonctions.

A l'exemple de Bossuet et de ses contemporains, Chateaubriand emploie *que* pour *où :* à l'instant *qu'*on méditait, pour *où* on méditait (Au moment *que* j'ouvre la bouche. Bossuet, *Or. fun. de Condé*).

V. — Ellipses.

1. **Ellipses grammaticales.** Chateaubriand supprime le pronom réfléchi devant certains verbes où il est aujourd'hui obligatoire : donner *à* laver (*Génie : Parallèle de la Bible et d'Homère*) ; — les cheveux *dressent* sur la tête (*Génie : Des cloches*). C'est toujours l'usage du grand siècle : Énée avec Didon *lava* (Scarron-*Virg. tra.*, I). Il y *lavait*, pour : *se lavait les mains* (Saint-Simon, 417-9) ; les cheveux *me dressaient* à la tête (Boileau, *Sat.* III) ; Chaque mot sur mon front fait *dresser* les cheveux (Racine, *Phèdre*, IV, 6).

2. **Ellipses de style.** Elles se trouvent surtout dans l'*Essai :* « Mes mœurs *sont de la* solitude, » pour : *sont celles de.* — « Nous nous tourmentons pour un gouvernement parfait, et nous sommes vicieux ; *bon* et nous sommes méchants » : c'est-à-dire *pour un bon gouvernement*, etc. Dans ce même ouvrage, le mot nécessaire se trouve remplacé par un trait : *l'infortuné — coupable*, c'est-à-dire l'infortuné *est considéré comme* coupable.

Notons encore : *si l'été*, *si l'hiver*, où le verbe *être* se supplée facilement. (*Mém. d'outre-tombe*, 1re partie, liv. II.)

VI. — Inversions.

1. Quand un verbe principal est suivi d'un verbe à l'infinitif, nous mettons le pronom complément entre les deux verbes.

Ainsi nous disons : *il peut se faire.* Chateaubriand, comme tout le dix-septième siècle, dit : *il se peut faire.* On trouve cette tournure à toutes les pages de son œuvre, et les exemples en seraient innombrables.

2. Parfois certaines inversions archaïques se trouvent dans Chateaubriand avec une nuance d'ironie :

Se produisirent des dames utiles (*Guerre d'Espagne*, chap. LVI). Comparez Bossuet : *Restait cette redoutable infanterie* (*Or. fun. de Condé*). — De même, et dans le même chapitre : Nous le priâmes de sortir par la porte *si mieux n'aimait* sortir par la fenêtre. — Et aussi : *Fête était* de saint Rupert (*Mém. d'outre-tombe*, 4e partie, *Salzbourg*). Quelquefois l'inversion n'a rien d'ironique, mais semble au contraire viser à la noblesse : La gloire *aux Français coûte moins* que les malheurs (*De Buonaparte*).

VII

Archaïsmes divers. Selon la tradition classique, Chateaubriand dira *Neptune* pour *la mer.* Il emploiera des expressions plus courantes au dix-septième siècle que de nos jours : *la superbe*, pour : *l'orgueil ; commettre*, pour : *confier ; imposer*, pour : *en imposer.* Mais ces locutions ne lui sont pas particulières et il les a toutes empruntées à nos meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV.

LEXIQUE

A

Acanthe (*s. f.*). Plante remarquable par ses belles feuilles découpées et recourbées à leur extrémité. Le chapiteau corinthien se compose de feuilles d'acanthe.

Affection (*s. f.*). Dans ce passage de l'*Essai*, ce mot signifie : ce qui affecte l'âme, sentiment, passion.

Aga (*s. m.*). Chef militaire des Turcs.

Agape (*s. f.*). Repas fait en commun, chez les premiers chrétiens.

Aire (*s. f.*) (des vents). Direction des vents. (*Itin.*, II et *Mém. d'outre-tombe*, I, 2.)

Ajoupa et ajouppa (*s. m.*). Sorte de hutte portée sur des pieux et qu'on recouvre de feuilles et de ramée.

Alcée (*s. f.*). Sorte de mauve (rose trémière).

Alcyon (*n. pr.*). Dans la phrase : « Alcyon gémissait » (*Martyrs*, I), Chateaubriand personnifie cet oiseau de mer, et en fait un être mythologique. L'alcyon est l'oiseau appelé aussi martin-pêcheur.

Alisier (*s. m.*). Arbre épineux de la famille des Rosacées.

Alenties (*part.*). « Les clartés alenties du soleil » (*Vie de Rancé*), c'est à-dire devenues moins vives. Mot très bon, employé par Corneille, Molière et Rotrou.

Ambroisie (*s. f.*). Nourriture des dieux de l'Olympe. Elle donnait l'immortalité à ceux qui en goûtaient, et exhalait un parfum délicieux.

Améthyste (*s. f.*). Pierre précieuse de couleur violette.

Ancolie (*s. f.*). Plante à fleurs très belles, renonculacée.

Angélique (*s. f.*). Plante odoriférante, de la famille des Ombellifères.

Anuiter. « Salles anuitées », assombries par la nuit. S'anuiter, s'attarder pendant la nuit. Vieux

mot souvent employé du treizième au quinzième siècle, et conservé dans quelques provinces.

Ariadne (*n. pr. f.*) ou **Ariane**, fille de Minos et de Pasiphaé. Donna à Thésée le fil qui lui permit de sortir du labyrinthe. Thésée l'abandonna dans l'île de Naxos (*Martyrs*, I).

Arbouzier (*s. m.*) ou **Arbousier**. 1° Arbrisseau du midi de l'Europe dont le fruit ressemble à la fraise (*Martyrs*). 2° Arbrisseau traînant et toujours vert dont la baie ressemble à la cerise (*Génie*, I, v, 3).

Arène (*s. f.*). Sable, étendue de sable. — Employé en ce sens par Boileau (*Art poétique*, I).

Atoca (*s. m.*). Nom canadien de la canneberge, arbrisseau à fleurs roses et à baies rouges, originaire de l'Amérique du Nord.

Avalée (*part. passé*). « Figure avalée », dont les joues sont pendantes. On dit de même : croupe avalée, qui va en s'abaissant.

Azaléa (*s. f.*). Arbrisseau de pleine terre et portant de belles fleurs et des graines rouges.

B

Babouche (*s. f.*). Pantoufle en cuir de couleur, sans quartier ni talon.

Bacchante (*s. f.*). Prêtresse de Bacchus.

Ballade (*s. f.*). Dans le *Génie* (I, v, 5) signifie chanson accompagnée d'un refrain.

Barde (*s. m.*). Nom des poètes chanteurs et musiciens, chez les Galls et les Kymris

Bardit (*s. m.*). Chant de guerre des Gaulois et des Germains.

Basin (*s. m.*). Etoffe croisée dont la chaîne est de fil et la trame de coton.

Bassinet (*s. m.*). Calotte de fer qui se mettait sous le casque.

Bédouin (*s. m.*). Arabe du désert.

Bignonia (*s. m.*). Plante grimpante, originaire de l'Amérique équatoriale.

Blason (*s. m.*). Ensemble de ce qui compose les armoiries d'un chevalier. « Un oiseau en blason » (*Génie*, I, v, 7), oiseau figurant dans un blason.

Brahmane : Prêtre indien, serviteur de Brahma.

Braies (*s. fém. pl.*). Culotte, caleçon

Bucrane (*s. m.*). Tête de bœuf décharnée. Souvent employé en architecture comme motif de décoration

C

Cachet (*s. m.*). Empreinte d'un sceau sur la cire, par suite, tache de couleur ayant la forme d'un cachet.

Cadi (*s. m.*). Juge musulman.

Cafetan (*s. m.*). Pelisse turque, fourrée et richement ornée.

Caïque (*s. m.*). Petit bateau turc en usage dans l'Archipel et à Constantinople. Au dix-septième siècle, ce mot était parfois féminin.

Caloyer (*s. m.*). Moine grec.

Calumet (*s. m.*). Pipe en usage chez les sauvages d'Amérique et qu'ils présentent comme un symbole de paix.

Canéphore (*s. f.*). Jeune fille portant une corbeille sur la tête, et figurant dans la procession des Panathénées en l'honneur de la déesse Athéna. — Voir les reproductions de la frise du Parthénon.

Cantate (*s. f.*). Morceau de musique. Dans le *Génie* (I, v, 5) Chateaubriand semble lui attribuer un caractère joyeux, en l'opposant à *complainte*.

Capillaire (*s. m.*) Sorte de fougère.

Carcajou (*s. m.*). Blaireau d'Amérique, » espèce de tigre et

de grand chat » (Chateaubriand, *Voy. en Am.*).

Cardinal (*s. m.*). Oiseau dont la couleur dominante est le rouge.

Caribou (*s. m.*). Nom donné au renne par les Canadiens.

Caroubier (*s. m.*). Arbre au bois rouge et dur.

Catalpa (*s. m.*). *Bignonia catalpa* (Linné). Arbre à fleurs blanches ponctuées de rouge, groupées à l'extrémité du rameau.

Céruséen (*adj.*). Ne se trouve que dans Chateaubriand : blanc comme la céruse. — Peut-être faut-il lire : *céruléen* (c'est-à-dire d'un bleu doux). (*Essai. — Nuit chez les sauvages.*)

Château de poupe (*s. m.*). Sorte de logement élevé sur la poupe d'un vaisseau.

Cheik (*s. m.*). Chef d'une tribu arabe.

Ciste (*s. m.*). Plante dont une variété, le ciste de Crète, produit une gomme odorante.

Claquedent (*s. m.*). Un gueux, un misérable dont les dents claquent de froid.

Colibri (*s. m.*). Oiseau, le plus petit et le plus brillant de couleurs qu'il y ait au monde. Souvent confondu, à tort, avec l'oiseau-mouche.

Coloquinte (*s. f.*) Sorte de concombre.

Commendataire (*adj.*). Qui tient un monastère en commende, c'est-à-dire à qui le roi a conféré le titre d'abbé (laïc) de ce monastère et qui jouit du tiers des revenus.

Conque (*s. f.*). Grande coquille de nacre en forme de spirale. Dans la mythologie, les tritons s'en servent comme de trompe.

Convolvulus (*s. m.*). Liseron.

Couffe (*s. m.*). Sorte de panier en jonc ou en sparterie usité à Marseille et dans le Levant.

Courtine (*s. f.*). Muraille reliant deux bastions.

Crue (*s. f.*). Croissance. Chateaubriand dit en ce sens : la *crue* d'un arbre.

Cueilloir (*s. m.*). Pannier ou corbeille pour la cueillette des fruits.

Cyprière (*s. f.*). Bois de cyprès. Néologisme dû à Chateaubriand. (*Natchez*, II, et *Génie*, I, v, 8).

Cytise (*s. m.*). Genre de plantes légumineuses.

D

Dédale (*n. pr. m.*). Personnage mythologique, construisit le labyrinthe et s'échappa de l'île de Crète, avec son fils Icare, sur des ailes qu'il avait fabriquées.

Déjoint (*part. passé* de déjoindre, pour disjoindre). Employé du treizième au seizième siècle, abandonné ensuite et repris par Chateaubriand (*René*).

Délateur (*s. m.*). Terme d'histoire romaine : celui qui, sous les empereurs, faisait métier de dénoncer auprès du prince les actes et paroles des personnages célèbres, métier flétri par l'opinion et par les historiens.

Détendu (*part.*). Dont on a enlevé les tentures. Marivaux dit de même : détendre un cabinet, une chambre (*Paysan parvenu,* t. I, 2e partie).

Dévalé (*part.*). Visage dévalé, dont les traits sont tombants. Littré ne cite aucun exemple de ce mot employé ainsi.

Dévaler (*v. act.*). Dévaler le tronc de l'arbre, en descendre. On disait autrefois : dévaler les degrés d'un escalier. On trouve : dévaler la montée dans la LIe des *Nouvelles nouvelles* du roi Louis XI.

Dictame (*s. m.*). Plante aromatique qui passait, chez les Anciens, pour adoucir les douleurs (*Martyrs*, I).

Diluvié (*adj.*). Submergé par un

déluge. Terme de géologie, appliqué par Chateaubriand à une chevelure couverte de pluie.

Dolmen (*s. m.*). Monument celtique formé d'une pierre plate portée sur deux autres. Chateaubriand confond le dolmen avec le menhir qui est une pierre dressée, une « roche isolée » (*Martyrs*, IX).

Domestique (*s. m.*). Terme collectif : l'ensemble des gens de service, expression classique en ce sens.

Dominations (*s. f. pl.*). Un des ordres de la hiérarchie des anges, le quatrième après les Séraphins.

Drogman (*s. m.*). Interprète, dans les Echelles du Levant.

Droguet (*s. m.*). Dans ce passage (*Mém.*, VI) le mot est pris dans son acception ancienne : sorte de serge moitié fil, moitié laine, étoffe mince et de bas prix.

Dryade (*s. f.*). Divinité des bois.

E

École (*s. f.*). Tradition classique, et en particulier celle de Boileau (*Génie* : *Que la mythologie rapetissait la nature*).

Élohé (*n. pr.*) ou **Élohim**, un des noms donnés à Dieu dans la Bible.

Enaser (**s'**) (*v. act.*). S'écraser le nez. — Se trouve dans Montaigne, II, 60.

Enchanté : au sens étymologique, rendu immobile par les paroles d'un magicien.

Encorbellement (*s. m.*). Construction en saillie portant sur des consoles ou sur un segment de voûte.

Entoilage (*s. m.*). Le réseau sur lequel est cousue la dentelle.

Entoilé (*part.*). Garnir de toile : charrettes entoilées, qui sont couvertes d'une bâche.

Entrepont (*s. m.*). Etage entre deux ponts dans un navire.

Érable (*s. m.*). Bel arbre, de 10 à 20 mètres de hauteur, croissant dans les bois montagneux.

Érié (*n. pr. m.*). Un des grands lacs d'Amérique, voisin du Niagara.

Espingole (*s. f.*). Sorte de fusil court, à canon évasé en forme de trompe.

Étamine (*s. f.*). Étoffe légère.

Eubage (*s. m.*). Ministre inférieur du culte chez les Gaulois ; s'occupait de l'immolation des victimes.

F

Faséole (*s. f.*). Sorte de haricot.

Fauchard (*s. m.*). Serpe à deux tranchants, garnie d'un long manche. — Dérivé du mot *faux*.

Fellah (*s. m.*). Paysan et ouvrier égyptien.

Felouque (*s. f.*). Petit vaisseau étroit et long, à voiles et à rames.

Firman (*s. m.*). Édit promulgué par le sultan.

Forclos (*part. passé* de forclore). Mis dehors, chassé (archaïsme).

Foudre (*s. m.*). « Le trait brillant *du foudre* » (*Martyrs*, VI). Eclair.

Framée (*s. f.*). Sorte de javelot.

G

Gaillard (*s. m.*). Chacune des extrémités du pont d'un navire : gaillard d'avant, gaillard d'arrière.

Gâte-enfant (*s. m.*). Mot composé, usité dans la conversation, mais qui n'a été employé par aucun écrivain classique avant Chateaubriand.

Gélinotte (*s. f.*). Oiseau sauvage, ressemblant à la perdrix.

Genévrier (*s. m.*). Plante de la famille des Conifères, et donnant comme fruit le genièvre

Girandole (*s. f.*). Groupe, bouquet, guirlande de pierres précieuses.

Giraumont (*s. m.*). Sorte de courge particulière à l'Amérique.

Grand'garde (*s. f.*). Corps de cavalerie placé à la tête d'un camp ou d'une place forte pour prévenir la surprise de l'ennemi.

Grimaud (*s. m.*). Mauvais écrivain, ignorant et pédant.

Grué (*part.*). Réduit en gruau, c'est-à-dire moulu et débarrassé de toute trace de son.

Guillochis (*s. m.*). Ornement composé de lignes et de traits qui se croisent avec symétrie

Guingois (*s. m.*). Ce qui n'est pas droit. — De guingois, *loc. adv.*, de travers.

Gymnosaphistes (*s. m.*), c.-à.-d. *philosophes nus;* secte de philosophes indiens qui allaient la tête et les pieds nus et vivaient dans la retraite.

H

Hadji (*s. m.*) Musulman ayant fait le pèlerinage de la Mecque.

Haggi : même sens.

Haquenée (*s. f.*). Cheval ou jument docile, et marchant à l'amble

Harem (*s. m.*). Appartement des femmes chez les Musulmans ; réunion des femmes qui habitent le harem.

Harmonier (**s'**) (*v. réfl.*). Néologisme. Se mettre en harmonie, *s'harmoniser* avec quelque chose

Hast (*s. m.*). Le bois d'une lance, d'une pique. Peu usité (*Martyrs*, VI).

Héberger (*v. n.*). Séjourner. Rarement employé comme verbe neutre. Voiture a dit cependant : « Partout où nous avons hébergé » (*Lettre* 85).

Hibiscus (*s. m.*). Plante herbacée à tige droite et lisse, à larges fleurs écarlates, qui s'ouvrent la nuit.

Hoir (*s. m.*). Héritier (terme vieilli).

Huis (*s. m.*). Porte (terme vieilli).

Hulotte (*s. f.*). Oiseau de nuit ; sorte de chouette.

Humus (*s. m.*). Terre végétale.

Hyémal (*adj.*) ou **hiémal.** Le dictionnaire de l'Académie écrit, comme Chateaubriand, hyémal, par un *y* ; froid comme la neige ou la glace.

Hypogée (*s. f.*). Construction souterraine où les anciens (Thébains et Egyptiens) déposaient leurs morts.

I

Icare (*n. pr.*). Voir *Dédale* (*Martyrs*, I)

Idoménée (*n. pr.*). Roi de Crète; il prit part à la guerre de Troie ; en rentrant dans sa patrie, surpris par une tempête, il fit vœu, s'il échappait d'immoler le premier être vivant qu'il rencontrerait. Ce fut son fils qui se présenta d'abord à lui, et il le mit à mort.

Iman (*s. m.*). Ministre de la religion mahométane.

Indigo (*s. m.*). Arbuste produisant une matière colorante bleue, — et, par suite, cette couleur elle-même.

J

Janissaire (*s. m.*). Sens exact: soldat turc de la garde des sultans. — Dans l'*Itinéraire :* Soldat accompagnant une caravane.

Joubarbe (*s. f.*). Plante grasse, croissant sur les toits et les murs.

K

Kan (*s. m.*). Chef tartare.

L

Labarum (*s. m.*). Étendard impérial institué par Constantin : drapeau de pourpre carré, tendu au sommet d'une lance ; au

centre étaient représentées les lettres ☧, initiales du mot Christ. Dans l'expression : labarum tricolore, labarum signifie drapeau.

Lai (*s. m.*). Petit poème, et musique destinée à l'accompagner. Expression du moyen âge.

Laure (*s.f.*). Monastère champêtre aux premiers temps du christianisme.

Lazzarone (*s. m.*), au pluriel : lazzaroni. Mendiant napolitain.

Limbe (*s. m.*). Bord, partie extérieure d'un objet, terme scientifique.

Lucet (*s. m.*). Fruit de l'airelle que l'on nomme *luce* en breton.

Luron (*s. m.*). Homme hardi et joyeux.

M

Magnolia (*s. m.*). Arbre à feuillage lustré et aux fleurs éclatantes.

Manitou (*s. m.*). Nom des divinités de l'Amérique du Nord. Désigne aussi un objet considéré comme sacré.

Mamelouk (*s. m.*). Soldat d'une milice à cheval qui domina l'Égypte de 1254 à 1811 et fut détruite alors par Méhémet-Ali.

Marche (*s. f.*). Frontière.

Maringouin (*s. m.*). Insecte des pays chauds, sorte de cousin.

Martinet (*s. m.*). Hirondelle à longues ailes et à pattes courtes.

Merveilleux (*s. m.*). Ce qui se produit par l'intervention de puissances surnaturelles.

Meule (*s. f.*). Employé dans *les Martyrs*, IX, avec le sens de masse.

Minaret (*s. m.*). Tour élevée auprès des mosquées.

Mocassine (*s. f.*). On dit généralement : mocassin. Chaussure faite de peaux de bêtes, spéciale aux sauvages de l'Amérique du Nord.

Monolithe (*adj.*). Qui est formé d'une seule pierre.

Moqueur (*adj.*). Oiseau-moqueur, sorte de merle d'Amérique.

Morne (*s. m.*). Nom donné en Amérique à de petites montagnes.

N

Naïade (*s. f.*). Divinité des fontaines et des rivières.

Napée (*s. f.*). Nymphe des forêts.

Nénuphar (*s. m.*) ou **nénufar**. Plante aquatique à larges feuilles et à belles fleurs blanches ou jaunes,

Nonpareille (*s. f.*). Oiseau des Florides, nommé aussi gros-bec.

Nopal (*s. m.*). Plante grasse à tige charnue hérissée d'épines.

O

Oiseleur (*adj.*). Serpent oiseleur, celui qui se nourrit d'oiseaux.

Onagre (*s. m.*). Ane sauvage.

Oriflamme (*s. f.*). Bannière qui servit aux rois de France jusqu'à la bataille d'Azincourt.

Orient (*s. m.*). Orientation.

Orignal (*s. m.*). Élan du Canada.

Ost (*s. m.*). Vieux mot pour dire : armée.

Ouïr (*v. a.*). Vieux mot signifiant entendre.

Outremer (*s. m.*). Couleur bleu d'azur.

Ouvrable (*adj.*). Jour ouvrable, jour où l'on peut *ouvrer*, c'est-à-dire travailler.

P

Pæan, ou **Péan** (*s. m.*). En général, hymne en l'honneur d'Apollon ; ici, chant de guerre (*Martyrs*, VI, et *Mém. d'outre-tombe*, II, 1).

Pairs (les douze pairs) (*s. m.*). Les douze plus hauts seigneurs

de la hiérarchie féodale. Ce mot signifie *égaux du roi*. La légende attribue à Charlemagne l'institution de la pairie.

Panathénées (*s. f. pl.*). Fêtes célébrées à Athènes en l'honneur de la déesse Athéna.

Papas (*s. m.*). Prêtre de l'église d'Orient.

Papaya (*s. m.*). Arbuste américain dont la tige se termine par de grandes feuilles palmées.

Pastèque (*s. m.*). Melon d'eau.

Passer (*v. a.*). Pris avec le sens de *dépasser* dans *Atala* (*discours du P. Aubry*). C'est une acception classique. Malherbe a dit : « Les fruits *passeront* la promesse des fleurs » (*Stances à Henri le Grand*).

Péplus (*s. m.*) ou **Péplos**. Voile couleur de safran dont on parait la statue d'Athéna pour les Panathénées ; on le promenait attaché au mât de la galère panathénaïque qu'on plantait au pied de l'escalier des Propylées.

Phèdre (*n. pr. f.*). Fille de Minos et de Pasiphaé, femme de Thésée, sœur d'Ariadne. Elle se prit de passion pour son beau-fils Hippolyte dont elle causa la mort, et se tua.

Pifferaro (*s. m.*). Joueur de fifre.

Pilastre (*s. m.*). Pilier carré engagé dans le mur, ayant les proportions et les ornements d'une colonne.

Pilau (*s. m.*). Riz cuit avec de la graisse ou du beurre.

Pistia (*s. m.*). Plante aquatique.

Piton (*s. m.*). Sommet d'une haute montagne.

Pivert (*s. m.*). Sorte de pie à plumage jaune et vert.

Plakmine, ou **Plaquemine** (*s. m.*). Arbre dont la tige atteint 10 à 12 mètres et dont les branches sont largement étalées. — Se trouve dans la Virginie et la Louisiane.

Plane (*s. f.*). Sorte d'érable.

Pleuviner (*v. n.*). Terme populaire. — Se dit d'une petite pluie Employé par Froissart, II, II, 17.

Pompadoura (*s, m.*). Nom vulgaire du *Calycanthus floridus*, appelé aussi arbre aux anémones.

Portulan (*s. m.*). Livre ancien à l'usage des navigateurs et contenant la momenclature des ports, la description des côtes.

Poudre (*s. f.*). Employé dans *René* avec le sens de poussière ; acception classique.

Prêle (*s. f.*). Plantes qui croissent dans les endroits humides.

R

Raine (*s. f.*) ou **rainette**. Grenouille des buissons.

Ramenteur (*s. m.*). Conteur ; tiré du vieux verbe *ramentevoir*, faire souvenir, raconter.

Rapiécetage (*s. m.*). Action de mettre de petites pièces à quelque chose pour le raccommoder.

Rapsode ou **Rhapsode**. Chanteur grec qui allait de ville en ville récitant des fragments de poèmes épiques.

Ratine (*s. f.*). Etoffe de laine à poil long et frisé

Rhododendron (*s. m.*), Arbuste à fleurs rouges ou blanches, en forme de boule.

Rétiaire (*s. m.*). Gladiateur combattant avec un filet.

Rétine (*s. f.*). Membrane de l'œil. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, 4e partie, la lune étant comparée à un œil, ce sont les vapeurs qui en forment la rétine.

Rogations (*s. f. pl.*). Prières et processions pour bénir les productions de la terre, et qui ont lieu les trois jours qui précèdent l'Ascension.

Sabaoth (*n.pr.*) Un des noms de Dieu dans la Bible : Dieu des armées célestes.

S

Sachem (*s. m.*). Vieillard faisant partie du conseil de la nation parmi les peuplades de l'Amérique du Nord.

Saie (*s. f.*). Casaque gauloise, ouverte et sans manches.

Sarrau (*s. m.*). Sorte de blouse.

Sassafra (*s. m.*). Arbre d'Amérique de la famille du laurier.

Savane (*s. f.*) Vaste prairie américaine, couverte d'herbe.

Savinier (*s. m.*). Sorte de genévrier.

Saxatile (*adj.*). Se dit des plantes qui croissent sur les rochers.

Sayon (*s. m.*). Voir : *saie*

Scapulaire (*s. m.*) Pièce d'étoffe bénite que l'on porte sur la poitrine. — Celui que portait Atala lui rappelait son vœu fait à sa mère mourante.

Scarlatin (*adj.*). Qui est couleur d'écarlate.

Schall (*s. m.*). Ancienne orthographe du mot châle.

Scolopendre (*s. f.*). Plante de la famille des Fougères, et croissant dans les lieux humides.

Senani (*s. m.*). Nom de prêtres gaulois.

Sensitive (*s. f.*). Arbrisseau dont les feuilles se replient quand on les touche.

Serpillière (*s. f.*). Grosse toile d'emballage.

Siamoise (*s. f.*). Etoffe de coton commune, dans le genre des toiles venant de Siam (fond blanc rayé ou à carreaux).

Sibylle (*s. f.*). Femme à laquelle les Anciens attribuaient le don de prophétie.

Sicambres (*n. pr.*). Nom d'une tribu germanique qui se mêla aux Francs.

Sirène (*s. f.*). Être fabuleux, moitié femme, moitié poisson, qui attirait les navigateurs par la douceur de ses chants.

Smilax (*s. m.*). Sorte de salsepareille.

Sonate (*s. f.*). Pièce de musique composée de plusieurs morceaux différents rattachés l'un à l'autre.

Souloir (*v. n.*). Terme archaïque signifiant : avoir coutume.

Spahi (*s. m.*). Soldat de la cavalerie turque.

Stalactite (*s. f.*). Concrétion pierreuse qui se forme à la voûte de certaines grottes.

Style (*s. m.*). Dans les *Mémoires d'outre-tombe* (liv. III) ce mot est employé dans le sens de : tige d'un arbre. C'est le sens étymologique : le mot grec *stylos* signifie colonne.

Suicide (*s. m.*). Celui qui se tue volontairement, donc qui est misérable, qui désespère.

Sumac (*s. m.*). Arbrisseau et arbre de la famille des Térébinthes.

Superbe (*s. f.*). Employé au dix-septième siècle et même au dix-huitième, dans le sens de: orgueil, vaine gloire.

Susurration (*s. f.*). Murmure (latinisme).

Syndérèse (*s. f.*). Remords de conscience.

Syrte (*s. f.*). Vaste étendue de sables mouvants.

T

Talonner (*v. n.*). Se dit d'un navire qui touche de la quille le fond de la mer.

Teutatès (*n. pr.*). Chez les Gaulois, dieu de l'éloquence, du commerce et de la guerre. — Conduisait aux enfers les âmes des morts.

Trident (*s. m.*). Fourche à trois dents, attribut du dieu de la mer, Neptune.

Trirème (*s. f.*). Vaisseau grec à trois rangs de rames superposés.

Triton (*s. m.*). Dieu marin, fils de Neptune ; moitié homme, moitié poisson.

Trônes (*s. m. pl.*). Anges du troisième ordre de la première hiérarchie, c'est-à-dire venant aussitôt après les Séraphins et les Chérubins.

Troubadour (*s. m.*). Poète et chanteur des pays de langue d'oc, au moyen âge. Dans le *Génie*, il est pris dans le sens de chanteur errant.

Tubéreuse (*s. f.*). Liliacée à fleurs en grappes très odoriférantes.

Tulipier (*s. m.*). Sorte de magnolia dont la fleur ressemble à la tulipe.

U

Uroch. Bœuf sauvage, autrefois acclimaté en Gaule. Ne se trouve plus que dans le nord de l'Europe.

V

Veau marin (*s. m.*). Sorte de phoque.

Vélite (*s. m.*). Soldat romain appartenant à l'infanterie légère.

Vélivole (*adj.*). Qui vole à la voile (latinisme).

Vénusté (*s. f.*). Grâce, élégance (latinisme).

Vestale (*s. f.*). Prêtresse de Vesta, chargée d'entretenir le feu sacré et vouée à la virginité.

Victimaire (*s. m.*). Serviteur chargé de préparer le sacrifice et de frapper la victime.

Violier (*s. m.*). Giroflée.

Virer (*v. n.*). Tourner. Virer de bord : faire tourner un navire sur lui-même de façon à en changer entièrement la direction.

Visir (*s. m.*) ou **vizir**. Ministre ou officier du sultan.

Voussure (*s. f.*). Courbure d'une voûte ou d'une arcade.

TABLE DES GRAVURES [1]

(1) Toutes les compositions de Staal sont tirées de l'édition illustrée de 1849-1850, dix volumes in-8, chez E. et V. Penaud, frères, à Paris.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE IIIe

LA CARRIÈRE POLITIQUE (1811-1830)

LIVRE IVe

LA PREMIÈRE ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES (1826-1831)

Ouvrages qui y sont publiés pour la première fois.

LIVRE V[e]

LA VIEILLESSE (1830-1848)

Paris-Lille. — Imp. A. Taffin-Lefort. 90-11-19.

